

Félix Mayol

"MÉMOIRES"

Souvenirs racontés à Charles CLUNY



Publiés

par Louis Querelle

1929

Les MÉMOIRES de MAYOL

(Recueillis par Charles CLUNY)

De plus en plus, le goût de notre temps est aux vies romancées, aux mémoires. La moindre célébrité se doit expliquer, justifier, mettre à nu en quelque sorte devant son public. Auprès d'un tel jury, qui pourrait se targuer d'une popularité aussi solide, aussi durable et de meilleur aloi que **Félix MAYOL** ? Son nom seul, en tous les coins du monde, est synonyme de gaieté, de charme, et il évoque, mieux que quiconque, tout ce qui fait la robuste et saine gloire de la chanson française. Les refrains qu'il a lancés sont encore dans toutes les mémoires, et la plupart demeureront, de la veine de **Viens, Poupoule !... Le Printemps chante..., Cousine...**

Aussi, les mémoires de **MAYOL**, recueillis et adroitement présentés par **Charles CLUNY**, sous forme de plaisants dialogues, offrent-ils un multiple intérêt : histoire et anthologie du couplet populaire durant ces trente-cinq dernières années, à quoi se mêle le curriculum de maints auteurs et compositeurs aujourd'hui célèbres ; considérations fort judicieuses sur l'évolution de la chanson, sur son avenir, autant de points de vue qui s'y trouvent étudiés et commentés. Avec les incessants voyages de **MAYOL**, le livre fourmille d'anecdotes curieuses et d'amusantes observations sur les nombreuses villes qu'il a parcourues, précieuses notations sur les gens et les choses, sur les coutumes de chaque pays.

Les mémoires de **MAYOL** constituent, mieux que de simples souvenirs, une véritable vie romancée qui connaîtra certainement comme elle le mérite la grande faveur de tous les admirateurs de notre premier chanteur populaire...

LES MÉMOIRES DE MAYOL

Prix : 12 Francs

LOUIS QUERELLE, éditeur, 26. Rue Cambon

Table des matières

Chapitre I.....	4
Il est né.....	4
Chapitre II.....	8
Le feu sacré.....	8
Chapitre III.....	14
De l'eau sur le feu.....	14
Chapitre IV.....	17
Struggle for Life.....	17
Chapitre V.....	23
L'essor.....	23
Chapitre VI.....	31
Le muguet de Paris.....	31
Chapitre VII.....	43
Concert parisien.....	43
Chapitre VIII.....	65
L'ascension.....	65
Chapitre IX.....	79
Jours de gloire.....	79
Chapitre X.....	103
Concert Mayol.....	103
Chapitre XI.....	119
Un livre d'or.....	119
Chapitre XII.....	136
Par des chansons.....	136

Chapitre I

Il est né

1872... Le 18 Novembre... A Toulon... Faubourg du Pont-du-Las...

Dans la maison qui porte le numéro 1 de la rue d'Isly, branle-bas des grands événements, agitation fiévreuse, émotion : un enfant va naître, fruit d'une union heureuse.

La mère : Julie-Marie-Joséphine Patin, modiste...

Le père : Félix-Antoine-Henry Mayol, premier-maître canonnier de la Marine Nationale...

Incapable de maîtriser son émotion — conscient, au surplus, de sa parfaite inutilité dans le drame sublime qui se joue maintenant — l'Homme sort, doucement, presque heureux de se soustraire un instant à l'écho lancinant de ces plaintes, chaque seconde plus aiguës, qui lui broient le cœur et lui torturent l'âme...

De son premier étage, il est têt dans la rue... Mais il n'échappe pas à la hantise du doux cauchemar : les cris de douleur le poursuivent...

Imploration ?...

Reproche?...

Il ne sait plus...

Il voudrait tant ne plus entendre...

Un joueur d'orgue pointe à l'horizon ; il l'interpelle :

— Hé, l'homme ! Reste donc là, devant ma porte... Et tourne ta musique, mon bon, sans arrêt, jusqu'à ce que je te dise...

Un regard éploré vers son petit balcon fleuri : ... jusqu'à ce que je te dise... que... que «c'est fini !»

Le virtuose ambulant, passif, obéit ; des flonflons, sonores et bruyants, se succèdent, apportant un utile dérivatif aux angoisses du premier-maître canonnier... Quels airs égrènent-ils : les Cuirassiers de Reichshoffen ?... la Chanson des Blés d'or ?... la Valse des Roses ?...

Qu'importe ! Ils font un autre bruit... S'ils n'empêchent pas de penser, leur mélodie berce, cependant, les idées inquiètes, comme on bercera tout à l'heure, là-haut, le nouveau-né...

Et soudain, précisément, un appel, bref et joyeux :

— Vé !... C'est un fils !... Et un beau, encore !...

Sur l'ordre brusque, l'orgue, aussitôt, s'est tu ; généreusement rétribué, le musicien s'éloigne, d'un pas machinal, toujours indifférent et flegmatique...

A son foyer, grimpé d'un bond, le père exulte, contemple, d'un œil tendre et reconnaissant, la jeune mère alanguie, et tous deux sourient à l'enfant...

Félix MAYOL est né !

Ainsi, tel, en quelque sorte, l'illustre Montaigne, qu'on éveillait au son des violons, afin qu'il demeurât «en

bonne et saine humeur qui dispose au gay savoir», le plus fêté, le plus universel de nos chanteurs populaires mêla ses premiers vagissements aux échos d'une mélodie à succès...

Ayant fixé ce piquant détail de sa venue au monde avec toute l'émotion qu'on lui connaît, Mayol ajoute, soudain véhément :

— Et tu ne voudrais pas que j'aime la chanson ?... Mais il me semble que je n'ai jamais aimé qu'elle !

— Elle te l'a bien rendu !

— Un vrai mariage d'amour, quoi !... Nous devons être, sans trop le savoir, promis l'un à l'autre depuis toujours... Dès ma plus tendre enfance, du plus loin que je me le puisse rappeler, je ne me souviens d'avoir eu qu'une ambition être "ARTISTE" !... Non pas, seulement, pour la vaine et facile gloriole de paraître sur les «planches» ; je voulais devenir quelqu'un !

Comment, d'ailleurs, n'aurais-je pas eu ce goût dans le sang ? Mon père et ma mère chantaient tous les deux, en amateurs il est vrai, mais fort bien... Maman, quand les chapeaux lui laissaient quelque loisir, passait son temps à lire les pièces à succès de l'époque ; elle en rêvait !

Elle eut la grande joie de se produire, pour des soirées de famille, dans la troupe de la «Comédie-Bourgeoise». Elle y tenait les rôles «d'ingénue et de soubrette» ; j'ai conservé, pieusement, des coupures de journaux, où l'on disait d'elle : «Mlle Patin a l'air enjoué, le visage gracieux et expressif; à sa grâce native, s'ajoutent une diction toujours parfaite, un geste sûr, sans emphase, et elle interprète ses divers personnages avec tout l'art d'une artiste consommée...»

— Hé, dis-moi, Félix, il semblerait que c'est de toi qu'on parle !

— Il est certain que j'ai dû hériter de ma mère la plupart des qualités qu'on a bien voulu me reconnaître depuis...

C'est dans une autre troupe : «Le Spectacle en famille», qu'elle connut mon père... Le plus simple, le plus tendre des romans d'amour, que se termina, en février 1862, par un mariage...

— Ton père avait, lui aussi, le feu sacré ?

— «Boun Diou», je te crois !... C'était un fanatique de la scène ! A l'âge de quinze ans, il avait déjà déserté le foyer familial pour suivre une troupe de saltimbanques ! Il fut vite rattrapé, tu penses !... Pour lui ôter l'envie de recommencer, on dut l'enfermer à Brest, chez les Mousses !

— S'en trouva-t-il vraiment guéri ?

— Une telle passion n'est-elle pas incurable ?...

Lui, il jouait quand même, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, mais en cachette, car il n'ignorait pas que ses parents ne plaisaient guère sur le chapitre de l'obéissance !... Le grand-père, surtout, était un irréductible ennemi de cette vocation :

«Pas de saltimbanques dans la famille !» avait-il décrété... Et cela amena, parfois des incidents tragico-comiques, dans le goût de celui-ci :

Un jour, pendant la Semaine Sainte, suivant la coutume d'alors — perpétuée encore en bien des campagnes — on donnait La Passion... Pas celle d'Haraucourt, bien sûr, ni même de Grand-Mougin... Non,

une Passion en patois du payas, revue, arrangée et augmentée par je ne sais combien de générations... Mon père, donc, devait y tenir le rôle du Christ... Avant la représentation, on l'avait soigneusement maquillé, grimé, et on venait de l'installer sur sa croix... Quant le rideau se lève, qu'aperçoit-il un premier rang ?... Son terrible aïeul !... Alors pris d'une peur épouvantable, soucieux avant tout d'échapper à la sévère correction que, déjà, il entrevoit, le voilà qui saute à terre, détale en bousculant la Vierge et Marie-Magdeleine ahuries, et bondit à toute vitesse hors de la scène, comme un fou !... Tu juges de l'effet dans la salle !... Les spectateurs, les uns très amusés, les autres éperdus d'effroi, criaient d'une seule voix :

«Oh ! Le bon Dieu qui fout le camp !»...

Mon père, qui riait encore de l'aventure chaque fois qu'il me la racontait, a dû s'en souvenir que je manifestai mes premières velléités artistiques... Jamais, en effet, mes parents n'ont en rien contrarié ma vocation naissante... C'est à cela que je dois d'avoir, dès l'âge de six ans, pu paraître sur les planches...

— Dès l'âge de six ans ?

— Hé oui !... Bien qu'on n'ait fêté que tout récemment mes «trente ans au caf'conc'», il y a en réalité, comme tu le vois, cinquante années que j'ai fait mes vrais premiers débuts... Comme le temps passe !

Je jouais, naturellement, un rôle d'enfant : Gugusse, dans les Mystères de l'été... au Grand Théâtre de Toulon...

— Gros cachets ?

— Heu pas encore !... A l'œil, oui ! Maman se contentait de quelques billets de faveur... et puis les débutants, tu sais, on les exploite toujours un peu...

Mais, enfin, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre : n'ai-je pas ainsi réalisé, dès qu'il se trouva formulé, mon premier désir ? Car il me tenaillait terriblement, tu sais !...

Dans la maison que nous habitons alors, il y avait une pension d'artistes. Plus d'une fois, tout gamin, il m'arriva de m'y glisser et de m'emparer des robes des danseuses, ou de n'importe quelle pièce de costume. Je m'en vêtais joyeusement et j'allais ensuite, ainsi paré, danser autour du kiosque de la Place d'Armes, tandis que la musique des Équipages de la Flotte jouait devant des milliers de Toulonnais... Crois-tu que je l'avais, hein, la vocation ?

Je l'exprimais déjà, dans une des ces réponses enfantines qui font la joie, et le naïf orgueil, de maintes familles. Quand un me demandait (je juge maintenant dangereusement téméraire de poser de semblables questions à un bambin) : «Qui préfères-tu, papa ou maman ?» Je répondais invariablement — peut-être parce que j'avais remarqué que les bonnes gens en riaient — «Moi ? J'aime mieux le théâtre !» J'ai souvent entendu raconter la même anecdote, avec cette différence que le sens artistique n'y tenait aucune place, et que c'est le goût des choux à la crème qui l'emportait sur le sentiment filial... J'aurais pu aussi répondre dans le même sens, car je dois avouer que j'ai toujours été fort gourmand.

Évidemment, mon extrême jeune âge — heureuse époque ! — ne me permettait pas d'espérer un engagement suivi sur les scènes locales, mais on m'y demandait dès que s'en offrait l'occasion : vers la fin de 1882, je tins un rôle déjà important dans la Roussotte mais, cette fois je touchais 5 francs par cachet ! Tu vois que l'avancement, s'il n'était pas des plus rapides, demeurait cependant appréciable.

— Tu recevais tout de même des billets de faveur ?

— Parbleu ! Qu'eût fait sans cela ma brave maman, elle qui adorait le théâtre !...

Pauvre mère... aujourd'hui encore, chaque fois que je chante, chez nous, au Grand Théâtre, c'est toujours avec la même émotion que mes regards se portent vers le «parterre», à la place qu'elle y occupa si longtemps : fauteuil 143... Et je l'y revois toujours, enveloppée dans son grand châle à carreaux noirs et blancs, comme on en mettait alors...

Une des plus grandes joies que je lui donnai fut le vif succès que je remportai à ma représentation enfantine organisée par le patronage. On ne voyait que moi là-dedans, un rôle dans la grande pièce du début, un autre dans le «Dialogue» de la fin, et au milieu, pour me reposer, je paraissais quatre fois dans la partie de concert ! Avec la belle inconscience du jeune âge, j'y abordais tous les genres : chansonnette, scène dramatique, fable, monologue comique, que sais-je encore ! Du moment que j'étais sur le tréteau, je ne le quittais pas facilement. Ah ! Je l'avais déjà le feu sacré !...

Entre temps, on commençait à organiser, pour les amateurs, des concours de chansonnettes, à Toulon et dans sa banlieue ; j'y récoltai plusieurs prix, qui variaient entre 20 et 30 francs ; et je me produisais dans les salons, dans quelques concerts de sociétés...

Je progressais, quoi !

Chapitre II

Le feu sacré

A treize ans [1885], j'étais ce qu'on appelle «*un petit prodige*» et d'après quelques propositions qui leur en avaient été faites, mes parents pouvaient envisager la possibilité de me laisser bientôt tenter la carrière professionnelle de «*diseur mondain*»...

Hélas ! À ce moment, j'eus la grande douleur de perdre ma mère... Papa ne lui survécut guère : quelque vingt mois plus tard, j'étais orphelin !...

Mes études, tu le devines, ne pouvaient être encore que fort rudimentaires ; mais le tuteur qui m'échut — oncle du côté paternel — jugea aussi inutile qu'onéreux de me laisser à l'école :

— De mon temps, aimait-il à répéter sentencieusement, un garçon de ton âge «*rapportait*» à la maison !

C'était un vieux loup de mer, têtu comme un Breton qu'il n'avait cessé d'être... Sa femme, blanchisseuse du bord pour les matelots, manquant de main-d'œuvre, on me chargea de porter au lavoir les ballots de linge sale, bien lourds parfois pour mes jeunes épaules... après quoi je devais assurer les travaux du ménage !...

Je n'en ai jamais, certes, voulu à ces pauvres gens : ils croyaient évidemment bien faire, et m'élevaient ainsi qu'on les avait eux-mêmes traités, mais j'ai connu là des jours véritablement durs !...

Le plus pénible, pour moi, fut qu'ils se refusèrent à jamais rien entendre pour me laisser aller sur les planches, même pas aux concerts de sociétés ; et tu supposes un peu si ça pouvait me priver ! Pour essayer de me soustraire le plus possible à leur sévère contrôle, je me laissai mettre en apprentissage, abordant tout à tour, sans autre raison que l'obligation d'obéir, les carrières les plus variées, voire les plus inattendues... C'est ainsi que je fus successivement commis-drapier, serrurier-mécanicien et, enfin, marmiton... C'est dans ce dernier état que je demeurai le plus longtemps...

— On parle souvent, en effet, de ton passé de cuisinier. Sans doute ce métier te séduisait-il plus particulièrement ?

— Peuh ! Pas plus que ça !... Mes goûts, alors, n'avaient pas cessé de me pousser vers la chanson ; or, c'est dans cette situation d'apprenti Vatel que je trouvai, sous ce rapport, mon maximum d'indépendance... Mon patron logeait son personnel, ce qui fait que je n'étais plus tenu de rentrer, le soir, à la maison, comme en une caserne... Alors, tu te rends compte, un peu ?

Je profitais de cette liberté providentielle pour aller au Casino, écouter les vedettes de l'époque, qui défilaient chaque semaine à Toulon. C'est ainsi que j'entendis Ouvrard, Kam-Hill, Plessis, Bourgès et, enfin, Paulus !... Je béais d'admiration ; instinctivement, sans même m'en apercevoir, tandis qu'ils chantaient je suivais et reproduisais leurs moindres gestes... J'observais leurs attitudes, leurs tics, leurs procédés...

Tout cela se gravait aussitôt en moi, avec une telle précision, une telle force que, dès le lendemain, pour la plus grande joie de mes petits camarades marmitons, j'imitais dans les cuisines tous les artistes célèbres que j'avais entendus. Car, tu as pu le remarquer, les amateurs — et, par suite, les débutants — commencent toujours par parodier les vedettes en vogues...

— Timidité, sans doute ? L'autorité du nom qu'ils invoquent doit, à leurs yeux, faire excuser l'inexpérience de leur tentative, en en justifiant l'audace...

— Peut-être, mais la raison principale en est, je crois, qu'ils ne se sont pas encore découverts eux-mêmes... Il ne me semble pas, en effet, qu'on puisse se fabriquer, à son seul désir, une personnalité : on la porte en soi, innée et latente... Ce n'est que peu à peu, par le travail et la volonté, qu'on parvient à la dégager... On trouve, certes, des circonstances plus ou moins favorables mais, à la base de toute réussite, c'est l'effort personnel que, joint à la persévérance, demeure le facteur primordial...

Le propre des personnalités — des *«gloires»*, dit-on aujourd'hui — est, précisément, d'engendrer l'imitation facile, d'y inciter, presque obligatoirement, ceux qui, cherchant leur voie, ne l'ont pas encore trouvée... Que veux-tu, cela s'explique : l'artiste classé, consacré, se présente au public avec un travail étudié, établi, complet : rien n'y manque, seulement il n'y a non plus rien de trop ! Alors, en le voyant, chacun pense, de la meilleure foi du monde :

«Mais, c'est tout ce qu'il y a de facile... J'en ferais bien autant !»...

Et, amateurs ou professionnels, voilà la scène pourvue d'une nouvelle série d'imitateurs... il y en a d'ailleurs de vraiment remarquables, et il y en eut de tout temps ; toutefois, quel que fût le modèle choisi, aucun de ces contrefacteurs n'a jamais laissé le moindre nom, éclipsé qu'ils sont tous, infailliblement, par le *«créateur»*...

Je ne prétends pas, tu le supposes bien, avoir échappé à cette règle générale, et tu verras, par d'autres entretiens, qu'il m'a fallu, pour m'en dégager, beaucoup de temps et pas mal d'efforts...

— Bah ! Musset n'a-t-il pas dit : *«C'est imiter quelqu'un que de planter des choux»* ?

— Sans doute, mais il y a tout de même des graines sélectionnées !... Et maints procédés de greffes permettent des résultats qui s'éloignent de plus en plus du sujet original...

Mais cette digression m'a entraîné bien loin de mes compagnons de l'époque : fourneaux et marmitons... si l'on y revenait ?...

— Revenons...

— Dons, les succès de mes imitations me valurent d'être de plus en plus demandé par les sociétés d'amateurs ; j'ai à peine besoin de t'assurer que je ne leur refusais jamais mon concours, d'autant plus que je me sentais moins asservi à la tutelle familiale... Hélas ! Elle ne désarmait pourtant pas ! Chaque fois que mon oncle apprenait que je m'étais produit en quelque soirée — et il en était régulièrement informé par les affiches ou les programmes — j'écopais d'une raclée magistrale !... Il trouvait que je déshonorais le nom de Mayol !

Une telle obstination aurait eu de quoi rebuter plus d'une fois un gamin de mon âge ; je ne me décourageai pourtant pas. Seulement, pour parer au danger, je décidai, non sans un peu d'amertume, de chanter — provisoirement — sous le pseudonyme de *«Petit Ludovic»*...

— Quoi qu'on en ait prétendu, Mayol est bien, en effet, ton nom de famille ?

— Mais oui ! Il est même d'origine ibérique, ce qui, du reste, m'a toujours étonné : mon père, mes oncles, mon grand-père n'étaient-ils pas, tous, Bretons et, naturellement marins ? Un de mes aïeuls, pourtant, dut être Espagnol : navigateur sûrement, corsaire peut-être, il y avait sans doute, un beau jour, fait escale à Brest, et s'y était fixé, ce qui expliquerait bien des choses...

C'est à la suite d'une promotion de la Marine que l'auteur de mes jours fut envoyé à Toulon ; il y connut ma mère qui, elle, était de descendances piémontaise !... Tu vois de quel curieux amalgame est sorti le

phénomène que je suis !... Comme le bon Patou, dans Chantecler, je pourrais dire :

«*Je suis un horrible mélange*»...

— Ouais, mais le Coq lui répond :

«*Ça doit faire une somme énorme de bonté !*»...

Au fond, tu sembles effectivement réunir les caractéristiques de ces multiples ancêtres : endurance extrême, opiniâtreté peu commune des Bretons... goût artistique de l'Espagnol, avec son penchant marqué pour la danse et la musique ; de l'Italien du Nord, l'ardente aptitude au travail... et tout l'enthousiasme enfin, plein de soleil et de poésie, de la Provence qui te vit naître !...

— Je n'ai jamais été chercher si loin, mais c'est en effet, possible... Seulement, comment expliquer alors, que je sois, de cette descendance, le seul à justifier de telles caractéristiques ? Mes trois frères et ma soeur chantaient, ainsi qu'on dit chez nous, «*comme des casseroles*»... A eux quatre, ils eussent plutôt fait une batterie de cuisine qu'un concert !

Sans doute avais-je tout pris des dons de mes parents. En ce cas, je l'avais bien pris !... A l'exemple de mon père, je bravais toutes les menaces de punitions pour la joie de chanter en public ; la satisfaction d'y remporter quelque succès, en contentant mes goûts, suffisait à me faire oublier les châtiments les plus rigoureux...

— Tu gardais la secrète ambition de devenir «*professionnel*» ?

— De plus en plus !... Que veux-tu, être amateur, c'est en quelque sorte, porter un costume de confection... On a beau y faire de retouches, il gêne toujours, plus ou moins, aux entournures...

— Devenir professionnel ce serait donc, à ton sens, endosser un vêtement sur mesure ?

— Mais oui !... Oh ! Le premier, bien sûr, ne va pas à la perfection : il manque peut-être parfois d'élégance, de chic... on s'y trouve encore un peu engoncé... Ce n'est que petit à petit qu'on arrive à être mieux habillé et, quand on réussit, à paraître vêtu par le bon faiseur...

— Tous n'y parviennent pas...

— La scène finit toujours par opérer de justes sélections... Mais il est rare que celui dont les dons sont certains, s'il prend la peine de travailler sérieusement, ne parvienne pas à des résultats appréciables... Le public est ingrat, quoi qu'on en dise... Il sait toujours gré à l'artiste du mal que celui-ci se donne pour lui plaire ; il ne méconnaît jamais — ou, du moins, bien rarement — la valeur d'un effort... Et il ne manque pas d'en témoigner sa gratitude, et de prodiguer ses encouragements...

— Le tout est de pouvoir tenter l'expérience devant lui !

— Évidemment, il faut d'abord débiter, et ce n'est pas toujours facile !

A cette époque de mes plus grands succès comme amateur, où je ne cessais pas d'aller applaudir les vedettes en vogue, je m'étais mis en tête de demander à ces artistes, célèbres et fêtées, ce qu'ils pensaient de mes dons et de mes espoirs...

Hélas ! j'eus beau écrire — assez ingénument, je le reconnais — à Paulus, à Ouvrard, à Bonnaire, à Duparc, et tant d'autres : nul ne me fit jamais l'honneur de la moindre réponse. Je ne te cache pas que j'en

ressentais alors beaucoup de chagrin... Parfois, en me payant d'audace, je tentai de me présenter à eux, en leur hôtel ou dans leur loge. On ne m'y reçut pas davantage.

Aujourd'hui, me rappelant la peine que j'en éprouvais quand je n'étais qu'un pauvre gosse hésitant et timide, je me rends compte évidemment que de telles popularités sont trop souvent mises à contribution, parfois même pour rien, pour le plaisir... Néanmoins, c'est en souvenir de ma détresse d'alors que j'ai toujours répondu, que je réponds toujours aux jeunes qui me font l'honneur de solliciter des conseils... Je les reçois aussi souvent qu'il m'est possible, je leur donne les avis que je crois sages et, s'ils me paraissent susceptibles de faire quelque chose, je suis heureux de faciliter ou de guider leurs premiers pas.

Tu peux demander sur ce point des renseignements à Maurice Chevalier, à Dorville, à Georgel, à Jeanne Pierly, à Mitty, qui ont tous fait le chemin que tu sais ; et je ne parle même pas de ceux de mes compatriotes de qui j'ai facilité moi-même les débuts à Paris : Turcy, Raimu, et Tramel, pour ne citer que ceux-là.

Mais ces détails suffisent à témoigner que, chez les uns comme chez les autres, il suffit parfois d'un hasard pour trouver l'occasion favorable.

Or, précisément, celui qui, ayant incontestablement le feu sacré, conserve une foi irréductible dans ses destinées, est toujours à l'affût de l'aventure propre à favoriser sa chance. S'il ne la rencontre pas, il s'efforce, au besoin, de la faire naître, et ce fut le cas pour moi.

A l'Hôtel du Louvre, un des plus fameux établissements de Toulon à cette lointaine époque, je m'initias — en apparence du moins — aux secrets de l'art culinaire. Si mes progrès professionnels étaient discutables, j'obtenais par contre le plus vif succès en imitant, devant mes compagnons de travail, les artistes célèbres. Comme bien tu penses, un tel enthousiasme me donnait à rêver, et je me prenais souvent à songer : *«Pourquoi n'aurais-je pas une même réussite devant un vrai public ?»*

Tout en me grisant, naturellement, de la faveur où l'on me tenait dans nos réunions de société, je m'appliquais cependant à bien réfléchir avant d'essayer officiellement quoi que ce fût... Le véritable auditeur, à mes yeux ne pouvait être que celui qui paie sa place, et pour l'artiste demeure un inconnu, exerçant un métier qu'il est censé avoir appris et qu'il doit connaître, dès qu'il se produit, dans la limite — au moins — de ses responsabilités professionnelles. Mais on ne s'improvisait pas, alors, chanteur ou comédien ! Pour obtenir le plus modeste engagement, il fallait justifier de programmes antérieurs, établissant formellement que l'on avait déjà débuté... De même, quand on ambitionnait de se faire entendre en public pour la première fois, d'égales exigences étaient-elle formulées ! Éternel cercle vicieux, qui a retardé — sinon compromis — l'éclosion de bien des talents !... Je ne voyais donc pas le moyen de concilier de sitôt des ultimatum aussi contradictoires...

Or, un jour, le fameux hypnotiseur Pickmann, qui jouissait d'une grande popularité, venant donner à Toulon une série de représentations, descendit à l'Hôtel du Louvre...

Tout le monde parlait de ses curieuses expériences, qu'on trouvait d'autant plus sensationnelles que l'on n'était pas, alors, submergés de ce flot de fakirs et contre-fakirs qui déferle aujourd'hui sur nos moindres tréteaux... On assurait, notamment, que ce diable d'homme avait l'extraordinaire pouvoir d'endormir les gens, pris au hasard dans l'assistance, et de leur faire accomplir, à son seul ordre, les actes les plus surprenants. Ainsi affirmait-on qu'il imposait à certains sujets *«l'obligation de chanter tout ce qu'il lui plaisait de leur suggérer»*... Juge un peu s'il y avait là de quoi m'intéresser !... Comme les séances se donnaient au Grand-Théâtre, ceux que l'hypnotiseur aurait choisis pourraient se faire entendre, dans cette vaste salle, sur une véritable scène... N'était-ce point là, justement, tout mon rêve ? Mais je ne pensais pas spécialement au succès possible ; un autre souci, croissant, me hantait : m'entendrait-on, vraiment ; me comprenait-on aussi bien dans ce cadre immense qu'en nos modestes salons d'amateurs ?

La question, pour moi, devenait d'importance. Si le résultat répondait à mes espoirs, j'avais décidé, en effet, d'aller sans autre retard tenter la fortune artistique : audition et — naturellement — engagement immédiat ! Déjà, j'entrevois mon début (trionphal, parbleu !) à Marseille — il ne me fallait pas songer à Toulon pour l'instant — et la brillante tournée qu'on ne manquerait pas de m'offrir, dans maintes autres grandes villes... Puis au bout de cette ascension, comme un phare dans la tempête, comme une étoile au ciel gris de Noël, je voyais, enfin, Paris !... Paris, suprême auréole de la Gloire dont je sentais déjà me frôler l'aile victorieuse... Crois-tu que mon imagination pouvait trotter, dès qu'il s'agissait de public et de chansons !

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'un beau matin, ayant pendant plusieurs nuits mûri mon plan, je fis demander à Pickmann — après quelles hésitations ! — de m'accorder un entretien... Il me reçut aussitôt, paternellement... L'amabilité de son accueil ne m'empêcha pas de le considérer avec quelque surprise : des anneaux d'or passés aux oreilles, une sévère robe de bure retenue par une corde de chanvre, de grossières sandales chaussant ses pieds nus, lui donnait un étrange aspect monacal, que complétait encore une longue barbe, d'un blond doré, dont il me sembla particulièrement fier... En dépit de l'impression bizarre que je ressentis, je ne perdis cependant pas de vue l'objet de ma visite. Assez naïvement, je demandai au fameux hypnotiseur s'il exécutait réellement les expériences qu'on lui attribuait. Bien entendu, il m'en donna la plus formelle assurance ; je lui exposai alors mes secrètes aspirations :

— Que sais-tu ? Interrogea-t-il.

— Tout le répertoire de Paulus, en entier... et aussi beaucoup d'autres chansonnettes...

— Chante-moi donc quelque chose...

Je passai ainsi ma première audition, devant lui...

— Eh bien, mais ce n'est pas mal du tout ! reconnut-il... Seulement, si je t'endors, tu ne pourras guère te rendre compte de ce que tu fais... D'autre part, n'ayant plus le contrôle de ta voix, tu risques de la forcer, ce qui te jouerait un vilain tour...

Consterné, affreusement déçu, je baissai la tête, tout près de pleurer ; mais déjà, il continuait :

— Au fond, que souhaites-tu : savoir si tu peux te faire entendre dans une grande salle ? Et tu tiens sans doute aussi à ce que tes parents ne puissent attribuer ton audition qu'au hasard ? Il y a moyen de tout arranger : toi, je ferai semblant de t'hypnotiser, et tu pourras ainsi chanter tant que tu le voudras, sans danger de part ni d'autre !... Tiens, voici un coupon numéroté pour la soirée : un fauteuil d'orchestre juste à côté de la scène... Ne crains rien, je te reconnaîtrai, et j'irai moi-même te chercher à ta place...

Tu supposes avec quelle fougueuse impatience je suivis le début de la représentation ! Par instants, voyant avec inquiétude le temps s'écouler, j'adressai à Pickmann des regards éplorés ; d'un clin d'œil rassurant, il me faisait aussitôt comprendre qu'il ne m'oubliait pas. Aussitôt, après avoir affecté de regarder au hasard dans la salle, il vint, en effet, me prendre par la main et m'installa près de lui, sur le vaste plateau... Dieu ! qu'elle me parut immense et redoutable, alors, cette salle du Grand-Théâtre de Toulon !

Mais je n'eus pas le temps d'en être trop impressionné : déjà, l'hypnotiseur, me fixant avec une diabolique insistance, manœuvrait bizarrement ses mains blanches autour de ma tête. Il manifestait une telle autorité, affectait des airs si pénétrés que je ne pus m'empêcher d'admirer son assurance. Je faillis même pouffer carrément lorsque, m'étant résigné à fermer les yeux, je l'entendis déclarer gravement que je me trouvais, selon sa volonté, «*en complet état d'hypnose*». Heureusement pour moi, le public crut devoir

saluer d'un tonnerre d'applaudissements cette audacieuse affirmation ; le claquement des bravos me stimula à la façon d'un coup de fouet. Je parvins à garder mon sérieux, pour ne plus penser qu'à l'épreuve où j'avais décidé de m'engager.

Précisément, Pickmann annonçait maintenant aux spectateurs qu'à leur demande il me contraindrait à chanter tel succès du répertoire de Paulus qu'il leur plairait de désigner (tu parles !).

J'interprétei donc dans ces conditions *Le Cheval du Municipal* et, naturellement, l'obligatoire *En revenant de la revue*... Au moment d'entamer un troisième refrain, je me sentis la gorge sèche : la chaleur de cette immense salle pleine à craquer, et aussi, sans doute, ma légitime émotion, me donnaient une soif soudaine, impérieuse... J'en informai, tout bas, le «*Professeur*» ; il me fit aussitôt porter un bock, non sans prétendre que c'était sa science divinatoire qui lui révélait mon indicible besoin de me rafraîchir !... Hélas ! je n'ai jamais pu souffrir la bière ! J'eusse certainement préféré un simple verre d'eau, mais je dus faire contenance, et ingurgiter l'indésirable boisson : n'étais-je pas «*en état d'hypnose*» ?

Tandis que je me désaltérais, Pickmann, poursuivant la série de ses multiples expériences, enfonçait des aiguilles dans la chair des autres «*sujets*», pour justifier publiquement sa prétention de leur avoir imposé une insensibilité totale... J'avoue que ce genre de distraction n'avait rien pour me séduire ; j'étais venu là dans un but précis, fort éloigné de ces douloureux exercices... Aussi, comme l'hypnotiseur revenait vers moi, je lui chuchotai vivement, un peu inquiet malgré tout :

— Pas de blagues, hein !... Si vous m'en faites autant, moi, je débîne le truc !

Sans paraître avoir entendu, il se remit à demander du ton le plus naturel du monde, d'autres titres du répertoire de Paulus...

Après avoir ainsi donné deux chansons, je m'empressai de regagner la salle. Tu comprends que j'avais hâte d'interroger mes petits camarades, pour savoir s'ils m'avaient bien entendu, et compris. J'interpellai ceux qui se trouvaient aux galeries, par conséquent assez loin de la scène ; ils furent unanimes :

— On n'a pas perdu une bouchée ! m'assurèrent-ils en chœur... Épatant, mon vieux !... Ah ! quel dommage que tu dormais !... Tu n'as pas pu te rendre compte...

— Mais je ne dormais pas, voyons : je faisais semblant !

— Penses-tu ?... Avec ça qu'on ne t'a pas vu, nous autres ! On te surveillait assez, tout de même !

J'eus beau discuter, fournir les détails les plus précis, énumérer les gens que j'avais reconnus dans la salle, en indiquant la place exacte qu'ils y occupaient, mes jeunes amis s'obstinèrent dans leur conviction, et n'en voulurent pas démordre !... Ma parole, c'est eux que Pickmann avait hypnotisés, en bloc !

— Belle matière à épiloguer sur la crédulité collective des foules !

— Sans doute, mais je ne me piquais pas, pour l'instant, de semblables digressions philosophiques... Je ne voulais plus, maintenant, qu'une chose : on m'entendait et on me comprenait dans une grande salle, je pouvais risquer une audition publique !

Chapitre III

De l'eau sur le feu

— C'est à la suite de cette expérience que tu es parti pour réaliser to beau rêve ?

— Parti, si tu veux... mais pas arrivé !

— Comment cela ?

— Le récit de ma première tentative est une véritable histoire marseillaise... D'abord parce que c'est la cité phocéenne qui en fut le «*théâtre*» à tous les sens du mot... et aussi parce qu'elle rappelle d'assez près l'anecdote du «*duel de Marius*», tu sais ?... Ce populaire enfant de la Cannebière, qui se plaisait à vanter son courage, répétait avec orgueil : «*Hé, vé... que j'ai bien failli avoir un duel !*». Tu penses si ceux qui le connaissaient y trouvaient à rire ; mais, pour ne pas le froisser, ils affectaient de demander, un peu railleurs : «*Non, sans blague... Un duel, toi ?*»... Alors, Marius, digne et superbe, expliquait : «*Parfaitement... j'ai reçu des gifles !*».

Eh bien, l'aventure de ma première audition est dans le même goût, à ceci près qu'elle n'eut rien de drôle !

— Encore ta farouche famille ?

— Non, pas pour cette fois... C'est la vie, elle-même qui s'est chargée de m'infliger une sévère leçon !... Et, pour mon amour-propre, ce fut plus qu'un soufflet ; une dégelée impitoyable !

— Sapristi !

— Hé oui ! fort de mes espoirs, et surtout de mes ambitions, j'espérais qu'après le succès que j'avais obtenu à la séance de Pickmann, mes oncles rabattraient de leur entêtement.

Déjà, j'entrevois presque la possibilité de débiter, dans d'honorables conditions, à Toulon même. Mais, hélas, mon tuteur, mis au courant de mes démarches, me fit de si terribles menaces que je n'osais plus insister.

Sans renoncer toutefois à mon projet, je pris mes dispositions pour tenter la chance ailleurs... Un beau matin, quittant, sans prévenir personne, l'Hôtel du Louvre — après y avoir toutefois touché mon maigre mois — je débarquai à Marseille.

A cette époque on donnait chaque jour, au Palais de Cristal, ce que l'on appelait une «*répétition publique*». Les candidats artistes en quête d'engagements avaient le loisir, en se présentant au Directeur, de se faire entendre devant le public, spécial, de ces matinées qui ne l'étaient pas moins.

Avec la belle assurance de mes dix-huit ans [1890], et fort de mes succès d'amateur, je demandai donc, comme tant d'autres, à passer une audition, ce qui me fut accordé sans la moindre difficulté...

Je ne sais pas si tu connais le Palais de Cristal de Marseille mais, si on qualifie l'Opéra de «*vaisseau*», cet immense café-concert méridional est véritablement un de nos plus grands transatlantiques ! C'est d'ailleurs un peu l'impression que j'en eus tout de suite, après avoir parlé au Capitaine, pardon : au patron, le seigneur Pompei.

Celui-ci, en effet gardant soigneusement ses distances, m'accueillit avec une certaine morgue, imité en cela

par ses officiers en second : régisseur et chef d'orchestre. La vaste scène me parut exactement le pont d'un navire, et les vagues humaines qui ondulaient au long des «*bastingages*» de ses innombrables galeries dégageaient une véritable odeur marine, dont j'eus peur un moment d'être incommodé...

Tu vois que rien ne manquait à la comparaison, si ce n'est la traversée...

— Et, à ce que je comprends, elle fut mauvaise ?

— Une catastrophe !... Pour cette redoutable tentative j'avais adopté, comme tu le penses, une des chansons dont j'étais le plus sûr : c'était, naturellement, un succès de Paulus, intitulé : «*Allez... circulez*»... Est-ce ce titre, si fâcheusement choisi, qui incita mes auditeurs à de trop faciles plaisanteries, ou quelque autre raison qui me fit personnellement perdre le contrôle de moi-même ?... Toujours est-il que, dès mon arrivée devant la rampe, je me sentis subitement comme privé de tous mes moyens... Ne fut-ce pas, aussi, la pénible impression que j'éprouvai soudain de me trouver déjà loin de chez moi, et de ne plus voir devant mes yeux nul visage connu, aucun regard indulgent... Sans doute, enfin, cette salle me sembla-t-elle brusquement plus vaste encore que celle de notre Grand-Théâtre. En tout cas, je dois avouer que j'eus tout simplement un trac affreux. On ne s'imagine pas, en effet, ce que cela peut être pour un amateur, quand il débute officiellement, de ne pas pouvoir mettre un nom, accrocher un souvenir sur aucune des figures qu'il trouve tout à coup devant lui !... En réalité, j'étais sans doute encore bien gosse pour une telle expérience et mes dons, à peine éduqués, me trahirent tout de suite. Ayant l'affreuse sensation qu'on n'allait pas m'entendre, je fus incapable de donner toute ma voix ; peut-être même ai-je bafouillé quelque peu dans ces paroles que j'avais si souvent chantées, et avec tant de succès !... A chaque seconde je perdais pied et, m'en rendant parfaitement compte, je m'efforçai désespérément de lutter, malgré tout ! Un murmure ne tarda pas à s'élever, nettement réprobateur. Pour comble, le refrain de la chanson acheva de précipiter ma déroute ; comme j'entonnais, en tremblant : «*Allez, circulez*» ; un titi s'écria :

— Eh bien ! c'est ça «*circulez !*»

Aussitôt, dix, vingt, cent spectateurs reprirent en chœur la phrase maudite et, tandis que je m'époumonais à vouloir me faire entendre quand même, toute la salle maintenant hurlait, sur l'air populaire des «*lampions*» :

— *Cir-cu-lez ! Cir-cu-lez !*

Naturellement leur véhémence ne pouvait que rendre plus apparent leur accent méridional ; pour un gars provençal, je te jure que c'est encore plus triste d'être «*emboîté*» avé l'accent !...

Je n'eus, je te l'assure, ni haine ni rancœur contre ceux qui, dans leur inconsciente férocité, brisaient ainsi mon beau rêve ! Je me rendais compte pour la première fois que, devant un peuple en joie, en présence d'un public venu pour s'amuser — et prêt à s'amuser au besoin de n'importe quoi, si ce n'est n'importe comment — il fallait témoigner d'une force, d'un souffle, d'une autorité ou d'un charme que j'étais loin de posséder encore !... De ce point de vue, l'assurance de certains artistes très ordinaires a souvent plus fait pour leur attirer la faveur des foules qu'un talent parfois discutabile.

Ma plus cruelle désillusion, dans cette mésaventure, c'est que j'eus l'affreuse pensée qu'il me serait désormais impossible de renouveler ma tentative... Sans pouvoir achever ma pauvre chanson, je m'enfuis vers la coulisse, et je m'écroulai devant le manteau d'Arlequin. Le malheur voulut qu'on me vît encore de la salle ; quelques obstinés se remirent à hurler de plus belle : «*Cir-cu-lez ! Cir-cu-lez !*»

— *Fai ta malle !* chantait-on...

Expression populaire que je ne connaissais que trop, et sur le sens de laquelle il m'était impossible de me

méprendre.

— *Fai ta malle ! Fai ta malle !* Entendis-je encore.

Avec la suprême énergie que donne le désespoir j'osai répondre, des sanglots dans la voix, et sans être en état de mesurer le ridicule de ma naïve repartie :

— Je n'ai pas de malle... je n'ai qu'une toute petite valise !

Mais la foule était déchaînée, sur le même rythme lancinant et féroce, en s'accompagnant bruyamment des mains et des pieds, toute la salle, tordue dans le même rire moqueur et triomphant s'acharnait après mon pauvre effort, répétant en chœur :

— La valise ! la valise !...

Le directeur, affolé et furieux, hurlait de son côté, derrière un portant :

— Enlevez-le ! Mais enlevez-le donc ! On va tout me casser s'il reste là !

Je sortis enfin, et me jetai à ses pieds :

— Monsieur, implorai-je, je sens que j'ai manqué de moyens... mais je travaillerai tant et tant que j'arriverai à quelque chose, vous verrez ! Je vous en supplie, monsieur, je ne veux que de quoi vivre !

— Fous-moi le camp !... me dit-il bourru...

— Soixante francs par mois, mon bon monsieur ! Implorai-je encore ; juste de quoi ne pas mourir de faim... Je ne demande rien de plus !

— Fous-moi le camp !... répéta-t-il, hors de lui, en esquissant un geste si menaçant que ma résistance désespérée en fut brisée du coup...

De rage, mais en me tenant prudemment sur le seuil, je criai à mon tour :

— Bientôt, monsieur, vous me donnerez, par jour, ce que vous me refusez aujourd'hui par mois !

Et je partis, en claquant la porte, comme dit une expression qui n'a jamais été plus juste...

Cinq ans plus tard, le seigneur Pompéi me payait cent francs par représentation — et il y avait trois matinées dans la semaine — Seulement, que veux-tu, à cette époque, j'étais passé par Paris...

— C'est égal, un tel échec avait bien de quoi décourager les plus opiniâtres, surtout à ton âge !

— Oui !... J'avais rêvé Austerlitz... et je trouvais Waterloo !... Et pourtant, je n'ai pas lâché, heureusement pour moi...

— Et pour la chanson !

Chapitre IV

Struggle for Life

Ma situation n'en demeurait pas moins extrêmement précaire... L'écho de l'emboîtement magistral qui m'avait accueilli au Palais de Cristal faisait déjà le tour de Marseille, ce qui ne me laissait nul espoir de recommencer l'expérience dans cette ville... Et puis, il me semblait qu'elle me porterait malheur... Rentrer à Toulon ? Je n'y devais guère songer davantage : en admettant que ma mésaventure n'y fût pas connue, tu vois d'ici la réception qui m'attendait après mon escapade ?... On m'eût peut-être pardonné si j'avais réussi, mais dans de telles conditions... C'est pour le coup qu'on ne m'aurait plus laissé chanter !

Alors, ma foi, puis que j'avais tant fait que de partir, il était tout aussi simple de ne pas revenir !

D'ailleurs, je ne pouvais envisager de possibles engagements que dans les concerts à quêtes qui foisonnaient alors dans le Midi... Ils étaient accessibles à tous ; si l'on y avait quelque succès, le patron vous autorisait à *«faire une collecte parmi l'honorable société»*. Le bénéfice dépendait évidemment de la réussite obtenue devant le public, mais enfin, le plus souvent, on prenait droit, en plus, à un repas, ou deux. Tu parles d'un horizon pour un débutant sans ressources !... Toutefois, comme mille et une raisons m'interdisaient la perspective de tendre la sébile à Toulon, je mis le cap sur Nîmes.

L'antique cité, où l'on a toujours aimé la chanson, ne manquait pas d'établissements de ce genre. C'était, d'autre part, un centre d'organisation de concerts pour les fêtes votives, un véritable Quartier Général d'où rayonnaient maintes troupes, le samedi et le dimanche, dans les moindres bourgs environnant, parfois, même fort loin...

Au café où se réunissaient chaque soir les artistes et les impresarii, je fis tout de suite la connaissance d'un vieux comique, nommé Arthur, particulièrement populaire en cette région. Ce diable d'homme, grâce à la faveur dont il jouissait, était constamment réclamé partout ; aussi avait-il chaque semaine, et longtemps à l'avance, de multiples engagements, encore qu'il lui fût matériellement impossible de satisfaire à tous. Mais, comme c'était un excellent garçon, il en fallait profiter les camarades moins heureux ; ainsi me proposa-t-il, dès mon arrivée, d'aller à sa place chanter à Châteaurenard, près d'Avignon : «20 francs et les quêtes, nourri et logé durant les deux jours de fêtes»... Le Pactole, quoi !

Le répertoire Paulus étant plus en vogue que jamais, j'interprétais encore toutes ses chansons ; seulement, conscient de la faiblesse de ma voix pour leur tessiture — surtout après mon malencontreux essai à Marseille ! — je m'appliquais surtout, maintenant, à *«dire»*, à parler en quelque sorte mes couplets, tout en conservant de mon mieux le rythme, dont j'ai toujours eu le sens. Pour souligner les paroles, je les appuyais, les commentais que quelques gestes, étudiés d'après ce que j'avais vu faire aux artistes de métier. Je n'eus pas à regretter la sagesse qui m'incita ainsi à modifier prudemment mon interprétation ; l'accueil bienveillant du public du *«Palais»*, dont le souvenir m'était en cuisant.

Je chantai, dès la matinée, dans une grande salle de café, grouillante et enfumée, sur un tremplin des plus rudimentaires ; entre chaque chanson, je devais m'arrêter pour laisser servir ou renouveler les consommations. Le patron, surveillant le service, se tenait à côté de la *«scène»* (!) entre son comptoir et la porte de sa cuisine. Dès que j'avais terminé un tour, il venait se planter devant moi, brandissant au bout de ses bras un amour de petit lapin blanc, qui gigotait le plus drôlement du monde :

— *Lou lapin !* me disait-il en clignant de l'oeil... *Et lou lapin ?*

Les assistants aussitôt, renchérissaient gaîment en chœur :

— *Lou lapin !* répétaient-ils à leur tour.

Au plaisir qu'ils semblaient prendre à me parler du lapin, j'imaginai d'abord que ce devait être là une galéjade populaire, une joyeuse tradition du crû, et j'affectai de rire avec eux, pour leur donner l'impression courtoise que j'avais compris la plaisanterie, et que je m'y associais. Le cabaretier, cependant, revenait chaque fois à la charge ; à la fin, avec une mine aussi surprise que fâchée, brandissant plus fort que jamais sa bestiole, il me cria d'une voix stentor, une belle voix du Midi :

— *Et alors, lou lapin ?... lou mangès pas, lou lapin ?*

Si je voulais manger le lapin ?...

Préparait-il le menu du dîner, et ne manifestait-il pas quelque amabilité en s'inquiétant de mes préférences ? J'en eus tout d'abord l'impression, et c'est tout naturellement que je répondis :

— Mais oui, je le mangerai... Seulement, je le préfère à la gibelotte !

Au rire homérique qui secoua l'assistance, à la façon dont le patron quitta la salle, j'eus la sensation que j'avais commis une lourde gaffe, et le souvenir du «*chahut*» de Marseille me revint brusquement, avec un petit frisson qui me courut soudain le long de l'échine...

On me laissa toutefois dire encore quelques chansons, toujours aussi bien accueillies, quoique moins chaleureusement, me sembla-t-il... C'est en tremblant un peu que je regagnai la cuisine, qui servait en même temps de la salle à manger, d'office, de loge et de foyer.

J'eus enfin l'explication du mystère : cet animal d'Arthur, pour corser son numéro comique, avait l'habitude de dévorer en public un lapin vivant, ce qui amusait toujours ses auditeurs — ceux, notamment qui n'avaient pas très bien compris les couplets... Cette spécialité lui avait valu une renommée particulière, que nul n'ignorait à dix lieues à la ronde. Alors, chaque fois qu'on annonçait Arthur quelque part, le public, après avoir poliment écouté les premières chansons, réclamait «*le tour du lapin*» !

Seulement, le bougre s'était bien gardé de me signaler ce détail ! Je fus obligé d'avouer au cabaretier, assez piteusement, que je n'étais pas le véritable Arthur ! En homme qui ne perd jamais le sens du commerce, il me déclara que, dans ces conditions, il me supprimerait le cachet de vingt francs convenu ; n'étais-je pas une vague doublure, un simple ersatz ? Heureusement, le produit de mes quêtes demeurait honorable, et je n'eus pas à déplorer trop vivement cette saisie... foraine, pourrais-je dire...

À dîner, on mangea en famille le petit lapin blanc ; seulement, cette fois — à mon intention, sans doute — on avait eu soin de le faire cuire d'abord. La soirée se passa assez bien pour moi mais, après ma sixième chanson, le public se mit à réclamer de nouveau :

— *Lou alpïn !.. Mangès pas lou lapïn ?*

Maintenant j'étais renseigné ! et je déclarai simplement, avec la plus belle assurance, en montrant du doigt la cuisine :

— Nous l'avons mangé tout à l'heure !

La salle prit bien la chose, et je pus terminer sans accroc ma représentation...

De retour à Nîmes, je contai l'histoire à Arthur ; il s'en amusa fort et me promit — puisque, somme toute, «*ça n'avait pas trop mal marché*» — de me confier un autre de ses multiples contrats pour le dimanche

suis... Cependant, je me souciais peu de renouveler l'aventure ! Les spectateurs pourraient, en quelque endroit, être de moins bonne composition que les naturels de Châteaurenard ! On a parfois la tête chaude dans le Midi, et j'avais personnellement d'excellentes raisons de ne pas l'ignorer...

Je trouvai donc à m'engager à la «*Brasserie de la Cigogne*», chez le père Sirdet, qui m'alloua généreusement... deux francs par jour !

Un beau matin il me surprit en train de suivre en connaisseur le labeur des marmitons :

— Tiens, fit-il, ça a l'air de t'intéresser ?

— J'ai «*travaillé*» à l'hôtel du Louvre, à Toulon ! assurai-je fièrement, du même ton orgueilleux que j'aurais pris pour révéler que j'étais premier moutardier du Pape...

— Bravo ! s'écria le papa Sirdet... Je vais te changer ton engagement : tu donneras un coup de main à la cuisine, et le soir tu feras ton tour de chant là-haut... pour le tout, tu auras cent francs par mois !

La situation n'était peut-être pas des plus brillantes mais enfin je me trouvais à l'abri de la misère !... Je passai donc là quelque semaines, préparant dans le sous-sol les repas des clients et contribuant ensuite, au rez-de-chaussée, à leur digestion.

Toutefois, je ne tardai pas à me rendre compte qu'il me serait difficile, dans ces conditions, de réaliser le brillant avenir de mes rêves.

En mettant les choses au mieux, je ne pouvais que devenir un maître-queux extrêmement ordinaire et un artiste vaguement quelconque.

Grâce à la complaisance du brave Arthur qui, n'ayant pas reçu en somme de reproches à mon sujet, ne me gardait aucune rancune de l'affaire des Châteaurenard, je pus entrer dans une famille de chanteurs ambulants «*les Bressy*», qui voyageaient en roulotte.

Cette nouvelle vie, pleine de pittoresque et d'imprévu, me séduisit tout de suite. On changeait de village chaque jour, et j'adorais «*les voyages*» ; on fait ce qu'on peut, n'est-ce pas ! Il n'est pas donné à n'importe qui d'entreprendre le tour du monde ; mais enfin, c'était un commencement.

Le père Bressy grattait du violon, sa femme interprétait le «*genre patriotique*», et les deux jeunes filles, l'une âgée de seize ans, l'autre de vingt, faisaient les «*gommeuses*». J'ai passé avec eux deux mois bien agréables, couchant dans des granges, au hasard des chemins, nourri de bonne charcuterie de campagne et de fruits que l'on maraudait délibérément à chaque occasion. C'était, précisément, l'époque des raisins et j'en ai fait ainsi ma première cure, d'autant plus salubre qu'elle fut gratuite.

Nous arrivions dans un patelin et, après avoir placardé le long de l'escalier de la roulotte une vaste pancarte de toile cirée, indiquant en lettres blanches le «*tableau de la troupe*», on apposait une autre affiche devant le café principal (quand il y en avait plusieurs) où, le soir, nous chantions et faisons la quête à tour de rôle. J'étais nourri et logé, et je partageais les recettes avec la famille ; c'est-à-dire que les petites et moi nous donnions à la mère, à chaque tour, les pièces blanches et les gros sous, plus nombreux, que nous avions récoltés.

Nous passions chacun cinq ou six fois dans sa soirée. Dame, nous n'étions que quatre, et le public se montrait exigeant... A la fin du spectacle nous nous réunissions pour le «*règlement des comptes*» : on évaluait la recette et, après en avoir déduit les frais de la journée, on partageait le reste en cinq parties égales.

Le père, en effet, bien qu'il ne tendît pas lui-même la sébile, touchait ses «*appointements*» comme accompagnateur. C'est ce que la mère Bressy appelait le «*budget de l'orchestre*»... Elle était d'ailleurs terriblement rouée, la mère Bressy : énorme et adipeuse, quand elle installait les pièces de monnaie sur une table de marbre, elle s'arrangeait toujours pour recouvrir les pièces blanches, soit sous ses bras, gros comme des cuisses, soit sous sa poitrine croulante, qui débordait presque entièrement sur nos revenus de la journée.

Comme l'on était encore en costume de scène, ses bras étaient nus sur le marbre, ce qui fait qu'en appuyant, elle parvenait à y coller les pièces. Ensuite, en se retirant en arrière, d'un geste nonchalant, elle les faisait tomber dans les poches d'un tablier qui lui servait de coffre-fort pour ces bénéfices illicites. Dans de telles conditions, j'étais régulièrement refait, car il était bien rare, à la suite de ces trop savants calculs, qu'il me restât quelque chose à toucher.

Je me résolus donc à quitter la famille Bressy et à abandonner la roulotte. Ce ne fut pas d'ailleurs, sans un gros serrement de coeur : je regrettais, en effet, les deux fillettes qui, à peu près de mon âge, se montraient si gentilles pour moi, et avec qui nous avions, comme des moineaux en liberté, partagé tant d'innocents plaisirs enfantins.

Je dois du reste ajouter qu'à ce moment mon tuteur, ayant enfin retrouvé ma trace, me faisait appeler chez le commissaire de police qui me menaçait, de la part de ma famille, de me faire enfermer si je m'obstinais à ce «*déshonorant métier de saltimbanque et de bohémien*», ainsi que s'exprimait mon oncle avec fureur.

Ce furent là, comme bien tu penses, des raisons suffisantes pour me faire quitter la famille Bressy, en dépit de l'agrément que je trouvais à cette société.

Malgré l'ultimatum de mes parents je ne me souciais guère de rentrer à Toulon, où j'avais tout lieu de redouter une réception sévère. Rien ne me permettait, hélas, de supposer que mon oncle allait, suivant les traditions les plus louables, tuer le moindre veau gras pour célébrer dignement mon retour.

Je changeai donc, purement et simplement, de centre d'opération. Les hasards des engagements me virent à Narbonne, à Albi, à Carmaux, où les conditions étaient invariablement les mêmes : nourriture et les quêtes. Ce genre d'établissements méritaient alors l'épithète de «*beuglants*», qui commençait en entrer dans le langage.

J'eus l'occasion, un jour, de chanter près de Narbonne, dans un village appelé «*La Nouvelle*», avec un ténor résolument toulousain, nommé Valier. Je le retrouvai quelques années plus tard, alors que j'avais déjà réussi ma situation, chez un docteur de Marseille dont l'antichambre était pleine de clients qui, comme nous, attendaient leur tour. Le brave chanteur, tout heureux et tout fier de montrer qu'il me connaissait, m'interpella de l'autre bout de la pièce :

— Hé ! comme ça, monsieur Mayol, tonna-t-il avec un accent formidable, vous savez qu'il y a longtemps qu'on s'est rencontrés ?

— C'est fort possible, dis-je poliment.

— Hé oui, nous étions ensemble à La Nouvelle !

Tu juges un peu de l'effet que put produire une telle affirmation sur des gens qui ignoraient cette infime et lointaine bourgade. J'expliquai en riant, pour éviter toute confusion, ce qu'il fallait exactement comprendre dans la phrase du ténor. Tu ne vois pas qu'il eût raconté cela devant mon tuteur ?... J'eusse aussitôt passé pour un suppôt de baigne !

Précisément, puisque je reviens à cet oncle redoutable, je dois avouer qu'il ne désarmait pas !... Si j'avais pu réussir d'abord à la dépister en abandonnant les Bressy, il ne tardait pas à me retrouver de nouveau et, cette fois, force me fut de rejoindre ma ville natale, que je regagnai l'oreille basse...

J'étais un peu grand peut-être pour qu'on m'infligeât encore la correction redoutée, mais on m'ordonna de m'engager sans retard. Après mon service militaire, ayant enfin ma majorité, je serais libre, mais alors, seulement, de faire ce que bon me semblerait.

Plus que tout le reste, cette perspective me décida.

Comme, chez nous, on ne voulait connaître que la marine, je trouvai tout naturel d'être matelot moi aussi, et je pris du service pour quatre ans comme cuisinier de bord. Il me fallut préalablement faire un stage de six mois au 5^{me} Dépôt des Équipages de la Flotte...

Or tu vois ce que peut être la destinée : à cette caserne il y avait un théâtre... et c'est bien la première chose que j'y remarquai ! La troupe ne comportait évidemment que des marins ; les plus jeunes jouaient les rôles de femmes.

Je n'attendis pas qu'on me demandât mon concours ; je m'empressai au contraire, de faire état de mes références. Bientôt, je participais à toutes les représentations que l'on organisait..

Cela me valut de jouer un jour, dans Marie-Jeanne ou La femme du Peuple le rôle de cette malheureuse mère.

A l'acte où elle dépose, avec des cris de désespoir, son fils dans le «*tour*», emporté par la fièvre du jeu et par l'ardeur de mes mouvements, j'oubliai de reculer à temps et la porte de l'appareil, se refermant brusquement, me passa sur le visage... La peinture, noire, en était à peine séchée ; sans m'en douter une seconde je me retournai vers le public, en criant à travers mes sanglots : «*Mon enfant ! mon enfant ! rendez-moi mon enfant !*»...

Hélas ! l'effet pathétique que j'avais escompté fit long feu ! La salle éclata d'un rire homérique, inextinguible ; j'étais transformé en négresse ! Pour un peu, comme tu le vois, j'aurais été un précurseur de Joséphine Baker !

— Au Dépôt, tu jouais donc surtout la comédie ?

— Je chantais cependant quelquefois, ce qui me semblait, personnellement, beaucoup plus agréable. Si le proverbe a pu dire : «*C'est en forgeant qu'on devient forgeron*», j'ai toujours pensé que c'est en chantant — ou plutôt, en s'exerçant à chanter — qu'on a le plus de chances de devenir chanteur, et je ne manquais pas une occasion de m'entraîner.

Seulement, à vrai dire, je n'ai jamais eu une voix très étendue : en principe, je ne puis donner ce qui dépasse les fils télégraphiques, par en haut ou par en bas.

— Les «*fils télégraphiques*» ?

— Oui : la portée, si tu préfères ! Mes compositeurs le savent d'ailleurs depuis longtemps, et ne m'apportent que des musiques qui sont vraiment dans mes cordes, mes cordes vocales, bien entendu !

— Comment, étant matelot, as-tu pu travailler le chant ?

— Oh ! d'une façon toute simple : on prétend que pour se faire la voix il faut gober des oeufs crus ? Eh bien, quand j'étais marmiton, je chipais et engloutissais tous ceux qui me tombaient sous la main, sans avoir pour cela un fifrelin de voix de plus ! Le meilleur, à mon sens, c'est encore de chanter en plein air.

— Démosthène, en effet, qui eut comme toi des débuts assez pénibles, s'exerçait ainsi devant la mer à devenir un grand orateur !

— Je n'ai jamais songé à m'inspirer d'aussi glorieux exemples ! Mais il me suffisait de regarder mes camarades marins qui, sur les vergues ou dans les cordages, ne se privaient pas de gazouiller, tels des moineaux parmi les branches...

Je ne tardai pas à faire ma partie dans ce concert aérien, et fus heureux de constater que cela me réussissait... me réussissait, toutefois, jusqu'à un certain point, car c'est à ce genre de sport que je dois un accident terrible, qui faillit me coûter la vie mais qui, par contre, a décidé de ma carrière.

Un jour que, perché sur une vergue, je m'efforçais à «*pousser ma romance*», j'eus la malencontreuse idée de vouloir en même temps faire les gestes, tout comme si je m'étais trouvé sur une scène...

Pauvre de moi !

Soudain, patatras !... je perdis l'équilibre et, de vingt mètres de haut, comme une pauvre mouette blessée, je tombai lourdement sur le pont, à califourchon sur une échelle...

Cinq mois d'hôpital, souffrances terribles, opérations douloureuses...

Quand je fus considéré comme à peu près raccommode, on me proposa naturellement pour la réforme, et je quittai la Marine.

Je fus maintenu dans cette situation quand ma classe fut appelée en 1892 [à vingt ans] et, de même, aux nombreux conseils devant lesquels je dus me présenter pendant la guerre...

Chapitre V

L'essor

Rendu ainsi à la vie civile, il me fut impossible de reprendre la carrière de cuisinier, la seule qui m'eût plu quelque peu au cours de mes nombreux avatars... La chaleur des fourneaux causait maintenant à mon pauvre corps meurtri, fraîchement mutilé, d'intolérables souffrances... Je savais bien, pardieu, la voie que j'aurais choisie... si j'avais atteint la majorité !... Mais je venais à peine d'entrer dans ma vingtième année, et me trouvais toujours soumis à l'intransigeante tutelle de mon oncle !

Un jour, m'armant de courage, je lui déclarai :

— Me voici désormais hors d'état de continuer le métier de marmiton... et je ne me sens pas une suffisante résistance physique pour affronter d'autres carrières manuelles... Je demeure tout prêt à essayer de gagner ma vie sur les planches, et je crois pouvoir y réussir... Mais si vous persistez à vouloir me l'interdire, vous serez obligé de me nourrir à ne rien faire, jusqu'à majorité !

L'argument était de poids ; j'avais touché la corde sensible :

— C'est bon ! bougonna mon tuteur... puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, agis à ta guise !...

Enfin, j'avais gagné mon procès ! Tu penses si je poussai un «ouf» de soulagement ! Cette fois, plus fort des épreuves subies, raffermi par une certaine expérience acquise, pour modeste qu'elle fût encore, je pouvais donc tenter à nouveau de réaliser mon rêve...

J'étais libre, comprends-tu : LIBRE !

Dans l'enivrement où me plongeait cette félicité toute neuve que je n'avais même plus osé espérer, je me surprénais parfois à répéter, presque inconsciemment : «Je vais être artiste !». Il m'arrivait même de m'arrêter devant des glaces, pour y contempler «le chanteur Mayol»... Je reconnais, bien sûr, que c'étaient là des manifestations bien naïves, mais l'excès même de leur exubérance témoignait de la force de mon ardente vocation, et de la sincérité de mon enthousiasme. C'est une joie de ce genre que doivent ressentir me semble-t-il, les jeunes fiancés qui s'aiment secrètement depuis longtemps, quand on consent enfin à publier leurs accordailles... Et pour nous deux la chanson, je te l'ai dit, nous étions promis depuis toujours...

— Si bien que ton premier succès, en somme, ce fut d'avoir triomphé des résistances coalisées de ta famille...

— Certes oui ! Seulement il me fallait à présent, sans retard, abandonner les hauteurs où se berçait mon rêve et descendre vers de réalités plus terre-à-terre...

— Primum vivere ! disaient les anciens...

— J'ignorais alors jusqu'aux moindres mots latins, y compris, ceux des fameuses «pages roses» du dictionnaire, mais je n'en pensais pas moins...

— Tu trouvas tout de suite des engagements ?

— Sans doute, mais pas aussi brillants, cependant, que j'avais cru pouvoir l'espérer.

Évidemment, les directeurs n'attendaient pas spécialement la bonne volonté de mon tuteur pour me réserver une place. D'autre part, dans un esprit de revanche que tout le monde comprendra, c'est à Toulon même que je tenais à faire mes débuts véritables. Après les bâtons qu'on m'avait mis dans les roues, après l'hostilité publique des miens, pouvoir enfin chanter librement devant mes concitoyens, devant mes oncles, devant mon tuteur... sans plus avoir à craindre le coup de soulier de Damoclès — si j'ose m'exprimer ainsi — n'était-ce pas pour moi la plus belle des compensations ?

De plus, et surtout, il me semblait que ma vieille ville natale, avec tous les souvenirs qu'elle évoquait pour moi, les affections qu'elle me rappelait, me saurait gré de risquer chez elle mon projet d'avenir, et que sa protection tutélaire me porterait bonheur.

— Sous ce rapport, tu ne t'es pas trompé !

— Seulement, partout, les contrats étaient tous faits pour la saison, et je ne trouvais tout d'abord que de menues affaires : je me produisis chez Dardenne, à la Guinguette Dabault, puis à la Scala où l'on me donna 2 frs 50 par jour (et nourri) !

Après cela, je jouai au Théâtre Rampin, à raison de 75 francs par mois, puis de 100 francs, tous les rôles de jeune premier comique dans le vaudeville et l'opérette. J'ai chanté notamment «Loriot» dans Mam'zelle Nitouche.

Cette musique alerte et joyeuse, ces couplets amusants quoique sans prétention c'était, pour moi, encore de la chanson, et je prenais une joie véritable à interpréter, sous l'uniforme du hussard, le petit couplet si connu :

«Je suis de Saint-Etienne (Loire)
où l'on fabrique, au jour le jour,
des fusils, instruments de gloire,
et des rubans, objets d'amour»...

Grâce à ces épreuves successives et variées, j'acquérais petit à petit un peu plus d'assurance ; entre temps, je complétais mon répertoire en y ajoutant les nouveautés qui venaient à ma connaissance, et prenant soin d'ailleurs de m'en tenir chaque jour au courant.

Enfin, grâce à l'obligeance de Mr Pelegrin, directeur du Casino de Toulon, je fus admis à donner une audition sur cette scène, à la suite de quoi il consentit à me signer un premier engagement d'un mois... Je devais débiter le 1er mai 1892 : je n'avais pas encore tout à fait vingt ans.

C'est là que commence officiellement ma carrière artistique.

De la catégorie «amateurs», je passais enfin dans la catégorie «professionnels», comme disent aujourd'hui les sportifs.

Ce n'est pas pour abuser d'excessifs détails que je te signale cette date du 1er mai ; tu verras par la suite qu'elle m'a toujours assez heureusement réussi, et que j'ai lieu de lui garder quelque gratitude...

— Alors, cette fois, Félix, nous en sommes bien aux véritables débuts officiels de ta vie artistique ?

— Parfaitement ! Casino de Toulon, 1er mai 1892 : directeur, Pelegrin ; administrateur, Brun ; chef d'orchestre, Henri Cas.

— Peste, quelle précision !

— Ce souvenir m'est trop cher pour que j'en oublie le moindre détail...

Il y a cependant une autre raison à la fidélité de ma mémoire : depuis cette époque, en effet, j'ai soigneusement tenu, jour par jour, le journal de ma petite existence, dont j'ai quotidiennement noté les plus menus incidents...

— Ça doit faire des volumes ?

— Une bonne quinzaine de gros cahiers ; tiens, les voici. Comme autographe, je ne pourrais jamais te donner mieux ; et tu auras le loisir de les feuilleter pour y suivre méthodiquement mon «curriculum vitae»...

Oui, j'ai toujours pris plaisir à enregistrer ainsi, au hasard des événements, tous ceux qui pouvaient marquer dans ma destinée : lieux et dates de contrats, chiffres d'appointments...

— On doit pouvoir maintenant faire d'amusantes comparaisons !

— J'ai également inscrit, avec la même minutie, pour chaque établissement, les noms du directeur et de ses collaborateurs immédiats, ainsi que les mille et une anecdotes qui ont marqué mon existence vagabonde.

— Mais, que vois-je sur ce recueil : «Chansons» ?

— Celui-ci, nous n'y arrivons qu'un peu plus tard. Ses feuillets portent la liste de mes créations, depuis la date de mes premiers débuts à Paris.

— Il y en a 495 ?

— Oui ! On s'imagine à tort que j'ai lancé des milliers de refrains... En réalité, je n'en ai pas créé d'autres que ceux qui tu peux voir ; je n'ai même pas voulu omettre ceux que leur insuccès notoire m'a contraint de retirer rapidement de mon programme ; je me suis contenté alors d'enregistrer à côté du titre le «résultat négatif».

— Je vois en effet, au hasard des pages, des impressions aussi caractéristiques que précises :

«Succès, grand succès, succès populaire, passable, médiocre, bon, Veste, mauvais, Tape, Moche, demi-succès, pas chanté longtemps, très bon, gentil, quelconque, nul, très amusant, très mauvais, succès de gestes, mauvaises paroles, faible, pour salons, demi-veste» etc., etc...

Oh! Oh! voici qui est mieux : «triomphe» ?...

Parbleu, il s'agit des Mains de femmes !

— Oui, tu retrouveras encore cette indication pour Si vous voulez de l'amour, les Leçons de piano, et quelque autres...

Mais nous reviendrons à tout cela plus tard ; où me mènes-tu, je n'ai pas encore débuté !

— Excuse-me, dear ! j'étais emballé par la vue de cet admirable journal... Laisse-moi, avant de revenir à Toulon, constater que le soin avec lequel tu as tenu, pendant plus de trente ans, de semblables notes, explique — s'il est nécessaire — et justifierait — s'il en était besoin — la parfaite réussite qui a si légitimement couronné des efforts aussi ordonnés que persévérants...

— Bon, ça va, pas de pommade ; attends d'abord que je réussisse !

— Donc, je présume : Toulon, Casino, 1er mai 1892... Nous y voici, je t'écoute.

— Je me complais d'autant plus à y revenir que mes citoyens, à l'exemple du brave papa Pelegrin, firent preuve à mon égard d'une bienveillance dont je suis encore ému jusqu'aux larmes quand j'en évoque l'impérissable souvenir.

Seuls, mon tuteur et mes oncles ne décollaient pas de me voir «faire le saltimbanque», d'autant plus que j'avais décidé de renoncer à mon pseudonyme de «Petit Ludovic», et qu'ils savaient que je chanterais au Casino sous mon véritable nom de Mayol.

— Surcroît de déshonneur pour la famille !

— Hé oui, toujours ! Ils allèrent jusqu'à envoyer mes frères découper à l'aide de canif mon nom sur les affiches ! Tu juges alors de ma tête, le lendemain ! Moi qui étais si fier de voir mon nom imprimé !

Je me suis bien vengé plus tard... à ma façon évidemment. J'ai fait élever, depuis, tous leurs enfants au Lycée de Toulon... où moi, je n'avais jamais pu mettre les pieds...

Heureusement je ne manquai pas, par ailleurs, des encouragements les plus réconfortants ; c'est ainsi que le «Cercle Lyrique», petite société d'amateurs dont je faisais partie alors, me donna la délicate surprise de m'offrir par souscription mon premier habit noir... Le mérite de l'initiative revenait au Président, Mr Maistre, lequel s'était inscrit en tête de la liste... Tu penses si je tenais à me montrer digne d'une aussi charmante attention ! D'autre part, je ne voulais laisser aucun regret à mon bon directeur, qui m'avait engagé tout de suite pour un mois, à cent vingt francs d'appointments : le double de ce que je m'étais vu refuser à Marseille !...

Enfin, tu comprends quel secret orgueil me poussait à donner publiquement tort à ma famille, dont l'obstination, connue de tous, ne trouvait plus aucun défenseur... Pour tout cela, il était indispensable que je réussisse et, dans de telles conditions, le succès ne dépendait plus que de moi...

Brusquement, pourtant, toutes mes appréhensions me revinrent, et l'aventure, soudain, me sembla périlleuse.

— Tu t'en tiras cependant à ton honneur ?

— Heu, n'exagérons rien !...

Quoi que l'on en puisse croire, il y a tout de même une rude différence entre le tour de chant que l'on fait au milieu d'amis, dans une salle privée, et celui que l'on donne pour un vrai public... Ma tentative lamentable du Palais de Cristal me l'avait déjà appris à mes dépens...

— Mais à Toulon, c'étaient surtout, précisément, des amis que tu trouvais devant toi ?

— Bien sûr, et ils ne me ménagèrent pas, certes, leurs applaudissements indulgents... Seulement, pour eux aussi, avec ce grand cadre, les décors, les lumières, l'orchestre, ce n'était plus le petit camarade qu'ils écoutaient, mais un artiste, un vrai, figurant au programme, payé par l'établissement pour les distraire... n'étais-je pas, du reste, entouré cette fois exclusivement de professionnels, et non plus de copains, amateurs comme moi ?

Ajoute à cela le sentiment que je gardais de l'importance de cette partie... le souvenir si frais encore de la

catastrophe de Marseille, et rends-toi compte un peu, je te prie, de mon état de nerfs à ce moment... Je compris alors cette réflexion de je ne sais plus quel grand comédien, qui déclarait : «Quand il a du talent, un acteur redébute tous les jours»...

Mais, en la circonstance, je fus vite rassuré. Si ce n'était pas encore l'accueil décisif qui pouvait me donner pleine foi en l'avenir, je bénéficiai toutefois — surtout, devrais-je dire — d'un succès d'estime. Ce fut suffisant cependant pour que mon bienveillant directeur me renouvelât bientôt mon engagement pour deux mois, et à 150 francs.

Enfin, maintenant je ne faisais plus de quêtes !

Je demurai ainsi au Casino de Toulon de mai à fin juillet, date de la clôture annuelle.

Pour le mois d'août, je trouvai à m'employer de nouveau au Théâtre Rampin qui venait d'adopter pompeusement le titre de «Renaissance». J'y jouai les jeunes premiers comiques, mais dus accepter par surcroît les flatteuses fonctions de régisseur, dont je crois pouvoir affirmer que je me tirais assez mal.

— Évidemment, cet emploi ne t'enthousiasmait qu'à moitié ?

— Hé oui ! de plus en plus c'était la chanson seule qui m'attirait..

Grâce à mes programmes du Casino, qui justifiaient maintenant de mon incontestable qualité de professionnel, je parvins enfin à me procurer d'autres engagements, et je passai septembre et octobre à Toulouse.

C'est à Toulouse qu'on me montre un vieux choriste local, très populaire dans la ville, où il avait longtemps — toujours peut-être — chanté les troisièmes ténors.

On m'assura que le bougre, qui ne détestait pas le «ginguet», avait été découvert, une nuit où il se sentait particulièrement mélancolique, trempant ses pieds nus dans le bassin d'un faubourg. Comme on lui demandait ce qu'il faisait là, il répondit d'une voix caverneuse, et en roulant terriblement les r : «Biet daze, j'en ai assez, j'en ai trop de chanter toujours les ténors !... et je veux m'enrhumer pour tenir les basses, té, dorénavant !...»

J'ai entendu raconter plusieurs fois depuis cette amusante histoire, mais bien des gens de Toulouse me l'ont donné comme authentique.

De là, je revins à Toulon, car la brave papa Pelegrin me réservait toujours un coin accueillant dès que je me trouvais libre... c'est-à-dire sans travail.

Puis, je fis cinq mois à Grenoble ; après quoi — tiens-toi bien — je me trouvai engagé au Palais de Cristal.

— A Marseille ?

— Parfaitement, il n'y en a qu'un, voyons ! J'y fus donc, et à 300 francs par mois ! Comme j'avais repris mon nom, le seigneur Pompei ne me reconnut pas ; je tins cependant à lui rappeler, non sans quelque fierté, les conditions dans lesquelles nous nous étions connus. Il fut le premier à en rire :

— En tout cas, petit, me dit-il paternellement cette aventure vous a du moins appris que, pour réussir, il faut d'abord travailler.

Puis, je me lançai encore un peu plus loin : Genève me reçut deux fois ; je chantai à Lyon, Valence, Bordeaux, Avignon... J'arrivais maintenant à gagner régulièrement de 360 à 400 francs par mois.

Puisque nous voici à Avignon, laisse-moi te parler du directeur du Casino, le Père Dieudonné, qui était un type inénarrable. Pendant les répétitions de l'orchestre, il allait se placer à côté du piston ou du trombone, ayant remarqué, disait-il, qu'ils s'arrêtaient quelquefois de jouer. Quand il les surprenait à s'interrompre ainsi, il bondissait soudain, comme un diable hors de sa boîte, et s'écriait :

— Ah ça, mais qu'est--ce que vous faites donc ? Pourquoi cessez-vous de souffler ?

— Mais, monsieur, il y a une pause : je compte les mesures.

Et le directeur de s'indigner.

— Alors, vous croyez que je vous paie pour compter des mesures ? Ça, ma bonne peut le faire, s'il en est «de besoin»... Soufflez, soufflez, soufflez que je vous dis !

Et comme l'infortuné musicien s'efforçait de lui faire comprendre que rien n'était indiqué à ce moment-là sur sa partie, le père Dieudonné criait de plus belle, magnifique d'autorité et d'indignation :

— Ah ça, qui est-ce qui paye, ici ? S'il n'y a rien de marqué, inventez... Je vous paye pour jouer, il faut jouer, je ne connais que ça...

C'est ce même père Dieudonné qui s'était pris d'une jalousie féroce contre son confrère, le directeur de l'Alcazar. Or, certain jour, un baryton qui figurait à son programme se mit à entonner l'air fameux de La Favorite :

«Jardins de l'Alcazar, délices des rois mores»... et le farouche directeur de surgir aussitôt et de s'écrier hors de lui :

— Non mais, dites donc, vous, vous croyez que je vous ai engagé pour faire de la réclame à mon concurrent ? Vous ne pourriez pas parler du Casino, au lieu de l'Alcazar ? Moi aussi, j'ai un jardin !...

Quelques années plus tard le père Dieudonné, à sa plus grande joie, devenait à son tour le directeur de l'Alcazar d'été, à Avignon. Par un curieux hasard, le même baryton fit partie de sa troupe.

En riant l'artiste lui demanda :

— Alors, faut-il toujours chanter les jardins du Casino ?

Et Dieudonné de répondre simplement :

— Maintenant, vous pouvez chanter les ceusses de l'Alcazar, je m'en fous, je suis chez moi !...

— Allons, du moment que tu commençais à voir le côté amusant de la vie, c'est que ton sort devait s'améliorer ?

— Certes, dès maintenant j'étais du moins assurés du pain quotidien... avec même, un peu de confiture dessus... Mais je ne m'étais pas encore véritablement découvert.

— En quelles circonstances, alors, parvins-tu à mettre à jour ta vraie nature ?

— Oh ! tu penses bien que cela ne vint pas d'un seul coup !... Un jour, pourtant, j'eus la bonne fortune d'entendre Mévisto aîné, qui passait dans le même programme que moi — en grande vedette,

naturellement. Il me conquît tout de suite, dès la première audition.

Ce fut pour moi une révélation soudaine et celle, sans doute, qui a le plus marqué dans ma vie ! Mévisto qui chantait, maquillé et costumé en Pierrot, des chansons et des romances de Montmartre avait — je puis dire cela sans diminuer en rien son immense talent — encore moins de voix que moi... Mais quel admirable diseur !... Il faisait du moindre couplet une comédie amusante ou une douloureuse tragédie, suivant le sujet, et tenait ainsi ses moindres auditeurs sous un charme inexprimable, sans qu'ils parussent jamais s'en lasser... Il semblait, quand il détaillait ses couplets, que l'on entendît parler les personnages même dont il nous contait l'histoire. On avait l'impression de les voir revivre devant soi, et cet art prodigieux tenait véritablement du miracle...

J'eus l'intuition qu'un tel genre répondait à la notion que je sentais en moi du talent de chanteur ; une voix intérieure me dit qu'il fallait suivre cet exemple, si simple et si grand à la fois...

M'étant déjà toujours appliqué moi-même au rythme et à la diction, une telle interprétation devait me convenir, sinon me réussir.

— C'est là que tu décidas de chanter en Pierrot ?

— Effectivement, et je n'eus pas à m'en plaindre. D'abord, ce faciès blanc impressionnait le public, et lui en imposait un peu, ce qui explique, du moins à cette époque, la grande vogue de la pantomime.

Précisément, la véritable découverte de Mévisto avait été de chanter et parler ce personnage pâle qui, jusqu'alors, ne s'exprimait que par des gestes plus ou moins conventionnels.

On se trouvait donc doublement disposé à l'écouter dès son entrée, et à mon premier essai je profitai moi-même de cette heureuse tendance... Mais, par exemple, on ne saura jamais l'effort de travail auquel me força mon nouveau programme montmartrois !

— Comment cela ?

— Non mais, tu te rends compte, un peu, du boulot que dut s'imposer le petit gars provençal que, malgré tout, j'étais encore, pour dire convenablement ces couplets si nettement parisiens ?...

Ah ! le bougre d'assent, ce qu'il m'a fallu lui livrer de batailles pour arriver à le vaincre provisoirement !... Oui, il fleure bon le soleil, l'ail et les fleurs par moment mais sapristi, ce qu'il peut être dangereux en d'autres cas. Essaie un peu, pour voir, avec la pointe nasale que le Midi met au bout de la moindre syllabe, de réciter du Corneille ou du Victor Hugo !... Explique-toi seulement avec cette fameuse tirade :

«Rome, l'unique objet de mon ressentiment !

Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !...»

et tu m'en diras des nouvelles !

Je parvins cependant à m'en débarrasser... à peu près, biens sûr, mais au prix de quels efforts constants !

J'en ai été d'ailleurs vite récompensé : au lieu de me laisser dans les «leviers de rideaux», ainsi qu'on fait pour tous les débutants ou pour les artistes sans autre avenir, je me vis bientôt placé en fin de première partie, ce qui constituait un appréciable avancement. A Genève, même, mon directeur, Mr Henriot, ancien pensionnaire de la Scala à Paris, touché de ma persévérante application à mieux faire, me garda près de lui pendant toute une année, me prodiguant les plus précieux conseils et m'aidant, lui aussi, à me défaire de mon accent méridional...

Il m'arrive parfois de le reprendre aujourd'hui pour certaines chansons qui le justifient : Cousine par

exemple ; mais, justement, j'en tire maintenant des effets comiques, du fait qu'il est moins fréquent, ou plus inattendu.

Quand je fus ainsi plus sûr de moi, je renonçai à la défroque et au masque de Pierrot ; seulement, je gardai le même répertoire qui m'avait si bien réussi, et je le chantai désormais en habit. Je puis dire qu'à partir de là, la partie était gagnée...

Après Lyon, que je quittai le 24 juin 1894 — le jour même de l'assassinat du président Carnot — je débutai à Bordeaux, où je fis une saison de six mois en jouant une revue Les Records de l'année. J'y créai notamment un rôle de poivrot, dont j'ai conservé la photographie : on y croirait voir Charlie Chaplin, l'admirable et universel «Charlot» du cinéma actuel ! La ressemblance me paraît assez amusante pour être signalée...

Il m'arrivait maintenant de retrouver au hasard des engagements quelques-uns des camarades rencontrés à mes primes débuts ; la plupart daignaient reconnaître mes progrès, certains même m'encourageaient — les femmes, surtout — à me présenter à Paris.

— Vas-y ! me disait-on, tu es sûr d'y réussir.

Alors je me prenais parfois à rêver... J'avais réalisé déjà, assez rapidement en somme, la première partie de mon idéal... Pourquoi ne tenterais-je pas la suivante ?

Paris !... Paris !!... PARIS !!!...

Que de fois, songeant à mon possible avenir, je m'étais fixé cette limite à mon ambition : 20 francs par jour à Paris, 100 francs en province !...

— C'était évidemment, pour l'époque, une enviable situation mais, au point où tu en étais arrivé, comment diable pouvais-tu hésiter ?

— C'est qu'à côté des verseuses d'espoir il y avait les semeurs de doute. Les vedettes masculines notamment me déconseillaient, avec un touchant ensemble, de tenter l'épreuve qui m'attirait... Plessis, surtout, se montrait décourageant :

— Méfie-toi, petit ! me répétait-il. Il y en a comme toi des cent et des milles qui s'amènent chaque jour à Paris «forts de leurs petits succès en province»... Ce sont de pauvres papillons, qui ne tardent pas à se brûler les ailes au contact de la Ville Lumière... Ils crèvent tous de faim, là-bas !...

Sous les effets alternés de cette douche écossaise, je n'osai encore me décider... Que faire ?

— That is the question !

— C'est ce que j'aurais pensé, en effet, si j'avais alors connu ces quatre mots anglais.

Chapitre VI

Le muguet de Paris

— Pourtant, mon bon Félix, en dépit de tes incertitudes et de tes appréhensions, tu as bien fini par venir tout de même à Paris...

— Espère un peu, mon bon ! Ne bousculons pas les souvenirs, ça les abîme... Celui que je vais te conter, surtout, m'est à la fois des plus précieux et des plus émouvants ; si je lui dois quelques sourires, j'ai dû payer d'autant de larmes...

J'avais à l'époque, une petite amie : Jenny Cook — charmante, tu peux le croire ! — Mieux que parisienne, c'est une vraie parigote ; elle était, en effet, née rue de Belleville, où elle habitait d'ailleurs toujours. La brave fille ne se montrait pas la moins empressée à me conseiller de venir tenter la chance à Paris.

— Hélas, lui disais-je, c'est si grand, cette ville !... Je vais me perdre, là-dedans ; et si je n'y réussis pas, qu'advient-il de moi ?... Je ne crois pas qu'on puisse s'y débrouiller tout seul ; or, moi, je n'y connais personne !

— Et moi, ingrat ? protestait-elle en riant.

— Ce n'est pas la même chose, petite Jenny...

Elle insistait pourtant :

— Viens donc ! quoi que tu puisses penser, c'est moi qui te piloterai, je te mènerai dans toutes les agences, je te ferai connaître les éditeurs, je te présenterai aux directeurs, auteurs, aux compositeurs, à tous enfin...

— Elle était donc de la partie ?

— Hé oui ! Elle avait adopté un genre qui jouissait alors d'une vogue considérable : elle faisait le numéro des "*Sisters Barrisson*" mais, pour de multiples raisons, elle le présentait seule, ce qui, en pareil cas, constituait tout au moins une certaine originalité...

Or, il se trouva que, mon engagement de Bordeaux arrivant à expiration, j'eus un contrat pour le Havre. J'étais donc obligé cette fois, que je le voulusse ou non, de passer par la capitale. C'était une occasion pour essayer de m'y documenter un peu : je traverserais la ville, je l'examinerais, je la tâterais en quelque sorte ; et je verrais alors, d'après l'impression produite par ce premier contact, quelle décision je pourrais prendre par la suite.

— Tu avais donc moins peur ?

— Oh ! pardon... c'est que Jenny, à ce moment, venait elle-même de rentrer à Paris et, pour me faire connaître sa cité natale, elle me serait sûrement un guide aussi précieux qu'agréable ! Car je ne pensais pas une seconde à profiter de ce séjour d'une courte semaine pour tenter comme ça, d'un coup, la réalisation de ma fortune artistique.

Je le lui annonçai donc mon arrivée pour le 1er mai (1895) [23 ans], plus heureux, certes, de revoir ma gentille amie, que d'affronter cette fameuse capitale dont on m'avait fait, tant de fois, un si sombre tableau.

Quand je descendis du train, Jenny m'attendait sur le quai de la gare d'Orléans... Dans ses doigts menus

(Les mains de femmes !) elle tenait un ravissant petit bouquet de fleurettes blanches, qu'elle me tendit avec un exquis sourire ; puis elle dit, presque sérieusement cette fois :

— C'est un muguet... Prends-le, ça te portera bonheur !

Je connaissais peu, à cette époque, ces mignonnes clochettes, dont la charmante tradition de mai était encore, d'ailleurs, à peu près ignorée en province. Aussi, tandis que tout en babillant joyeusement nous traversions à pied, bras-dessus bras-dessous, le pont d'Austerlitz pour aller, par l'avenue Ledru-Rollin, rejoindre l'omnibus, je m'étonnai de voir que partout, dans les rues, on vendait ces petites fleurs pâles, et que tous les passants, quelle que fût, par l'apparence, leur situation sociale, en portaient un brin épinglé aux vêtements.

Le 1er mai, alors, se passait, dans le calme et, avec sa délicate légende, c'était presque un jour de fête...

Jenny m'expliqua le symbole du muguet porte-bonheur, que je trouvais touchant ; autant pour faire comme tout le monde que pour être agréable à la délicieuse enfant, je passai moi aussi à ma boutonnière les menues tiges fleuries par quoi elle avait si gentiment accueilli mon arrivée...

Tu vois, ce fut là mon premier geste parisien...

Nous atteignîmes enfin l'omnibus qui devait nous conduire dans le centre ; ma compagnie décida qu'on monterait sur l'impériale, «afin de mieux voir la ville»... C'était d'ailleurs vraiment charmant car, à certains endroits, on découvrait aussi ce qui se passait dans les appartements du premier étage ; mais je n'eus guère cependant le temps de m'y arrêter et j'y perdis sûrement maint tableau suggestif. Par exemple, je fus vite ébloui : moi qui, pour quelques séjours dans les grandes cités françaises et dix mois à Genève, croyais connaître le bout du monde, je me trouvai soudain véritablement impressionné par l'immensité de la capitale.

Non point, évidemment, que je l'eusse parcourue d'un seul coup ; mais, aux yeux de celui qui voit Paris pour la première fois, il suffit d'une avenue, d'un ensemble de maisons, du moindre monument pour donner aussitôt l'impression d'une citée géante...

Malgré moi je me sentais le cœur un peu serré ; l'étrange sensation d'un soudain inconnu m'étreignait à la gorge, et je ne me trouvais décidément pas à mon aise, Sans oser l'avouer à Jenny je pensai, dès lors, que j'avais été tout de même sagement inspiré en hésitant si longtemps à me présenter «dans cette ville immense», comme chantait je ne sais plus quelle vieille pièce de musique... Et je t'assure qu'à cette minute, je ne songeais pas, oh ! mais pas du tout, à me risquer jamais sur les scènes d'un tel caravansérail. A ma première idée, les moindres concerts à Paris devaient être évidemment à l'échelle cyclopéenne de ce que je venais de découvrir, et j'en vais involontairement un petit frisson dans le dos...

Jenny, qui se révélait décidément comme un cicérone de premier ordre et une organisatrice hors ligne, nous installa, dans ce passage que fréquentent encore beaucoup d'artistes, à l'Hôtel Brady. Il avait à ses yeux l'avantage d'afficher des prix abordables — ce qui m'intéressait — et aussi, ajoutait-elle, de se trouver en plein centre, point de vue topographique dont l'importance m'échappait complètement.

C'est au sixième étage qu'on nous logea. Oh ! une toute petite chambre, bien faite pour des amoureux, quelque peu mansardée sur la cour, étroite au point qu'on était obligé de s'enlacer pour y tenir debout à deux. J'eus l'impression qu'il me faudrait ouvrir la lucarne pour enfiler mon pardessus. Tu comprends, comme cela un bras passait dehors, ça arrangeait tout ! Mais tu n'ignores pas le délicieux refrain de Béranger : Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans et ce jour-là, nous nous sentions tellement heureux de nous retrouver, que nous aurions facilement accepté de nous nicher à l'ultime étage d'un gratte-ciel...

Jenny me proposa, quand j'eus installé mon modeste bagage, de me faire connaître les deux célèbres faubourgs de la chanson, le «Saint-Martin» et le «Saint-Denis». A ma grande surprise, tous les éditeurs, plus une notable quantité de cafés-concerts — et non les moindres — étaient réunis, entassés à s'étouffer, dans un maigre espace, qui me parut d'autant plus restreint que je m'attendais à plus d'immensité... Aux terrasses des cafés environnants, ma compagne, qui ne voulait perdre aucune occasion de m'initier, me désigna, en me les nommant au fur et à mesure, tous les artistes qui, quotidiennement, venaient s'y retrouver à l'heure rituelle de l'apéritif, et je te prie de croire qu'il y en avait quelques uns !...

Si bien que j'eus un moment l'impression que Paris, quelque grand qu'il fût, ne tenait, pour le monde de la chanson, que dans ce tout petit coin, confiné entre les deux Portes édifiées à la gloire de Louis XIV... Et cette idée contribua peut-être à ramener un peu de calme dans l'état de pénible nervosité où m'avaient plongé mes premiers effarements.

A voir des gens dont les noms m'étaient déjà connus et dont je n'ignorais pas la situation sociale, des établissements dont j'avais entendu parler depuis si longtemps, il me parut tout à coup que je me trouvais moins dépaysé ; je n'eusse cependant pas osé prétendre que j'étais déjà véritablement «acclimaté», suivant la pittoresque expression du Jenny.

Le soir, après un joyeux dîner dans un petit restaurant du quartier, je manifestai le désir de revoir les Cafés-concerts que je connaissais déjà. Les affiches de l'Eldorado et de La Scala, dont le moindre nom constituait à mes yeux celui d'une vedette consacrée, me prolongeaient dans la plus béate admiration, et Jenny eut beaucoup de mal à m'arracher à cette fascination contemplative... J'aurais assisté à l'un de ces spectacles, mais notre budget était encore assez restreint, d'autant plus que nous avions, l'un et l'autre, plusieurs jours à passer avant de reprendre de nouveaux engagements.

Comme à regret, nous remontions donc le faubourg Saint-Denis ; de nouveau je tombai en arrêt ; je me trouvais, cette fois, devant le Concert-Parisien, déjà réputé. N'avais-je pas vu, bien, souvent, sur les formats des chansons que j'interprétais, cette mention «Créée par X... au Concert Parisien» ? Or, comme l'Eldorado et La Scala, voilà que je découvrais, soudain, cette fameuse «boîte» qui jusque-là m'avait semblé, dans mon rêve de débutant, un inaccessible palais... C'était simplement une bonne petite maison, très simple, où l'on accédait par un étroit couloir et où les prix d'entrée : «1 FR 50 le fauteuil (donnant droit à une consommation)» me parurent des plus raisonnables. Quelle affiche, pourtant ! A part deux ou trois noms du début dont j'e n'avais jamais entendu parler, tous les autres étaient des gloires en province... Je piétinais devant la porte, et Jenny, à mon insu, s'amusait follement de mon impatience. Mieux que personne de passer ma soirée dans un concert de la capitale.

— Si nous entrons là ! lui proposai-je enfin, assez timidement.

— Ça colle ! approuva-t-elle en riant.

Trois francs passés par un petit guichet percé dans le mur, et nous voici arpentant le long et mince corridor qui donnait accès à tant de plaisirs dont rêvait avidement mon imagination.

Au bout de ce boyau, pompeusement dénommé «hall», deux hommes prenaient le café : Mr Dorfeuil, directeur du lieu, et Henri Galle, son chef d'orchestre ; ma compagne, qui les connaissait, me les désigna au passage.

Fut-ce soudain, l'intuition d'une inéluctable fatalité, le bon dîner, ou l'énervement que me donnait la joie de me savoir à Paris, dans un établissement réputé, il me serait bien difficile de le préciser, mais je me sentis tout à coup une audace dont je ne me fusse certes pas cru capable une heure plus tôt. Je n'ai jamais pu m'expliquer, même avec le recul du temps, ce qui se passa alors en moi... Toujours est-il que, brusquement, je dis à ma petite amie :

— Veux-tu me présenter à ce directeur ?

Comme si elle se fût attendue à cette folle proposition, Jenny s'empressa d'acquiescer. Ah ! elle ne se fit pas prier, l'obligeante enfant !

... A cette époque, on pouvait d'ailleurs aborder à peu près librement les plus fastueux chefs d'établissements, et même adresser la parole, sans les connaître spécialement, à des artistes notoires.

Le père Dorfeuil, ainsi qu'on le surnommait, m'accueillit avec bienveillance.

— Comment vous appelez-vous ? me demanda-t-il.

— Mayol ! annonçai-je très fier, en me redressant de toute ma taille comme si ce nom, illustrement ignoré, avait pu lui dire quelque chose.

Je dois d'ailleurs avouer qu'il ne parut pas autrement impressionné, et pour cause ! Toutefois, c'est avec la plus extrême obligeance qu'il me proposa :

— Eh bien, voulez-vous auditionner un de ces soirs ?

— Mais tout de suite ! m'écriai-je, retrouvant toute ma fougue...

Le brave homme parut un peu éberlué ; avec une pointe d'ironie, il jeta un coup d'oeil rapide sur ma tenue de voyage :

— Comme ça ? fit-il.

Je sentis qu'il y avait là de quoi l'étonner, et m'empressai de préciser :

— Oh ! monsieur, j'habite en face... Je puis aller chercher mon habit !... Et comme je dois quitter Paris sous peu...

— Mais, vous n'avez pas répété à l'orchestre ! objecta-t-il plus sérieusement.

Littéralement emballé maintenant, avec l'impression soudaine que je me trouvais enfin au tournant décisif que j'avais tant espéré, devant une de ces occasions favorables qu'on rencontre rarement deux fois, rien ne pouvait plus m'arrêter. C'est donc d'un air parfaitement détaché que je répliquai :

— La répétition n'a pas d'importance, monsieur, je suis sûr de moi...

Puis, avec un sens opportun des nécessaires diplomaties, j'ajoutai, en coulant un regard aimable vers le chef d'orchestre :

«Je sais d'ailleurs que monsieur Henri Galle connaît admirablement son affaire.»

Le maestro, qui ne pouvait pas se douter que je venais d'entendre son nom pour la première fois, parut extrêmement flatté, et s'inclina avec une reconnaissante courtoisie.

Vaincu, ou peut-être amusé, par l'autorité dont je témoignais, le père Dorfeuil conclut froidement :

— Alors, c'est entendu, mon ami ; allez vous habiller, vous passerez à 10 heures...

Crois-tu que la perspective de me produire si rapidement sur une scène réputée, devant un public qui ignorait d'où je lui tombais, me donna à réfléchir ? Que j'eus la moindre inquiétude sur le sens des réalités ? Pas du tout ! Comme l'on dit, j'étais remonté à fond.

Je regardai Jenny qui, plus troublée que moi malgré tout, me prit doucement par la main en me disant :

— Eh bien, allons-y !

Nous vois-tu d'ici, courant éperdument à travers le faubourg Saint-Denis ; et moi, surtout, galopant si vite que la pauvre petite avait bien du mal à me suivre !

Je grimpai quatre à quatre nos six étages (expression d'ailleurs parfaitement ridicule pour ceux qui se piquent de mathématiques exactes) ; j'enfonçai la porte plutôt que je ne l'ouvris, je fourrai sous mon bras, fiévreusement, mes orchestrations, mon habit, mes chaussures, mes manchettes et mon plastron (pur celluloid) et, toujours galopant, j'étais déjà près de redescendre au moment que la bonne Jenny, dont les poumons n'étaient pas très résistants, arrivait enfin à me rejoindre.

Je l'embrassai sur les deux joues :

— Merci, mon petit ! Murmurai-je... Je sens que tu vas me porter bonheur, et je te jure que je ne l'oublierai jamais.

La brave fille, toujours simple et modeste, répondit :

— Ce n'est pas moi qui te porterai bonheur, c'est ça !

Elle me montrait le pâle bouquet de muguet qui, ballotté depuis le matin sur ma poitrine, commençait à pencher lamentablement la tête.

— Oh ! M'écriai-je, il se fane, ce n'est pas le moment !

A la lueur d'une unique bougie, seul luminaire, bien maigre, accordé par l'hôtel, voilà Jenny bondissant sur le récipient qui servait à la fois de «verre d'eau» et de bol dentifrice, qui y verse le contenu de la carafe, m'enlève le petit bouquet et le plonge dans l'eau fraîche.

— Tu vas voir, assura-t-elle, dans cinq minutes, il sera revenu.

— Oui ? Seulement, dans cinq minutes, moi, je serai parti ! m'écriai-je avec toute la frénésie trépidante que je sentais croître en moi à chaque seconde.

Tu penses bien que je tenais à ne pas rater mon entrée !

Mais, arrêté sur le palier, embrassant d'un coup d'œil mon baluchon pour bien m'assurer que rien n'y manquait, je frémis tout à coup d'épouvante : la boutonnière de mon habit était vierge de la fleur traditionnelle.

Affolé, je retourne en deux bonds dans la chambre.

— Jenny, implorai-je, je n'ai pas de camélia pour mon habit !

— Vite, descendons ! s'écria-t-elle, tout n'est peut-être pas fermé, on va en acheter un...

A cette époque, tous les "*diseurs*" et "*chanteurs de genre*" ornaient leur boutonnière d'une fleur artificielle variée ; aussi n'avais-je pas manqué de le faire moi-même. Mais, le camélia que j'avais porté jusque-là servait depuis plus de huit mois et, en quittant Bordeaux, je m'étais rendu compte de la nécessité d'en changer. Je comptais donc m'en procurer un autre, soit en passant à Paris, soit au Havre, pour mes débuts, de sorte que je n'avais pas de fleur pour auditionner !... Ce manquement aux usages établis me parut tragique et de fâcheux présage, et tu comprendras peut-être que je m'en sois affolé !

Nous dégringolions donc, toujours en quatrième vitesse, les escaliers de l'hôtel, lorsqu'en arrivant au second, le regard narquois d'un énorme œil-de-bœuf appliqué contre la muraille nous annonça qu'il était 9 heures 20 !

— Sapristi ! Il n'y a certainement plus une boutique ouverte maintenant ! déclara Jenny, brusquement clouée sur place.

— Je ne puis pourtant pas chanter sans fleur ; j'aurais l'air d'un croque mort !

Mais elle n'était pas femme à s'affoler longtemps, encore qu'elle me parût maintenant aussi énervée que moi :

— Eh bien, dit-elle, tu vas prendre mon muguet !

Heureusement qu'à cette époque j'avais des poumons et des jambes de vingt ans, car je crois bien avoir battu tous les records en regrimpant les quatre étages. Comme toujours en pareil cas, les incidents semblaient se tourner contre moi : ma main tremblante avait beau martyriser la serrure, je ne réussissais pas à y faire tourner la clef ; mes nerfs trop tendus commençaient évidemment à me jouer un mauvais tour... Jenny me rejoignit au moment où je m'exaspérais, et c'est encore elle qui, m'écartant doucement, parvint, de sa petite main frêle, à ouvrir cette porte contre laquelle je m'étais vainement escrimée...

Nous sautons tous les deux en même temps dans la chambre, en même temps nous bondissons vers le petit bouquet... et, en même temps, à nous deux, nous flanquons le verre par terre ! Naturellement, il n'y avait pas de tapis, et le malheureux récipient se brisa en mille miettes !

— Du verre blanc ! s'écria joyeusement Jenny, ça porte bonheur ! Riens prends-en...

De force, elle en fourra trois ou quatre morceaux dans mes mains déjà terriblement embarrassées.

— Merci ! Soufflai-je, mais c'est le bouquet que je voudrais prendre...

Hélas ! Pauvre muguet, il trempait maintenant dans une nappe d'eau, et prenait les apparences d'une chevelure de vieille femme sortant du bain de mer... Je le contemplais, navré... La bonne Jenny, de sa douce petite voix, se hâta de me consoler :

— Ce n'est rien ! s'écria-t-elle, il sera beaucoup plus beau tout à l'heure.

— Mais il va mouiller tout mon habit, et faire des taches !

— Non, parce que je vais l'essuyer avant...

Et, de la pauvre pochette de soie qui ornait la poche de son modeste tailleur, elle se mit à frotter minutieusement, une à une, les clochettes blanches et les feuilles vertes, tandis que je trépignais d'impatience en songeant aux minutes qui s'écoulaient.

Enfin, l'opération fut terminée, et je dus reconnaître, que Jenny l'avait artistement accomplie. Je m'emparai du petit bouquet et, impétueux, fiévreux, je lui criai en me sauvant :

— Merci ! Je passe devant !

J'étais déjà au troisième étage quand j'entendis répondre :

— Ne t'inquiète pas pour moi, je te retrouverai !

Et, comme elle pensait à tout, elle ajouta :

— D'ailleurs il faut que j'aie me faire rembourser ta place !»

C'est comme une trombe, tu penses bien, que j'arrivai au «Concert Parisien», et l'on me conduisit aussitôt à ma «loge» ; cette pompeuse précision était d'ailleurs, je pus m'en convaincre bientôt, une des exagérations courantes dans le métier car, en réalité, il n'y avait que deux loges : l'une pour les «dames», l'autre pour les «messieurs».

Je fus d'autant moins long à revêtir mon habit noir — ce costume de travail des chanteurs, des maîtres d'hôtel et des hommes du monde — que j'avais l'atroce sensation de me trouver terriblement en retard.

Mes oreilles bourdonnaient affreusement, et il me semblait à chaque seconde entendre appeler mon nom dans les sous-sols humides du Concert Parisien :

"Mayol !... Mayol !!... MAYOL !!!"...

Obsédante hallucination dont je ne parvenais pas à me défaire, même lorsque je me fus convaincu que j'avais encore un bon quart d'heure devant moi.

Un respectable régisseur, m'examinant d'un œil particulièrement étonné, vint me demander mes musiques. Après les lui avoir remises, je ne sais pourquoi, brusquement, tout mon passé me revint en mémoire. En quelques minutes, je me rappelai l'orgue de barbarie qui avait présidé à ma naissance, mes premiers débuts d'enfant, mes succès d'amateur, et l'écroulement de toutes mes illusions à Marseille... Je revis ma courte carrière, parcourant tout le chemin accompli depuis mon accident aux équipages de la Flotte...

Et, tout à coup, une grosse voix me tira de ces songes rétrospectifs en s'écriant :

— Ah ça ! vous êtes sourd ? Ça fait six fois que je vous appelle !...

— Je n'avais pas entendu ! Bafouillai-je pour m'excuser...

En effet, avec cette obsession que mon nom résonnait dans tous les couloirs, je ne m'imaginai pas une seconde que l'on ait pu arriver à le prononcer vraiment... et j'étais resté là comme s'il ne s'agissait pas d'audition, ni d'espairs... Ces appels ne pouvaient être, à mes yeux — ou plutôt à mes oreilles — que la suite de mon hallucination...

Plus vite encore que je n'avais descendu les étages de l'hôtel Brady, je grimpai l'échelle raide et rudimentaire qui s'intitulait orgueilleusement «escalier» et, sans presque même m'en rendre compte, j'entendis vaguement ma ritournelle, et je me trouvai soudain sur la scène, devant une salle plus qu'aux trois quarts pleine...

— Tu étais dans un joli état pour te présenter au public !

— Pas du tout ! Aussitôt que j'eus aperçu la foule, le chef d'orchestre et les musiciens, automatiquement, je retrouvai, de façon presque instantanée, toutes les dispositions qui m'étaient nécessaires pour produire un tour de chant acceptable... C'est d'une voix presque assurée, sans me sentir inquiet le moins du monde, que j'entonnai Les petits chagrins, de Paul Delmet...

Le premier accueil fut sympathique ; enhardi alors, je donnai un de mes plus sûrs succès du moment La légende des trois soldats, d'Armand Masson...

Suivant une habitude depuis longtemps acquise, tandis que je chantais je regardais franchement mes auditeurs, afin de mieux me rendre compte de l'impression produite : quelques sourires approbateurs, des murmures aimables me permirent de conclure qu'elle était favorable...

J'ai dû revenir saluer ce deuxième numéro, et tandis que, considérant l'audition comme terminée, je regagnais les coulisses, je trouvai derrière un portant le père Dorfeuil qui me repoussa sur la scène en soufflant :

— Ce n'est pas mal du tout, mon petit... Allez donc leur en dire une troisième...

Le public parut heureux de mon retour, aussi est-ce avec le plus joyeux entrain que je débitai la Chanson du souffleur de Georges Berr de la Comédie-Française. Ce merveilleux diseur de vers signait alors ses chansons du pseudonyme de «Colias» .

— Tu dus être bien heureux de ce succès ?

— Ce ne fut pas à proprement parler, un succès, au sens brillant et enthousiaste du mot, si inconsidérément prostitué à notre actuelle époque de superlatifs ; ce qui me revit dans ce premier contact, fut de m'être tout de suite trouvé en sympathie avec la salle, impression qui ne fit que grandir... J'y trouvai matière à autant de réconfort que d'espoir...

Le bon papa Dorfeuil partageait sans doute cette appréciation car, dès que je fus redescendu dans «ma loge», il vint m'y rejoindre :

— Eh bien ! me dit-il, vous devez être content : ça a bien marché, ce qui n'est pas toujours le cas pour une audition, d'autant plus que la vôtre était plutôt improvisée... Voulez-vous qui nous signions un engagement de trois ans ?

— Trois ans ? Balbutiai-je ébloui.

Il dut se méprendre à la surprise que je manifestais, et n'y voir qu'une tentative de refus ; tu penses si j'étais pourtant loin d'une pareille idée !

— Oui : trois ans, m'expliqua aimablement le directeur, tous mes contrats sont de la même durée, avec une augmentation régulière chaque saison... Pour commencer, je puis vous donner 300 francs par mois pour la première année, je puis vous donner 330 francs la seconde et 360 francs la troisième...

J'avoue que je me sentais hésitant :

— Je vous remercie beaucoup, monsieur, lui dis-je, d'abord de m'avoir si bienveillamment facilité cette épreuve, et de me faire à présent de telles offres ; seulement, je vous serais reconnaissant de me laisser un

peu le temps de réfléchir...

La vérité — tu t'en doute — c'est que, maintenant que le premier pas était fait, emballé par cette idée qu'il m'avait si bien réussi, je pensais machiavéliquement à aller me présenter autre part pour renouveler l'expérience.

Ayant une base certaine sur les appointements que je pouvais espérer, ne me serait-il pas possible, en une nouvelle occasion, de demander, et même d'obtenir davantage...

Ingratitude, peut-être, je m'en rendais bien compte, mais raisonnement tellement humain ! Que celui, sur ce point, qui n'a jamais péché, me jette la première pierre ! Tu supposes bien, cependant, que le père Dorfeuill, un vieux routier dans la partie, était trop avisé pour se laisse «rouler» aussi cyniquement par un simple débutant tout frais débarqué de sa province.

Sans doute devina-t-il, avec la grande expérience qu'il avait des gens et des choses, ce qui se passait en moi... Peut-être aussi, pensai-je présomptueusement, tenait-il déjà suffisamment à me garder pour ne pas courir le risque de me voir partir chez un concurrent... Toujours est-il qu'il ne perdit pas de temps à discuter.

— Mon jeune ami, me dit-il, toujours aussi aimable mais d'un ton singulièrement plus ferme, j'ai l'habitude de battre le fer pendant qu'il est chaud... Je vous ai exposé mes conditions ; croyez bien que vous ne pourrez guère trouver beaucoup plus ailleurs... en supposant même qu'on vous y accueille aussi facilement... Répondez-moi donc simplement par non... ou par oui !

Son langage m'avait profondément troublé ; un peu vexé d'une part de voir mes secrètes pensées ainsi mise à jour, gêné aussi d'avoir pu faire de la peine à ce brave homme, je demeurai une seconde fort embarrassé, ne sachant trop comment sortir de là à mon honneur.

Je n'allais tout de même pas, sottement, compromettre ma chance, alors qu'elle m'avait ainsi, du premier coup, souri au-delà de mes espoirs !

Je répondis donc, avec la plus parfaite sincérité :

— Monsieur, vous m'avez témoigné trop d'indulgente bienveillance pour que je songe une seconde à vous payer d'ingratitude... J'accepte donc vos propositions, et je suis tout prêt à signer.

— C'est bien, mon garçon ! Habillez-vous, et venez me retrouver au «bureau» ; nous allons régler cela sans plus attendre.

En aurai-je grimpé ce jour-là, des escaliers ! En aurai-je fait des matches de vitesse avec le temps ! Les gens qui me rencontrèrent, grimant comme un affolé chez le directeur, purent supposer que le feu était à la maison, ou que je l'avais tout au moins sur moi... en quelque partie de mon individu.

Dans la pièce minuscule réservée au patron, celui-ci m'attendait, et me fit asseoir.

— J'ai bientôt fini de préparer votre engagement, je vais faire monter deux demis en attendant...

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire... Tu sais le peu de goût que j'avais pour la bière, et tu te rappelles sans doute l'histoire du bock de Pickmann ? Voilà que les choses s'aggravaient !

Je racontai d'ailleurs tout de suite cette histoire au père Dorfeuill pour qu'il ne se méprît point sur ma subite hilarité ; il fut le premier à s'en amuser avec moi :

— Eh bien, ça va ! dit-il, je vais demander deux «cafés crème»... car, je dois vous l'avouer, moi non plus je n'aime pas la bière.

C'est dans cette atmosphère de bonhomie souriante que l'échangeai pour la première fois ma signature avec celle d'un directeur de Paris. Beaucoup de gens penseront peut-être que j'attribue à l'événement une importance excessive, cependant je te jure que dans ma carrière ce fut là une minute solennelle ! Et moi qui écris déjà naturellement fort mal, je gribouillai certainement ce jour-là le plus affreux parafe que j'aie jamais mis sur du papier !

Enfin, la formalité accomplie, mon nouveau patron me reconduisait jusqu'au seuil, distant de ma chaise de quelques centimètres à peine, et me serra très cordialement la main :

— Allons, mon garçon, me dit-il, nous voici associés... je suis sûr que nous ferons bon ménage : on s'entend toujours, avec moi !... La saison commence le 31 août, soyez ici le 30 pour les répétitions ; vous ne jouerez pas dans la pièce d'ouverture...

Tu croiras peut-être que je galèje à plaisir, mais c'est encore à fond de train que je redescendis le petit escalier. La joie m'étouffait, mais qu'est-ce que la joie si l'on n'a pas quelqu'un à qui la confier !

Tu devines que c'était à Jenny que je pensais en courant...

Je la trouvai au bas de la dernière marche et, dans ma précipitation à vouloir l'embrasser en lui sautant au cou pour lui apprendre la bonne nouvelle, je réussis, sans aucun effort, à m'aplatir fort proprement sur le paillason...

Elle poussa un cri de frayeur, inquiète, peut-être de ce que cette chute pouvait évoquer de symbolique ; mais je riais de si bon coeur en me relevant, qu'elle se rassura tout de suite.

— Eh bien, ça y est ? me dit-elle, une flamme dans les yeux, en m'aidant à m'épousseter...

A la façon dont je l'étreignis à plusieurs reprises, elle comprit ce que je n'avais pas encore dit.

— Des détails ! Implora-t-elle, des détails...

— Je vais te les donner tout de suite, et ce ne sera pas long...

— Alors, viens vite «chez nous»... je t'écouterai bien mieux quand nous serons tous les deux.

Naturellement, j'accédai à son désir...

Et voilà comment, entré au Concert Parisien pour y entendre tous les artistes, et n'ayant jamais souhaité autre chose, j'en sortais sans avoir même mis le pied dans la salle, mais nanti d'un superbe engagement qui augmentait de vingt sous par jour à chaque saison nouvelle. Ris-en si tu veux, mais c'était la fortune !...

A l'Hôtel Brady, où nous remontâmes enlacés mais à une allure moins vertigineuse cette fois, nous retrouvâmes notre petite chambre dans un désordre qui n'était sûrement pas, en la circonstance «un effort de l'art» ! Mon humble malle, demeurée ouverte, laissait déborder le linge que, dans mon affolement, je n'avais pas pris le temps de ranger ; des chaussettes traînaient, prenant placidement un bain de pieds dans l'eau répandue, laquelle, en notre absence, s'était livrée à une lointaine excursion sur le parquet ; les débris du verre y figuraient agréablement des petites îles, heureusement désertes...

Jenny eut tôt fait de rapproprier toutes choses. Puis elle me débarrassa de mon paquet, que je n'avais pas encore lâché une seconde depuis ma sortie de chez le Père Dorfeuil :

— Donne-moi ça, dit-elle, je vais te le remettre en ordre pendant que tu me raconteras les détails de ton engagement...

Brave fille, elle ne doutait pas, elle n'avait pas un instant douté de ma réussite !... Je lui expliquai par le menu les propositions du directeur, et les circonstances dans lesquelles j'avais signé mon premier contrat pour Paris...

Elle achevait de broser mon habit comme je terminais ma relation :

— Tu vois, répéta-t-elle, c'est mon muguet qui t'a porté bonheur !... J'en étais bien sûre !...

Précisément, elle tenait dans ses doigts menus le frêle bouquet, à présent flétri, dont les clochettes, tombées en avant, semblaient avoir été terrassées par un lourd sommeil.

— C'est la chaleur qui l'a abîmé, déclara-t-elle, un peu attristée... Il ne reviendra plus, maintenant... Tu vas le placer dans ton portefeuille, en souvenir de cet heureux jour.

Elle enferma elle-même les brins déjà jaunis entre deux pages de mon calepin de poche...

— Tu as conservé ce fétiche ?

— Pieusement, car j'eus bientôt d'autres raisons, moins frivoles, de ne pas m'en séparer...

La pauvre Jenny, amie fidèle, à la douce affection de qui je dois tant, n'a jamais connu ma grande réussite et elle a toujours ignoré, hélas, de combien la réalité avec dépassé nos plus belles espérances... Une toux sèche et opiniâtre, qu'elle n'avait jamais consenti à soigner sérieusement la déchirait depuis quelque temps...

Ce soir-là, alors qu'elle venait de ranger la dernière pièce de mon linge et fait la couverture avec ce soin qu'elle apportait en toutes choses, la pauvre bougie, si parcimonieusement fournie par l'hôtel, vacilla soudain... Nous la regardions, muets, impressionnés par cette humble flamme qui semblait se débattre contre les affres de la mort... Encore deux ou trois éclats, si faibles... une suprême lueur, et notre lumignon s'éteignit doucement...

— Comme ça meurt vite, une bougie ! soupira mélancoliquement Jenny...

Je m'efforçai de ne pas la laisser aller à ces idées tristes, qui l'envahissaient parfois... Mais ce simple petit fait me parut un douloureux pressentiment...

Pauvre gosse ! A son tour, elle s'éteignit, deux ans après, en ce même mois de mai, dont le souvenir m'était jusque-là si joyeux, et si tendre...

Je lui ai, moi aussi, porté alors du muguet... mais c'est sur sa tombe à peine fermée que je l'ai déposé, en pleurant... Tu comprends pourquoi j'ai conservé, depuis, ces brins aujourd'hui desséchés, sans couleur et sans parfum, comme les beaux souvenirs, toujours trop tôt fanés... Et c'est dans le même sentiment de gratitude, en mémoire de cette délicieuse amie que, depuis, j'ai toujours fleuri la boutonnière de mon habit de ces tremblantes clochettes que le public associe maintenant à mon nom...

— Histoire touchante, vraiment... et qui a l'air un peu d'une de tes chansons...

— D'une chanson que j'ai chantée... Oui, j'eus l'occasion, plus tard, de raconter à Botrel mon pauvre roman, et c'est ce qui lui servit à écrire l'inoubliable Lilas blanc, en changeant seulement le nom de la fleur...

*"...et son tombeau, perdu sous l'herbe,
est depuis lors, une fois l'an,
tout embaumé par un superbe
lilas blanc..."*

Ce fut un de mes premiers et de mes plus grands succès populaires... Mon cher public me redemande encore souvent cette chanson, mais bien peu de gens, sans doute, imaginent combien mon émotion peut être réelle et profonde aux souvenirs qu'elle évoque pour moi...

Je l'ai créée aux Ambassadeurs, le 1er mai 1904 [à 32 ans], pour célébrer un double anniversaire...

In memoriam...

Pauvre petite Jenny !...

Chapitre VII

Concert parisien

Je débutai donc au Concert Parisien le 31 août 1895 [23 ans], pour trois ans. Mais, en réalité, j'y devais séjourner plus longtemps, le papa Dorfeuill m'ayant, avant la fin du mon contrat, demandé de résigner avec lui pour deux nouvelles années...

Ainsi qu'il me l'avait déclaré lors de notre première entrevue, on s'entendait tout de suite avec lui ; c'était un fort brave homme, très doux, équitable et rigoureusement honnête. Quant à moi, j'ai à peine besoin de souligner que je n'ai jamais été un pensionnaire bien encombrant, même quand j'ai pris de l'embonpoint ; et, dans la circonstance, je me tenais plus «peinard» encore, étant donné que je débutais seulement à Paris, et que je voulais y faire mon chemin.

La troupe comptait des noms alors en vogue : Teste, Garçon, pour les hommes ; des femmes charmantes, non moins aimées du public Rosenstell, Laure Damoye, Walsy... Dans la première partie du programme, je connus encore trois autres camarades : Pierre Bressol, Max Dearly, Dranem ; nous étions tous à peu près de même âges — déjà ! — .Ce fut une raison de plus pour nous lier ; nous nous entendions le mieux du monde et l'on nous voyait souvent ensemble, si bien qu'on nous appela bientôt «les quatre mousquetaires». La patronne, Mme Dorfeuill, n'était pas moins bienveillante que son mari, avec ce je ne sais quoi de tendrement maternel qui donne tant de charme indulgent aux amitiés féminines. Elle avait daigné prendre en sympathie le provincial que je restais encore et m'accablait, elle aussi, de conseils et d'encouragements, auxquels elle ajoutait maintes gâteries... A cause de mes joues roses et de mes cheveux blonds, elle me surnommait «pâte d'abricot»...

Hormis notre tour de chant, nous étions tous astreints, et les jeunes plus spécialement, à tenir un rôle dans l'acte qui terminait le spectacle : vaudeville, petite revue, etc... On appelait invariablement cela «jouer l'opérette», même quand la pièce ne comportait nulle musique. En ce cas nous y pourvoyions d'ailleurs nous-mêmes, avec un petit quatrain rituel, que nous chantions gaîment, pour nous seuls, dès que le rideau était définitivement tombé :

"A la fin, tout s'arrange
et grâce au dénouement,
ce bizarre mélange
s'achève congrûment !"...

— C'était plein d'esprit et de fraîcheur !

— «Tradition», que nous tenions à respecter... Elle faisait, du reste, le désespoir de l'excellent père Limat, vieux routier des planches, où il avait connu des succès du meilleur aloi, et qui cumulait présentement, au Concert Parisien, les fonctions doublement délicates de metteur en scène... et de souffleur.

Ce brave «maître Jacques», dont nous soumettions l'inlassable patience à de rudes épreuves, mélangeait parfois ses deux rôles, mais je dois reconnaître que c'était surtout à cause du trac que nous ne cessions de lui donner. Il fallait le voir, tapi dans sa «boîte», aux soirs agités de la première d'une pièce, suivre, tout à la fois — avec quelle légitime inquiétude — nos répliques et la façon dont nous tenions — plus ou moins — compte de ses indications, si précieuses pourtant ! Comme on renouvelait le spectacle chaque semaine, y compris «l'opérette», il ne manquait pas d'occasion de soutenir nos mémoires vacillantes, et d'ailleurs surmenées. Sa conscience professionnelle le poussait en même temps à nous souffler également la mise en scène, dont certains détails s'oubliaient aussi bien que les phrases du texte :

— Passe à droite ! murmurai-il parfois... Mais passe donc à droite !... Là, maintenant, tu t'assieds...

Passivement, nous obéissions. Il profitait de la circonstance pour nous faire subir une inspection vestimentaire...

— Tes souliers sont crottés, animal ! Grondait-il en assourdissant sa voix... Et tu as mis le même pantalon que pour la dernière pièce !... Et il est effiloché, avec ça ?...

Pendant ces soliloques, tu t'imagines si nous pouvions rester en panne, dans cette prose si hâtivement apprise !... Alors, nous disions tout ce qui nous passait par la tête, ce qui était une manière de S.O.S. pour implorer le secours du père Limat. Lui, de son côté, avait souvent perdu sa page en s'oubliant à sa revue de détail ; il feuilletait rageusement le manuscrit, qui n'en pouvait mais et, pour dégager sa responsabilité, se mettait soudain à fulminer :

— Bafouille, bafouille, mon petit !... Tu verras tout à l'heure ce que je te vais vous coller à tous comme amende !

Naturellement, les choses s'arrangeaient toujours le mieux du monde, et tout se bornait à une admonestation tragi-comique et générale que nous subissions, après chaque première, avec un sérieux imperturbable, et les apparences de la plus humble contrition.

Je soupçonne, au fond, le digne père Limat d'avoir ingénieusement pratiqué ce système pour nous forcer à plus d'attention en scène. Il ne prévoyait cependant pas que nous nous amusions parfois nous-mêmes à provoquer ces incidents, pour nous en réjouir personnellement. Aussi est-ce souvent quand la pièce était le mieux sue que nous affectons de «nager» davantage... Un jour, où c'était particulièrement le cas, voilà notre souffleur qui s'avise de découvrir que Dranem arborait un très curieux pantalon à carreaux, dont rien ne semblait justifier l'emploi. Stupéfait, le bonhomme, à son habitude, murmure de son trou :

— Où diable as-tu dégoté ce «falzar» ?

C'était à Max Dearly de parler ; le fit-il exprès, ou se trouva-t-il entraîné ? Il eût été difficile de le dire car, même en faisant les pires blagues, Max n'a jamais ri en scène. En tout cas, de son ton si spécial de railleur à froid, il demande à son tour à Dranem :

— Où diable as-tu dégoté ce falzar ?

L'autre, stupéfait, le regarde de son petit œil clignotant, avec une mine si parfaitement drôle que la salle pouffe... Je ne savais déjà plus où l'on en était, mais c'était sûrement à mon tour de répondre ; un coup d'oeil désespéré vers le «trou» me montre un père Limat, son unique cheveu dressé sur le crâne, qui bouleverse le manuscrit pour retrouver une page irrémédiablement perdue... Quand le silence renaît, plutôt que de prolonger le froid, à tout hasard, moi aussi, j'interroge Dranem :

— Où diable as-tu dégoté ce falzar ?

L'infortuné comique, mi-furieux, mi-ahuri, réplique :

— Sans blague, c'est un bateau ?

Son accent faubourien ajoute encore à la gaîté générale. Pour moi, j'éclate de rire à mon tour. Max Dearly, toujours imperturbable, répond gravement à Dranem, en désignant le malencontreux pantalon :

— Non, mon vieux, ce n'est pas un bateau, c'est une fenêtre... Fais attention de ne pas casser un carreau...

Là-dessus, la salle se tord, et nous aussi en scène, à l'exception de Max Dearly, qui accroît encore l'hilarité collective par l'attitude trop digne qu'il affecte... Quant à Bressol, il n'avait eu que le temps de disparaître en coulisse.

Et le père Limat, sur qui nous comptions pour nous repêcher, avait, lui, laissé tomber le manuscrit dans les sous-sols ; ses lunettes d'une main, il essayait de l'autre ses yeux, où le rire, qui le terrassait comme nous, mettait de grosses larmes...

Comment avons-nous terminé la pièce ? Nous ne nous en sommes jamais rendu compte ! Mais ce fut une des plus amusantes que nous ayons jamais jouées car, d'un commun accord, nous gardâmes les jours suivants, cette petite scène, dont nul pas même l'auteur, ne nous avait reproché l'outrance... Le pli étant pris, il nous arriva plus d'une fois d'improviser ainsi des répliques qui n'avaient rien à voir avec l'action, mais qui n'en produisaient pas moins le plus joyeux effet... Je me suis même souvent demandé si ce n'est pas à la suite de cette aventure que Dranem avait adopté son fameux costume à carreaux qu'il ne portait pas encore à l'époque...

Tu vois que l'existence intérieure n'était pas trop morose au Concert Parisien ; et puis, nous étions jeunes, et nous nous amusions de tout. Nous touchions nos appointements tous les soirs en petits rouleaux de pièces de vingt sous, augmentés d'une unité à chaque saison. La caissière, avec un gracieux sourire nous remettait cette fortune au moment où, la soirée terminée, nous passions devant son comptoir. Il y avait derrière elle une immense glace, dans laquelle nous jetions un ultime coup d'œil pour contrôler l'harmonie de notre tenue...

Seulement, quand je dis que nous touchions tous les soirs, c'est presque excessif : le mois était en effet divisé en trente jours, ce qui fait qu'il n'y avait, sur cette période, que trente rouleaux pour chacun ! Si bien que pour les mois de 31 jours, nous nous contentions, le dernier soir, de défiler devant la caisse, en prenant la mine éplorée de gens qui suivent un convoi funèbre ; nous appelions ça «passer devant la glace»...

Par exemple, en février nous triomphions : 28 jours ! Alors, à la fin du mois, nous recevions trois rouleaux au lieu d'un ! Ce jour-là, nous gagnions le triple ! Aussi avons-nous décidé de le marquer d'une pierre blanche : nous arrivions tous les quatre devant la caissière, arborant une fleur extravagante à la boutonnière, et coiffés d'in vraisemblables «gibus» ; tous ensemble nous faisons, en déployant largement nos couvre-chef, un noble et profond salut à la préposée aux finances, et nous partions en redressant la tête et en cambrant le torse, par rang de taille... Hélas, ce jour faste ne revenait qu'une fois l'an et encore, sur les trois premières années que nous passâmes ensemble, 1896 nous joua le vilain tour d'être bissextile !

Cependant, en dépit de l'agrément de cette vie, malgré la fantaisie que l'interprétation des pièces mettait dans ma jeune carrière, je persistais à préférer nettement la seule chanson. J'en fis l'aveu au père Dorfeuil, dont la sollicitude à notre égard méritait véritablement ce titre affectueusement familial. Il comprit très bien mon sentiment et, plein de confiance dans mon avenir et de bienveillance pour le présent, eut tôt fait de trouver un moyen de concilier toutes choses, sans compromettre ses intérêts. Il dirigeait alors un autre établissement, fort populaire, la «Gaité Montparnasse». C'était même, pour l'époque, un véritable phénomène qu'un directeur gérant deux maisons à la fois ; que de Sganarelles du spectacle pourraient dire aujourd'hui : «Nous avons changé tout cela» !...

Mon patron me proposa donc de faire alternativement mon seul tour de chant sur ses deux scènes ; cette solution ajoutait une belle pièce de cent sous à mon cachet quotidien, et l'administration me remboursait le prix de la course en fiacre. Tu dois bien penser, parbleu, que nous n'avions pas encore de taxi-autos, les automobiles étant elles-mêmes alors un luxe rarissime !

Je quittais donc le Faubourg Saint-Denis sitôt après avoir chanté, vers 9 heures 1/2, et je me faisais transporter, aussi rapidement que possible, vers la rue de la Gaîté...

Dans cet aimable quartier, les choses se passaient véritablement en famille ; le public, bon enfant, était au courant des dispositions adoptées par le «père Dorfeuille». Les spectateurs, qui le connaissaient et l'estimaient — car il était aussi honnête vis-à-vis du public qu'avec ses artistes — se prêtaient volontiers aux exigences de la situation. Quand le «chanteur du Parisien» ne se trouvait pas encore là pour son tour, on faisait un entr'acte en attendant son arrivée. Les clients prenaient l'air devant la porte de l'établissement, guettant patiemment le fiacre et, dès qu'ils le voyaient poindre au coin de la rue de la Gaîté, ils regagnaient docilement leurs places, en criant «Le voilà !».

Cette information de la dernière heure permettait à la «régie» de sonner gravement, pour sauver son prestige et justifier son rôle. L'orchestre attaquait quelques flonflons, une douzaine de mesures, à peine ; comme je venais tout habillé et maquillé, je n'avais plus qu'à faire mon entrée en scène.

— Et tu n'as jamais eu de retard inquiétant ?

— Si, une seule fois... Mais ce jour-là, par exemple je ne suis pas arrivé du tout ! J'avais pris le fiacre traditionnel et il me sembla que la course durait plus que de coutume ; mais, comme il faisait un orage à ne pas mettre un cabot dehors, je ne m'inquiétai pas tout de suite. Vers 11 heures 1/2 cependant, je commençai à trouver le temps long... Essuyant avec la manche de mon pardessus l'épaisse buée qui obscurcissait les vitres, je regardai à l'extérieur... Presque pas de lumières ; seul, un pauvre bec de gaz répandait autour de lui une faible lueur, exagérément discrète : nous longions alors un grand mur gris, que je ne souvenais pas d'avoir jamais rencontré dans mon trajet, et qui me parut aussi sinistre qu'interminable.

Je connaissais encore très peu Paris ; les hurlements aigus du vent, le claquement d'une pluie qui redoublait de violence, l'aspect funèbre de ce quartier désert, tout contribuait à me donner une soudaine angoisse... Des récits macabres me revenaient en mémoire... Finalement, je sautai à bas de la voiture, qui allait assez lentement pour que je ne courusse aucun danger de m'étaler dans la boue... Le cocher, sur son siège, ronflait à poings fermés malgré l'averse et, décidément, j'ignorais totalement où je pouvais bien me trouver. Je réveillai l'automédon, non sans brusquerie ; il poussa un cri de terreur... Au bruit de la discussion qui suivit, un gardien de la paix accourut, heureux peut-être de trouver quelque diversion dans le monotone exercice de son service nocturne...

— Où donc sommes-nous ? demandait tranquillement le cocher en s'efforçant en vain d'étouffer ses bâillements...

— Au Père-Lachaise ! Renseigne l'agent.

Et, tandis que je levais vers le ciel des bras tremblants d'indignation, mon collignon éclatait de rire, avec une jovialité bonhomme qui me rassura tout de suite sur les causes possibles de l'aventure :

— Je comprends ! Gloussait-il, on m'a collé depuis quelques jours un ancien cheval de corbillard... Chaque fois qu'il m'arrive de faire un petit somme — touchante modestie ! — c'est ici qu'il s'amène tout droit !

Le sergent de ville s'en amusa tout le premier, et je ne pus moins faire que de prendre la chose aussi philosophiquement que les deux compères. Il était beaucoup trop tard pour espérer toucher à temps le cap de la Gaîté-Montparnasse ; le cocher proposa de me reconduire chez moi pour le prix d'une seule course :

— Entendu, lui dis-je... seulement, cette fois, ne me menez pas à la Morgue !

Tandis que

"le fiacre allait, trotinant,
cahin-caha,
Hue ! dia !... Hop là!..."

comme "monologuait" déjà Yvette Guilbert, je ne pouvais m'empêcher de penser :

— Sacré canasson, va !... Si seulement il avait eu, plutôt l'habitude du cimetière Montparnasse, il s'y serait rendu directement et j'étais tout de suite arrivé !

Je me sentais en effet sincèrement désolé d'avoir, bien malgré moi, manqué à mes devoirs, sans même pouvoir informer mon directeur de ce qui s'était passé. Il le comprit d'ailleurs très bien, et ne m'en témoigna aucune rigueur. N'avait-il pas pour moi toutes les indulgences ?

C'est surtout pour établir un nouveau répertoire qu'il me prodigua les plus précieux conseils. J'avais naturellement fait mes débuts, en toute prudence, avec des chansons déjà éprouvées en province, mais appartenant, pour la plus grande partie, aux œuvres montmartroises. Aussi, bien que très favorablement accueilli par le public du Concert Parisien, je ne puis pas dire que j'y connus, dès l'abord, les succès que j'avais trouvés ailleurs. Ces couplets étaient peut-être un peu trop fins pour le lieu ; et puis, le spectateur risquait toujours de les avoir déjà entendus chanter dans les cabarets, par leurs auteurs, ce qui leur retirait tout droit au titre de «nouveau-tés» ; or, c'étaient des nouveauté qu'il fallait donner à nos auditeurs !

— Ne pouvais-tu donc pas t'en procurer ?

— Hélas, voilà bien ce qui me fut le plus difficile. Tu me diras : les autres en trouvaient bien ? Quoi que tu en penses, il y avait une différence importante. Mes collègues, s'ils n'étaient pas Parisiens de naissance, étaient tout de même déjà depuis longtemps dans la capitale, et ils avaient eu tout le loisir, en maintes occasions, d'apprendre la règle du jeu. Petit à petit, ils s'étaient fait des relations nécessaires, connaissant les personnes utiles à fréquenter, le moyen de les approcher et d'en obtenir ce qu'ils en espéraient...

Aux yeux des éditeurs, c'était certes une référence que de pouvoir se dire pensionnaire du Concert Parisien, mais tu comprendras bien qu'à titre égal on donnât la préférence à ceux qui répandaient plus depuis longtemps le répertoire de la maison.

Aussi, lorsque les nouveaux, comme moi, arrivaient, on leur montrait, bien sûr, des chansons, mais ce ne pouvait être que ce qui restait de la sélection préalablement opérée par les autres. Sans prétendre que ce fussent vraiment des «rebuts» (nous disions plutôt des «navets») il y avait le plus souvent bien des chances de ne pas tomber sur des chefs-d'œuvre... C'est ainsi que mes trois premiers essais personnels au Concert Parisien demeurèrent notoirement douteux.

Le père Dorfeuil me fit remarquer :

— Tout cela est trop subtil ; pour se faire tout à fait adopter par le public, il faut lui donner d'abord des choses à sa portée, gaies, de préférence... Regarde Dranem, il a pris une note résolument bouffonne, et il «les a» comme il veut ! Et puis, tes chansons montmartroises présentent un grand défaut pour toi : elles sont toutes écrites sur des airs de «la Clef de Caveau» qui n'ont rien de particulièrement folichon et que, de plus, on entend sempiternellement dans tous les cabarets...

Pour ces boîtes, c'est une mode spéciale et ça va très bien, mais au café-concert, crois-moi, il faut avant tout, les amuser !... Choisis de préférences des musiques alertes et gaies...

— Hélas, avouais-je, j'en ai vu des tas, plus jolies les unes que les autres, mais les paroles étaient navrantes !

— Eh bien, pourquoi ne t'arrangerais-tu pas avec un auteur qui te ferait des couplets à ta mesure, fins et spirituels, puisque c'est le genre que tu préfères ?... Tu pourrais ensuite demander à un compositeur de te mettre dessus une mélodie aimable, gaie, je te le répète !

Solliciter moi-même un parolier, un musicien ! J'y avais déjà pensé bien souvent, mais je m'étais heurté chaque fois à des gens débordés de travail, qui ne pouvaient vraiment pas songer à lâcher leur clientèle connue, et fructueuse, pour un débutant comme moi !

Cette idée suffit à me ramener aux réalités de la vie... Oh ! Pour celui qui, né loin de Paris, se risque à vouloir affronter cette ville titanesque, à l'existence plus spéciale qu'il n'y paraît, quelle nouvelle éducation à refaire, de quelque point de vue qu'on se veuille placer ! Qu'il s'agisse de peintres, de littérateurs, d'artistes de tous ordres, la première des choses, et non la moins ardue, c'est d'apprendre Paris ! Quelque talent dont on témoigne, quelque effort tenace que l'on déploie pour réaliser honnêtement son petit idéal, il y a tout un monde de connaissances spéciales qu'il faut acquérir, parmi les choses comme parmi les gens ! Ce n'est pas toujours commode !...

Je ne récrimine pas là contre, remarque-le ; il est assez naturel que ceux qui sont sur place soient plus favorisés par leur initiation, qu'elle provienne du fait que le hasard les a fait naître ici plutôt qu'ailleurs, ou qu'elle soit le résultat d'une longue expérience personnelle, toujours assez chèrement acquise. C'est en somme, une sorte de prime à l'ancienneté... ou à l'audace. Les plus prompts à s'assimiler, pour peu qu'ils aient — et c'est généralement le cas — cette assurance qu'on appelle parfois du «culot», parviennent en effet à se glisser plus rapidement entre les écueils semés autour du néophyte ; habiles à cette navigation particulière qu'exigent les circonstances, ils arrivent bien vite à toucher au port... C'est ce qui explique, selon moi, l'apparente réussite de certains qui, en dépit de leur aplomb, ne justifient cependant d'aucune qualité profonde propre à faire comprendre, ou même excuser, leur excessif empressement. Il faut d'ailleurs reconnaître que de telles réputations, si aisément qu'elles soient usurpées, résistent rarement bien longtemps à la critique ou à l'examen...

— Juste retour des choses d'ici-bas!

— Heureusement pour ceux qui se trouvent, au départ, un peu trop lourdement traités par le handicap de nos destinées...

— Dans ce Grand-Steeple de la vie, plus que jamais l'on peut dire : «Chi va piano va sano»...

— Et la suite, parfaitement !... il y a même à ce propos une impressionnante collection d'autres proverbes qu'on serait en droit d'invoquer opportunément.

Mais, pour résoudre la crise que je traversais au sujet de mon répertoire, je n'avais guère le temps de faire uniquement appel à la Sagesse des Nations, la S.D.N. pourrait-on dire aujourd'hui...

Au vrai, je n'y songeais d'ailleurs pas ; mon idée fixe était de me procurer des chansons sûres, et de m'en faire confier la création.

Jusque-là, pour avoir mon succès, je ne pouvais qu'interpréter ce que d'autres avaient lancé, et mon nom ne se trouvait même pas sur le format ; les rares œuvres nouvelles où je m'étais exercé ne m'avaient guère

encouragé. Il me fallait donc des couplets inédits, faits pour moi par des auteurs qui voulaient bien me les réserver, et dont la réussite me fut assurée, ce qu'en argot de métier on appelle des «emporte-pièce» !

— Le «cygne noir» de Juvénal, quoi !

— J'aurais dit plutôt le merle blanc... Qu'importe d'ailleurs le nom ; l'essentiel est que je finis par découvrir cet oiseau rare ! Je devrais même dire une vraie volière...

Durant mon séjour en province, je m'étais trouvé plusieurs fois en relations écrites avec l'éditeur Georges Ondet, un des mieux achalandés du faubourg Saint-Denis. C'est chez lui, en effet, que se publiaient la plupart des œuvres montmartroises ; comme j'en avais depuis longtemps fait la base de mon répertoire, je me trouvais être devenu un des meilleurs clients de la maison. Naturellement je m'y étais présenté dès les premiers jours de mon installation à Paris, et j'y fus reçu avec le plus bienveillant empressement. Mais les chansons que l'on me confia tout d'abord étaient, comme toujours, trop bien écrites, trop littéraires pour le café conc', et il me fallait du gai, même du comique.

C'est là cependant que je trouvai mon premier succès de Concert Parisien : Les Autres, du chansonnier Eugène Lemerrier, lequel commençait à se faire une belle place dans les cabarets.

Entre temps, Ondet me présenta à deux jeunes auteurs, qui arrivaient à peine à Paris : Théodore Botrel et Paul Marinier. Le premier, bien loin alors de la curieuse et dévote évolution qu'il subit depuis, écrivait de petits couplets fort amusants mais grivois en diable, qui eussent fait rougir un régiment de zouaves. S'en serait-on douté, quelques années plus tard, quand il dirigeait, si pieusement, les éditions de «la Bonne Chanson» qui publiait Ondet ! Qu'eussent pensé les bonnes dames, férues alors de ses poèmes édifiants, si elles avaient pu lire ses œuvres de début : Mes deux soeurs jumelles, ou Il est frisé mon beau p'tit frère, par exemple, dont les titres suffisaient amplement à préciser le genre.

Paul Marinier, frais émoulu de sa Normandie, comme Botrel l'était de sa Bretagne, ne tarda pas à me donner un autre succès : Seuls ! spirituelle satire sur les mariages mondains ; elle était fort bien faite, ce qui ne l'empêcha d'être des plus divertissantes.

Mais l'attrait de ce répertoire ne dépassait guère le cadre du Concert Parisien ; or, la véritable popularité d'une chanson, celle à quoi aspire le plus un artiste, c'est de l'entendre fredonner dans les rues, par les midinettes, les titis, «siffler sur leurs échelles par de hardis compagnons» de tous les métiers (Sully Prud'homme dixit)...

J'ai même eu parfois l'impression que les chantiers ne s'appelaient ainsi qu'à cause des refrains qu'on ne cesse d'y chanter...

— Le rapprochement, en tout cas, semble amusant...

N'oublies-tu pas, cependant, dans les éléments de popularisation d'une chanson, ce facteur si parisien des musiciens ambulants ?

— Non, à cette époque, on ne reprenait un refrain aux coins des carrefours que lorsque le succès l'imposait : c'était, alors, une consécration et non pas un moyen, complétée, en cas de réussite absolue, par l'utilisation dans les revues de la musique de la chanson, dont on adaptait les paroles aux actualités, de façon toujours amusante et inattendue... En somme, exactement le contraire de ce que l'on fait aujourd'hui ! Nous ne manquerons pas, d'ailleurs, d'occasions d'y revenir ; donc, n'anticipons pas ! ainsi que s'expriment les romanciers-feuilletonistes.

Ce succès populaire, celui qui par la vogue d'une chanson lance son interprète, je ne tardai pas à le

trouver, toujours chez le précieux Ondet. Botrel m'y soumit un jour la Paimpolaise, dont, contrairement à ce que l'on croit, il ne fit que les paroles : la musique était de Feautrier.

— Ce n'est pas là, pourtant, ce que l'on peut appeler une chanson gaie ?

— Sans doute, mais elle avait, par sa grâce naïve et touchante, toutes les qualités qui séduisent le public, et je fus emballé dès la première lecture. Et puis, n'étais-je pas de sang breton, et d'une famille de marins ? N'eût été, donc, mon impression nettement favorable, l'atavisme même, le goût des miens, tous mes sentiments les plus intimes eussent suffi à expliquer mon enthousiasme. Marinier, qui était à la fois musicien et poète, partageait ma confiance :

— Cette musique sera fredonnée partout dans huit jours ! assurait-il.

Il venait quotidiennement chez Ondet, aux heures de cours, et s'amusait à m'écouter répéter. Nous échangeons nos impressions, et je n'eus jamais à regretter d'avoir tenu compte des siennes.

C'est ainsi qu'un jour, tandis que j'apprenais la Paimpolaise, nous découvriâmes ensemble un petit écueil au troisième refrain qui était primitivement écrit ainsi :

«Ta voilure, mon vieux Jean-Blaise,
est moins blanche au mât d'artimon
que la peau de la Paimpolaise
qui m'attend au pays breton !»

Or, à l'avant-dernier vers, par suite d'un court arrêt que m'imposait la musique, j'avais l'air de prononcer seulement : «que la peau», ce qui eût pu prêter à rire à un public facétieux. Par ailleurs, Marinier me fit remarquer qu'en esquivant la pause indiquée, je paraîtrais dire «que la peau de lapin...» L'autre danger ! On en fit part à Botrel qui, sans discuter, modifia la phrase ambiguë, et lui donna sa forme définitive :

que la coiffe à la Paimpolaise...

où je ne faisais que gagner en marquant le temps réglementaire après la coiffe... Tu vois qu'en la matière, les plus petits détails peuvent avoir leur importance...

La Paimpolaise connut donc, bientôt mise à mon programme, le triomphe que tu sais. En attendant la grande vogue, c'est elle qui m'a, la première, fait connaître à la masse du public. Sur le premier tirage, dont la couverture était prête avant que j'eusse lancé la chanson, on s'était contenté de faire ajouter, en dernière heure, la mention «Créée par MAYOL au Parisien». Mais le succès nécessitant de nouvelles éditions, on s'arrangea pour y mettre — oh ! dans un tout petit coin ! — ma photographie... D'ailleurs, ce tirage supplémentaire comportait des «variantes» au texte que, pour ma part, je trouvais discutables. Au quatrième refrain, par exemple, j'avais l'habitude de chanter :

«Je serions ben mieux à notre aise,
les draps tirés jusqu'au menton,
à côté de ma Paimpolaise...»

Mais Botrel, entre temps, remplaça le second vers par celui-ci :

"Devant un joli d'ajonc..."

A mon sens, l'évocation était beaucoup plus faible, sans parler du geste, bien moins amusant, qui pouvait

l'accompagner. Tu penses bien qu'un gars de vingt ans sevré d'amour, rêvant entre ciel et l'eau, ne pense pas spécialement, en dépit du froid, au coin de l'âtre familial. Il a d'autres idées, bien sûr, plus folichonnes peut-être, mais si naturelles !

De même, au couplet suivant, je disais d'abord :

"Pour combattre la flotte anglaise,
comme il faut plus d'un moussaillon,
j'en f'rons deux à la Paimpolaise..."

Remarque qu'à cette époque c'est l'Anglais qui servait, si l'on peut dire, de tête de Turc quand on parlait d'ennemis héréditaires ; dame, nous arrivions alors aux événements de la Fachoda...

Pourtant, en dépit de la nécessité nationale de "plus d'un moussaillon", Botrel fit mettre, au troisième vers :

"j'en caus'rons à la Paimpolaise"

Je te demande un peu quel résultat il pouvait attendre, en la circonstance, d'une telle conversation ! Je suis bien tranquille pour le matelot : il avait des économies, le bougre, et il comptait bien les utiliser !... «J'en caus'rons» ! Les marins sont gens d'action, surtout sur ce point. Et le nôtre, gaillardement, se promettait de fabriquer dès son retour, deux moussaillons du coup !

— Il ne faisait pas les choses à moitié !...

— Parbleu !... Seulement, Botrel commençait à se convertir... Quant à moi, j'ai continué à chanter la Paimpolaise telle que je l'avais créée, sans tenir compte de cette seconde version trop bien pensante...

Ce qui m'intéressait le plus, c'est qu'on mettait enfin mon portrait sur le nouveau tirage!...

Ainsi, les gens qui, sans m'avoir entendu, achetaient la Paimpolaise, y trouvaient tout de même mes traits, qu'ils apprenaient à connaître, et se familiarisaient avec ma physionomie. De sorte, que s'ils venaient ensuite au Concert Parisien, je n'étais déjà plus tout à fait un étranger pour eux.

C'est cela qui fait la vraie popularité d'un artiste. Plus tard, seulement, quand chacun a bien en mémoire les moindres détails de son signalement, on peut le représenter par de simples dessins, plus ou moins ressemblants.

Avec Seuls, Les Autres et La Paimpolaise, je tenais donc enfin le programme solide que je cherchais depuis si longtemps. La Paimpolaise, comme nous l'avions prévu, devint rapidement un succès de rue ; attachée à ma création, sa vogue décida de la mienne. Ce n'est guère qu'à partir de là que le public, même celui du Concert Parisien, commença à connaître et à se rappeler mon nom...

— Vraiment ?

— Je n'avais pas manqué, sois-en sûr, d'occasions de m'en convaincre... Tu sais que j'ai toujours tenu compte, au maximum de ce qu'il m'était possible d'en recueillir, des impressions des spectateurs. Dès mes débuts chez le père Dorfeuill, n'ayant encore aucune raison de supposer qu'on m'avait déjà remarqué, je m'arrangeais toujours, entre mon tour de chant et «l'opérette», pour aller me mêler, incognito — et ça m'était facile alors — aux auditeurs de la salle. Tantôt aux galeries supérieures, tantôt au promenoir, je guettais leurs propos, et il est bien rare que je n'y aie pas cueilli d'utiles enseignements... ils ne parlaient pas à m'en formaliser ; mais même lorsqu'ils louangeaient ou critiquaient un de mes camarades, je

pouvais personnellement faire mon profit de leurs réflexions.

En ce qui me concerne, au hasard des fleurs et des épines qu'on me distribuait, j'observai tout de suite que bien peu de gens me désignaient par mon nom ; en n'achetait pas souvent le programme, en ce temps là, surtout dans les établissements populaires, où l'on était vite habitué aux artistes ; ceux-ci demeurant plusieurs saisons, la foule évitait une dépense superflue.

— Comment parlait-on de toi alors ?

— Toujours à l'aide des mêmes phrases : «le nouveau chanteur, disait-on, qui a du muguet à la boutonnière». Ce détail avait donc été remarqué ; de sorte que même si mes souvenirs ne m'en avaient imposé le culte, je l'aurais conservé, pour ne pas dérouter mes auditeurs. On citait également mon «toupet» — il était bien à moi, à l'époque — et, pour qualifier cet échafaudage capillaire, que je portais très haut, la masse me désignait sous le nom «d'artiste au toupet rouquin». C'est du reste le public avant que tant de journalistes «flamme de punch», bien avant que tant de journalistes songeassent à en faire l'abus que tu peux constater dans les coupures recueillies en mes cahiers.

Et c'est encore sur cette observation, plusieurs fois entendue dans la foule, que je me décidai à ne pas modifier ma coiffure...

Sur les conseils — pleins de bonne foi d'ailleurs — de mes camarades, à cause aussi des railleries de quelques autres, j'avais envisagé un moment l'opportunité de faire donner à mes cheveux une coupe moins fantaisistes ; mais, dès que j'eus constaté que ce détail permettait au public de me préciser dans son esprit, je me gardai de supprimer ce «signe particulier».

— Ce n'était donc pas un usage, alors, chez les diseurs ?

— Au contraire : à cette époque, on s'en tenait plus spécialement à la coupe «Paulus», ou «à la Capoul» qui, l'une et l'autre, comportaient, selon leur disposition respective, tout ou partie des cheveux ramenés sur le devant du front...

— Alors, tu as voulu faire l'inverse ?

— Ma foi, je n'y ai jamais pensé !... Je suivais machinalement les modes du temps et je trouvai tout naturel, en débutant avec les chansons de Paulus, d'adopter la coiffure du créateur... Cela s'est toujours fait, me semble-t-il.

Seulement, quand je me suis mis à interpréter le répertoire Mévisto, qui m'obligea tout d'abord à chanter en Pierrot, ce genre de coupe «à la chien» n'allait plus avec le serre-tête que j'étais forcé de mettre : il y avait toujours des cheveux qui passaient (j'en avais alors plus qu'aujourd'hui, parbleu !) et l'effet devenait déplorable. Pour y remédier, j'eus l'idée de ramener en arrière les mèches rebelles, et je nouai fortement mon foulard par-dessus.

Lorsque, dans les circonstances que tu connais, je repris mon habit noir, le serre-tête n'avait plus de raison d'être... mais il me fut impossible de ramener mes cheveux sur le front : ils se trouvaient bien, là-haut. La compression que je leur avais longtemps imposée laissait même dans leur touffe une ondulation en diagonale qui me parut ne pas faire trop mauvais effet : je gardai donc le tout, ce qui me sembla plus pratique que d'essayer vainement de discipliner des cheveux décidés à lever l'étendard de la révolte. Sans m'en douter, je m'étais ainsi créé une première originalité, en ce sens que ma coiffure me différenciait des autres chanteurs en habit. Cela ne dura pas longtemps, du reste : dès que je commençai à faire un peu parler de moi, et que les formats de chansons se mirent à publier mon portrait, tous les diseurs de genre adoptèrent à leur tour ma coiffure, que l'on appela un peu partout «le toupet à la Mayol», mais oui ; la mode s'en répandit même hors de la corporation.

Les jeunes gens demandaient à leur coiffeur de les coiffer «à la Mayol». Dans les carrières artistiques, après Bressant, Capoul et Paulus, je crois bien être le seul qui connut cette forme de popularité. Tu remarqueras que sur quatre, il y eut deux chanteurs du caf' conc'.

Aussi quand, il y a quelques années, mes cheveux se mirent à émigrer vers un monde qu'ils eurent peut-être tort de croire meilleur, je n'hésitai pas à me faire fabriquer un postiche pour les remplacer, afin de ne pas trop laisser modifier ma physionomie. Je puis donc, dans l'ensemble, me présenter devant le public avec la silhouette sous laquelle il m'a connu, encouragé, applaudi ; en hauteur bien entendu car, pour la largeur... j'ai peut-être — soyons modeste ! — un tout petit peu forcé...

En tout cas, bien avant de s'inquiéter de mon nom, c'est à ce double signalement du toupet et du brin de muguet que mes auditeurs me connaissaient.

— Il finirent tout de même par savoir comment tu t'appelais !

— Pas si vite que tu le crois ! En ce temps-là on ne faisait pas, comme aujourd'hui, des publicités outrancièrement tapageuses sur des noms qui n'existaient pas encore. La critique, elle-même, ne daignait pas s'occuper du caf'conc', et ne se cachait guère parfois, pour lui témoigner le plus profond mépris... Tu pourras lire, à ce propos, dans mes coupures de journaux, quelques articles d'Adolphe Brisson, qui ne sont pas dans un saxophone.

En de telles conditions, c'est le public lui-même, par le succès croissant qu'il assurait à l'artiste dont il se trouvait satisfait, qui sonnait le premier carillon des gloires naissantes. Et les impressions que les gens se répétaient entre eux faisaient plus, pour classer une réputation, que vingt de nos modernes encensoirs à 50 francs la ligne !

Cette faveur ne nous échappait d'ailleurs pas : tu sais que nous devions, obligatoirement, même quand nous ne chantions qu'une chanson, mettre une nouveauté chaque semaine.

— Et si elle avait du succès ?

— C'est là, précisément, que la salle intervenait : les spectateurs — des habitués, généralement — se souvenaient fort bien, huit ou quinze jours après, des refrains qui les avaient le plus charmés ; ils se rappelaient même souvent mieux le titre que le nom de l'artiste. Alors, le vendredi, jour du changement de programme, ils nous laissaient, poliment, produire notre «nouveauté» (certains d'entre nous appelaient cela «les pucelles») car ils n'ignoraient pas que c'était une formalité réglementaire, et ils s'y résignaient. Mais, dès que l'on avait terminé, ils réclamaient la chanson qu'ils aiment, et il en était impossible, alors, de continuer le spectacle avant de leur avoir donné satisfaction... Ainsi, tout en n'ayant droit qu'à un numéro, on arrivait à en produire deux : c'était le premier pas. Si, dès lors, en avait la chance de trouver un autre succès, cela faisait deux chansons que le public réclamait, et l'on en disait trois au lieu d'une. A partir de là, il n'y avait plus qu'à ne pas décevoir ses clientèles on n'était pas encore arrivé, mais l'on était parti.

Tu penses bien que les directeurs ne manquaient pas de faire leur profit de semblables indications. Tout le monde étant engagé à l'année, il n'y avait pas d'augmentation à espérer tout de suite, mais, pour que le programme demeurât bien gradué, on faisait passer plus tard celui qui avait plus de succès. En même temps, on imprimait son nom en plus gros caractères sur l'affiche, qui était renouvelée tous les huit jours, à cause de la pièce.

Pour étrange que cela puisse paraître, c'est à des détails de ce genre que je dois, parmi tant d'avantages, celui d'avoir pu assez rapidement être bien logé à Paris...

Au début, ne connaissant que l'hôtel Brady, j'y étais d'abord descendu — ou plutôt remonté, car je fus logé «au premier en tombant du ciel». J'avais, pourtant, la hantise de m'installer «dans mes bois» ; je parvins, quelques mois plus tard à trouver une petite mansarde vide, au numéro 4 de la rue Martel, tout près du Concert Parisien. Ce n'était, sans doute, ni plus vaste ni plus somptueux que ma «chambre» du passage mais, enfin, je pouvais me donner la satisfaction, bien platonique encore, de me dire que j'étais chez moi ! Je garnis mon home avec le strict nécessaire de meubles, pris chez Dufayel à tempérament... Ma bonne cousine Henriette, qui vit avec moi et m'entoure des soins les plus précieux depuis mon arrivée à Paris, m'avait donné un excellent conseil :

— Pour ton loyer, disait-elle, calcule qu'un mois de tes appointements doit payer le terme d'une année, comme cela tu ne seras jamais ennuyé...

Mais, comme la saison suivante je gagnais au moins 300 francs de plus sans que mes frais d'entretien eussent sensiblement augmenté, j'entrepris de m'installer un peu moins sommairement. J'entretenais les meilleurs rapports avec ma concierge, une excellente femme nommée Mme Moyne ; à cette époque, on obtenait plus facilement la sympathie de sa pipelette que celle des Messieurs les critiques ! Encore des choses qui ont bien changé...

Je fis donc part de mes désirs à cette digne personne ; elle me trouva tout de suite deux petites pièces à l'étage au-dessous du mien : au cinquième... Et, au fur et à mesure de ma réussite, la chose se renouvela, presque chaque année, si bien que lorsque je connus mes véritables grands succès à la Scala, je pus me loger le plus confortablement du monde, au premier, avec quatre belles fenêtres sur la rue, électricité, tapis et ascenseur ! Ce dernier avantage m'amusa fort, car, si près du sol, je pouvais vraiment monter à pied, d'autant que j'avais alors la jambe leste et les poumons complaisants...

Je me trouvais, ainsi, avoir fait tous les étages de la maison !

Cependant, un point m'intriguait dans cette facilité à tomber toujours sur un local vacant qui répondait si exactement, chaque fois, à mes vœux :

— Comment diable vous arrangez-vous ? Demandai-je un jour à la bonne Mme Moyne.

— Oh ! m'avoua-t-elle ingénument, ça n'a rien d'extraordinaire !... En faisant mes courses, je passe souvent devant votre concert... (je quittai, en effet, le Parisien pour aller à la Scala et à l'Eldorado situés tout près dans le même quartier). Alors, quand je vois que votre nom a encore grossi sur l'affiche, je me dis : «Son directeur va l'augmenter, si ce n'est déjà... Comme je sais qu'en pareil cas vous changez toujours d'appartement, je cherche tout de suite, et je retiens d'avance ce qu'il vous faut... Voilà !»

Trouves-en beaucoup, aujourd'hui, des concierges comme ça !

— Et des appartements, donc !

Comme tu le vois, jusque-là, si j'obtenais des succès pleins d'espoir, ce n'était guère qu'au titre d'un interprète qui commençait à plaire au public ; ma personnalité, celle qui a classé mon effort à part, ne se révélait pas encore. Elle y a mis le temps, du reste ; ainsi que je te l'ai dit, ce sont là des choses qui ne s'improvisent pas.

Dans ma gratitude pour le répertoire Mévisto, qui m'avait ouvert la bonne voie, je demeurais fidèle aux chansonniers ; mais je cherchais tout de même des créations personnelles. Tu as vu comment le père Dorfeuil m'avait, sur ce point, sagement conseillé ; il continuait, d'ailleurs, à me presser :

— Des musiques gaies ! me répétait-il, n'oublie pas ça !... Les airs de Montmartre ne te permettent pas

assez de gestes, et c'est souvent le mouvement qui donne de l'attrait à une chanson !

— Tu as bien profité de ses conseils...

— Oui, mais remarque que je fais beaucoup moins de gestes que je ne parais en faire... J'ai appris à modérer ce genre d'ardeur... C'est comme dans tout, si l'on veut trop «en mettre», on dépasse le but, ce qui est le plus sûr moyen de ne pas l'atteindre. L'excès d'évolutions finit par tout brouiller, et le public s'y perd ; or mon but, avant tout, a toujours été de plaire au public... Il me l'a si gentiment rendu !

Pour en revenir aux gestes dont on accompagne une chanson, j'estime qu'il ne faut pas en abuser ; on doit les placer, à peu près uniquement, sur les accords d'orchestre, sur les ritournelles, sur tous les passages où la musique joue sans qu'on ait de paroles à dire. On meuble ainsi son numéro, en ajoutant un agrément à la chanson ; de sorte que, le plus souvent, une oeuvre a d'autant plus besoin de gestes qu'elle est moins intéressante par elle-même. En ce qui me concerne, tu verras que c'est justement la musique qui a inspiré mes premières trouvailles personnelles, quand elle n'a pas provoqué une chanson tout entière.

Mais j'en étais pas encore là, en 1895 !

A force de chercher, je trouvai cependant une excellente nouveauté Le Lancier de Mr le Préfet, qui me permettait de remuer davantage et de faire, en imitant les attitudes de l'arroseur, quelques gestes amusants ; ce fut aussi l'un de mes tout premiers succès. La musique en était de Gaston Maquis, qui devait me donner quelque temps après Celle qu'on aime et La Neige.

Gaston Maquis, roi des valse de carrefours, avait l'habitude de noter sa mélodie, en musique chiffrée, sur le texte même du parolier. Pour Celle qu'on aime par exemple, il trouva tout de suite son refrain, qui donnait ceci :

6 2. I | 6. 6 | 6 5 4 | 6. 6 |

Cel - le qu'on aime est tou - jours bel - le

6 2 I | 6 2 I | 6 2 oo I | 7 ..

Bru - ne ou blon - de, tant pis ou ... tant mieux !

— C'était un émule de Jean-Jacques Rousseau, qui préconisait l'usage de la musique chiffrée.

— Toujours est-il qu'avec son système, il ne m'a donné que des chansons parfaitement réussies...

Mais c'est avec Les Passants que j'eus véritablement l'occasion, pour la première fois, d'extérioriser enfin mon interprétation et de camper réellement des «types» de façon amusante. Les «tra la la» se répétaient tous les deux vers — sans autres paroles — avaient besoin d'être traduits par une mimique adaptée au «passant» dont on parlait. J'évoquais ainsi tour à tour un vieux beau, un jeune gandin, un ouvrier des faubourgs, un tourlourou, un agent, une ingénue, une couturière (on ne disait encore ni midinette, ni cousette), que sais-je, moi !

L'imitation qu'on donnait de chaque personnage sur les «tra la la la la», faisait tout l'intérêt de la chanson. Or, au dernier couplet, il s'agissait du port de la canne d'après l'âge de son propriétaire :

«L'goss tient la canne à son papa :

«tra la la la la la»...

et je chevauchais gaminement un jonc que le souffleur venait de me passer...

«A vingt ans, il la tient comme ça :

«tra la la la la la la !»

Là, je faisais un moulinet vainqueur qui, entre parenthèses, me donna bien du mal à réussir.

«A cinquante ans, péniblement,

«tra la la la la la !»

"mais quand il a quatre-vingts ans :

"tra la la la la !"

A ce dernier «tra la la la», j'avais pensé, sans que le geste devînt grivois, à abaisser progressivement la canne vers le sol, ce qui était, à tous points de vue, d'un symbole suffisant.

Eh bien, tu vas voir à quoi tiennent certains effets : le soir où je lançai Les Passants pour la première fois au Concert Parisien, arrivé à la fin de la chanson, au moment où je veux mimer la croissante lassitude des vieux beaux, voilà mon bâton qui m'échappe des mains, et tombe d'un seul coup sur la scène où, naturellement, il demeure immobile, comme mort !

Pendant la ritournelle finale, je regardais cette canne, n'osant pas la ramasser par crainte de paraître ridicule et, le numéro étant terminé, je quittai la scène en écartant les bras avec résignation. Ce fut un éclat de rire général, et un succès fou. Aux yeux des spectateurs, ce que je venais de faire gardait une signification humoristique, dont on m'attribuait le mérite.

Je recommençai le lendemain, volontairement cette fois : l'effet fut le même. J'adoptai donc cette tradition, et Les Passants me furent souvent redemandés par la suite ; aux nouveaux tirages de la chanson on ajouta même, à côté des derniers «tra la la la» une note : (il laisse tomber sa canne)... une fois de plus, je n'avais qu'à me louer d'avoir suivi les indications du public, de ce public à qui, alors comme aujourd'hui, je n'ai jamais cherché qu'à donner satisfaction.

Les choses n'ont d'ailleurs pas toujours été si faciles ; bien souvent, il m'est arrivé de demeurer, en rentrant chez moi, jusqu'à plus de deux heures du matin devant ma glace, travaillant et étudiant des gestes, des attitudes ou des jeux de physionomie pour l'interprétation des prochaines nouveautés. Et en me couchant, comme j'adore la lecture...j'apprenais mon rôle pour la pièce. Je m'endormais là-dessus, ça se casait tout seul la nuit et, le lendemain, je savais presque toutes mes répliques.

— C'est ce qu'on appelle la célébration inconsciente.

— Je l'ignorais totalement, mais c'est tout de même un fameux truc !... Et il fallait ça, avec le labeur qu'on était obligé de fournir. Ne suppose pas, du reste, que je m'en sois jamais plaint : j'aimais trop mon métier, j'avais trop de désir ardent de réussir, pour regarder à mon effort. Et puis, la faveur du public n'est-elle pas le meilleur doping ? Rien de plus encourageant que de sentir qu'on approche, petit à petit, de son idéal ! Les premiers succès sont pareils aux Vestales des anciens Romains : ils entretiennent et ravivent le feu sacré !...

Dès maintenant, je puis te confier qu'en cinq ans au Concert Parisien, j'ai créé 127 chansons !

— Ton recueil «Répertoire» enregistre, sur ce nombre, 38 succès, pas tout à fait le tiers !

— Eh oui ! C'est ce qu'il faut en essayer des couplets, avant de tomber sur ce qui doit marcher ! Rien qu'avec les musiques que m'ont soumises des compositeurs tels que Christiné et Paul Marinier, ils auraient eu de quoi faire chacun une vingtaine d'opérettes !

Mais enfin, dès 1896, je pouvais compter sur la moyenne d'un succès par mois : en janvier, les Passants ; en février, Flanelle ; en mars, heu, heu..., en avril, les Tambours du Régiment, une de mes plus éclatantes réussites de l'époque, et j'eus bientôt l'occasion de m'en convaincre...

Comme, de mai à octobre, j'avais droit à un congé, je m'étais arrangé pour l'occuper par des engagements en province. Ah ! je les obtenais facilement, maintenant que j'avais cette référence : «pensionnaire d'un établissement parisien connu» ! C'est même à cette occasion que je gagnai mon premier louis par jour : à la Scala de Lyon !

Naturellement, je composais mon répertoire de tournée avec les chansons qui m'avaient réussi à Paris, et cela me faisait déjà, même pour cette première année, un assez joli lot. J'avais donc mis à mes programmes les Tambours du Régiment, mon dernier succès du Parisien, et l'un des plus nets. Je le chantai à Marseille, à l'Alcazar — qui m'avait enlevé au palais de Cristal, en acceptant sans discuter le cachet de 20 francs au sujet duquel le père Pompei se faisait tirer l'oreille. De manière rétrospective, je n'étais d'ailleurs pas fâché de lui jouer un tour, à celui-là ; il me rappelait de trop mauvais souvenirs !...

Un soir, donc, quittant l'Alcazar, où je venais de terminer mon contrat, je me trouvai soudain, sur le cours Belzunce, entouré par une bande de petits cireurs. Et tous, frappant en mesure sur leur boîtes, se mirent à chanter, en guise d'adieux :

«Plan, rantanplan, rantanplan...

Battez, tambours du régiment !»

Cette petite manifestation, la première qui ait marqué ma popularité naissante, me causa, je ne m'en cache pas, un immense plaisir ; je m'en trouvais même très ému. Mais ces diables de gosses ne me lâchaient pas ! Plus que jamais ils m'entouraient, chantant à qui mieux mieux : «Plan, rantanplan»... Ils avaient fait le projet de me conduire ainsi, triomphalement, jusqu'à mon hôtel, ce qui m'enchantait moins. Comme ils restaient sourd à mes objurgations, et que mes remerciements ne les calmaient pas, j'eus l'idée de leur jeter quelques pièces de monnaie, qui roulèrent sur le trottoir. Alors, à peu près comme dans l'histoire juive si connue, je pus m'échapper «pendant la bagarre»...

La troupe de l'Alcazar devait, quelques jours plus tard, donner une série de représentations au Casino de Toulon ; tu peux supposer si j'en étais heureux ! C'est la seule ville, à cette époque, où je puisse dire que ma présence ait fait monter la recette : tous mes anciens amis vinrent me voir, et m'applaudir. La joie de ces braves gens devant ma réussite me toucha jusqu'aux larmes : grâce à eux, je me trouvais déjà payé, et largement, de mon effort.

— Et ta famille ?

— Oh ! elle ne se dérangea pas... Mes oncles demeurèrent farouchement chez eux, à la façon de ces parents dont la fille a mal tourné, et qui se cloîtent quand elle revient au pays étaler sa fortune et ses bijoux... Ce n'était pourtant pas le cas pour moi, grands dieux, à aucun point de vue !

Quelques jours plus tard, un engagement me ramenait à Avignon, à l'Alcazar du père Dieudonné ; le vieux grigou, à cette occasion, me roula assez proprement. Dès mon arrivée, il se mit à gémir sur les 20 francs que j'avais exigés ; le soir, comme mon succès lui parut très vif, il daigna cependant arrêter un peu ses jérémiades :

— J'ai, me dit-il, une place pour vous à mon programme : le 15 juillet (nous étions le 19 mai) ; voulez-vous résigner tout de suite ?

— Si vous y tenez... mais à 25 francs !

— 25 francs ? Sanglota-t-il, vous voulez donc ma ruine !

J'eus beau discuter, il ne démordait pas ; moi non plus. Le lendemain il revint à la charge :

— Alors, que nous le signons, ce petit contrat ?

— Aux conditions que je vous ai fixées, oui !

— Mais je ne peux pas, voyons !... Tenez, je vais faire une concession : au lieu d'une semaine, je vous en

donne deux !

Comme je refusais toujours, il ajouta soudain :

«Et, en plus, je vous fais un beau cadeau... Mais un cadeau, vous savez, comme sait les faire le papa Dieudonné!

Je n'attribuai sur le moment aucune importance à ce dernier petit bout de phrase ; je n'eus qu'à m'en repentir par la suite. En y réfléchissant, je calculai qu'en somme, cette quinzaine de juillet était encore creuse pour moi et que, malgré tout, 300 francs ne seraient pas mauvais à prendre, surtout que je n'avais alors guère d'économies... Mais je ne voulus pas donner au père Dieudonné la satisfaction du me voir céder d'un seul coup devant lui :

— Peuh ! lui répondis-je de mon air le plus sceptique, un cadeau, un cadeau... je me méfie un peu !

— Je vous le promets à la fin de cet engagement, et vous verrez si je sais y faire !

— Eh bien, c'est cela, nous verrons...

Je pus bientôt constater, en effet, qu'il «savait y faire». Pendant quatre jours, il ne me reparla de rien mais, le lendemain de cette conversation, alors que j'attendais mon tour d'entrer sur scène, un machiniste me dit :

— Hé bé, vous en avez de la chance, moussu Mayol ! Si vous saviez la belle chose que le patron va vous donner de cadeau !

Machinalement, je demandai :

— Qu'est--ce que c'est ?

Mystérieux, le bonhomme chuchota :

— Il a bien défendu de vous le dire, mais je ne peux pas vous le cacher : des beaux couverts, en argent, et massif. Même qu'il y a votre initiale gravée dessus : une belle M, grande comme ça !... Mais ne lui parlez pas que je vous l'ai raconté !

Et, en s'en allant, il ajouta, plus discrètement encore :

«Douze de chaque qu'il y en a, pas moinsse : cuillers et fourchettes !

Ma mansarde de la rue Martel, que je venais à peine de louer, ne contenait pas un tel service, qui représentait alors pour moi une dépense appréciable, et dont j'avais cependant grande envie, surtout maintenant que j'espérais pouvoir réaliser facilement ce désir... Je rêvai ce soir-là, que j'habitais un palais et que j'y mangeais dans la vaisselle d'or...

Le lendemain, comme je passais prendre mon courrier à l'Alcazar, la buraliste me glissa :

— Oh ! Monsieur Mayol, quels beaux couverts que le patron il va vous donner pour vos adieux...

Le garçon du bar interrompit son nettoyage pour m'annoncer la même chose... L'après-midi, le chef d'orchestre, en me faisant répéter de nouvelles chansons, m'interpella, à son tour :

— Pftt ! Siffla-t-il admirativement, j'espère que vous êtes bien avec le directeur, vous ! Qu'est--ce qu'il va vous offrir comme couverts !

Et tout le monde, ainsi, pendant quatre jours, ne me parla que du fameux «cadeau». Le père Dieudonné, lui, ne m'en ouvrait plus la bouche, pas plus que du contrat. Je commençais à me sentir fort embarrassé lorsque, la veille de mon départ, il me fit appeler au bureau :

— Alors, vous êtes décidé ?

Sur la table un long écrin vert, de belle apparence, traînait, comme oublié par quelque domestique négligent.

— Tenez, reprit alors le bonhomme, je vous ai ai promis un cadeau, vous allez voir !

Et il ouvre la boîte : les couverts qu'elle renfermait étaient tout bonnement splendides, épais, d'un style élégant, soigneusement gravés ; c'était véritablement une pièce de grande valeur :

— Ils sont beaux, hein ?

— Magnifiques ! Avouai-je.

— Ah ! Ça va peut-être vous faire changer d'opinion ?

Tout en lorgnant du coin de l'œil le majestueux M qui s'étalait sur chaque cuiller et sur chaque fourchette, je fis un geste d'acquiescement :

— Bon, venez me voir demain soir avant de partir... Je vous donnerai vos couverts, et nous signerons notre papier.

Le lendemain, tandis qu'il empochait son engagement, j'emportai fiévreusement le paquet qu'il venait de me remettre, soigneusement ficelé. L'emballage en était si minutieusement fait que je n'osai pas en dénouer les liens. A quoi m'eût servi, du reste, cette curiosité : n'avais-je pas vu, la veille, mes couverts ?

Hélas, je n'ouvris le paquet qu'à Nîmes, où j'arrivai le lendemain !... J'y trouvai six cuillers et six fourchettes, du plus épouvantable ruolz, déjà jaunes d'avoir traîné aux étalages d'un bazar à bon marché, et, naturellement, sans la moindre initiale ! Ça ne valait pas quinze francs !... Ah ! il m'avait bien eu, l'animal c'était vraiment là «un cadeau comme savait en faire le père Dieudonné !», et je me trouvais abominablement refait ! Il avait emprunté à son orfèvre, pour m'en mettre plein la vue, l'écrin de couverts destiné à quelque riche M. Martin, à cause de l'initiale ! Et moi, bonne poire, j'avais marché... que dis-je j'avais couru !... Seulement, maintenant, le contrat était signé, je ne pouvais pas songer à y revenir ! J'ai pu me venger, heureusement, de ce bateau si soigneusement monté : l'année suivante, je n'acceptai pas de revenir à moins de 40 francs par jour et, cette fois, ce fut le directeur qui capitula !

Néanmoins, grâce aux deux semaines que je revins faire à Avignon comme suite à ce que j'appelais mon «engagement en toc» je pus réaliser un projet qui me tenait depuis longtemps à coeur : prendre quinze jours de repos à Toulon ! Depuis ce temps, j'ai rarement manqué de passer là-bas les quelques vacances que j'arrivais à m'assurer ; et j'y étais heureux, tu peux le croire, réchauffé par le clair soleil de ma Provence autant que par les précieuses sympathies qui ne cessaient de m'y être témoignées...

Puis, je repartis en province : Montpellier, Saint-Etienne, Clermont-Ferrand, Genève, etc... et rentra au Concert Parisien le 10 octobre (1896). J'eus la chance, presque tout de suite, de créer une ravissante chanson de Paul Marinier... La Noce à Cascade, qui réussit au delà de toute espérance. Au cours de cette

saison, qui se passa sans événement notable, j'enregistrai encore quelques nouveaux succès : Le Pion, Allô ! Allô ! Allô !, Ce que rêvent les hommes Où donc que ça s'en va ?...

Plus fort maintenant d'un répertoire heureusement accru et du supplément d'autorité que me conférait auprès des directeurs et des impresarii ma situation fixe à Paris, je recommençai dès le printemps mes randonnées à travers les départements. Je pouvais ainsi satisfaire mes goûts de voyages, connaître sans cesse des villes nouvelles et, surtout prendre contact avec des publics différents : cela me donna l'occasion de faire des comparaisons, toujours utiles, et de multiples observations, souvent pittoresques.

A Genève, des amis que j'avais connus lors d'un premier séjour assez prolongé, m'entraînèrent un soir dans un de ces lieux de plaisir clandestins qui foisonnaient en cette ville puritaine tout aussi bien qu'ailleurs. On voulait m'y montrer une des attractions du lieu : une jeune femme, d'ailleurs fort jolie, qui était tatouée sur tout le corps de la façon la plus curieuse : elle avait, notamment, sur le côté face de sa personne une inscription très nette où on lisait :

«Entrée du public»

et au verso, à la même hauteur, une épigraphe symétrique qui annonçait :

«Entrée des artistes»

Je n'ai pas osé demander où se trouvait la scène...

A Lyon, où je venais pour la cinquième fois, je changeai d'établissement, je quittai la Scala pour l'Horloge. J'y connus l'administrateur, un diable de petit homme, brun comme une taupe, actif et amusant, nommé Paul Vallès, qui devait plus tard faire une carrière des plus brillantes comme administrateur, metteur en scène, puis directeur, de la Scala et de l'Eldorado, à Paris. Je trouvai là également un phénomène de souffleur, plaisant au possible par ses répliques, encore qu'un peu trop porté sur la dive bouteille.

Je me plaisais à le sortir quelquefois avec moi pour l'agrément des réflexions inattendues dont il émaillait ses conversations.

Il affectionnait particulièrement le rhum mais, pour ne pas en avoir l'air, il avait trouvé une façon toute personnelle de le demander dans les cafés où je m'amusais à l'entraîner.

— Donnez-moi un grog ! disait-il d'abord d'une voix tonnante.

Puis il prenait un tout petit temps, et précisait ensuite, un ton plus bas :

«Un grog... sans eau, sans sucre, et sans citron !»

J'aurais bien voulu voir cet intéressant fantaisiste dans le petit restaurant de matelots où j'entrai un jour à Cette, avec l'espoir d'y manger une de ces bouillabaisse de chez nous, pour laquelle j'ai toujours gardé un goût très prononcé.

Comme je m'attablais, j'aperçus, dans la carafe de vin blanc qu'on venait de m'apporter, une demi-douzaine de mouches que n'avaient pas l'air le moins du monde à leur aise dans ce milieu évidemment trop liquide pour elles. J'interpellai la patronne :

— Voyez donc, madame, lui dis-je, voici de pauvres mouches qui me paraissent bien s'ennuyer là-dedans ?

La bonne femme sans se démonter, me répondit tranquillement «avé l'assent» :

— Tant pire pour elles, fallait pas qu'à z'y aillent !

Tu vois que si les voyages, comme on l'a dit souvent, forment la jeunesse, ils finissent aussi par meubler la mémoire.

J'eus encore l'occasion de m'en convaincre en me retrouvant à Bordeaux. J'y arrivai par l'ancienne gare de la Bastide ; soudain, en traversant le pont, j'aperçus, de l'autre côté de la Gironde, en lettres immenses peintes au-dessus d'une boutique, mon propre nom «MAYOL» !

A cette époque, rien ne me permettait de supposer que ce fût là une publicité destinées à annoncer mon début. Je pensai donc que peut-être quelque parent éloigné, inconnu de moi, résidait dans la région. Curieusement je m'approchai à tout hasard... et sur l'enseigne, au-dessous de «Mayol», je lus «Fruits secs»... Je ne crus pas devoir pousser plus loin mes recherches généalogiques.

Lorsque, à la fin de mon contrat, je quittai cette bonne ville pour me rendre à Toulouse, je pris un fiacre — nous étions en 1897 — pour me conduire à la gare.

En chemin, je priai le cocher de m'arrêter une seconde devant un bureau de tabac où je ne fis qu'entrer et sortir pour renouveler ma modeste provision de cigarettes. Arrivé à destination, je tendis à mon automédon le prix de la course : 1 fr. 50, généreusement augmenté d'un pourboire de 50 centimes. Mais le collignon, avec le plus bel accent girondin, me déclara froidement :

— Pardon, monsieur, vous m'avez fait arrêter en route, ça n'est plus à la course, c'est à l'heure : quatre francs...

Je consultai ma montre ; il y avait exactement, en tout, huit minutes que j'occupais la voiture ; j'étais, selon mon habitude, très en avance pour le départ du train. Tranquillement, je remontai donc dans le fiacre en déclarant au cocher :

— Entendu, mon ami ; mais puisque c'est à l'heure, vous allez me balader pendant cinquante-deux minutes... comme ça, chacun y trouvera son compte !

Le cocher eut beau discuter, je ne démordis pas de mon projet. Et le voilà, furieux, qui tape à tour de bras sur sa rossinante, et me trimballe dans les plus sales quartiers de la ville, par les rues les plus mal pavées, me cahotant du mieux qu'il pouvait, et me couvrant tout le long du chemin d'un remarquable chapelet d'injures proférées en patois.

Au bout d'un quart d'heure, j'avais assez ri ; je pouvais d'ailleurs considérer ma vengeance comme suffisamment satisfaite. Je me fis donc ramener à la gare, et je te prie de croire que le fiacre y fila à fond de train.

J'allongeai quatre francs à l'automédon, mais sans pourboire cette fois :

— Voleur de «Parisien» ! rugit-il... je souhaite que le bon Dieu vous envoie une accident à ton train...

Alors, éclatant de rire, je lui répondis dans le patois de chez moi :

— Je ne suis pas Parisien, animal !... Je suis de Toulon !

Le cocher ahuri, me regarda et partit en murmurant, avec un accent de plus en plus girondin :

— Oh ! vôleille de dinde !... C'était oun caulègue !...

Je rentrai à Paris pour ma troisième année, le 2 octobre 1897. Mais, durant les vacances, le père Dorfeuil avait pris la direction du Ba-ta-clan, et il me demanda d'y faire un mois...

Aucune raison ne me permettait de refuser, d'abord parce que mon contrat me tenait à la disposition de mon directeur, qui ne cessait pas d'être charmant pour moi, et surtout parce que cela me permettait de toucher de nouveaux auditeurs.

A cette époque, en effet, chaque concert avait un genre de public bien déterminé, et je n'étais pas fâché de continuer les intéressantes expériences que j'avais déjà faites sur ce point.

Pendant la même période, je chantai également à la Gaîté-Montparnasse, mais la pièce de cent sous avait suivi l'augmentation de mon autre engagement, et je touchais maintenant sept francs de supplément plus, toujours, le coût d'un fiacre. Heureusement, cette fois, aucun canasson fantaisiste ne m'entraîna en excursion nocturne vers les cimetières de la capitale.

J'eus l'occasion, à Bataclan, d'obtenir un grand succès avec une nouvelle création OÙ va la femme ; cette heureuse chance me suivit au Concert Parisien, que je réintégrai le 6 novembre. Successivement j'y lançai, pour ne parler que de celles qui réussirent complètement : Vertus de femmes, Le Pinson de Colette ; Nos âges ; Les Pharmaciens, de Jules Moy ; Les Femmes parfaites ; Le Petit Grégoire, de Botrel ; Le double suicide, de Lemercier ; L'accordeur de pianos ; et, surtout, la Polka des English, qui eut tout de suite une vogue des plus populaires.

Christiné, qui venait d'arriver à Paris, en avait très agréablement arrangé la musique d'après la célèbre «Polka des clowns», d'Allier.

J'eus ainsi un nouveau succès de rue, que compléta bientôt Cette petite femme-là, du même Christiné. Il est assez curieux de remarquer que, jusque là, le mois de mars ne s'était jamais montré favorable à mes créations. Nulle réussite en effet ne s'y trouvait encore enregistrée ; mais pour cette fois, avec les trois dernières œuvres que je te cite, j'avais eu la main plutôt heureuse ! Cette période, que l'on appelle souvent le «mois de fous», je l'avais, moi, baptisée longtemps le mois des fours ; je fus dès lors obligé de renoncer à ma petite plaisanterie, sans songer d'ailleurs à m'en plaindre.

Rien de saillant ne marqua cette dernière année : je trouvais maintenant sans difficultés de quoi alimenter régulièrement mon répertoire et j'arrivais, dans les déplacements en province, à gagner de 40 à 50 francs par jour ; mes engagements étant toujours signés très longtemps à l'avance.

Ma situation matérielle pouvait donc me sembler dès ce moment largement assurée, mais ce n'est pas cela, tu le penses bien, qui ralentit mon enthousiasme, ni mes efforts.

Les débuts de la saison suivante me donnèrent encore trois succès : la Question des nez, la Légende du béret et, enfin, l'amusante Family house, de Paul Marinier.

Comme je n'avais plus maintenant de soucis pour découvrir les bonnes chansons, que l'on commençait même à venir me les proposer directement, et que des compositeurs de talent, comme Christiné ou Marinier, travaillaient spécialement pour moi, je finissais par avoir plus d'œuvres retenues que j'en aurais pu chanter à Paris.

Je me mis donc à lancer des créations en province, où mes programmes de chaque jour étaient naturellement plus copieux. C'est ainsi que j'étrennai à Bordeaux la Ballade des trois petits enrhumés et que, durant mon séjour à Alger, qui suivit de peu, je chantai pour la première fois quatre nouveautés.

— Je me souviens en effet, de t'y avoir entendu à cette époque entonner des couplets de notre ami Garofalo, sur une des plus populaires musiques de nos régiments de Zouaves...

— Oui : la Marche d'Alger...

— Je me rappelle combien le public te fut reconnaissant de ce charmant effort ; car, en somme, tu ne pouvais guère chanter cela ailleurs que chez nous !

— Le procédé répond à ce que je te signalais : même désir, toujours plus vif de plaire aux auditeurs, en tout, pour tout, et partout.

— Le reste n'en était pas moins extrêmement chic et, bien longtemps après ton départ, les étudiants, les soldats et les gymnastes chantaient en chœur, quand ils s'entraînaient à la marche :

« Sous un site pittoresque,
Sur un verdoyant coteau,
Une dentelle mauresque
Semble lui faire un manteau !...

Va, porte à la France,
Fine brise au parfum léger,
Rayon d'espérance,
Le baiser de la blanche Alger »...

Je l'appris moi-même à mes jeunes élèves, au temps où je m'égarai dans l'Enseignement...

Tu vois que tu as pleinement atteint ton but puisque, à trente ans bientôt de distance, je me rappelle encore cette chanson dont tu nous fis si gentiment l'Hommage !...

— C'est également à Alger que j'ai créé Les Bonnes grosses dames, qui réussit assez bien, et la fameuse Cabane bambou, qui eut le succès populaire que tu sais...

— Je te l'ai, en effet, également entendu chanter là-bas, et je crois bien me souvenir qu'à cette époque, tu mettais un fez sur la tête pour l'interpréter, ce qui ajoutait une couleur locale des plus amusantes.

— Ne m'attribue pas en cela le mérite d'une idée géniale : c'est tout bonnement un accident imprévu qui m'obligea à cette utile précaution !...

Lorsque pour la première fois je chantai la chanson, j'avais établi sur le «you» final un petit mouvement de tête d'avant en arrière, qui me parut assez drôle (aujourd'hui, pour de multiples raisons, je le remplace par un brusque mouvement du ventre, et j'ai de quoi remuer)... Or si mon toupet, en ce temps, était bien de moi, je le portais tellement haut que, pour le maintenir durant que je m'agitais en scène, j'y avais introduit une bourre de crépé. Mais voilà que le soir, alors qu'au refrain j'entonnais joyeusement :

A la cabane bambou, You !...

sur l'accord de la musique, le crépé, oubliant totalement qu'il devait être fidèle à son poste, fout le camp comme un lapin à trois mètres en arrière de moi ! Il y eut éclat de rire général, comme bien tu penses...

Néanmoins, cet effet inattendu me paraissant dangereux à renouveler, je fis dès le lendemain l'emplette d'une coiffure qui me permît de maintenir le toupet rebelle pendant ma gymnastique intempestive.

Encore une fois, depuis la marmite de Papin, tu peux juger que le hasard tient souvent une grande place dans certaines découvertes...

C'est en même année 1899 que, pour la première fois, je réalisai le double rêve que je m'étais fixé au début de ma carrière comme limite d'idéal : 20 francs par jour à Paris, 100 francs en province... Je fus en effet engagé au jardin de Paris pour juillet et août à 750 francs par mois et, tout de suite après, à Cavaillon, à raison de 900 francs pour huit représentations.

— Plus heureux que beaucoup d'autres, tu avais atteint ton but ?

— Je sus faire la part de la chance qui n'avait cessé de me sourire depuis ce 1er mai 1895 où s'était décidée ma carrière, et je compris surtout que c'était le moment, plus que jamais, de persévérer dans mes efforts.

Au Concert Parisien, je te l'ai dit, j'avais résigné pour deux ans, aux appointements mensuels de 450 francs.

J'eus le bonheur d'y créer coup sur coup une série de bonnes chansons, dont le succès acheva de me mettre en lumière : la Neige, Comment on fait une chanson, Sa Majesté l'Argent, Celle qu'on aime, Types de femmes, la Lettre à Colombine, De quoi qu'on s'plaint...

Déjà, depuis quelques temps, des impresarii et des directeurs me faisaient pressentir pour différents concerts. En ce temps-là, c'étaient surtout la Scala et l'Eldorado qui classaient définitivement un chanteur, lorsqu'il avait la chance d'y réussir. Les deux établissements étaient dirigés par Mme Marchand, la mère du jeune et brillant auteur dramatique qu'on applaudit aujourd'hui.

Cette excellente femme, à qui je dois également beaucoup, m'offrit de signer avec elle à 600 francs par mois : c'était la consécration officielle de mon fameux louis par jour, ce qui, avec l'importance de ces deux concerts, te laisse à penser que je n'ai pas hésité longtemps.

Et, le 22 mars 1900, devant aller pour la première fois me produire à Bruxelles, je fis mes adieux définitifs au père Dorfeuill et au Concert Parisien.

T'étonnerai-je beaucoup en disant que j'étais très ému ce soir-là ? N'était-ce pas pour moi une cruelle séparation que d'abandonner ainsi la maison et le directeur qui m'avaient l'un et l'autre si généreusement accueilli, si bienveillamment aidé...

Je m'efforçai d'exprimer ces sentiments à mon bon patron...

— C'est la vie, mon petit ! me dit-il gentiment encore qu'il fût, sans le vouloir paraître, aussi troublé que moi... Mais nous nous reverrons, j'espère, et j'en serai pour ma part toujours vraiment heureux. Mon programme actuel ne me permet pas de te donner la place et les appointements que l'on t'offre ailleurs... Et je ne voudrais pour rien au monde compromettre ton avenir, qui me semble plus brillant encore que je ne le prévoyais...

«En tout cas, je pense que tu ne m'oublieras pas trop...

Je lui promis très sincèrement, et j'ai tenu parole.

Non seulement je ne l'ai jamais oublié, mais plus tard, j'ai reporté sur son fils toute la reconnaissance que je devais à ce brave homme ; n'avait-il pas été pour moi, comme une bonne fée qui m'eût prodigué, lors de ma naissance à la vie artistique, tous les dons favorables qui assurent la réussite et le bonheur...

Chapitre VIII

L'ascension

C'est le 1er mai 1900 que commençait mon contrat avec Mme Marchand. Je ne m'encombre pas, certes, de folles superstitions, mais je ne puis m'empêcher de souligner que la plupart, sinon la totalité, des événements heureux de ma carrière ont été marqués par cette date du 1er mai.

En souvenir de mon audition improvisée du Concert Parisien, et du muguet porte-bonheur de la pauvre petite Jenny, un tel rapprochement ne pouvait que m'emplir de confiance. Toutefois, contrairement à mon espoir de passer ; enfin, à la Scala, c'est à l'Eldorado que je débutai tout d'abord ; mais, au bout de dix jours une malencontreuse laryngite m'obligea à interrompre mes représentations, et me contraignit à un repos forcé de deux semaines.

Si je n'avais pas eu pour mon métier tout l'amour frénétique qui m'a toujours poussé et soutenu, je me serais presque réjoui de cet événement : 1900 était en effet l'année de l'Exposition, et tu penses bien que pour la circonstance aucun directeur n'envisageait l'habituelle fermeture estivale. Alors, adieu les bonnes et chères vacances à Toulon !... Mes quinze jours de congé obligatoire furent donc, maladie à part, en quelque sorte les bienvenus...

Aussitôt rétabli, c'est à la Scala que, le 24 mai, j'effectuai ma rentrée. La bonne Mme Marchand faisait une différence entre ses deux établissements, non point tant à cause de leur classe respective, mais en tenant compte plutôt du prix des places dans chacun d'eux. Aussi, bien qu'engagé à 600 francs par mois pour les deux maisons, mes appointements de la Scala furent de 650 francs. Il est vrai de dire qu'à cette époque la Scala était, si je puis risquer cette comparaison un peu sacrilège, la Comédie-Française du Concert. Le fait de figurer à l'un de ses programmes, fût-ce en infime lever de rideau, assurait immédiatement à celui qui en était l'objet les lettres patentes les plus indiscutables.

Pour continuer le rapprochement, je pourrais soutenir que la Scala comportait alors, comme la maison de Molière, des «pensionnaires» et des «sociétaires». Ceux-ci, qui occupaient toute la seconde partie du programme, étaient des artistes dûment consacrés, et aimés du public. C'est en majeure partie pour eux que l'on venait au spectacle. Rien ne les limitait quant au nombre de chansons qu'ils pouvaient interpréter dans la même soirée ; tout dépendait seulement de l'accueil que leur faisaient les spectateurs.

Dans ce groupe de «sociétaires» brillaient, lors de mon arrivée : Lejal, Anna Thibaud, Yvette Guilbert, Polaire alors «la plus fine taille du monde» ; et cette exquise Lanthenay, qui devait faire quelque temps après une si brillante carrière aux Variétés. Je pris, en écoutant cette rare artiste, de précieuses leçons de diction.

Parmi les «pensionnaires», je retrouvais mon bon camarade Max Dearly — décidément, nous nous suivions — et Moricey qui, tous deux, rejoignirent ensuite Lanthenay aux Variétés ; Adrienne Larive, Lucy Manon, Alice de Tender, Sinoël, et Boucot.

Tu vois que tous, depuis, ont réalisé une carrière mieux qu'honorable.

— Tu étais donc dans les pensionnaires ?

— Oui, mais je passais en fin de première partie, ce qui me conférait le droit de chanter deux chansons : au Concert Parisien, les derniers temps de mon séjour, j'en disais jusqu'à six... En somme, en changeant de maison, il fallait recommencer la lutte ; c'est sans doute à cette émulation constante — et obligatoire — que nous avons tous dû de faire notre chemin.

Mon passage à la Scala me fut ainsi des plus utiles, non seulement pour la notoriété qu'il m'assura, mais à cause des brillants exemples que j'avais sans cesse sous les yeux, et des observations nouvelles qu'il me fut donné de faire une fois de plus sur le public.

Celui de la Scala était particulièrement élégant : autant l'Eldorado était une salle populaire, au meilleur sans du mot, autant la maison sœur faisait l'effet de «parente riche».

Cela me joua un tour assez curieux, où je pus apprendre à mes dépens qu'on cesse rarement de s'introduire, et qu'il ne faut jamais manquer de réfléchir avant de faire quoi que ce soit.

Pour mes débuts à l'Eldorado, j'avais repris à mon programme La Neige, que je venais de créer au Concert Parisien les tout derniers jours que j'y chantai. Ce fut, dans l'établissement du boulevard de Strasbourg, un triomphe qui déborda mes espérances les plus optimistes. Aussi, en passant à la Scala, je n'eus garde d'abandonner un succès aussi affirmé...

Ah ! mon pauvre ami, quelle veste !

— Comment expliques-tu ce changement soudain ?

— Précisément par la différence de genre et de public que je t'ai signalée :

Au quatrième couplet, notamment, je chantais, en parlant des pauvres enfants sans gîtes, qui souffrent du gel et de la faim :

"Alors, les petits,
de froid engourdis,
pleurent leur souffrance...
pendant que, gaîment,
les riches, vraiment,
vont faire bombance !..."

La neige, comme un duvet,
fine, fine, fine, fine...»

Tu penses bien que ce tableau social enthousiasmait les auditeurs populaires ; mais, par contre, lorsque je le détaillai devant les élégants spectateurs de la Scala, bien qu'ils eussent souri aux trois premiers couplets, ils me firent brusquement grise mine, et je compris — un peu trop tard, hélas ! — que sans m'en douter, et bien malgré moi, j'avais commis un véritable crime de lèse-public...

Qui eût pu croire cela, en passant simplement d'un trottoir à l'autre ?

Je renonçai à chanter La Neige à la Scala, mais je la conservai pour la province, où elle retrouva la faveur qui l'avait accueillie au Parisien et à l'Eldorado.

Je ne manquais heureusement pas de compensations pour mon nouveau répertoire ; je lançai notamment : Les Parents de Province, de notre ami Dominique Bonnaud ; Voyage en chambre, Le Mariage en quatre temps, On s'crève, La lettre du gabier, qui réussirent plus particulièrement.

— Tu en créas cependant d'autres, dans l'intervalle ?

— Sans doute, mais il faut se rendre compte de l'extraordinaire consommation de couplets qu'on pouvait faire en ce temps-là.

L'Eldorado et la Scala, où l'on refusait du monde à peu près tous les soirs — et d'une façon qui n'était pas alors un banal cliché — en interprétaient chacun près d'une centaine par représentation !

Comme les artistes renouvelaient tout ou partie de leur programme au bout de la semaine, tu vois ce qu'il passait de refrains essayés dans ces deux établissements, que l'on appelait, l'un : le Temple et l'autre : la Comédie-Française de la Chanson... Et dire que ce sont maintenant deux théâtres... deux théâtres, et encore !

— A ton sens, la chanson serait-elle donc morte ?

— Non, en sommeil plutôt, mais dans une léthargie profonde et lourde, dont le tonnerre des jazz finira bien par la tirer.

Ayant chanté à la Scala pendant six mois, sans un jour de repos — pour cause d'Exposition Universelle — je pris un congé de six semaines afin de remplir quelques engagements en province : Genève, Béziers, Cette, Montpellier, Nice.

J'eus le grand chagrin de ne pouvoir m'arrêter à Toulon autrement qu'entre deux trains, car j'avais à peine vingt-quatre heures, en quittant Nice, pour rejoindre la Scala, où je débutais le lendemain !

J'y fis trois créations qui ne sont pas sorties d'une honnête moyenne, mais je commençais à avoir une clientèle, et les encouragements ne me manquaient pas.

Un jour, ayant prêté mon concours à une soirée mondaine, je reçus le lendemain un délicat envoi de Mme Rouzaud, directrice de «la Marquise de Sévigné». Le paquet, élégamment présenté, comme toujours, était orné d'un admirable portrait de l'illustre épistolière et une carte, sous enveloppe, y était jointe.

Je venais à peine de m'éveiller, lorsque ma bonne cousine Henriette se précipita à ma porte, tambourinant de la plus véhémence façon :

— Qu'y-a-t-il ! Sursautai-je. Le feu est à la baraque ?

— Mais non, mais non ! S'essouffait Henriette de l'autre côté de la cloison... Dépêche-toi, petit c'est une marquise qui veut te parler !

Je ne comprenais pas très bien ; aussi, pour ne pas prolonger ces difficiles explications à travers le panneau de bois, me décidai-je à risquer un œil. (N'oublie pas que j'avais à ce moment-là un appartement de trois pièces !) Je glissai donc un regard à travers l'huis entr'ouvert pour m'assurer de la qualité, et des attraits possibles de ma visiteuse... Si j'estimais que ça en valait la peine, je n'avais qu'à prier d'attendre, et à me précipiter dans mon cabinet de toilette pour m'y pomponner quelque peu.

Hélas, la noble marquise... était un épais livreur aux gros godillots, à figure enluminée. J'en fis la remarque à ma cousine.

— Bien sûr que ce n'est pas lui, la marquise ! reconnut-elle, mais il vient de sa part, que je te dis !

Très intrigué, décidé à comprendre tout de même, j'envoyai Henriette chercher le paquet et l'enveloppe et alors, je devinai tout. Le digne employé, à qui l'on demandait de qui venait cet envoi, avait répondu, car il ne pouvait pas répondre autre chose : «de la part de la Marquise de Sévigné» ; comme il aurait dit, évidemment : de la part de la Samaritaine, ce qui n'eût cependant inspiré aucun rapprochement avec l'histoire biblique, ou avec la pièce d'Edmond Rostand !

Ayant remercié et gratifié le porteur, je dus donner livre cours à ma gaîté, dont la pauvre Henriette se formalisa d'abord ; puis elle se décida en rire avec moi.

L'excellente femme, qui a des qualités domestiques incomparables, s'est toujours obstinée dans ses petits points de vue ; elle n'a jamais admis qu'on lui compliquât l'existence pour des usages ou des préjugés qu'elle trouve absolument vains.

— Vé ! m'a-t-elle dit souvent, tous ces chichis, ça n'empêche pas de mourir...

Parbleu !...

J'eus peu de nouveautés sur la fin de cette année 1900 : les éditeurs, et même certains auteurs ou compositeurs, avaient pris des vacances, les veinards ! Ah, ils s'en souciaient bien, ceux-là, de l'Exposition ! Elle augmentait les recettes partout et, par conséquent, le chiffre des droits ; comme le public, d'autre part, était sans cesse renouvelé, ceux qui avaient un répertoire varié et plaisant, pouvaient vivre dessus. C'était heureusement mon cas.

Mais si mes fournisseurs habituels s'étaient offert du repos, ils n'avaient pas boudé au travail ; dès 1901, je commençai à marcher de succès en succès, et je puis dire que c'est de là, vraiment, que date mon ascension définitive.

De janvier à mars, entre autres œuvres dont je n'eus qu'à me louer, je lançai L: Ce qui disent les yeux, On sonne la retraite, L'arrivée de Kruger à Marseille, et cette admirable Folichonnade, avec laquelle Christiné accrocha un triomphe de plus à notre amicale petite collection.

Puis ce fut, en juillet, la populaire Embrasse-moi, Ninette ! dont la vogue fut aussi soudaine qu'étourdissante. Je l'avais essayée en province ; elle s'intitulait modestement Chanson Provençale, et je la chantais même avec une pointe d'accent, sans oser y insister cependant, par crainte d'y être trop vite repris. Mais Paris adopta Ma Ninette tout comme Genève, et comme Bordeaux où je venais de la lancer.

A Bordeaux, j'avais retrouvé un sympathique phénomène que connaissaient tous les artistes de passage, un peu simple d'esprit peut-être mais extrêmement amusant. Il gardait, certes, quelque peu la folie des grandeurs, mais son exubérance méridionale était tellement divertissante que, non seulement on lui passait tout en faisant semblant de le croire, mais encore on recherchait volontiers sa conversation.

Bouligard — c'était son nom — tour à tour figurant, souffleur, machiniste, marchand de programmes ou homme-sandwich, se plaisait à répéter simplement : «Au théâtre, moi, je remplacerais n'importe qui : j'ai tenu tous les emplois !». Seulement, il ne précisait pas lesquels.

Il tint à honneur de me saluer dès mon arrivée, et de se mettre à ma disposition ; il prit même un petit air protecteur pour me déclarer :

— Je suis content que vous faites des progrès...

Et, mélancoliquement, il ajoutait :

— Mais ne soyez pas comme moi, tâchez d'en profiter.

— Tu as donc vraiment été artiste, Bouligard ? lui demandai-je.

— Moi ! Vôlàille de dinde ! j'ai tout fait, que je vous dis, dans ce métier ! Tenez, d'où que vous venez ?

— De Genève...

— Vouï ? Eh bien, moi aussi que je suis été à Genève, et que j'y ai gagné le gros cachet !

Je feignis de m'intéresser prodigieusement à son récit, pour voir où il voulait en venir.

— Combien donc as-tu gagné, Bouligard ?

— Plus que vous ne croyez, allez.

— Quarante, cinquante francs ?

— Peuh ! Vous pouvez mettre un zéro de plus.

Effaré, je n'osais proférer la somme, qui me paraissait fantastique : 500 francs par jour !... Mais déjà Bouligard, suivant son idée, précisait :

«Parfaitement, monsieur Mayol, j'ai eu jusqu'à soixante francs...

Je me gardai de soulever une controverse arithmétique qui eût pu désobliger ce garçon, bon diable en somme, mais qui se nourrissait si facilement, et à peu près uniquement, d'illusions.

A la Scala, pour la réouverture de 1901, j'eus encore une série brillante avec deux petits bijoux de Paul Marinier : Ah ! la jolie saison, et l'Arrivée du Tzar ; puis vinrent : la Lettre du déserteur, Repopuli, repopulons ! La Légende des fraises, Dans ton lit, Visite au salon et la Lettre du prisonnier Boër.

A cette époque un auteur, ayant remarqué que je commençais à me personnaliser par mes gestes, entreprit de faire une chanson qui me permit de les utiliser. Il l'appela Tes mains... et ce fut une veste remarquable. Une veste, pour les mains, c'est peut-être un contresens vestimentaire mais, du point de vue qui m'intéressait, n'y avait-il pas là, déjà, l'embryon de ces Mains de femmes qui devaient, quatre ans plus tard, faire le tour de France, sinon d'Europe... pour ne pas aller trop loin...

1902 !

Quelle année cela fut pour moi ! et quels souvenirs elle grava dans ma carrière.

A force de chercher un répertoire qui me satisfît complètement, j'avais enfin trouvé de précieux collaborateurs, qui me soumettaient leurs idées avant d'en réaliser définitivement la mise au point ; il nous arrivait ainsi de travailler souvent ensemble, dans la plus parfaite et la plus utile harmonie, dirai-je, puisqu'il s'agit surtout des musiques.

Je me suis toujours, tu le sais, intéressé aux airs de mes chansons. Petit à petit, j'en ai même découvert quelques-uns, qui me semblaient pouvoir plaire plus particulièrement ; je demandais alors à l'un de mes fournisseurs — Paul Marinier le plus souvent — de m'adapter des paroles à la musique que j'avais retenue. C'est de cette façon, notamment, que je m'étais antérieurement fait faire, déjà, La Polka des English, après avoir entendu la joyeuse Polka des Clowns.

De même — et pour des motifs identiques — il m'arrivait, en étudiant une chanson, de meubler certaines «rentrées» et quelques ritournelles, soit par un mot, une petite blague que j'ajoutais à cet endroit sans paroles, soit, un peu plus tard, par un geste approprié.

Cette année-là, avant mon départ pour la province, Christiné m'avait soumis une musique dont je m'étais

trouvé littéralement emballé ; elle me resta presque tout de suite en mémoire, ce qui me permit de supposer qu'elle serait à son tour rapidement populaire.

J'eus l'occasion de répéter plusieurs fois les couplets que Trébitsch avait mis sur cette amusante mélodie, intitulée Polka des trottins. Déjà, au piano, j'avais remarqué dans le refrain certains temps agréablement meublés par Christiné avec de plaisantes notes de rappel ; tu te souviens :

Gentils trottins, ouvrez les yeux...

Prenez bien garde aux vieux messieurs...

Après chacun de ces deux vers, se trouvaient deux petites notes du plus joyeux effet ; mais, lorsque je répétais à l'orchestre, elles passaient à la partie de clarinette, donnant, coup sur coup, deux « coin-coin » plus réjouissants encore.

C'est pour occuper le temps de ces deux « coin-coin » et pour les appuyer, puisqu'ils étaient drôles, que je pensai un jour à les accompagner par des gestes amusants de trottins. Comme, pour les répétitions, je n'étais qu'en veston, j'esquissai simplement ce petit mouvement de la main en arrière, et j'ai si souvent employé depuis, et qui semble retrousser brusquement une robe trop longue. (On pouvait à l'époque se permettre de tels mouvements ; ce serait difficile aujourd'hui, pour ne pas dire impossible.)

Ce léger mouvement, à peine dessiné encore, m'avait paru amuser beaucoup les musiciens de l'orchestre, si bien que lorsque je créai la chanson au Casino de Lyon, je plaçai mon petit geste à tous les refrains. Il eut tout de suite un succès considérable, plusieurs fois, même, par la suite, je remarquai des spectateurs qui, à cet endroit de la musique, faisaient machinalement le même mouvement que moi...

C'est de là, et de là seulement, que date mon interprétation des « chansons de trottins », tant pour le choix des sujets que j'ai recherchés, que pour les gestes qu'ils me permirent d'utiliser.

— En somme, c'est surtout du moment où tu lanças des types de trottins que date ton grand succès ?

— Mon Dieu, oui ! Que veux-tu, maman avait été modiste, et il est probable qu'un certain atavisme me disposait plus spécialement à imiter les gestes de la fillette qui porte un carton à chapeau, ou qui déambule au pas de course sur les grands boulevards.

Aujourd'hui, l'importance de mon tour de ceinture ne me permet plus guère ces attitudes ; alors, au lieu d'imiter les trottins, je représente les vieux beaux qui les suivent... Ça ne sort pas de la famille, et ça amuse toujours le public.

La Polka des trottins, je ne te l'apprends pas, fut un très gros succès, que l'on fredonna bientôt dans les ateliers, au coin des rues, partout enfin où les fauvettes populaires trouvaient l'occasion de chanter.

A la Scala, où je la rapportai de Lyon, elle me fut réclamée chaque soir pendant près de six mois, jusqu'à ce que j'ai lancé le triomphal Printemps chante, qui lui succéda dans mon répertoire.

Entre temps, j'avais créé, avec la même veine, Petite femme honnête, de Christiné ; Un gâs qu'a perdu l'esprit, de Gaston Couté ; Pleure pas pour ça, C'est pour les pauvres et Le verger de Mme Humbert, chef-d'œuvre montmartrois de Dominique Bonnaud, que l'on pourrait presque reprendre aujourd'hui au sujet de la Gazette du franc.

Le Printemps chante marqua pour moi un nouveau pas dans mon ascension. Les paroles et la musique en étaient de l'exquis Paul Marinier, que je considère depuis longtemps, non pas comme le prince, mais comme le roi des chansonniers. A la fois auteur et compositeur, spirituel en diable, avec un sens inné du rythme et de l'effet comique il a toujours brillamment tenu le milieu entre le cabaret et le café-concert ;

quel dommage qu'il n'ait pas été plus ambitieux, il nous aurait certainement donné bien d'autres grandes choses...

Par exemple, il a un défaut capital : il est négligent, et ne répond pas aux lettres.

— A qui le dis-tu !

[À propos de Viens Poupoule]

— Comme tu le vois, l'autorité de mon tour de chant ne faisait qu'augmenter, et elle allait recevoir une consécration définitive et étourdissante avec Viens, Poupoule. Cette chanson, bien que particulièrement heureuse, a cependant une histoire :

Depuis longtemps, je te l'ai expliqué, j'avais pris l'habitude de guetter, comme à l'affût, les jolies musiques sur lesquelles il me semblait qu'on pût écrire des paroles pour moi...

Or, à la Scala, avant mon tour, passait une danseuse : Adrienne Larive, dont les airs étaient généralement des mieux choisis. Plusieurs fois déjà, en attendant le moment d'entrer en scène, j'avais précisément remarqué un refrain de guinguette sur lequel elle faisait un pas fantaisiste, et qui s'accompagnait à certains endroits, ainsi que dans la Polka des trottins, d'un « coin-coin » de clarinette fort amusant.

Je finis bientôt par connaître par coeur cette joyeuse ritournelle, que je chantonnais à mon insu derrière les portants. A l'obsession qu'elle créait pour moi, je ne doutais pas qu'on pût risquer d'en faire une chanson à succès, et je me décidai à demander à ma camarade :

— Qu'est-ce- donc que cette musique ?

— Un air allemand, très populaire là-bas, me dit-elle ; ça s'intitule Kom Karoline.

Parmi les éditeurs que je connaissais maintenant, l'un d'eux, Mr Mérot, faisait — je le savais — de fréquents échanges de musique avec Berlin. Je lui parlai de celle-ci :

— Il faut que vous tâchiez de ma la procurer ! lui suggérai-je.

Quelques jours plus tard, il vint m'annoncer :

— J'ai votre affaire... J'ai pu l'obtenir contre deux rousselettes de votre répertoire.

Tout de suite, nous voulûmes faire traduire les paroles en français, mais ça ne donnait absolument rien : « Viens, Caroline » ne nous disait décidément pas grand-chose... Le « viens » m'amusait, mais ce nom de « Caroline » semblait trop dur.

J'en parlai à Christiné, qui travaillait alors régulièrement pour moi, et qui devait arranger la musique... si l'on arrivait à mettre la chanson debout.

Ensemble, nous avons, pendant des semaines, fouillé le calendrier pour y découvrir un nom. Aucun ne nous donnait ce que nous cherchions, même pas les « Viens, Lisette, Ninette, Musette »... que nous essayâmes tout à tour. Cela nous parut mièvre, quelconque... Et je ne te parle pas, bien entendu, des folles découvertes que nous fîmes en essayant « Viens Amélie », « Viens Virginie », « Viens Euphrasie », et autres Mélanies !...

Or, un jour qu'après la matinée dominicale nous devisions dans le hall de la Scala, ce fut un homme du peuple qui — sans s'en douter, le brave bougre — nous donna le mot tant désiré... Oui, un joyeux ouvrier,

descendant des galeries, pressait sa femme, plus indolente :

— Allons, appelait-il, viens poupoule ! Viens !...

Je regardai brusquement Christiné ; ensemble nous nous écriâmes :

— Ça y est !...

Aussitôt, fredonnant tous les deux notre musique, nous nous mettons à crier comme des perdus : «Viens, poupoule, viens, poupoule, viens !...» et nous voilà partis à bâtir la chanson...

Jamais je n'ai vu, ni connu un tel emballement au travail... La réunion de ce «Viens» et de ce «poupoule», que déjà je m'appliquais à dire en gonflant les joues, nous sembla d'un effet irrésistible. Je crois bien, du reste, que c'est ce qui resta tout de suite dans l'esprit du public.

Pour éviter la monotonie résultant d'un unique refrain, surtout si facile à retenir, je proposai de varier les types à chaque couplet.

A tout seigneur, tout honneur... Le premier fut dédié au sympathique ouvrier anonyme qui nous avait permis de trouver notre idée, et tu vois que tout y est bien :

Le sam'di soir, après l'turbin...
l'ouvrier parisien
dit à sa femm' : comme dessert,
j'te paie l'café-concert...

Viens poupoule ! Viens poupoule !
Viens !...
quand l'entends des chansons
ça m'rend tout polisson...
Comme autres tableaux populaires, nous ajoutâmes un bal de dimanche dans les
guinguettes au bord de l'eau, le repos familial d'un brave sergent de ville...
«les jeunes mariés, très amoureux,
qui... vien'nt de rentrer chez eux»...
puis :
«deux vieux époux tout tremblotants
mariant leurs p'tits enfants»...
et, enfin :
«un député, tout frais nommé
invitant sa moitié
à v'nir entendre un grand discours
qu'il prononçait l' mêm' jour»...

Christiné, avec la collaboration de Trébitsch, réussit parfaitement le tout, de même qu'il arrangea de très heureuse façon la musique d'Adolf Spahn, pour lui donner une allure plus nettement populaire.

Par une curieuse coïncidence, bien faite pour renforcer mon espoir si j'avais cru devoir douter c'est le jour même de mon trentième anniversaire que je créai cette chanson, le plus incontestable triomphe de toute ma carrière, le 18 novembre 1892. (*)

(*) 1902 ! - Un exemple, parmi plusieurs, des erreurs de date dans ces Mémoires (note de l'éditeur)

— Ce fut pour toi un bien joli cadeau, ainsi d'ailleurs que pour tes auditeurs de la Scala...

— D'après mon engagement, c'est en effet à la Scala que j'aurais dû être à cette date, mais l'excellente

Mme Marchand m'avait demandé de faire exceptionnellement, deux semaines dans la «maison d'en face» comme nous disions, du 5 au 27 novembre. En réalité, Viens poupoule fut donc créée à l'Eldorado...

C'est à cette chanson que je dois le grand départ de ma fortune artistique.

Pendant quatre ans, partout, je me suis vu obligé de la chanter. Seulement, sans vouloir paraître ingrat, elle finissait par me lasser : elle était en effet trop facile à retenir, et je ne cessais de l'entendre seriner chaque jour à tous les coins de rue, par tous les amateurs de France et de Navarre...

Comme genre de succès je préfère, en ce qui me concerne, Le Printemps chante et Cousine qui n'étaient pas si aisément à portée de toutes les mémoires populaires, et où je pouvais trouver des effets plus personnels.

Pendant la guerre, un des mes neveux m'écrivit : «Tu sais que nous entendons, en face de nous, des boches chanter «Viens poupoule» !

Je ne voulais pas le croire tout d'abord, et je supposais qu'ils fredonnaient tout simplement leur Kom Karoline national. Mais d'autres témoignages, non moins précis m'obligèrent à me rendre à l'évidence : Kom Karoline était bien retournée dans sa patrie d'origine, mais avec nos paroles françaises, que les foules allemandes s'étaient empressées d'accaparer... Il a toujours fallu qu'ils nous prennent quelque chose !

— N'avais-tu pas interprété toi-même cette chanson en Allemagne ?

— Non, car je n'ai jamais voulu y chanter ; je crois même bien, des grandes vedettes françaises, être le seul artiste dans ce cas... Pur sentiment personnel d'ailleurs, car des offres tentantes m'y furent souvent faites, surtout à ce moment de mon succès à la Scala.

Aussi, tu comprendras que je n'oublie pas ce que je dois à Viens poupoule !

Je me trouvais à expiration de contrat avec Mme Marchand ; après ce triomphe — je ne puis guère employer d'autre mot — elle me réengagea pour deux ans, à des appointements doubles : quinze cents francs par mois, et l'accroissement proportionnel fut au moins aussi fort en province, où je touchais maintenant régulièrement plus de cent francs par jour.

Certains trouveront peut-être que j'étales trop complaisamment les chiffres de ces cachets ; tu penses bien que ce n'est pas là le témoignage d'un vain et trop facile orgueil. Il m'a semblé, au contraire, pour ceux qui voudraient bien s'intéresser à la marche ascendante de mes efforts et de mon succès, qu'il y aurait lieu à d'amusantes comparaisons dans la progression financière dont m'a payé la réussite. Du reste le public me semble avoir toujours témoigné d'une vive curiosité pour de telles questions. Aujourd'hui, bien sûr, où l'on fait tant de choses à l'américaine, depuis le vol jusqu'aux bas, on classe un homme d'après le chiffre de ses revenus, en déclarant, à la mode de New-York : «il vaut tant» ! De ce point de vue, qui néglige les qualités individuelles, l'appréciation perd évidemment de son intérêt, et je ne m'y arrête jamais...

Il me souvient cependant d'un magazine qui, en 1912, étalait un «tableau comparatif des gros cachets» ; j'eus l'honneur, aussi insigne qu'inattendu, d'y figurer aux côtés de Caruso (12,500 francs), Félicia Litvinne (6,000), Sarah Bernhardt (5,000), Kübelik (3,000)... Tu vois qu'avec mes 1,500 francs de l'Eldorado de Nice, j'arrivais encore loin de ces illustres gloires, et ce n'était d'ailleurs que justice !...

Après Viens, poupoule je n'eus plus besoin de réclamer pour qu'on mît mon portrait sur les chansons. Les éditeurs le collaient partout, même sur des œuvres que je n'avais jamais chantées mais dont, paraît-il, cette petite supercherie facilitait la vente.

Ainsi, des milliers d'exemplaires circulèrent en France, voire hors de France, avec mon nom et mes traits. C'est ce qui contribua le plus à me faire connaître partout, et qui donna, même à ceux qui m'avaient ignoré jusque-là, le désir d'entendre, non pas Mayol peut-être, mais le créateur de Viens, poupoule, ce succès populaire entre tous...

— Il s'en donc vendu beaucoup ?

— Juges-en : le commerce des formats, seul, a rapporté à l'éditeur plus de 150,000 francs !

— Un beau chiffre pour l'époque ?

— Le plus brillant résultat du même genre jusqu'alors : En r'venant de la r'vue, avait produit 75,000 francs...

Viens, poupoule, en dehors de tout ce que je lui dois, m'a valu un jour une consécration amusante :

A la Scala, alors que je chantai depuis dix-huit mois ce refrain fameux, on vint me prévenir qu'un groupe de messieurs, chargés d'une énorme gerbe de fleurs, demandaient à me parler. Un peu surpris tout d'abord, je réclamai quelques précisions.

— Je crois, me dit le groom, que c'est une délégation de peintres en bâtiments.

Je comprenais de moins en moins ; mais le meilleur moyen de me faire expliquer les choses, était de recevoir ces braves gens : je m'y déclarai donc prêt, et quelques secondes plus tard, je les accueillais dans ma loge.

L'un deux me remit, effectivement, une magnifique pyramide fleurie, abondamment fournie de muguet, et me dit :

— Monsieur Mayol, une vieille histoire que nous racontèrent nos grands' pères affirme que, pour notre corporation, les chansons exercent une influence sur le rendement du travail... Tous les peintres chantent pendant l'ouvrage et, naturellement, leur coup de pinceau marque le rythme de l'air qu'ils ont choisi... Et ils prennent toujours les succès en vogue...

«En vertu de ce très ancien usage, jusqu'ici, nos ouvriers allaient beaucoup moins vite, parce qu'ils chantaient, en s'accompagnant en mesure : La Valse bleue... Amoureuse et autres lenteurs mélodiques.

«Or, depuis que vous avez lancé Viens, poupoule, ils n'ont plus que ce joyeux refrain à la bouche et au bout du pinceau, et je vous jure que la besogne s'en ressent ! Notre personnel rattrape enfin le temps perdu ; comme c'est, en somme, à vous que nous le devons, nous sommes venus vous en témoigner notre gratitude...

Je ne pus m'empêcher de rire aux éclats, et je remerciai ces braves gens de leur geste, à la fois amusant et naïf, mais qui m'avait causé le plus vif plaisir.

Je doute fort que ma bonne camarade Paulette Darty, qui triomphait alors à la Scala avec les valse chantées, fort à la mode depuis quelque temps, se fût amusée comme moi de la chose. Je me gardai d'ailleurs de la lui raconter, afin de ne faire à cette délicieuse enfant «nulle peine, même légère», d'autant plus que j'ai toujours eu pour elle la plus affectueuse admiration...

Quand je l'entends, je me crois transporté tout là-bas au cap Brun, dans le jardin du Clos, tranquille sur ma chaise longue, sous les arbres, bercé par la douce chanson des flots : les murmures d'un ruisseau, un

gazouillis d'oiselets, la brise dans les mimosas, ma toute petite nièce qui m'appelle... Paulette Darty a tout cela dans la voix et, si j'étais malade, je voudrais qu'elle chantât près de moi ; je suis, sûr qu'alors je ne souffrirais plus...

Que de blessés a-t-elle dû guérir dans les hôpitaux, pendant la guerre, avec le doux et frais murmure de ses notes grisantes...

Ces sentiments de bonne camaraderie, dont je m'efforçais de témoigner auprès de tous ceux qui m'en semblaient dignes, je ne les ai pas toujours rencontrés en ce qui me concerne. A la joie que me donna ma complète réussite après Viens, poupoule, se mêla bientôt, hélas, l'amertume de la calomnie.

Sans que je puisse deviner d'où cela partit, des bruits étranges commencèrent, vers la même époque, à circuler autour de mon nom, à propos de tout et à propos de rien. On se mit à me prêter des mœurs étranges, en chuchotant d'abord sous le manteau, puis plus librement. Bien que ce fussent encore des allusions discrètes, des insinuations à peine audacieuses, et bien éloignées en tout cas de ce que l'on a osé depuis, je ne pus m'empêcher d'en être très ému, et je m'en ouvris à Mme Marchand, ma bonne directrice :

— Laissez donc cela, me conseilla-t-elle... C'est un des petits côtés de la popularité à quoi vous atteignez maintenant ; rançon en quelque sorte, de votre gloire naissante... Vous n'êtes pas le premier à qui cela arrive... Il est même à craindre que vous ne soyez pas le dernier !... En attendant, prenez la chose plus philosophiquement : on parle de vous ? on vous cherche des défauts, voire des vices ? C'est la preuve incontestable que vous existez !... D'autre part, à Paris, vous savez, on ne déteste pas les moutons à cinq pattes... Il faut parfois paraître un peu phénomène pour arriver... Et cependant, quand un être s'élève sur l'échelle de la vie, vous n'empêchez pas ceux qui demeurent en bas de rager et des grogner...

J'écoutai d'abord la digne femme ; la noblesse de son cœur l'empêchait de croire aux méchants, aux jaloux... Et voilà encore ce qu'on a parfois besoin d'apprendre de Paris : les envieux, les diffamateurs ! Plus tard, lorsque je vis représenter le Chantecler d'Edmond Rostand, tout cela me revint en mémoire à la fameuse scène des Crapauds : «Je bave, il bave... nous bavons...»

Malheureusement, j'avais eu le tort, sur les conseils de ma directrice, de ne pas réagir tout de suite ; quand je voulus le faire, il était trop tard.

— Laissez donc aller ! me répétait-elle ; si vous protestez, vous semblerez donner de l'importance aux détracteurs, et ils s'empresseront de renchérir... Traitez-les donc par le mépris !

Quoi qu'elle en pensât, c'est le contraire qui se produisit ; le dédain que j'affichais fut pris sans doute pour de la faiblesse, dont on ne tarda pas à faire un aveu tacite de toutes les horreurs que se colportaient sur mon compte ; et il me fut, ensuite, impossible d'y mettre un frein. Oh ! Remarque bien que nul mieux que moi ne souffre la critique et n'entend la raillerie, sous réserve, toutefois, que la satire demeure de bon ton.

Ainsi que m'y engageait Mme Marchand qui, femme du meilleur monde, ne soupçonnait pas de telles vilénies, je traitai donc d'abord les choses par le dédain. Modifiant, à peine, le proverbe arabe, je haussais les épaules, en pensant : «les cabots aboient...» sans aller plus loin, cependant, car je n'ai rien de la caravane ; mais je passais tout de même... Comme dit la gent populaire, que j'aime tant : on n'est pas louis d'or, on ne peut pas plaire à tout le monde !

Le fait que cette montée d'ignominies coïncida avec le moment précis où j'accédai au grand succès m'obligea à n'y voir que le fiel de certains envieux, à qui peut-être la chance avait moins souri, ou qui, plus simplement, ne pouvaient s'en prendre qu'à eux de demeurer des ratés. Je laissai donc aller...

Seulement, comme toujours en pareil cas, mon dédaigneux silence permit trop facilement aux mauvais bruits de se répandre. Le Basile de Beaumarchais avait bigrement raison, quand il disait : «Calomniez, il en restera toujours quelque chose» !... Il en resta si bien quelque chose que ce devint une plaisanterie courante, parce que commode, de faire à ces racontars des allusions publiques. De prétendus chansonniers, même, de ceux du moins à qui l'esprit n'est que parcimonieusement réparti, se précipitèrent sur ce nouvel appât, que leur assurait un providentiel succès de rire devant la malignité publique.

Je partageai ce redoutable honneur avec quelques noms plus notoires que le mien, mais ceci ne me consola point de cela. Tu sais avec quelle ferveur j'ai interprété les œuvres de montmartrois ; c'est à eux que je dois mes premiers succès, autant que la révélation du genre dans lequel je devais m'orienter. Mon répertoire compta souvent comme auteurs Paul Marinier, Dominique Bonnaud, Eugène Lemercier, et quelques autres encore, depuis. Avec tous je suis resté en termes extrêmement affectueux. Eh bien, j'ai été souvent honteux pour le cabaret, où ne devrait compter que le véritable esprit, parisien s'il n'est totalement français, des effets faciles qu'y recherchent de plus en plus maints producteurs qui ne me semblent aller dans les boîtes de la Butte que parce que le caf' conc' est provisoirement paralysé.

Je ne vais pas me risquer, tu le penses bien, à entreprendre une critique du cabaret, mais je ne suis sans doute pas le seul à déplorer que cet ultime refuge de l'esprit dans le meilleur sens du mot s'accommode trop aisément, depuis quelques années, de plaisanteries chroniques d'un goût plus que douteux, où la véritable satire n'a, hélas, plus grand chose à voir.

Ceux qui ne trouvent pas dans leur crû l'idée originale ou le trait amusant qui fustige les mœurs ou les gens du jour, d'une façon toujours délicate : celle qui ne frappe qu'avec une fleur, sont tombés à bras raccourcis sur cinq ou six lieux communs qu'ils se bornent à présenter à toutes les sauces, sans y rien changer ou presque. La médisance du goût le plus bas semble vraiment constituer parfois l'unique ressource de leur imagination ; et le Français, dit-on, est le peuple le plus spirituel du monde !

Autrefois, les cheveux de Pelletan, la gaîté de Brisson, l'âge de Sarah Bernhardt, les appas de Jeanne Bloch et quelques allusions faciles autant qu'injurieusement blessantes sur ce pauvre de Max et sur moi, constituaient le fond de tiroir de certains revuistes et que quelques simili-chansonniers. Ils pouvaient modifier les airs, la construction de la phrase, confier à d'autres interprètes le soin de débiter leurs textes, les plaisanteries n'en demeuraient pas moins les mêmes, ordinairement trop grasses, malsonnantes et, pour la plupart des cas, d'un notoire mauvais goût, sinon d'une inutile et sottise méchanceté.

Si bien que de semblables allusions sont progressivement devenues d'un effet à peu près certain, sur un public disposé à s'amuser de peu ; aussi n'a-t-on pas manqué de les perpétuer, en les reportant, au fur et à mesure du besoin, sur des personnalités plus proches de nous.

Les traits dont on accablait Pelletan servent maintenant pour Rappoport ; ceux qu'on appliquait à Sarah Bernhardt ou à Jeanne Bloch sont respectivement dévolus, depuis, à Cécile Sorel, à Mistinguett ou à Félicia Litvine, Cora Laparcerie et quelques autres. Le jeune Maurice Rostand a hérité pour sa part les sornettes dont on nous chargeait tout d'abord, de Max et moi.

Ces procédés interchangeables ont évidemment bien des avantages, puisqu'à plusieurs années de distance, ils permettent à des anciens un peu fatigués de réutiliser leurs stocks périmés, et qu'ils offrent aux plus jeunes — ceux d'aujourd'hui, qui ont toutes les audaces, voire les plus cyniques — d'obtenir un effet facile et à peu près sûr en s'attaquant à ces rituelles têtes de Turcs que l'on a ainsi peu à peu imposées au public.

Il est parfois amusant de constater l'attitude de ces petits esprits quand l'un des intéressés se trouve dans

la salle : on change un simple nom, en modifiant au besoin un deux vers ; ainsi n'a-t-on pas l'air de parler de celui qui vous écoute. Ils oublient seulement que leur chanson est presque toujours imprimée, ce qui aggrave le cas !

Plusieurs fois il m'est arrivé de dire à d'excellents camarades :

— Pourquoi changes-tu mon nom, puisque d'habitude c'est moi que tu cites ? J'étais justement venu pour entendre ça ; tu me privas d'un plaisir !

Que l'on n'aille pas croire, surtout, que j'englobe dans les réflexions toute la corporation des chansonniers, à qui je dois beaucoup, et où je compte tant de sympathies ; je ne vise que certains sujets — et de mauvais sujets, même — qui n'ont d'esprit que le nom, d'autre talent que la prétention qu'ils affichent. Parmi mes meilleurs amis de Montmartre il en est qui, utilisant la raillerie à la mode, m'ont lancé eux aussi quelques traits ; mais leurs trouvailles étaient généralement si drôles que j'ai toujours été le premier à en rire.

Citer les quelques noms de ceux qui témoignèrent ainsi de leur finesse et de leur bon goût serait malheureusement risquer de préciser les autres, à qui je n'entends faire aucune publicité. C'est à dessein que j'emploie ce dernier mot : ceux qui m'ont le plus abîmé, qui persistent encore à le faire, soutiennent qu'ils m'assurent ainsi une réclame dont je ne puis que profiter.

Eh bien, dût-on trouver que je manque de modestie, je soutiens, moi, le contraire. Si mes efforts, depuis trente-cinq ans, n'avaient pas donné les heureux résultats qu'ils m'ont valu, si mon nom de Mayol n'était jamais devenu plus reluisant que celui de «Ludovic», il est bien certain qu'on ne s'en fût jamais servi dans les chansons !

La gloire des uns, la popularité des autres, ont rapidement incité les esprits paresseux, ou anémiques, à s'emparer de noms bien connus pour affecter d'y aiguïser une verve absente. Castigat ridendo mores, a-t-on dit ; appartient-il donc à la malignité d'une seule corporation de prétendre régenter la vie privée des autres ? Car, enfin, un artiste ne saurait avoir à répondre devant la clientèle que de ses actes publics, strictement limités à son rôle d'artiste ! Va-t-on le morigéner sur la façon dont il élabore les menus de sa table ? ou sur la couleur de ses gilets de flanelle ? Hormis nos rapports professionnels avec les contemporains, rien de notre existence intime ne peut être revendiqué par des plumitifs en mal de copie, qu'il s'agisse de gazettes ou de couplets ! Pourquoi, d'ailleurs, s'emparer à peu près uniquement de telles chroniques scandaleuses ? A flatter le bas instinct des foules, on obtient, parbleu, des succès de rire automatiques ; mais n'est-il pas d'autres sujets à blaguer ? De la satire, soit, mais pas toujours, et uniquement, des satyres ! Évidemment, la critique est aisée ; l'art serait-il donc encore plus difficile que ne l'affirma Destouches ? Il est vrai qu'on colporte plus volontiers le mal, à quoi la foule donne toujours docilement créance en y prenant un malin plaisir. J'ai rarement entendu ces prétendus moralisateurs célébrer le bien que de grands cœurs comme de Max — sans parler de son immense talent — ont pu répandre autour d'eux. On a, du reste, tellement abusé des procédés contraires, que le ridicule ne tue plus guère en France ; il y a même des gens qui en vivent.

Ayant témoigné d'une excessive patience, j'ai fini un jour par me fâcher. Ce fut le procès de 1910, que j'ai dû tenter à Rip. Beaucoup s'en montrèrent surpris, et lui tout le premier. Or, c'est précisément parce que Rip, homme du monde, auteur plein d'esprit, et du meilleur, pouvait se passer aisément de ces plaisanteries vulgaires que j'ai protesté ; il se diminuait en faisant sien un jeu aussi bas, et ma révolte ne nous déshonorait ni l'un ni l'autre.

Mais alors, pas plus qu'aujourd'hui, ce n'est pas pour défendre ma réputation que j'ai élevé la voix : j'estime ne devoir de justification à personne ; je n'ai pas de comptes en rendre, à qui que ce soit, en ce qui concerne ma vie privée. Je me suis trouvé amené à ne parler qu'en évoquant le succès de Viens, poupoule, je ne pouvais pas passer sous silence les odieuses calomnies qui ont aussitôt suivi ma consécration. J'aime

mieux liquider cette déplorable question, une fois pour toutes, afin de n'avoir plus à y revenir.

D'ailleurs, j'ai de bonnes raisons de croire, s'il y a un public pour ces «Souvenirs», que beaucoup tiendront, légitimement, à savoir ce que j'ai pu penser de toutes ces attaques. Je ne m'intéresse aucunement à l'opinion de ceux qui espéraient trouver entre ces lignes des anecdotes plus ou moins affriolantes. Parmi les autres, toutefois — que je souhaite et espère plus nombreux — j'ai, en tant qu'artiste, des amis et des ennemis ; nul n'admettrait que je parusse escamoter cette controverse.

Enfin, s'il est bon que mes railleurs habituels soient instruits de l'absolu mépris où je les tiens, je veux que mes camarades chansonniers sachent bien que je ne les mélange pas, dans mon appréciation, avec ces «crapauds» dont, j'en suis sûr, ils n'ont jamais approuvé le manque de tact. Je garde à ceux qui le méritent autant d'estime que de sympathie ; ils ne doivent d'ailleurs pas en douter, car je suis toujours trop heureux de prêter mon concours à leurs galas de bienfaisance, ou d'accueillir les chansons qu'ils me proposent. Bien des gens, à ce propos, m'ont dit parfois :

— C'est égal, vous n'avez pas de rancune !

Je n'ai pas à en avoir, car je sais faire la nécessaire différence entre les mauvais et les bons, et il serait injuste que je fisse payer à ceux-ci les méfaits de ceux-là !

Et maintenant, voilà qui est liquidé : je n'y reviendrai pas !

J'ai dit d'un seul trait tout ce que m'inspirait ce sujet, et m'en trouve soulagé, comme on peut l'être d'avoir purifié son corps par un bon bain et de le reposer ensuite dans des draps frais et propres...

Chapitre IX

Jours de gloire

Le succès de Viens, poupoule, qui avait été foudroyant, prit bientôt les proportions d'un triomphe dont, par naturel ricochet, je recueillis personnellement les plus beaux résultats ; Mme Marchand s'en réjouissait encore plus que moi :

— J'espère, me dit-elle un soir, que vous voilà lancé !

— Oui, répondis-je... c'est maintenant qu'il va falloir travailler !

Je considérais en effet que rien ne sert, dans nos milieux, d'atteindre aux plus hauts échelons, si c'est pour en dégringoler aussitôt, plus vite quelquefois qu'on n'y est monté. Le grand Corneille a pu dire, pour les assoiffés d'honneurs et de puissance :

«L'ambition déplaît quand elle est assouvie :

d'une contraire ardeur son ardeur est suivie...»

il ne me paraît pas qu'il en puisse être de même d'un artiste et que, «monté sur le faite il aspire à descendre»... Si haut que l'ait poussé la faveur publique, ce qu'il éprouve, d'abord, c'est l'indicible nécessité de s'y maintenir : orgueil ou reconnaissante dignité ? un peu des deux, sans doute. Hissé sur ce pavois, il s'y trouve en quelque sorte dans la situation d'un élu populaire, qui doit s'efforcer, en exerçant son mandat, de justifier la confiance mise en lui par les suffrages qui l'ont nommé, voire d'en mériter d'autres... Tu me diras qu'en politique il n'en est pas toujours ainsi ? Possible, mais cela sort de notre rayon ! Passons, Passons...

Pour moi, qui aurais pu me contenter de vivre longtemps sur la belle série de succès que venait de couronner Viens, poupoule, je ne me crus pas le droit de me reposer, fût-ce sur de tels lauriers. Je continuai donc à chercher de bonnes chansons et, comme je n'avais maintenant que l'embarras du choix, j'en lançais de nouvelles ne m'imposât plus obligation de changer de répertoire à dates fixes. Je faisais même régulièrement des créations en province, au cours de tous mes déplacements.

Parmi les plus brillantes réussites de cette époque, je dois citer Pardonne !, Souviens-toi, la Combinaise, la poétique et charmant Au clair de la lune de Marinier (toujours !) Et Bessière, le Conservatoire de Mimi Pinson, Penses-tu que ça te réussisse ? C'est des amoureux, Allons, Mademoiselle !, Amours de trottins...

— Car les trottins, maintenant, étaient officiellement entrés dans le domaine de la chanson !

— Hé oui ! Seulement, il m'a fallu faire un choix raisonnable : tu ne t'imagines pas ce qu'on a pu tout de suite en abuser !... Il est même curieux de remarquer combien le Français, spirituel pourtant autant qu'inventif, témoigne parfois d'un instinct purement moutonnier. Dès qu'une oeuvre quelconque a réussi, c'est à qui voudra la refaire ! Pendant un moment, on ne me portait plus que des «Chansons de trottins» ; pour un peu, je n'aurais plus eu que ça à mes programmes ! Je l'ai, heureusement, bien vite compris, et j'ai pu réagir.

Quelle que soit la bienveillante sympathie d'un public, il faut en effet se garder d'en abuser. C'est pourquoi je me suis toujours ingénié à varier les genres, pour la succession des chansons que j'interprétais dans un même tour. Ainsi, en plus des créations que je ne cessais de multiplier, trouvais-je le moyen de me renouveler sans cesse. Je suis sûr que c'est de ce double effort que mes auditeurs m'ont été le plus reconnaissants. J'en ai eu la flatteuse confirmation dans le nombre de soirées pour lesquelles on me fit alors demander.

A cette époque où, pour tant de choses, il en allait si différemment d'aujourd'hui, les soirées étaient plus rares que maintenant, et surtout moins ouvertes, pour les artistes comme pour les auditeurs.

C'étaient véritablement des réunions «mondaines» au sens le plus rigoureusement distingué du mot, tant par la qualité des hôtes que par la sélection des invités. Le tout gardait donc une haute tenue, dont les maîtresses de maison se montraient légitimement jalouses.

Aussi était-ce une délicate consécration pour un interprète que de voir son concours sollicité en de telles réunions, surtout quand il s'agissait, ce qui était mon cas, d'un simple chanteur de café-concert.

Généralement, en effet, on faisait plus volontiers appel à des pensionnaires de l'opéra ou de la Comédie-Française ; ainsi le répertoire gardait-il la même «classe» que les hôtes qui l'accueillaient. Yvette Guilbert,

Paulette Darty, Anna Thibaud, Irène Henri s’y trouvaient cependant fort souvent demandés ; quant aux hommes, c’était plus rare, surtout pour les comiques. Polin, par exemple, n’y chantait qu’en habit noir, n’arborant comme accessoires que son képi et son fameux mouchoir d’ordonnance, à 64 carreaux «ce qui fait, disait-il, qu’on peut se moucher 64 fois avec le même mouchoir, sans que ce soit jamais à la même place !»... Pauvre cher Polin !... Son immense talent, si humain et si fin à la fois, se passait aisément de tous autres artifices et, même dépouillé de son cocasse uniforme de «tourlourou» naïf, même en habit noir, Polin ne perdait rien de sa spirituelle et charmante nature... Son génie comique se suffisait amplement, et lui valait toujours un égal succès.

Certaines de ces soirées donnaient un tel lustre aux artistes qu’on y conviait qu’ils n’y demandaient même pas de cachet ; et je t’assure qu’on n’y perdait cependant pas ! Un jour, par exemple, Mr Bloch, secrétaire d’Arthur Meyer, vint me trouver à la Scala, dans ma loge :

— Voudriez-vous, me dit-il, chanter chez Madeleine Lemaire ?

La délicieuse artiste peintre, dont les fleurs et les fruits — pêches, roses, chrysanthèmes et giroflées, notamment — étaient justement réputés dans le monde entier, avait alors un salon particulièrement coté. Les réunions qu’elle y donnait rassemblaient tout ce que Paris comptait de noms illustres, à des titres divers. Tu peux donc supposer si la proposition me séduisit ; aussi est-ce avec empressement que je répondis :

— Monsieur, ce sera là pour moi un plaisir des plus flatteurs !

— Entendu, je viendrai vous chercher moi-même... Quant au cachet, c’est vous qui le fixerez...

— Croyez bien, affirmai-je sincèrement, que le prix d’un tel honneur demeure très au-dessus de ce que j’aurais pu demander !

Au soir fixé, Mr Bloch vint me prendre en voiture pour me conduire chez Madeleine Lemaire. Dans le petit salon où j’attendais mon tour, je n’avais pas assez d’yeux pour admirer les merveilles qui s’y trouvaient entassées. Enfin le moment arriva où je dus paraître devant les invités... Dans le profond salut qui m’inclina, à mon entrée, je ne remarquai d’abord personne ; à vrai dire, je me sentais ému, troublé, et je n’avais certes pas menti en assurant combien j’appréciais le prix de l’Honneur qu’on me faisait...

En toute prudence, je m’étais heureusement muni d’un lot de chansons spéciales, soigneusement expurgées du moindre mot qui ne fût pas de bonne compagnie. Une gentille œuvrette de Botrel, refrain de pensionnat plus encore que de salon, me servait de début. Dès le second couplet, je pensai m’évanouir de trac et d’émotion... Suivant mon habitude, je m’étais mis à regarder mes auditeurs et au fur et à mesure, je reconnaissais devant moi, à un mètre à peine de distance, autour de Madeleine Lemaire, Sarah Bernhardt et Réjane, Henri Rochefort et le grand Coquelin, Robert de Flers et Arman de Caillavet, François Coppée, Victorien Sardou, la Duchesse d’Uzès, Lucien Guitry... Derrière eux, dissimulés dans la pénombre, se tenaient toute une galerie d’autres personnages que je ne parvenais pas à distinguer, mais qui ne pouvaient manquer d’être pour le moins aussi illustres !

J’avoue que je me trouvai terriblement impressionné : mes mains tremblaient, j’avais la gorge sèche, je menaçais de bafouiller à chaque syllabe ; il me semblait que j’avais envie de pleurer, tant mes nerfs étaient tendus... Je pus cependant parvenir à chanter deux petites choses de Botrel, anodines au possible... Et je ne sais pas trop, vraiment, comment j’en serais sorti si un secours providentiel, inespéré, ne m’était soudain arrivé. Réjane, la grande Réjane, me dit doucement :

— Mais non, mon ami, ne vous mettez pas ainsi à peine ! Chantez-nous donc votre répertoire habituel de café-concert !... Des petites machines ohé, ohé !...

François Coppée, que je n’eusse jamais supposé si folichon, approuva, en riant comme une petite folle :

— C’est cela, oui !... Dites-nous «A la Cabane bambou ! Tiou !»

Il était si drôle en faisant son «tiou !» que je ne pus m’empêcher de rire à mon tour ; j’étais désarmé, et toute mon inquiétude s’envola quand j’attaquai le refrain demandé.

A partir de là, ça marcha très bien ; tu comprends, je me retrouvais chez moi, dans mes meubles ! Je pus même donner mes couplets les plus poivrés, mon brillant auditoire y parut prendre un vif plaisir.

Lorsque je me retirai, Madeleine Lemaire vint elle-même me remercier et me féliciter, en ces termes délicats et choisis dont elle avait le secret. Puis, elle ajouta :

— Je suis confuse que vous n’ayez pas fixé votre cachet ! Vous nous avez fait trop de plaisir pour que je n’insiste pas... Allons, voyons, décidez vous-même...

— Madame, fis-je avec tout le respect que m’inspirait cette exquise artiste, si simple pourtant... de vous, je ne puis accepter qu’une fleur...

Et, vers quatre heures du matin, le fiacre qui me ramenait rue Martel emportait avec moi une œuvre magnifique : un vase de délicieuses roses, que l’on eût crues naturelles. Madeleine Lemaire me l’avait aimablement offert... Ce tableau qui orne maintenant mon salon du Clos Mayol, vaut aujourd’hui, à dire d’experts, quelque chose comme trente mille francs. Tu vois que je n’avais pas perdu ma soirée ! J’eus d’ailleurs bientôt à enregistrer un autre bénéfice supplémentaire, consécutif à cette représentation ; pour curieux et inattendu qu’il fût, il me toucha profondément.

Un après-midi, j’avais pris un fauteuil à la Renaissance pour voir Lucien Guitry jouer l’Adversaire. J’ai toujours adoré le théâtre et, comme je ne pouvais guère y aller le soir, je me rattrapais sur les matinées. Par exemple, je ne demandais jamais de billets de faveur ; je prenais mon coupon au contrôle, comme tout le monde.

Or, au second entr’acte, tandis que je me promenais dans le foyer, je vis s’approcher de moi un de ces rutilants valets de pied, dont Guitry avait meublé tout son théâtre.

— Vous êtes bien monsieur Mayol ? me demanda ce serviteur, en s’inclinant devant moi d’un air parfaitement stylé.

Sur ma réponse affirmative, il me remit une enveloppe fermée qu’il portait sur un plateau d’argent. Puis il se retira, non sans saluée aussi profondément que la première fois.

Assez intrigué, je me hâtai d’ouvrir le mystérieux message. Il contenait une carte, sur laquelle je lus : LUCIEN GUITRY est heureux d’offrir l’hospitalité au grand artiste Mayol.

Un louis de dix francs en or, représentant le prix de ma place, était inclus dans la lettre.

Comme je n’avais pas encore eu l’honneur d’être présenté à ce comédien génial, je ne pus que me borner, durant le troisième acte, à lui témoigner par mes respectueux applaudissements combien j’étais ému de son geste, gracieux encore qu’un peu original, et de lui faire sentir la profonde admiration dans laquelle je le tenais.

— Si bien que ta soirée chez Madeleine Lemaire t’avait, en définitive, rapporté fort exactement 30,010 francs.

— Tout juste ; plus une admirable représentation «gratuite» de l’Adversaire.

Par exemple, tous ces cachets dans les milieux mondains ne donnaient pas toujours d’aussi brillants résultats.

Un jour, on vint me demander d’aller chanter chez l’ambassadeur d’une République Sud-Américaine... que je ne désignerai pas plus précisément (avec les diplomates, on ne sait jamais !). Lorsque j’arrivai dans le salon, où m’avait conduit un attaché fort aimable, je trouvais, en tout et pour tout, exactement quatre messieurs, de noir vêtus, gravement assis, qui me dévisagèrent avec la plus extrême attention...

Après ma première chanson, je n’entendis pas le moindre applaudissement... Surpris, et un peu démonté, j’entonnai néanmoins la seconde, en regardant, comme j’en avais l’habitude, mes étranges auditeurs. Ils ne sourcillaient pas, même aux passages qui, d’ordinaire, déridaient les plus moroses. Je fis donner alors, plus tôt que je ne l’eusse pensé faire, mon grand cheval de bataille Viens, poupoule... Le résultat fut aussi négatif, aussi froid ! Bref, je chantai ainsi huit chansons, au milieu d’une atmosphère lugubre et glaciale. Tu te rends compte dans quel état d’esprit je pouvais me débattre !

Le secrétaire qui m’avait accueilli me fit enfin signe que c’était terminé, et me reconduisit pour me remettre le montant de mon cachet — heureusement des plus appréciables !

— Vous avez fait énormément de plaisir à Son Excellence, me dit-il aimablement.

— Vous êtes fort gentil, ne pus-je m’empêcher de remarquer, mais ces messieurs n’ont pas eu l’air de s’amuser follement !

— C’est que, je dois vous expliquer... ils ne comprennent pas un mot de français...

Je me retins à quatre pour ne pas éclater de rire ; toutefois, je demandai à mon interlocuteur :

— Mais vous, monsieur, qui parlez si correctement notre langue, j’ai eu le regret, hélas, de ne pas vous voir rire davantage !

— Mon Dieu, avoua-t-il, je n’ai le droit de rire que lorsque Son Excellence en a donné le signal... Mais je puis vous assurer que, derrière les portes, la domesticité s’en est payé à cœur joie...

Cela pouvait, à la rigueur, me consoler relativement ; mais je me suis toujours demandé pourquoi ces

braves gens rétribuèrent si généreusement des artistes qu'ils ne pouvaient pas comprendre... Pendant que je te parle des quelques extras qu'il m'arrivait de faire en dehors de mes engagements réguliers, je vais t'en signaler un autre qui prouvera que je n'étais pas toujours uniquement de gros chiffres...

Au moment où je connus le grand succès, un directeur de Troyes me fit demander pour un gala qu'il organisait dans le théâtre-cirque de cette ville.

Il accepta sans discuter les conditions un peu fortes que j'avais demandées — supposant qu'il allait en rabattre — et ma soirée arriva. J'y eus un gros succès et, tandis que le public se retirait, puisque j'étais le dernier numéro inscrit au programme, j'attendis dans ma loge, tout en me déshabillant, que l'on vînt, suivant l'usage, me porter mon cachet ou, du moins, me prier de passer à la caisse.

J'étais déjà prêt depuis un moment sans avoir encore rien vu venir, lorsqu'un certain brouhaha, que je discernai dans le couloir, attira mon attention. Je sortis pour me rendre compte de ce qui se passait... et j'appris que le directeur avait filé par le train de 10 heures 1/2 (le dernier de la journée, naturellement) en emportant, plus naturellement encore, la totalité d'une magnifique recette.

Je puis donc affirmer que Troyes demeure, en France et ailleurs, la ville où j'ai été le moins payé, même en y comprenant les faméliques quarante sous de mes pénibles débuts.

C'est la seule fois dans toute ma carrière, que me soit survenue une telle mésaventure ; si j'en ai connu d'autres, elles me coûtèrent moins cher, ce qui me permit de les trouver plus drôles.

Un jour, par exemple, alors que j'étais en engagement dans une grande ville du Centre, on vint me demander, d'une bourgade voisine, pour une matinée de bienfaisance ; ce sont là des choses que je n'ai jamais refusées :

— Vous n'aurez pas besoin de déranger votre pianiste, me dit aimablement le chef de la délégation ; notre «Société de musique» participera au gala : elle sera trop heureuse, et trop fière, de vous accompagner...

J'arrivai deux heures avant la représentation : l'orchestre, qui m'attendait pour répéter, comprenait : un pianiste, un violon, un piston... et un tambour !

— C'est tout ? m'écriai-je, effaré.

— Oh ! ne craignez rien, fit l'organisateur, vous pouvez y aller ; ils ne sont que quatre, bien sûr, mais ils font du «pétard» comme quarante !

Sur ce point, je constatai bientôt qu'il n'exagérait pas ! On finit cependant par s'arranger : je chantai au piano et, pour ménager les susceptibilités de la «Société» locale, je confiai prudemment quelques rentrées, rares et discrètes, au reste de l'orchestre.

Ces petits incidents, qui mettaient une certaine fantaisie dans mon existence maintenant calme, n'étaient pas de ceux dont on s'inquiète beaucoup. Je devais bientôt en connaître d'autres, plus mouvementés, sans que je pusse ni les prévoir, ni m'en accuser.

En novembre 1903, Numa Blès et Lucien Boyer lancèrent aux «Quat' Z'Arts» une chanson d'actualité qui eut tout de suite à Paris un succès retentissant ; elle commentait le récent mariage de Camille Pelletan, alors Ministre de la Marine depuis près de deux ans, dont l'administration se trouvait âprement discutée. Cette fantaisie s'intitulait «Monsieur et Madame Denise» faisant ainsi allusion au prénom de la jeune épouse.

Cela n'était vraiment pas méchant ; les auteurs, qui avaient déjà fait leurs preuves, s'en tenaient à l'heureux principe qui régissait alors les goûts de Montmartre : s'amuser pour amuser.

Ainsi que cela m'était arrivé à plusieurs reprises, avec les Alliances de Guillaume, ou L'Arrivée du Tzar par exemple, je décidai de mettre à mon programme cette chanson d'une brûlante actualité. Le procédé, jusqu'alors, m'avait toujours réussi.

Je n'eus d'abord pas à m'en plaindre. L'œuvre, si elle était, comme de juste, légèrement irrévérencieuse, demeurait de bon ton et d'une saine gaîté. Elle se chantait sur l'air fameux de Bruant «Belle-ville-Ménilmontant».

A Paris, y a pas longtemps ;

qui donc épousait Pell'tan ?

Quelle est cette femme exquise ?

C'est Denise !

Et, sans le secours d' l'église,

le mêm' jour, au même instant,
qui donc épousait Denise ?
C'est Monsieur Pell'tan
C'est Monsieur Pell'tan !

Tu vois que cela n'avait rien de bien terrible. Je la gardai dans toute ma tournée du Midi ; à Marseille, à Béziers, elle eut un gros succès de gaîté.

Mais à Montpellier, alors que rien ne pouvait me permettre de la redouter, cette pauvre chanson, au milieu de violentes protestations, créa soudain des conflits plus que bruyants, et que les journaux du crû appelèrent «le scandale Pelletan»... Pas moinsse ! On n'a pas peur des mots dans le Midi !

Il est vrai de dire que, pour l'Hérault, je me heurtai à des clans de politique locale, où le Ministre de la Marine comptait, en nombre à peu près égal, des amis résolus et des adversaires irréductibles.

De sorte que le fait seul de prononcer son nom parut, aux uns une injure grave à l'adresse de leur grand homme, et aux autres, une inqualifiable provocation.

Quelques autochtones, qui venaient de m'entendre dans la région, avaient déjà répandu le bruit que mon répertoire comportait une chanson indésirable ; les deux partis ayant tenu à voir de quoi il retournait, la salle se trouva pleine à craquer pour le soir de mes débuts.

Je fus accueilli, comme toujours, avec la plus sympathique bienveillance ; mais dès que j'annonçai le titre de Monsieur et Madame Denise, je sentis — trop tard hélas ! — qu'il y avait de l'orage dans l'air. A peine eus-je prononcé le nom de Pelletan, que des sifflets se firent entendre, Étaient-ils pour ? étaient-ils contre ? je n'eus pas le temps de m'en inquiéter, car d'autres sifflets leur répondirent aussitôt dans tous les coins de la salle. Aux fauteuils d'orchestre, l'ancien maire, chef de la phalange des amis, se démenait comme un beau diable, fortement houspillé, d'ailleurs, par le groupe des adversaires.

Ce braves échevin venait d'être décoré — grâce, disait-on, à Pelletan — ce qui expliquait qu'il se crût obligé à de plus bruyantes protestations.

Les autres, naturellement, virent dans ce geste une excellente occasion de lui manifester leur antipathie, et ce fut un brouhaha indescriptible.

Le plus amusant, c'est que je semblais n'y être pour rien ; les gens se gourmandaient entre eux, échangeant des invectives, voire quelques coups de poings au hasard, exactement comme si je n'eusse pas été sur la scène. Le nom seul de Pelletan les avait, ainsi que dans une simple réunion électorale, dressés soudainement les uns contre les autres. C'est vraiment une belle chose que la politique !

Naturellement, j'avais dû interrompre ma chanson ; mais pour ne pas paraître céder à la cabale, j'enchaînai directement les deux derniers couplets :

Depuis ce grand évén'ment,
qui qui s'fait un tient charmant
devant un' glac' de Venise ?
C'est Denise ;
Pendant c'temps-là, qui qui s'racle
avec un' brosse en chiendent ?
Stupeur, prodige et miracle !
C'est Monsieur Pell'tan,
C'est Monsieur Pell'tan
Bref, ce ménag' fortuné
Est fait pour êtr' chansonné ;
Pour nous il se poétisse
par Denise ;
Il rappell' la fable exquise
d'un' chanson du bon vieux temps :
Monsieur et Madame Denise !
Le ménag' Pell'tan
Le ménag' Pell'tan !

Le retour de ce nom, et de ce prénom, en dépit du caractère anodin des paroles, redoublèrent

l'effervescence ; heureuse, une bonne moitié de la salle applaudissait à tout rompre, ce qui me permit de saluer, et d'attendre la fin de l'orage.

Mais comme, à mesure que les uns applaudissaient, les autres s'empressaient de siffler de plus belle, je me rendis compte que nous n'en sortirions jamais, et je fis signe au chef d'orchestre de m'attaquer, fortissimo, le refrain de Viens, poupoule dont j'avais déjà pu apprécier les vertus calmantes.

Effectivement, dès qu'ils entendirent l'air à la mode, les plus enragés se turent, et je pus continuer mon tour, sans nouvel accroc, avec la conviction que tout était enfin arrangé.

Je me trompais lourdement ; à la sortie, les spectateurs des deux camps s'étaient repris au collet devant le théâtre ; et comme je vins à passer à ce moment-là, une équipe de gens, des étudiants pour la plupart, me fit une ovation fantastique, m'accompagnant jusqu'à mon hôtel. Naturellement, un autre groupe, adverse, leur emboîta le pas en criant tout aussi fort, mais en sens contraire. Il y avait une heure que j'étais rentré chez moi, que le tintamarre durait encore. J'ai bien craint un moment que mon logeur ne me mît à la porte. Le lendemain, après mûres réflexions, ayant consulté des gens pondérés, je décidai que le mieux était de supprimer purement et simplement le motif de ces troubles, c'est-à-dire ma pauvre petite chanson. Au fond, je l'avais nettement vu, ce n'était pas à moi que l'on en avait : les uns désiraient qu'on blaguât Pelletan, et les autres ne le permettaient pas. Tout le mal était là.

S'il y avait eu, comme on le disait déjà dans les cafés de la ville, un «scandale Pelletan», il n'y avait certainement pas eu un scandale Mayol.

Seulement, voilà, ma décision fut aussi mal interprétée par les uns que par les autres, et mon abstention produisit, contre tous mes vœux, exactement le même orage que la veille. Une partie de la salle réclamait la chanson, et le reste hurlait à perdre haleine pour me faire défense de la dire.

Le troisième jour, en arrivant au Casino, j'appris que, par ordre de police, il m'était fait défense de donner les couplets litigieux ; si l'on avait cru, avec cette énergique mesure, apaiser les esprits surchauffés des deux camps, il fallut bien reconnaître que l'on s'était trompé. Ce fut en effet l'occasion d'un chambard de choix : huées, sifflets, cris d'animaux variés, rien n'y manqua, à l'adresse des promoteurs de l'interdiction. Les étudiants, d'ailleurs, ne se tinrent pas pour battus : le lendemain matin, vers 9 heures, ils vinrent me chercher à mon hôtel, et m'entraînèrent avec eux. Dans la rue, on me hissa sur deux épaules, et je dus chanter, en parcourant ainsi la ville, Monsieur et Madame Denise. Sur la magnifique place du Peyrou, toujours porté en triomphe, j'égrenai tous les couplets de la chanson interdite. Louis XIV, sur son cheval, nous regardait pétrifié, et les admirables monuments des XVI^e et XVII^e siècles qui entourent cette admirable esplanade, semblaient, par toutes leurs vieilles fenêtres, bayer de stupéfaction.

Enfin la police, tardivement alertée, vint disperser notre curieuse et innocente manifestation.

Ceci se passait en novembre 1902. Je revins à Montpellier un an plus tard, de l'histoire n'était pas encore oubliée ! Toutefois, s'il y eut quelques tentatives isolées pour troubler la représentation à ce propos, la sagesse générales en eut vite raison.

— Il n'y a pas que dans l'Hérault que de semblables incidents se soient produits ?

— Avec une telle violence, oui. Mais comme c'était là un fief politique, et que l'on fit autour de l'histoire beaucoup plus de bruit qu'elle n'en comportait, le Gouvernement finit, à son tour, par interdire la chanson. C'était vraiment trop d'honneur ! D'autant plus que lorsque la décision en fut prise j'avais, pour ma part, renoncé depuis longtemps à la chanter.

En somme ce fut là, surtout, un événement local. J'ai, en effet, interprété beaucoup d'autres oeuvres d'actualité et maints couplets montmartrois ; où serais-je allé s'il y avait eu chaque fois de semblables protestations !

L'Ambassade d'Angleterre ne s'est pas formalisée pour la Polka des English, ni pour la Polka des Boërs qui suivit, sur la même musique ; non plus que pour l'Arrivée de Kruger à Marseille, trois chansons qui n'étaient pourtant pas précisément tendres pour les Britanniques ! J'eus même la bonne surprise, pendant ma saison aux «Ambassadeurs», de trouver dans un journal anglais un compte-rendu extrêmement élogieux, où l'on disait notamment, sous la signature d'Edith Kenward :

«... mais, naturellement, nous attendions avec impatience Mayol, le favori de Paris, le charmant diseur de chansons. Il possède sans contredit les plus jolies mains que j'aie jamais vues à un homme. Il fait des mouvements gracieux, plaisants à regarder. C'est un connaisseur parfait de la pantomime. Un vif mouvement, une esquisse de pas, et quelques phrases vous ont été expliquées sans mot dire. Sa diction est

tout simplement merveilleuse. Dans ce théâtre en plein air, où souffle le vent, et nullement disposé pour une bonne acoustique, chaque mot de ses chansons s'entend et est compris de n'importe quel spectateur (ce qui ne pourrait se dire pour beaucoup de diseurs et de diseuses)».

Et cependant, à la demande du public, j'avais dû chanter ce soir-là la populaire Polka des English !... De même n'ai-je jamais eu d'histoires au sujet de deux joyeuses satires de Paul Marinier L'Arrivée du Tzar, et Les Alliances de Guillaume ; celle-ci se terminait de cette amusante façon (c'est du trop fameux Kaiser qu'il s'agissait) :

...Voyant ça, nom d'un' pipe
s'est allié, illico
avecque la Princip-
auté de Monaco...
Oh ! Oh ! Oh !
C' pas rigolo...
Si bien qu' les vingt-cinq hommes
de c' pays, résolus,
un beau matin, en somme,
vont nous tomber dessus !
Hu ! Hu ! Hu !
Nous somm's foutus !

Je rappelle ce couplet parce qu'il devient assez piquant en regard des curieuses manifestations qui se déroulent, au moment où je te conte tout cela, dans la Principauté de Monaco...

Enfin, heureusement qu'aucune tribu nègre ne s'est avisée de nous chercher noise à la suite de La Cabane Bambou, et que nul Ethiopien ne s'est imaginé que Marinier et moi pouvions nourrir de noirs desseins à l'égard de sa pigmentation ou même de son habitat...

Quelques mois plus tard, je lançai une adorable fantaisie de ce délicieux pince-sans-rire Vincent Hyspa : Silhouette Présidentielle, qui blaguait aimablement Armand Fallières, alors notre nouveau Président de la République, le plus gros personnage du pays :

"C'est la fleur délicate
des p'tits pois en cravate,
le seul qui fass' la pige
à Venus Callipyge !
Des puissants de la terre
il est mieux bâti, sur le devant,
et sur le derrière
égal'ment !"...

Eh bien, l'Elysée n'a pas bronché ! Et le Protocole n'a manifesté aucune indignation !

Je me suis d'ailleurs toujours étonné de l'excessive émotion qu'avaient soulevée les couplets de Monsieur et Madame Denise ; Pelletan fut — par Excellence, en tant que Ministre — la tête de Turc de son époque. Accommodé à toutes les sauces, dont certaines étaient pourtant exagérément poivrées, il se montra personnellement homme d'esprit, et ne protesta jamais.

Peut-être avait-il des amis trop zélés, ce qui pouvait les rendre dangereux pour celui-là même dont ils prétendaient monopoliser la défense... Beaucoup de nos contemporains eussent sans doute, en d'identiques circonstances, souhaité d'aussi ardents protecteurs... Seulement, ils ne les ont pas toujours trouvés...

Pourquoi, cependant, ces enragés thuriféraires n'ont-ils pas regimbé de même à propos d'innombrables histoires alors en circulation, qui ridiculisaient à qui mieux mieux leur «grand homme» ? Je veux en rappeler une, joyeuse et gaillarde, qui eut à l'époque un vif succès. Elle est loin de se trouver oubliée puisque, à vingt-cinq ans de distance, Léon Treich l'a récemment citée dans sa savoureuse collection d'ana ; à Toulon, d'ailleurs, on en fait encore des gorges chaudes :

Mr Pelletan, alors Ministre de la Marine, et qui n'était pas encore mariée à «Mme Denise» s'en fut un jour,

raconte-t-on, visiter l'escadre, à Toulon ; il avait emmené avec lui une de ses amies. Il explique au Préfet maritime qu'il veut tout voir par lui-même, et qu'il n'a besoin d'être escorté que d'un matelot.

Le voilà qui monte fièrement sur une échelle conduisant au Pont Jeanne-d'Arc, lui en tête, suivi du Préfet puis de la dame, puis le matelot, fermant la marche. Il faisait beaucoup de vent, et le mathurin, fort intéressé, regardait en l'air : «Ah ! Ah ! le superbe point de vue !»... L'Excellence s'aperçoit du manège et, furieux, demande au Préfet de trouver dans l'arsenal du Code une punition exemplaire pour ce marin qui a oublié le respect dû à une femme amie du Ministre. Puis l'inspection continue... Comme tout se passe bien, Pelletan lève toutes les punitions.

— Et celle du matelot ? demande le Préfet.

— Bah ! fait le Ministre, celle-là aussi !

— Tant mieux, ma foi, car je me serais vu obligé de lui appliquer l'article 124 du Code Maritime, lequel dit : «Tout matelot qui aura constaté une fissure par laquelle une voie d'eau peut se produire, qui n'en aura pas rendu compte, et qui n'aura pas cherché à la boucher par ses moyens personnels, sera passible du Conseil de Guerre»...

— Dis-moi, Félix, pour l'année 1903 je trouve, dans tes notes, trace d'un événement dont tu as oublié de me parler, et qui me paraît cependant présenter quelque intérêt...

— ?...

— Je lis sur une coupure du Petit Provençal : «... A l'alcazar, la troupe mimique Adams a créé hier : PARDON ! Pantomime du célèbre chanteur Mayol, partition de Trave et Gérard, dont le succès fut très vif». Mayol, auteur dramatique ? Tu nous avais caché cela !

— Bah ! Péchés de jeunesse !... Comme tout le monde, je m'étais senti mordu de la tarentule de faire jouer quelque chose au théâtre !...

C'est une si puissante sensation que celle de voir s'animer sous ses yeux des idées que l'on a conçues, si banales soient-elles.

Comme la pantomime était à cette époque particulièrement en faveur dans le midi, c'est sur ce genre que je m'arrêtai, d'autant plus naturellement que j'eusse été sans doute parfaitement incapable d'écrire un dialogue de théâtre !

— Quel sujet avais-tu choisi ?

— Tu penses bien que je m'étais jeté sur les milieux de marins, en Bretagne d'abord, puis à Toulon, comme de juste, avec un bal au «Chapeau rouge»...

Le premier tableau faisait défiler une cérémonie bretonne du Pardon ; et le dernier, qui se passait au Cap Brun, montrait l'absolution des péchés de l'innocente victime. Ainsi, du début comme de la fin, se justifiait le titre de Pardon.

Il y avait là, comme bien tu supposes, une Marie-la-Bretonne, un Mathurin, un Patrick, un Jean-Pierre, un Kériadec... Je n'avais pas négligé la mise en scène : dans le deuxième tableau (il y en avait cinq) un voyait un «défilé de pierres précieuses» qui ferait peut-être sourire nos modernes producteurs de music-hall, mais qui me parut à l'époque du plus brillant effet.

«La Matelote», obligatoire en de pareils milieux, figurait au quatrième tableau et, dans celui du début, j'avais profité du retour du Jean-Pierre pour lui faire esquisser, sous couleur de raconter ses voyages, des danses de tous les pays, avec accessoires s'il te plaît ; jusques et y compris la «danse du ventre» qu'il exécutait en se servant de «foulards rapportés d'Algérie» (note de l'auteur).

Tu vois que je faisais bien les choses pour un premier début !

Ce ne devait tout de même pas être si mal que ça puisque, en 1913, dans la revue du Moulin-Rouge, à Paris, j'eus la flatteuse surprise de voir un sketch dramatique présenter notre «Chapeau rouge» de Toulon, où se déroulait fort exactement la même action que j'y avais moi-même placée autrefois, avec cette différence que les auteurs faisaient tuer en scène l'innocente victime à qui, dans ma candeur naïve, j'avais pardonné dix ans plus tôt...

Je n'ai aucune raison de supposer que cette idée ait pu m'être empruntée ; d'ailleurs, mon nom ne figurait à aucun titre dans les programmes de ladite revue.

Puisque nous en sommes revenus à 1913, pour que tu ne m'accuses pas d'oublier quelque chose, je te signale que cette même année je prêtai mon concours à Sainte-Anne, chez les fous... A titre provisoire, et tout à fait exceptionnel, je te prie de le croire.

Ce fut tout de même là une de mes plus fortes impressions : quelques pensionnaires de l'établissement interprétèrent, au début de cette matinée, des chansons comiques ou des scènes dramatiques avec, respectivement, une si joyeuse fantaisie ou un tel élan tragique, qu'il était permis de douter que ces gens fussent vraiment privés de raison...

Tu peux deviner que je me sentais tout de même quelque peu troublé par cette atmosphère, où j'éprouvais autant de crainte que de pitié.

Lorsque mon tour arriva, je puis dire que je connus un très brillant succès, et j'eus beaucoup de mal à quitter la scène : tu penses bien, d'ailleurs, que la plus élémentaire prudence m'engageait à ne rien refuser à l'insistance des habitants du lieu...

Je repensai à cette séance lorsque je vis, quelques années plus tard, représenter au Grand Guignol la pièce hallucinante d'André de Lode Un Concert chez les fous, qui se terminait d'une façon que je n'eusse en rien souhaité le jour où j'y participai moi-même...

— Mais, quelle est cette recette que je trouve sur le même recueil, après le scénario de ta pantomime : «Pour les cheveux» ?

— Oh ! ça, par exemple, je crois bien l'avoir complètement oublié ! Il ne me semble pas du reste que je puisse en avoir beaucoup besoin maintenant.

— Je lis : 1o Laisser infuser une poignée de feuilles d'eucalyptus dans un demi-litre de rhum pendant un mois...

2o Mélanger une petite proportion d'huile de ricin et quinine, 1/10o de litre de pétrole et 1/10o de litre d'eau-de-vie...

«Bien agiter le mélange...

— Je ne me souviens pas de m'être jamais servi d'une telle mixture, car on avait oublié de me dire s'il fallait s'en frotter les cheveux ou si, plus simplement, on devait la boire. Dans le doute j'ai dû préférer m'abstenir...

A moins, encore, que mes cheveux ne soient simplement tombés parce que je les avais mis en contact avec ce liquide complexe ; ça les a dégoûtés, ils sont partis...

C'est en 1904 que je fis ma première tournée, sur les instances pressantes de Charles Baret : cinquante jours, à raison d'une ville par jour ! Je me trouvais extrêmement fatigué quand j'eus fini, et dus prendre une bonne semaine de repos ; je ne l'avais fichtre pas volé !

Cette année-là, j'avais enregistré quelques heureuses créations, notamment Lilas Blanc dont j'ai eu l'occasion de te parler : Le jeune homme et le trottin, C'est une gosse...

En 1905 j'inaugurai, au Palais de Cristal de Marseille, mes premiers 300 francs par jour... Le digne seigneur Pompei, qui présidait toujours aux destinées de cet établissement commençait à s'habituer à mon ascension rémunératrice qu'il semblait maintenant trouver extrêmement naturelle, jugeant sans doute qu'il l'avait toujours prévue... «Oublions le passé !...» dit une valse célèbre, où l'on ajoute même : «Reviens !»...

Une petite aventure amusante marqua ce nouveau séjour dans la cité phocéenne : un ami, m'apercevant à la terrasse du Café Riche, se précipite vers moi :

— Oh ! mon cher, s'écrie-t-il, que je suis donc heureux de te voir... La vogue que tu peux avoir maintenant devient extraordinaire... C'est à qui te fera de la réclame, et je n'ai pas besoin de te dire que tes nombreux amis, dont je me flatte d'être, s'en réjouissent pour toi !...

Comme je le regardai assez curieusement en lui demandant les raisons d'un tel enthousiasme, il continue : «Imagine-toi que Lucien Guitry, qui joue en ce moment au Gymnase, trouve le moyen de lancer ton nom chaque soir dans ses répliques :

«Mayol ! dit-il, le beau Mayol ! etc... et il en raconte, et il en raconte !... Et le public d'applaudir, et de rire, tu penses bien !

Quelque peu surpris, mais ravi au fond, je me précipite au Gymnase pour remercier comme il se devait le grand artiste. Seulement, ce que mon camarade avait totalement oublié de me dire, c'est que la pièce alors à l'affiche n'était autre que le Numa Roumestan d'Alphonse Daudet...

Aussi, l'éminent comédien, tout en me faisant le plus charmant accueil, ne put-il s'empêcher de sourire en

me répondant :

— Mais, cher monsieur, tout ce que je dis est dans mon rôle, rigoureusement...

«Il y a, certes, votre nom plusieurs fois répété... mais c'est à feu Daudet que doit aller votre gratitude, s'il y a lieu...

Il me tendit alors, ouvert à la page qu'il m'indiquait, une brochure, sur laquelle je lus :

— «Mayol !... Allons donc, Mayol !... fini, vidé ! Et dire que l'Opéra donne tous les soirs deux mille francs à ça !

Quel autre que Mayol, le beau Mayol a jamais soupiré la sérénade de Don Juan avec cette délicatesse aérienne, cette passion qui semble d'une libellule amoureuse ? Malheureusement, on ne l'entend plus ; il a beau se dresser sur la pointe des pieds, le cou tendu, filer le son jusqu'au bout en l'accompagnant d'un geste délié de fileuse qui pince sa laine entre deux doigts, rien ne sort, rien ! Paris, qui a la reconnaissance de ses plaisirs passés, applaudit encore, mais ces voix usées, ces figures flétries et trop connues, médailles dont la circulation constante a mangé l'effigie, ne dissiperont pas le brouillard qui plane sur la fête du ministère, malgré les efforts que fait Roumestant pour la ranimer, les bravos d'enthousiasme qu'il jette à voix haute du milieu des habits noirs, les «chut» dont il terrifie à deux salons de distance les gens que essayent de causer, et circulent alors, muets comme des spectres sous le splendide éclairage, changeant de place avec précaution pour se distraire, le dos rond, les bras en balancier ou tombent anéantis sur des sièges bas, le claque ballant entre les jambes, hébété, la figure vide...»

Je ne crus pas devoir pousser plus loin la lecture. Évidemment mon nom se trouvait bien dans l'ouvrage — mais ne se trouvait-il pas également à Bordeaux, sur la boutique d'un marchand de «fruits secs» ? — et Alphonse Daudet l'avait écrit à une époque où nul ne songeait à ma possible vocation artistique, pas même mes parents, puisque j'avais alors à peine trois ans...

D'ailleurs il ne me fallut pas tant de réflexion pour comprendre que la «libellule amoureuse», les «gestes de fileuse» et, même «la voix usée et la figure flétrie» ne pouvaient guère s'appliquer à moi. Enfin, j'étais loin de gagner 2,000 francs par jour, voire même de les espérer ! Et, surtout, je n'avais jamais chanté à l'Opéra !

J'en fus quitte pour acheter Numa Roumestan en sortant du Gymnase et, pendant que j'y étais, je fis emplette de toutes les oeuvres d'Alphonse Daudet, pour le cas où mon patronyme s'y fût encore retrouvé. Mais la tirade que je venais de lire m'attrista comme un inquiétant présage...

Tu vois, cependant, si l'on peut facilement se tromper dans ce que l'on suppose être une manifestation de sa propre gloire !

Quelques semaines plus tard, j'en eus un autre témoignage à Montpellier, où bien des choses, décidément, semblaient devoir marquer mes souvenirs...

Une tournée de Paulus — la dernière, hélas ! du grand chanteur populaire — était annoncée pour un peu plus tard. Le jour de mes débuts, comme je venais de répéter avec l'orchestre, un inconnu s'approcha de moi en disant fort courtoisement :

— Permettez-moi, monsieur, de vous saluer, il y a si longtemps que je vous ai applaudi pour la première fois... Vous n'avez pas beaucoup changé... et je sais que vos succès n'ont fait qu'augmenter.

— Très flatté, monsieur, répondis-je. Mais, «bien longtemps» me paraît peut-être un peu excessif...

— Oh ! il y a sûrement trente ans, pour le moins !

J'en avais alors trente-deux ! Tu penses si j'écarquillais de grands yeux ; mais mon interlocuteur, pour bien montrer qu'il ne se trompait pas, ajouta sur un ton péremptoire :

— Vous êtes bien Paulus, n'est-ce pas ?

Il me sembla tomber du haut de mes illusions... Néanmoins, souriant de la méprise — qui, question d'âge à part, demeurerait flatteuse pour moi — je répondis audacieusement, non sans quelque ironie :

— Non, monsieur, je ne suis pas Paulus, je ne suis que son fils...

Mais, comme il ne voulait pas démordre, il répondit, têtue :

— Je suis certainement très heureux, monsieur, et je ne manquerai pas, lorsqu'il va passer chez nous, de venir applaudir monsieur votre père...

Un peu déçu tout de même, je risquai :

— Mais, ce soir, monsieur, Mayol chante encore !...

Et j'insistai :

«C'est même la dernière représentation de Mayol !...

Alors le vieux monsieur se redressa, me regarda dans les yeux d'un air presque offensé, et demanda d'un air dédaigneux, impossible à rendre :

— Mayol ? Qué qu' c'est qu' ça ?...

Vanitas vanitatum !...

C'est de la même façon qu'à Toulouse, où le public est sceptique par définition, je rencontrai, quelque temps plus tard, un titi du pays en contemplation devant les affiches où, entre des lithos de Sem et de Barrère, mon nom s'étalait en lettres d'un pied de hauteur.

Toujours, curieux de connaître l'opinion de mes auditeurs éventuels, je m'approchai du jeune homme :

— Et alors, le demandai-je, vous viendrez, ce soir, entendre Mayol ?

— Peuh ! me dit-il d'un air détaché, ça fait plusieurs fois qu'il passe ici, et je ne lui trouve rien d'épatant...

Comme mon dernier séjour à Toulouse remontait à près de deux ans, je m'étonnai un peu mais, en faisant bavarder cet aimable indigène, je compris que bien des imitateurs — il en pullulait à cette époque — avaient dû se faire, à mon détriment une réclame facile autant que déloyale. Tu connais le truc ; on met tous petits caractères sur l'affiche :

"X... imitateur de...

et au-dessous, en énormes majuscules :

«MAYOL"

Le tour est joué, et le public aussi.

Comme j'avais déjà eu maintes fois à me plaindre de semblables pratiques, je ne pus m'empêcher de répondre à cet amateur désabusé :

— Dites-moi, mon ami, quel était le prix des places, lorsque sont passés ici tous ces Mayols, que vous croyez avoir entendus ?

Il prit à son tour une mine étonnée :

— Mais... le tarif ordinaire, naturellement !

— Eh bien, triomphai-je c'est ce qui prouve que vous n'avez eu affaire qu'à de simples imitateurs... Quand vous verrez le prix des places augmenté, vous pourrez dire que c'est le vrai Mayol qui chante.

Avec la plus charmante ingénuité, il me répondit franchement :

— Alors, à partir de là, je m'en fous... car lorsque l'on augmente les places, moi, je reste à la maison...

Sa réplique m'amusa si fort que je lui fis donner gratuitement une seconde galerie... J'ignore totalement si mon numéro l'a satisfait, je ne l'ai jamais revu...

Il est, heureusement, d'autres témoignages pour consacrer la gloire dont on se croit nanti ; juges-en plutôt :

A Tunis, où je chantais pour la première fois — en juin 1905, au Belvédère — on me conta l'histoire d'un déserteur des bataillons d'Afrique, récemment repris dans la ville, et dont le signalement offrait des points extrêmement curieux.

Cet homme, tatoué des pieds à la tête, plus encore que l'exquise femme dont je t'ai parlé pour Genève, présentait, gravés en encre indélébile sur les parties les plus charnues de son individu, deux portraits, remarquables de ressemblance paraît-il : sur la droite, Yvette Guilbert et, sur la gauche, moi, tout simplement.

Le travail était si bien combiné que nous semblions, dans ce tableau inattendu, nous regarder de très près, comme si nous étions sur le point de nous embrasser... Par exemple, je n'oserai jamais te dire où l'auteur de ce chef-d'œuvre nous avait fourré le nez à l'un et l'autre !... J'ai toujours regretté de ne pas pouvoir me procurer la photographie de cette intéressante œuvre d'art, elle n'eût certainement pas manqué de pittoresque...

A Tunis encore, pendant que nous y sommes, ma bonne cousine Henriette me valut, sans s'en douter, une autre pinte de bon sang. Comme elle était sortie un matin pour faire quelques courses, elle me revint toute effarée :

— Oh ! Félix, s'écria-t-elle, que je viens d'en voir du beau monde, des arabes, et des arabesques... avé leurs costumes des dimanches, et tout pleins de bijoux, qui entouraient une calèche !

— Qui donc y avait-il dans cette voiture ?

— Une abeille, Félix !

— Quoi ?...

— Une abeille, que je te dis !... Tout le monde criait : «Voilà l'abeille de Tunis»...

Car Henriette, en bonne méridionale, insistait généreusement sur la prononciation des deux «i» grammaticalement exigées par l'y du mot «bey». Je m'efforçai de le lui expliquer.

— Mais, ma bonne Henriette, ce n'est pas l'abeille c'est le Bey de Tunis !

Et, pour qu'elle comprît, je prononçais moi-même : le beille.

Mais Henriette, un peu froissée peut-être que je me sois permis de discuter ce qu'elle avait «vu et entendu», me répondit dignement :

— Eh ! qui sait, c'était peut-être sa femme...

Je n'eus pas le courage de la contrarier plus longtemps.

Si 1905 fut une année riche en anecdotes variées, je ne la trouvai pas moins heureuse du point de vue de mon répertoire, que je continuais à ne pas négliger.

J'enregistrai de nouveaux succès : Petite Femme comme il faut, de Christiné ; Le Petit panier ; C'est une ingénue, La Fille à sa mère, La Chasse, toutes trois du fidèle Paul Marinier ; Je te ferai voir, Leur fille, Les Alliances de Guillaume, déjà nommées et, enfin La Mattchiche, que je m'étais fait adapter par Borel-Clerc sur les motifs d'une célèbre marche espagnole, dont la première audition m'avait aussitôt emballé. Cet enthousiasme se trouva justifié puisque La Mattchiche devint rapidement un de mes plus grands succès populaires, égalant presque celui de Viens, poupoule. En tout cas, sa vogue me permit de remplacer peu à peu l'obsédant refrain, que trois ans après sa réussite tous les publics s'obstinaient encore à me réclamer ! A partir de là, ce fut La Mattchiche qui s'y substitua dans la faveur des foules.

C'est sans doute le bénéfice personnel qu'il en tira, au double point de vue moral et matériel, qui incita par la suite Borel-Clerc à lancer chaque année une «chanson dansée». Je ne les ai pas toutes créées, mais quelques-unes ont brillamment figuré à mon répertoire : cette délicieuse Clématite, polka japonaise ; la Malakoff, russe ; la Tizi-Ouzou (c'est une Kabyle charmante ! eût chanté Phi-Phi) ; La Baltique, qui prit fort bien quoique suédoise ; la Monténégrine, et que sais-je encore ! Mais, tu le comprends, elles étaient trop, toute la géographie aurait fini par y passer !

En 1906, mon contrat avec la Scala arrivait à expiration, et le fait coïncida avec un changement de directeur. Je signai avec M. Mérot, successeur de Mme Marchand, mais pour des périodes infiniment moins longues. Cela me permit de donner libre cours à mon humeur vagabonde, et de circuler plus activement en province, où je n'avais plus que l'embarras du choix, et où, surtout, j'obtenais maintenant des appointements très supérieurs, en proportion, à ceux de Paris.

On m'y imposait parfois des clauses inattendues : à Dijon, par exemple, M. Blache, propriétaire de l'Alcazar, s'obstinant à ne pas vouloir dépasser les 200 francs de cachet qu'il m'offrait, consentit finalement à y ajouter un petit quelque chose : douze bouteilles de Bourgogne !... Le souvenir des couverts «en argent massif» du père Dieudonné — de machiavélique mémoire — me laissait une légère appréhension quant à la valeur réelle de ce nouveau «cadeau». J'eus tort, cependant, de me tourmenter : à la fin de mes six jours, je reçus un panier de Marsannay-la-Côte, dont le contenu me sembla, dès notre premier entretien, particulièrement délectable... D'ailleurs, je ne sais pas si tu l'as remarqué, je m'entends toujours fort bien avec le bon vin, et le fait qu'il soit de Bourgogne n'est pas pour diminuer ma sympathie... Cette année 1906 me fut également favorable au point de vue chansons : parmi les succès je créai notamment :

Amour noir et blanc, Bonjour toi, Lison, mon p'tit rat, Signorina, Ah ! le joli jeu !...

Je lançais toutes ces nouveautés dans des villes presque chaque jour différentes, au hasard des déplacements d'une nouvelle tournée Baret qui me prit quarante-cinq jours, en janvier et février.

Ah ! je t'assure qu'on ne perdait pas de temps avec les itinéraires de cet actif impresario ! Pour débiter, j'avais chanté à Lille en matinée, et le soir à Roubaix... pour revenir le lendemain à Lille.

De même, quelques jours après, je fis la matinée à Rouen et la soirée à Elbeuf. Il n'y a guère que Lyon où, donnant deux représentations consécutives, on séjourna quarante-huit heures.

Heureusement pour moi, Henriette faisait cette fois partie du voyage, figurant officiellement sur mon contrat ; et je n'ai pas besoin de te dire que, si elle m'entoura toujours aussi fidèlement des soins les plus empressés, elle ne manqua pas de m'amuser souvent par ses réflexions naïves autant qu'imprévues.

A Roanne, par exemple, on m'avait donné une loge — s'il est permis d'appeler ainsi l'ignoble réduit, sale, sans air et sans lumière qui me fut alloué — une loge, enfin, totalement dépourvue, entre autres choses, de glace et de lavabo.

En trotinant à travers le théâtre, ma précieuse cousine finit par découvrir une cuvette, qui avait dû être émaillée, et un broc, qui aspirait fortement à devenir passoire. Elle me les ramena triomphalement, avec l'orgueil satisfait d'un prospecteur qui vient de découvrir un filon d'or à grand rendement.

— Quant à la glace, me dit-elle, il faut que je retourne... la concierge m'a promis de t'en chercher une.

Comme au bout d'une demi-heure elle n'était pas revenue, je me décidai à partir. Des cris perçants attirèrent mon attention dès que j'arrivai dans le couloir conduisant à la rue : Henriette se livrait à une prise de bec en règle avec la pipelette.

— Ça, une glace ? criait-elle en brandissant un triangle de verre dont le tain n'était plus là que pour la forme ; ça une glace ! Dites une écumoire, té ! Avé tous ces trous, c'est juste bon pour quelqu'un qui aurait la petite vérole !

— En tout cas, glapissait la concierge, c'est bien suffisant pour un comique...

— Un comique ! un comique !... s'indignait Henriette, apprenez que monsieur Mayol n'est pas un comique ! C'est un monsieur, même qu'il chante en habit ! et non en carnaval !...

Je n'ai jamais su comment se termina ce duel homérique car, tordu par une formidable envie de rire, je m'étais vivement glissé dehors.

Ces détails, s'ils sont pittoresques, n'en donnent pas moins une idée de l'état lamentable dans lequel se trouvent la plupart des établissements de province, et pas des moindres, quelquefois...

Du point de vue de l'hygiène, quand ce ne sont pas des boîtes à pleurésie, on peut redouter d'y séjourner dans le plus invraisemblable bouillon de culture microbienne. La chose n'a fait d'ailleurs que s'aggraver depuis que la plupart de ces maisons se sont transformées en cinémas, où l'usage des loges est évidemment beaucoup moins fréquent.

Je sais que l'Union des Artistes se préoccupe activement de cette question de salubrité professionnelle ; puisse son autorité obtenir bientôt sur ce point les satisfactions indispensables !

Après un printemps délicieusement passé en Algérie et sur la Côte d'azur (Oran, Alger, Nice), je revins à Paris, terminer mon engagement de la Scala, et faire trois semaines aux Ambassadeurs, sous la direction d'un Cornuché qui ne faisait pas encore prévoir Deauville...

Puis, toujours vagabondant, je fus en Tunisie, à Vichy, à Aix-les-Bains... Je pouvais enfin satisfaire mes goûts de voyage et comme, je ne le cache pas, je n'ai qu'un penchant extrêmement mitigé pour certains hivers froids — et surtout humides — de Paris, je m'arrangeais toujours pour que mes contrats dans le Midi pussent coïncider avec le moment de la mauvaise saison. Je ne revenais dans la capitale qu'au printemps, ou vers la fin de l'automne...

C'est un peu pour ces raisons de liberté saisonnière qu'en dépit des offres les plus tentantes je n'ai jamais voulu accepter de jouer dans des revues ou dans des pièces...

Le tort, à mon sens, que l'on a à Paris c'est, dès qu'un artiste a réussi dans une branche particulière, de vouloir l'adapter immédiatement à toutes les sauces.

Combien en a-t-on arrachés, sur le succès d'un tour de chant, à un brillant avenir pour les enterrer dans la comédie ou dans l'opérette ! L'expérience, il est vrai, peut réussir parfois, et nous lui devons tout au moins Max Dearly, Raimu, Tramel, Moricey, Pauley, Dranem et quelques autres.

Mais ceux qui ont pu subir avec succès une telle épreuve avaient certainement leur métier de comédiens dans le sang ; tel qui brille d'un vif éclat dans l'interprétation de chansonnettes, peut fort bien, par contre, ne pas être à la même hauteur quand il s'agit de composer un personnage et de l'interpréter trois heures durant...

Ne risque-t-il pas, d'ailleurs, de se heurter à des gens dont c'est la profession véritable, apprise depuis longtemps avec, non-seulement des dispositions, mais encore une orientation spéciale qu'ils tiennent de leurs primes débuts. Ou bien, même si l'on peut affronter la lutte, n'y a-t-il pas danger, quelque que soit la valeur professionnelle de l'intéressé, à s'aligner à côté de gens éprouvés, ou mieux doués, qui ont tôt fait de tirer vers eux le meilleur du succès et, comme l'on dit en argot de théâtre, de vous «mettre dans leur poche» ?

Tu sais quelle affection j'ai pour Maurice Chevalier, et combien je me suis intéressé à ses premières

tentatives au café-concert, autant que j'ai applaudi à sa réussite au music-hall ? Eh bien, rappelle-toi sa lamentable aventure aux Bouffes-Parisiens dans Là-Haut : Dranem, véritablement né comédien celui-là, n'eut pas grand effort à fournir pour faire passer au second plan notre jeune camarade. Le pauvre Maurice, obligé de tenir quand même son rôle, d'abord pour se conformer aux termes de son engagement, et ensuite pour ne pas perdre peut-être, le bénéfice d'un cachet appréciable, si ce n'est pour ne pas risquer de payer un formidable débit, dut s'efforcer de lutter quand même, jusqu'au bout !

— Certains ont même prétendu qu'il dut, pour cela, recourir aux dopings les plus néfastes, si bien qu'il faillit littéralement en devenir fou.

— Il a heureusement compris cette leçon, plus sévère sans doute qu'il ne la méritait, et à fort sagement agi en retournant au genre qu'il n'aurait jamais dû quitter, étant donné l'effort remarquable qu'il avait accompli pour le mettre au point !...

Et puis, il y a là aussi une question de tempérament. Que veux-tu, je ne vois pas très bien astreint à jouer trois cents fois de suite la même chose, pour le moins ; il me semble que je finirais de m'empâter ! Cela crée des habitudes par trop régulières, et j'ai l'impression qu'on y dont revenir un peu comme une espèce de fonctionnaire de son art.

Je ne nie pas qu'il puisse y avoir là, pour d'autres, de puissants attraits mais, en ce qui me concerne, j'ai toujours été, sur ce point, des plus indépendants.

— Cependant, tu as bien, au moins une fois, accepté de jouer une opérette ?

— Cinderella ? Ah ! oui, parlons-en !... L'expérience n'a pu que me confiner dans mon opinion ! Je ne pense pas avoir beaucoup influé sur le sort de cette pièce anglaise qui fut, je dois le reconnaître, assez mal accueillie. Le public parisien n'était pas, alors, très disposé à s'emballer sur de telles naïvetés scéniques, sans fil conducteur ou à peu près ; aggravées, par surcroît, d'une musique sautillante et heurtée que l'époque ne voulut pas admettre.

— «No ! no Nanette», qui l'eût cru ?... «Rose-Marie», qui l'eût dit !

— Ah ! oui, elle a pris depuis une solide revanche, l'opérette anglaise !

En ce qui concerne Cinderella, les directeurs commirent à mon sujet une erreur initiale : je leur avais demandé à ne paraître qu'une seule fois, à présenter, mon numéro exactement comme je le faisais aux Ambassadeurs ou à la Scala. Ils n'ont jamais rien voulu entendre ! Ils croyaient qu'en délayant mes chansons et ne me promenant au milieu de cette pièce déjà suffisamment fade, ils renforceraient un succès sur lequel ils comptaient vraiment. Si bien que j'arrivais là-dedans, chaque fois, comme des cheveux sur le potage !...

L'expérience ne tarda pas à leur prouver qu'ils avaient eu complètement tort, mais il était déjà trop tard pour revenir en arrière. Du reste, comme je ne m'obstine jamais dans une erreur, j'ai demandé à partir au bout d'un mois et j'ai moi-même amené mon remplaçant : Darcet qui, de tous mes imitateurs, a certainement été le plus remarquable. Pour le servir, il offrait d'ailleurs avec moi une ressemblance physique des plus frappantes, surtout sur la scène.

A cette époque, les critiques n'avaient sans doute pas les mêmes goûts qu'aujourd'hui pour un tel genre de spectacles ; Cinderella fut donc en général, «cueillie» de belle façon, et ses interprètes, moi compris, bénéficièrent de ce manque d'indulgence à peu près collectif. Adolphe Brisson me trouvait alors «placide, et surtout empâté». Que dirait-il, le malheureux, s'il pouvait me voir aujourd'hui !

En tout cas, Cinderella, me valut une éblouissante série de chansons : Sur le bassin des Tuileries, Par le petit doigt, Le repos du dimanche, Gardez-vous fillettes, Les robes de Colibri et, surtout, Les mains de femmes.

Pour cette dernière, l'auteur, Emile Herbel, n'avait fait que rassembler sur mes indications, dans un même sujet général tous les gestes qui m'étaient déjà familiers. Tu te souviens d'une semblable tentative déjà faite dans le même sens, mais qui avait été loin de donner un aussi heureux résultat ; peut-être ne venait-elle pas à son heure ? ou bien ne me trouvais-je pas moi-même en possession, encore, des moyens suffisants pour la tenter...

La musique des Mains de Femmes était du compositeur Berniaux, à qui elle servit de lancement, et qui me donna par la suite, entre autres succès : Ma petite Bretonne, Elle pique à la mécanique, Elle est de l'Italie, etc...

Si, dans l'ensemble, Cinderella fut sévèrement accueillie, quelques journaux cependant témoignèrent

d'une plus bienveillante indulgence ; ils ne crièrent pas au chef-d'œuvre, bien sûr — c'eût été d'ailleurs difficile ! — mais, enfin, ils firent très loyalement la part des choses.

— Je vois en effet, dans les coupures des journaux parisiens de cette époque, des impressions comme celle-ci :

«Mayol est véritablement le Judic masculin de l'heure»...

— C'est gentil, mais tout de même un peu fort !

— Cet autre déclare :

«Voici enfin le tenorino d'opérette de l'avenir !

Tout le monde, tu le vois, demeurerait convaincu que tu devais aborder cette branche théâtrale.

— C'est flatteur, certes ; mais il ne faut voir en cela je te le répète, que les tendances trop faciles que l'on a en France, et particulièrement à Paris, de vouloir introniser dans n'importe quel genre un artiste qui a réussi dans une spécialité bien déterminée...

D'ailleurs, j'ai toujours été le premier à reconnaître que pour chanter, il convenait, non seulement d'avoir une voix autrement classée que la mienne, mais, surtout, d'avoir fait dans toutes leur amplitude les solides études musicales et techniques que nécessite l'art du chant... Aujourd'hui, parbleu, je sais bien qu'on improvise en quinze répétitions un chanteur d'opérette : quelques couplets, une demi-douzaine de pas de danse, et servez chaud ! Évidemment l'opérette moderne ; mais enfin, je ne sors pas de mon point de vue : à chacun son métier, les opérettes — et les chansons — seront bien chantées...

— Cependant, lorsque tu pris la direction du Concert Mayol, tu as bien créé quelques pièces à musique où, non-seulement tu lançais de nouvelles chansons, mais où tu tenais également un rôle, généralement de premier plant : Le Mariage d'Hakouma et Berlingot, par exemple...

— Sans doute, mais les livrets de Lucien Boyer et Battaille Henri, chansonniers éprouvés qui avaient, depuis toujours, en quelque sorte, travaillé pour moi et qui, en tout cas, me soumettaient leur travail au fur et à mesure, afin que je puisse suivre sa marche.

Nous discussions longuement, âprement même quelquefois. Je faisais supprimer les points où je ne me serais pas trouvé à l'aise ; je proposais quelques idées dont je sentais mieux la réalisation pour mes moyens et, de cette véritable collaboration, sortaient des spectacles qui se tenaient debout. Je ne courais pas, du moins, le risque d'y paraître jamais ridicule, ni d'y sembler vouloir... chanter plus haut que ma voix, ce qui se fût infailliblement produit si je m'étais attaqué, entre autres, à la Fille de Madame Angot, aux Cloches de Corneville et autres Mousquetaires au Couvent !

Au reste, les musiques que j'avais à chanter dans de telles pièces ne prétendaient pas à être du Lecocq, du Planquette, ou du Varney... Je les demandais tout bonnement à des spécialistes de la chanson, compositeurs habitués à ce genre particulier et connaissant bien les moyens dont je disposais, tels que Willy Redstone et Adolf Stanislas. Pour le Mariage d'Hakouma, j'avais même, plus simplement encore, suivi les règles qu'on observait alors au Café-concert, et fait adapter les paroles de tous les couplets sur des airs déjà populaires, judicieusement choisis suivant les interprètes qui devaient en être chargés...

Après Cinderella, deux engagements, à Marseille et à Bordeaux, me rappelèrent pour un mois dans mon cher Midi, ce que j'appréciais d'autant plus qu'on était au mois de décembre. Brrou !...

Puis, pour la première fois, je pus m'offrir trois semaines de repos, qui me permirent de passer à Toulon les fêtes de Noël et du jour de l'an.

J'avais d'ailleurs besoin de ce répit préventif car, le 7 janvier, je commençais ma troisième tournée Baret, laquelle devait durer près d'un trimestre.

Je connus à nouveau les joies relatives de chanter en matinée dans une ville, et de faire la soirée dans une autre, souvent assez éloignée. J'y eus également l'agrément d'entreprendre tout de suite après le spectacle d'aimables petits voyages : de Chartres à Liège, par exemple et, pour me remettre, ensuite, de Liège à Poitiers, sans cesser naturellement de chanter tous les jours...

Cette tournée me permit toutefois, par une heureuse compensation, de recueillir quelques enseignements fort curieux sur ma possible généalogie.

Le jour où nous passâmes à Mâcon, je fus extrêmement surpris de voir, dans le Progrès de Saône-et-Loire un article intitulé : «Saint-Mayol est ressuscité».

Persuadé que c'était là une plaisanterie d'un goût peut-être discutable, je me précipitai sur la gazette ; et j'appris avec une stupeur que tu devines, que la ville de Mâcon avait jadis compté, au Xe siècle, un

chanoine nommé Mayol, dont la notoriété fut, disait-on, considérable !

Le roi Hugues Capet l'avait même mandé à Saint-Denis, mais mon malchanceux ancêtre présumé y était mort en arrivant. Je ne crus pas devoir prendre le deuil à ce moment, ayant appris la nouvelle trop tard. Mais je tins à cœur de me procurer quelques renseignements complémentaires sur le digne homme. Or, sais-tu où ce Mayol avait passé la majeure partie de son existence, et accompli la partie la plus importante de son œuvre ?... à l'Abbaye de Cluny !...

— Quand je te dis que nous étions faits pour nous rencontrer !

— Tout de même, cette petite découverte me consola de l'homonyme découvert autrefois à Bordeaux ; à tout prendre, aux «fruits secs» je préférerais nettement le saint homme de l'Église. Pour un peu, j'aurais pu dire, comme le père Lescaut dans Manon :

Je vais leur annoncer là-bas

qu'ils ont un saint dans la famille ;

j'en sais beaucoup qui ne me croiront pas...

Tout cela ne m'empêchait pas de me sentir très fatigué ; heureusement, la fin de cette randonnée me permit de passer six jours consécutifs à Lyon ; sans ce repos opportun, je me demande dans quel état physique je me serais trouvé pour débiter, aussitôt après, à Toulouse, à Monte-Carlo et à Alger, où m'appelèrent, sans autre intervalle que celui nécessaire aux voyages, trois engagements successifs. Dans ces divers déplacements et durant les deux mois que je fis à Paris aux «Ambassadeurs», en juillet et en août, je lançai toujours des nouveautés :

Ne joue pas avec ça, l'Espérantelle, Le cœur des mamans, et le triomphal Si vous voulez de l'amour !...

Puis, vinrent Silhouette Présidentielle, dont nous avons parlé, et Monsieur Durand dont les paroles, d'une savoureuse fantaisie avaient été adaptées par Marinier sur les motifs d'une musique que j'avais repérée :

La Marche Écossaise, de Thérèse Whitemann. Puis vinrent l'Oeuf à la coque, Ma Pitchounetta, Le vrai Diabolo, Que je n'ose pas dire, La valse du muguet, Maire-Marie et, enfin, La jolie boîteuse.

A Toulon, où je fis ensuite dix jours chez le bon papa Pelegrin, mes concitoyens qui, tu t'en souviens, avaient déjà eu la délicate attention de m'offrir mon premier habit noir, ajoutèrent encore à leur affectueuse sympathie. Le soir de mes adieux, on me remit une fort belle médaille d'or, produit d'une souscription locale, que me donna Mr Pelegrin, et sur laquelle il avait fait graver ces mots touchants :

«A mon petit Ludovic

1890

A mon grand MAYOL

1907»

Je fus ému aux larmes, et ce précieux souvenir, tu le penses bien, figure en place d'honneur dans mon petit musée du Clos Mayol.

Pour inaugurer l'année 1908, et afin de n'en pas perdre l'habitude, je partis pour ma quatrième tournée Baret, janvier et février, au cours de laquelle je repassai à Toulon. Cela faisait la quatorzième fois que j'y chantais depuis le jour de mes timides débuts !

C'est au cours de cette randonnée que je créai, aux Folies-Bergères de Rouen, Ma petite bretonne, au succès populaire. Quelques autres essais, par exemple, furent moins brillants...

Je me rattrapai dans la suite, dès le mois de mars, avec Haïa, curieuse fantaisie arabo-montmartroise de Lucien Boyer, que je lançai, dans l'intention que tu devines, à Alger. Puis, à l'Apollo de Paris, Je suis un bon garçon, de Christiné, La musique des trottins, La dame et le monsieur...

Certains critiques, toujours acharnés à couper un couplet en quatre, avaient depuis longtemps pris l'habitude de discuter aigrement les paroles de mes chansons. Si Nozière pouvait écrire : «Je ne crois pas que le texte soit des plus spirituels, mais les musiques en sont toujours follement gaies, et Mr Mayol en tire un parti, total et maximum, qui me semble n'appartenir qu'à lui...» d'autres, plus intransigeants s'attachaient à démontrer que ces modestes productions étaient «dénudées de littérature»... Quelle drôle d'idée d'aller chercher de la littérature dans un couplet de café-concert !

André Antoine, le célèbre critique à qui le théâtre actuel doit tant, était certes beaucoup plus près de la vérité lorsqu'il déclarait :

«J'aime, pour mon compte, ces refrains populaires, qui sont toute la littérature et la poésie des simples. La chanson reste malgré tout le plus grand plaisir de la rue, et vous avez souvent vu dans nos faubourgs, le

soir à la sortie du travail, un attroupement où les figures tirées par la fatigue s'éclairent un instant aux plaintes sentimentales qu'on emporte pour fredonner à l'atelier. Depuis de longues années, Mayol est l'espèce de génie de ces joies naïves. Il alimente de ses refrains la gaîté et la sensibilité de nos midinettes... «... Évidemment il n'a pas toujours la fortune de rencontrer, comme il lui arriva tant de fois, ces sortes de petits chefs-d'œuvre tels que Les mains de femmes qui, envolé un soir de ses lèvres, est parti faire le tour du monde...

«... Ce que j'admire surtout, c'est l'exécutant, la variété de ses gestes, qui sont uniques. Il a vraiment créé un genre, et trouvé dans la mesure et la nuance une célébrité aussi grande que celle du grand Paulus, qui fut tout simplement le Coquelin du café-concert.

Tu vois qu'un homme comme Antoine, un des plus éminents de la vie artistique, n'hésite pas, pour de simples petites chansons, à parler de «chefs-d'œuvre» ou à évoquer la grand Coquelin.

On a tort, en effet, de vouloir exiger d'une chanson les qualités littéraires de poèmes classiques. De telles œuvrettes, qui n'ont que quelques minutes pour se faire apprécier, s'adressent à un public, varié sans doute, mais où domine l'élément populaire. Il faut donc, dans ce temps extrêmement court, parvenir à frapper sûrement l'âme de ces auditeurs «simples et naïfs» dont parle Antoine, éveiller leur émotion ou provoquer leur joie ; on ne peut y parvenir que par des moyens directs, et avec une langue bonne enfant qui n'ait pas l'air de vouloir époustoufler les gens... Je vais plus loin : en pareille matière, une chanson trop bien faite, littérairement parlant, n'aurait aucune chance d'être appréciée par le public qu'elle vise. Cela n'empêche d'ailleurs pas certains auteurs de signer leurs rimes et de châtier leur forme, tout en restant dans la note populaire indispensable.

On dira ce que l'on voudra, mais il ne me semble pas, dans le genre, qu'il soit possible de faire aussi parfait que cette adorable Cousine qu'on ne cesse de me redemander encore. Rappelle-t'en le dernier couplet :

Mais ell' m'écrivit l'autre année :

«Cher Cousin, tu m'excus'ras,

je ne viens pas...

Depuis huit jours je suis mariée

et pour plaire à mon mari,

j' reste à Paris...»

La méchante lettre !

Quel trouble en mon cœur elle fit naître...

Du fond de mon être

Monta comme un frisson de rancœur

J'interrogeai dans ma douleur

Les arbres, la grève, les fleurs...

Cousine, Cousine,

Toi, si tendre et si câline...

Cousine, cousine,

Mon pauv' cœur, tu le piétines !

On devait se marier au printemps...

Et moi je suis là, té, j'attends

Cousine, cousine

l'amour, c'est des boniments !...

Crois-tu qu'en aussi peu de texte on puisse tracer un tableau plus émouvant, plus vif, et plus vrai ? Cela ne visait pourtant pas à la «littérature», encore que Lucien Boyer, qui en écrivit les paroles, puisse se piquer parfois de dépasser de beaucoup un genre aussi simple.

— En tout cas, à la même époque où tu me cites certaines critiques un peu excessives, je retrouve dans tes cahiers cette impression autrement plus enthousiaste :

«... Mayol datera une époque de la chanson au café-concert, et son nom restera... Et bien des poètes et des chansonniers n'oublieront pas qu'ils sont tributaires du talent exceptionnel de cet artiste justement applaudi...

Il est évident que sur ce point, tu peux largement te flatter d'avoir lancé des producteurs à succès comme Paul Marinier, Christiné, Valsien, Gabaroché...

— C'est, précisément, en 1908 que j'ai créé Le Regret la première chanson de Gaston Gabaroché, qui est devenu un de nos plus délicieux compositeurs. En même temps, j'avais comme nouveautés : Amoureux sauvetage, Elle est de l'Italie, Clématite, Y a du bon, Elle est gentille, L'Amour au Chili, Elle pique à la mécanique, Conte Louis XV, J'étais pure (de Marinier), Un petit bout d'homme, et Si l'on aime, de Pierre Chapelle... Ah! voui, de Marinier et Christiné qui, avec moi, devaient fatalement se rencontrer au coin d'une chanson... et enfin, Le jouet... que tu connais, peut-être ?

— Oui, je l'ai même comme toute petite !... Et Gabaroché avait réussi là un nouveau et durable succès...

— Tu vois que je ne perdais pas mon temps ! Cependant je voyageais maintenant plus que jamais. J'avais fait à Paris tous les établissements possibles, du Moulin-Rouge aux Folies-Bergère, et de la Gaîté-Rochechouart à l'Apollo... Entraîné par cette espèce de bougeotte qui était pour moi un des agréments du métier, je fis une nouvelle tournée. Ah ! toute petite, cette fois : sept jours, à peine, avec un impresario totalement inconnu alors : Oscar Dufrenne... Celui-ci, tout jeune encore, avait déjà interprété aux Bouffes et à la Gaîté toutes les opérettes à succès, avant de passer au Grand-Guignol où il se fit une belle place. Mais il gardait en lui le goût des grandes entreprises, et c'est ainsi qu'à la suite d'une association avec André Grandjean, il venait de monter sa première affaire de tournée théâtrale. Cela ne lui a pas trop mal réussi, puisque Dufrenne est maintenant directeur du Palace, de l'Empire... et propriétaire du Concert Mayol ; sans compter quelques autres affaires de tournées dont l'importance devient chaque jour plus considérable...

C'est dans l'un des premiers spectacles qu'il monta ainsi, que débuta, d'abord comme acteur, ensuite comme auteur, un jeune garçon : Henri Varna, devenu aujourd'hui l'un de nos producteurs les plus estimés, et le bras droit de Dufrenne dans la plupart de ses opérations...

Comme on se retrouve !...

... Oscar Dufrenne, dès ses débuts d'impresario, apporta dans les affaires la même inlassable activité et le même goût des grandes initiatives qui ont, depuis, légitimement assuré sa réussite et sa fortune.

Profitant de ce que mon premier contrat avec Baret arrivait à expiration, il m'offrit de monopoliser mes tournées, à des conditions que je n'eusse sans doute pas obtenues ailleurs.

C'est ainsi qu'après notre semaine d'essai sur les plages du Nord, je repartis pour son compte, durant quarante jours, à travers la France. Je n'eus pas cette fois, d'une ville à l'autre à faire des voyages compliqués ni à effectuer des trajets sensationnels ; l'itinéraire était fort sagement combiné.

Par exemple, Dufrenne se rattrapa bientôt, avec la randonnée dans laquelle il me lança pour un bon trimestre et qui, par l'Espagne et le Portugal, me fit faire le tour complet de la Méditerranée, me ramenant, trois mois plus tard, par la Suisse, l'Alsace, le Luxembourg et la Belgique !

Je ne m'en plaignais d'ailleurs pas, puisque cela coïncidait avec le premier trimestre de l'année, période généralement froide, que je préférais passer dans les pays de climat plus clément.

A Lisbonne, je pus constater que, selon le refrain d'opérette, «les Portugais sont toujours gais» ; j'y trouvai en effet, un public charmant.

J'y trouvai même aussi, à l'hôtel où j'étais descendu, les traces d'une vieille coutume, définitivement disparue, me semble-t-il, de nos modernes et fastueux palaces : le livre des voyageurs...

Chacun, au gré de son esprit, de son imagination ou de sa vanité, inscrivait là les réflexions que lui inspirait son séjour dans la ville, ou que lui suggérait un fait quelconque de son passage. Le Perrichon de Labiche a immortalisé cet usage...

C'est ainsi qu'un prêtre — du moins je le supposais — avait griffonné, sur une page de ce registre, les lignes suivantes, propres à inciter à de graves méditations : «Homme, souviens-toi que mort, tu seras mangé par des vers !...»

Il me sembla qu'une telle réflexion en un pareil lieu, manquait un peu de fantaisie...

Alors, au souvenir de la première nuit, agitée et assez combative, que je venais de passer dans l'hôtel, j'ajoutai, au-dessous de la phrase macabre du prêtre, cette réflexion plus prosaïque, mais non moins justifiée :

«C'est entendu mais, vivant, je suis, ici, dévoré par les punaises»...

Je ne sais pas s'il est vrai, comme on l'a prétendu, qu'en matière de confort on ne trouve dans les auberges de la péninsule ibérique que ce qu'on y apporte soi-même ; en tout cas l'accueil y était charmant, et les notations pittoresques dans le goût de celle que je viens de te citer y abondaient.

A Madrid, dans les couloirs d'un autre hôtel, dans le hall et dans ma chambre — sans doute aussi dans les autres — je remarquai une phrase, toujours la même, que des écriteaux multipliaient à l'infini ; j'en conclus que ce devait être là une recommandation de première importance.

Je me la fis donc traduire...

Un portier, audacieusement prétendu interprète, qui baragouinait quelques mots de français, finit par me permettre de comprendre ceci :

«Si vous avez l'habitude de cracher par terre chez vous, vous pouvez en faire autant ici. Nous tenons à ce que vous vous trouviez ici comme chez vous...

On ne pousse pas plus loin la prévenance en matière d'hospitalité !

Il faut croire pourtant que les Espagnols — ceux de cette époque, du moins — avaient sur certaines choses des idées différentes des nôtres.

Au lendemain de ma première représentation au Théâtre Comedia, quelques journaux du crû donnèrent ma caricature, croquée la veille par des dessinateurs madrilènes. Avec stupéfaction je relevai chez tous la même erreur, qui eût paru à nos élégants parisiens un véritable crime de lèse-coutume :

1o On m'y représentait en smoking, alors que je n'ai jamais chanté qu'en habit.

2o Sacrilège !... à ce smoking inattendu, on avait adjoint un gilet blanc... et l'on m'avait fourré une cravate noire!...

Peut-être, après tout, était-ce l'usage là-bas, et ces braves humoristes s'étaient-ils crus alors dans l'obligation de me conformer à leur mode vestimentaire...

Il me survint également à Madrid une petite aventure qui amusa fort la galerie, mais dont je me trouvai d'abord un peu gêné.

Un soir, le Directeur se présenta dans ma loge dès que j'y fus arrivé, m'annonçant à grand renfort de gestes que Sa Majesté Alphonse XIII honorerait la représentation de Sa haute présence.

Fichtre ! C'était la première fois qu'il m'arrivait de chanter devant un Roi ! Je me promettais donc d'essayer de mériter les suffrages d'Alphonse XIII.

Le Directeur, m'ayant montré à travers le rideau l'avant-scène du Souverain, m'expliqua que, suivant le protocole du pays, c'était d'abord devant Sa loge que je devais saluer en arrivant, et par trois fois.

— Sa Majesté, me dit-il, sera certainement là avant votre tour, car Elle tient à vous entendre.

Fort de cette assurance, j'entrai donc en scène, et m'avançai directement devant la loge royale, à laquelle je fis, le plus gracieusement que je pus, trois profonds saluts.

Comme je me relevai, je constatai que l'avant-scène, toujours vide, n'était guère qu'un trou noir devant mes courbettes. Légèrement déçu, cela se conçoit, je revins m'incliner devant la salle, en murmurant malgré moi, mais pour moi seul :

— Ah ! Zut !... Il n'est pas là !...

Je dois avouer que, dans la certitude où j'étais que personne ne comprenait, je n'avais peut-être pas dit exactement : zut... Juge alors de mon effarement lorsque, à la minute même où je jurais ainsi à la manière d'un général d'Empire, la porte de l'avant-scène s'ouvrit et Alphonse XIII parut... Alphonse XIII, qui était déjà un des monarques les plus parisiens !...

Pour masquer ma confusion, je me précipitai vers l'avant-scène et, derechef, me prosternai en trois saluts.

Le Roi daigna incliner légèrement la tête, mais il me sembla qu'il dissimulait sous sa moustache brune un sourire légèrement ironique, aggravé encore par la flamme amusée du regard.

S'il avait entendu ma réflexion, lui l'avait certainement comprise, mais l'avait-il entendue ? Je n'ai jamais pu me le faire préciser.

Nous voici ensuite pendant six jours, en chemin de fer, à traverser l'Espagne puis, en bateau, à traverser la Méditerranée, et le 21 janvier je débarquais à Alexandrie.

J'y restai quatre jours ; en dehors de mes représentations à l'Alhambra, je visitai la ville, qui m'enthousiasma littéralement. J'y rencontrai, dans tous les coins, des familles entières de chats, de tous âges et de tout poil, admirablement soignés d'ailleurs.

Comme j'avais, dans mon enfance, fort peu appris l'histoire ancienne, ce fut une révélation pour moi de connaître le véritable culte que, de tout temps, les Égyptiens avaient voué à ce félin. Il semblait qu'à travers les siècles cette adoration se fût perpétuée...

— Cependant, fis-je à l'aimable gentleman qui m'accompagnait, en Europe, certaines superstitions

s'attachent à cet animal ; s'il est des gens qui l'adorent et le choient, il n'en manque pas qui le repoussent, on assure notamment, en France, que les chats noirs portent malheur...

Et le brave Égyptien, avec un léger sourire, me répondit :

— Oh ! ça, c'est un bruit que les blondes font courir...

D'Alexandrie nous fûmes au Caire, dont la vue m'emballa plus encore que mon premier contact avec la terre des Pharaons.

Je chantai cinq jours à «Printania» et, dans l'intervalle, je ne manquai pas de visiter également ce pays admirable, notamment le vieux Caire, dont le pittoresque était vraiment des plus charmants.

Naturellement, je rendis visite au Sphinx, dont je n'essayai pas de deviner les secrets millénaires, et je fus voir également, ainsi qu'il sied, les fameuses Pyramides. Je ne fis pas comme l'Anglais, qui prétendait y chercher les «quarante siècles», d'autant que, depuis Bonaparte, cale devait en faire quarante-et-un...

En quittant l'Égypte, nous devions aller à Constantinople mais, par suite d'un hasard malencontreux — dont en ce qui me concerne, je ne songeai pas à me plaindre — nous restâmes en panne durant sept jours au Pirée.

J'en profitai pour parcourir Athènes, dont je ne fus pas moins enthousiasmé. Je me sentais tout ému en pensant que c'était là un des plus anciens berceaux de la civilisation, et c'est avec une sorte de pieux respect que je visitai l'Acropole et son admirable musée, le Théâtre de Dionysos, l'Aréopage, et le fameux Musée National, qui renferme toute l'histoire de la sculpture grecque.

Enfin nous pûmes arriver à Constantinople, où je devais rester trois jours, pour chanter au Théâtre des Petits-Champs.

Je trouvai le temps un peu court pour voir tout ce que cette étrange ville offrait de curieux, mais j'eus le loisir cependant de parcourir la Corne d'Or et de passer devant le vieux Sérail, dont les jeunes Turcs n'avaient pas encore aboli l'existence, ni l'usage. Je demeurai légèrement troublé en présence de ces murs et ces portes derrière lesquelles il se passait quelque chose... Et, songeant aux eunuques officiels de l'intérieur, je me rappelai l'amusante boutade de Pierre Véron :

— L'état d'eunuque, disait-il, serait un fort joli rôle, s'il n'y avait pas les coupures...

Je fus agréablement surpris d'apprendre qu'à l'époque c'est le français, en Turquie, qui était à la base de l'enseignement, et j'éprouvai un heureux étonnement de trouver, contre toutes mes attentes, des journaux édités, en français, à Constantinople même... Je ne manquai pas de les acheter et de les dévorer, car les caractères arabes, quelque élégants qu'ils puissent être, m'ont toujours paru un peu mystérieux, et pour cause...

Beaucoup de gens, là-bas parlaient donc le français, même dans les classes les plus modestes. Un jour que j'étais assis à la terrasse d'un café de Péra, une fillette vint me tendre la main, en murmurant d'une voix dolente :

— Donne-moi des sous, m'sieu... maman elle est malade !

Je n'avais pas sur moi la moindre petite pièce et je dis à la gamine :

— Je n'ai pas de monnaie aujourd'hui, mon petit, reviens demain, je serai encore là et je te donnerais quelque chose pour soigner ta maman.

Avec un sourire terriblement dédaigneux, elle me répondit simplement :

— Demain ce en sera plus la peine, maman sera guérie...

J'avais, certes, été surpris de me trouver si peu dépaycé en Turquie, mais ma stupéfaction fut à son comble en arrivant en Roumanie où, durant la quinzaine qui j'y passai, j'eus l'impression, décor à part, de n'avoir pas quitté la France.

A Bucarest, où je demeurai sept jours, mon étonnement grandit en apprenant que la plus grande parties des monuments publics avaient été construits sur les plans d'un spécialiste français nommé, je crois, Galleron.

Par exemple, j'eus une grande déconvenue au point de vue climat. Je m'étais attendu à une température douce et agréable, et je connus, pendant toute une semaine, un froid de canard, bien que l'on fût à la fin de février...

La veille de mon départ, un vent violent se mit à souffler en tempête et je subis un orage d'une violence inouïe, qu'ils appellent là-bas, modestement, un orage de printemps...

Qu'est-ce qu'on doit prendre l'hiver !

Par exemple, j'oubliais vite tous ces petits mécomptes dès que j'étais en scène, tant le public roumain me donnait l'impression d'être «parisien», au meilleur sens que l'on puisse garder à ce mot...

Il en fut de même à Iassy, ville splendide, qui produit, ce qui ne gâte rien, des vins excellents. Un indigène, m'ayant invité à déjeuner, tint à m'en faire déguster quelques crus. Le premier qu'il me versa me parut une abominable piquette, que je pensai cependant devoir louer avec le plus grand enthousiasme. Il me parut surpris et fit porter une autre marque ; celui-là, par exemple, était vraiment la liqueur des dieux dont parlent les poètes, un nectar ! Comme je ne lui en faisais pas de compliments mon hôte s'étonna : — Comment, dit-il, vous avez trouvé tant de qualificatifs flatteurs pour le premier vin, qui est fort ordinaire, et vous ne dites rien de celui-ci ?

— Ma foi, lui avouai-je en riant, le second est tellement bon qu'il peut vraiment se passer d'éloges, mais c'est l'autre, le premier, qui avait sérieusement besoin de louanges.

Il rit de bon cœur, en me disant :

— Ah ! vous êtes bien du pays de Rabelais !...

Car je suis sûr que ce diable de Roumain connaissait beaucoup mieux que moi l'auteur de Pantagruel.

A Braïla, où je passai également deux jours, je fus obligé d'ingurgiter à chaque repas d'incommensurables quantités de caviar, car il y a dans ce pays d'importantes pêcheries d'esturgeons, et l'on avait tenu à me faire apprécier ce régal local. J'avoue que, tout en trouvant cela assez agréable, je ne parvins pas comprendre l'enthousiasme que ces petits oeufs noirs, trop salés, peuvent provoquer chez certains gourmets qui n'hésitent pas, dit-on, à les payer des fortunes. Mais enfin, il faut bien tout connaître...

Je terminai mon séjour en Roumanie par deux représentations à Galatz où, depuis qu'il y a des artistes, et qui tournent, l'habitude est prise de dire «spirituellement» que l'on donne des «soirées de Galatz»...

Après trois jours d'un voyage, fatigant mais admirable, par-delà le Danube, les Alpes d'Autriche et le Tyrol, nous nous rapprochions de la France et donnions une représentation à Bâle. J'eus quelque émotion en voyant pour la première fois le Rhin, qui coupe curieusement cette ville si animée...

Bien que cela fût naturel, j'éprouvai quelque étonnement à n'entendre, dans les rues, que la langue allemande. Dire que la Suisse est si près de chez nous, et qu'en Roumanie, si loin, on ne parle que le Français !

J'admirai, à Bâle, son pittoresque cathédrale gothique en grès rouge. Il s'y trouve aussi, m'a-t-on dit, une bibliothèque et un musée particulièrement remarquables, mais je n'eus malheureusement pas le temps de les visiter.

Puis, nous fûmes à Mulhouse, qui n'avait pas encore fait retour à la France, mais dont l'accueil fut cependant des plus émouvants.

Enfin, à Liège, Namur et Charleroi, je rentrai à Paris le 6 mars...

Ouf !...

Je pris un repos bien gagné d'une semaine et, ensuite, je partis pour le Midi où m'appelaient mes engagements.

Dans le train, je rencontrai ce joyeux phénomène de Jules Moy, un peu encombrant par moments avec ces facéties parfois excessives, mais presque toujours si drôle, irrésistiblement.

Il allait comme moi à Bordeaux, ainsi dans un autre établissement. A partir d'Angoulême, il me fit part de ses inquiétudes de rencontrer, dans la cité girondine, un raseur de ses amis qu'il paraissait avoir en véritablement terreur.

— Quand je l'aperçois sur l'Intendance, disait-il, je traverse en courant, moi qui n'aime pas courir, pour fuir plus sûrement...

Or, en débarquant à la gare Saint-Jean, tandis que nous cherchions des porteurs pour nos bagages, une voix joyeuse cria :

— Jules Moy !... Jules !...

C'était le «raseur» en question qui, ayant vu son ami affiché, calculant judicieusement qu'il devait arriver par ce train-là, s'était précipité pour l'accueillir à sa descente de wagon :

— Jules !... Jules Moy !...

Et le terrible humoriste, furieux, passa devant son camarade en criant avec véhémence :

— Non... non... ce n'est pas moi... je n'arrive que demain !

Il se perdit dans la foule et je ne le revis que trois jours après, à la terrasse du Café de Bordeaux... en

compagnie de son raseur, qui l'avait retrouvé et qui, maintenant, ne le lâchait plus.

Une semaine plus tard, je chantai à Toulouse, qui était de plus en plus la patrie des ténors. Celui qui voulait s'enrhumer pour devenir «basse» avait dû sans doute n'être qu'une exception très accidentelle.

Ayant deux jours à perdre après mon contrat, avant d'aller à Nice, je profitai de l'occasion pour assister, au Capitole, à une représentation de La Juive, où le rôle d'Eleazar devait être tenu par un artiste de l'Opéra.

Comme d'habitude, il y avait foule, et la plupart de ceux qui étaient là connaissaient la partition par coeur. Quelques-uns, même, l'avaient apportée avec eux pour suivre et contrôler l'interprétation du chanteur de Paris.

Lorsqu'il attaqua le fameux morceau :

«Rachel, quand du Seigneur, la grâce tutélaire...

un silence tragique se fit dans la salle ; c'était l'endroit où, rituellement, l'on «attendait le ténor». Il s'y trouve en effet un certain contre-ut terriblement difficile à réussir, et qui fait la joie des amateurs... quand il est agréablement «poussé».

L'artiste, un vieux routier, sans doute un peu fatigué, lança le fameux contre-ut en voix de tête, ce qui ne me parut pas, personnellement, tellement désastreux. Mais la salle ne fut pas de cet avis : des cris se firent entendre, reprochant amèrement au malheureux ténor d'avoir «esquivé la nôte»...

Une voix, au balcon, tonna :

— La nôte ?... Il ne l'a pas lancée, la nôte !... Il l'a frôlée...

Et, des fauteuils d'orchestre, un autre mélomane, non moins courroucé, s'écria, la nôte !... Il lui a fait signe, tout juste !...

Peu s'en fallut que la représentation ne fût interrompue. Elle continua cependant ; je remarquai que le baryton qui chantait à côté de ce pauvre ténor était, lui, nettement insuffisant : sa voix manquait de timbre, d'assurance, et d'éclat, et son articulation me sembla des plus pâteuses.

— Pourquoi, demandai-je à mon voisin, vous en prendre à ce ténor, qui chante fort bien à mon sens, et non pas à son camarade qui ne me paraît pas des plus fameux ?

Ce digne Toulousain me foudroya du regard, et me répondit avec le plus profond mépris :

— Possible, mais l'autre, ce n'est qu'un baryton.

Je me suis secrètement félicité de n'avoir pas à venir chanter de l'opéra à Toulouse !...

Enfin, après ces nombreuses randonnées plutôt bien remplies, je rentrai me reposer à Toulon pendant trois semaines, et je t'assure que cette fois ce n'était pas du luxe !

Je chantai tout de même, en quelques occasions, pour des soirées que l'on organisait alors au bénéfice des sinistrés de Provence : je prêtai mon concours au Casino, au Théâtre, aux Sablettes, et dans deux ou trois autres concerts.

L'été me ramena à Ostende, où je touchai, pour la première fois de ma carrière, un cachet de mille francs par représentation...

La Direction avait trouvé utile à sa publicité de faire connaître ce chiffre au public par la voie des journaux. Je ne sais si le résultat répondit à son espoir, mais cette indiscretion eut pour moi des conséquences parfaitement inattendues.

A l'hôtel, où je m'étais installé, on me présenta à la fin de mon séjour une des ces notes écrites, non pas avec un coup de fusil. Mais au moins avec une compagnie de mitrailleuses ! Bien que suffoqué du coup, je payai sans discuter.

Je m'assis quelques instants dans le salon pour griffonner ces cartes postales, et je demandai au garçon :

— Avez-vous des timbres à 40 centimes ? (c'était alors le tarif pour les relations internationales).

— Parfaitement, monsieur, me répondit-il avec empressement... Combien vous en faut-il ?

J'eus l'air d'hésiter un peu.

— Euh ! dis-je... ça dépend combien vous les vendez !

Cet aimable serviteur pris la chose assez mal et s'en fut d'un air froissé. Revanche toute platonique, cependant, et qui me coûtait assez cher !...

Pour oublier ces menus incidents, j'allai passer l'après-midi dans les salles de jeu, où je n'avais pas encore mis les pieds. J'y remarquai bientôt un nouveau riche (il y en avait déjà à cette époque, mais on les appelait des parvenus) qui jetait d'impressionnantes liasses de billets de banque sur le tapis vert, et perdait avec

une désastreuse régularité.

A la fin, exaspéré par cette malchance, oubliant les airs d'homme du monde qu'il voulait affecter, il s'écria :
— C'est effrayant de perdre comme ça !... Vous vous foutez du peuple !...

Mais, comme on le regardait avec quelque ironie, il comprit sa gaffe et s'empressa de la rectifier en ajoutant :

«et de l'aristocratie aussi...»

Ostende, qui n'était pas encore la plage élégamment fréquentée qu'elle est devenue, semblait d'ailleurs tirer du jeu les principales des ses ressources. Dans le moindre coin où l'on pouvait poser des cartes, on trouvait des gens attelés à quelque partie.

En quittant le Casino, j'observai justement quatre hommes acharnés au poker à la terrasse d'un très modeste café. On faisait cercle autour d'eux, et chacun put remarquer qu'il n'y en avait qu'un qui gagnait : toujours le même, mais avec une veine tellement insolente qu'elle devait finir par paraître suspecte. Enfin, ayant à peu près détroussé ses trois partenaires, il se leva et s'en alla en sifflotant.

Un monsieur qui était à côté de moi, et qui me semblait investi que quelque surveillance officielle, tapa sur l'épaule de ce joueur vraiment trop heureux :

— Vous avez beaucoup de chance, lui dit-il, mais vous ne devriez pas gagner à tout coup, ça se verrait moins !

Et l'autre, le plus tranquillement du monde, de lui répondre :

— Possible, monsieur, mais je n'ai pas le temps : la saison ne dure que trois mois !

De retour à Paris, après mon contrat aux Ambassadeurs, je chantai durant tout le mois de septembre au «Concert Parisien»... Le papa Dorfeuille était mort et c'est son fils Georges, que j'avais connu presque enfant, qui assurait maintenant la direction des deux maisons.

Dans cet établissement où, quatorze ans plus tôt j'avais été si fier d'entrer à 300 francs par mois, on me donnait maintenant la même somme par représentation.

Ai-je besoin d'insister sur l'émotion violente, mais si douce, que j'éprouvai en remontant sur ces planches où s'était effectué mon début ? Quels souvenirs me revinrent alors à la mémoire en l'espace d'une seconde !

Tout comme autrefois, j'allai ensuite à la Gaîté-Montparnasse, au même tarif que faubourg Saint-Denis, plus l'indemnité de transport ; mais il y avait maintenant des taxis, et je touchais 20 francs par jour pour ma voiture...

Sur la fin de l'année, Dufrenne me proposa une nouvelle tournée, en deux séries de trente-cinq jours chacune.

Je n'eus pas de chance, car je passai novembre et décembre en Belgique et dans le Nord de la France, au moment où sévissait le plus fort de ce froid que j'aimais si peu.

Je fis trois semaines à Paris, à la Scala où Fursy, descendu provisoirement de Montmartre venait d'inaugurer sa direction.

Puis, pour me rattraper des températures humides de la première série, je passai les 35 autres jours de la tournée Dufrenne dans le Centre et dans le Midi faisant notamment Nice, Monte-Carlo, et Cannes, où l'on ne parlait pas encore de raids hippiques féminins. Aujourd'hui, on en ramasse, si j'ose dire, à l'écyère...

Je fus, en mai 1910, à Marseille ; toujours au Palais Cristal. C'était la dix-huitième fois — sans compter naturellement, ma première audition, dont je préférais oublier le souvenir. Si je signale d'ailleurs ce nouveau passage dans la cité phocéenne, c'est que j'y touchais pour la première fois mon cachet de mille francs, juste revanche des anciennes épreuves. Mais quelque chose manquait à ma joie : le père Pompéi n'était plus directeur ; le bougre venait de passer la main...

Après des nouvelles randonnées à travers la France, coupées par une laryngite, qui dura un mois, passé à me reposer à Toulon, j'arrivai enfin au 1er septembre 1910, date de l'ouverture, sinon de l'inauguration du «Concert Mayol»...

— Pardon, Félix, tu oublies en 1910 un événement tragique et important dans ta vie ; permets-moi de le rappeler :

C'est à cette époque que se produisit, dans la nuit du 9 au 10 février, le dramatique naufrage du transatlantique Général Chanzy, faisant le service entre Marseille et Alger. Toute la troupe d'artistes qui devait figurer deux jours plus tard au programme du Casino d'Alger fut engloutie dans les flots de la

Méditerranée.

— Hélas ! oui c'est là que périt mon pauvre ami Francis Dufor, si courageux, si travailleur, et si plein de talent...

— Justement, et tu recueillis aussitôt sa veuve, à qui tu assuras une situation en lui donnant la direction de l'Édition Mayol que tu venais de fonder...

— On ne pouvait pas la laisser dans la misère ; avec le chagrin qu'elle avait, elle serait morte avant l'heure... Sur mes instances, Dufrenne la garda comme caissière quand il me racheta le Concert Mayol.

Il y avait aussi sur le Chanzy cet infortuné Janniot, qui s'intitulait si justement «le Tabarin moderne»...

Pauvre Janniot, il n'était que gaîté et fantaisie... Regarde s'il n'y a pas, par moments, à croire à une certaine fatalité dans nos destinées. Janniot, dès l'apparition du cinématographe, s'était donné à l'art muet, et il commençait à s'y faire une belle place, chez Pathé.

Mais les planches lui manquaient : «Tabarin, disait-il ça demande un tréteau !» Et, décidé à reprendre quelques engagements, il venait enfin d'obtenir ce contrat pour Alger, le premier après quatre ans d'absence de la scène ! Et il était si heureux de refaire son numéro... Infortuné Janniot !...

— Tu ne parles pas de Marcelle Lafarre ?

— Pauvre chère amie ; je l'avais vue la veille de son départ. Nous avons déjeuné ensemble avec son mari : Sauveur, qui fut mon accompagnateur, et sa petite fille, Sylvie, un bébé à peine, qui avait amené une joie folle dans ce ménage si parfaitement uni.

— Oui, mais puisque tu ne veux pas le dire, laisse-moi rappeler que ce bébé, tu as demandé aussi à assurer son sort ; tu l'as recueilli, fait élever et éduquer, si bien qu'aujourd'hui la fille de Marcelle Lafarre est une grande et belle demoiselle de vingt ans, pourvue, grâce à toi, d'une instruction et d'une éducation parfaites, et d'une situation promise au plus brillant avenir... N'est-elle pas, maintenant, comptable dans une des plus grandes banques de Marseille ?...

— En effet, mais pourquoi mettre cela dans mes mémoires ?

— Pour le mettre en même temps dans la mémoire des autres !...

Chapitre X

Concert Mayol

— C'est en 1910 que je rachetai le Concert Parisien ; j'inaugurai ma direction le 1er septembre, en donnant mon nom à l'établissement.

— On a beaucoup épilogué, à l'époque, sur cette entreprise ; quels en furent les mobiles déterminants ?

— A la base de tout, le désir impérieux de rendre service au fils Dorfeuil, en souvenir reconnaissant de son père qui, dans cette même maison, avait si bienveillamment facilité, d'abord, puis aidé et encouragé mes débuts.

Le Concert Parisien, depuis quelques années, connaissait des destinées diverses, pas toujours très brillantes. Des directeurs parcimonieux à l'excès, persuadés qu'on pouvait gagner de l'argent sans en engager, y prétendirent vivre sur le seul renom de leur scène, dont la vogue avait été si grande. Privée des troupes régulières et solides qui en assuraient le succès, cette salle, jusque là populaire entre toutes, se défendit d'abord tant bien que mal, plutôt mal que bien. Elle tombait bientôt au rang d'une quelconque «boîte de quartier»... L'étrange idée qu'eut un de ses admirateurs d'y présenter dans les mêmes spectacles, des tours de chant de caf' conc' et des pièces du Grand-Guignol, acheva de dérouter les derniers fidèles. Le Concert Parisien, périssant de jour en jour, abandonné par ses ultimes directeurs, revint aux mains de Georges Dorfeuil qui, dans ces conditions, ne pouvait qu'en être lourdement embarrassé. Cet établissement, dont son père avait su faire l'un des premiers dans le genre, il lui eût été douloureux de le voir transformer en une de ces boutiques de «soldes et occasions» comme il en pullule dans le faubourg Saint-Denis. Il souhaitait donc qu'on y continuât de donner des spectacles, et de café-concert, s'il était possible. Trop de chers souvenirs se trouvaient, dans sa vie, attachés à cette conception pour qu'il pût, sans chagrin, en envisager une autre. Le temps passait, pendant ces tergiversations, aggravant encore la situation lamentable du Concert Parisien, qui se trouva, au début de 1910, menacé d'une faillite, hélas imminente...

La Gaîté-Montparnasse continuait cependant à marcher honorablement, mais ces bénéfices se trouvaient aussitôt absorbés par le déficit croissant de la maison-sœur ; Georges Dorfeuil eut, légitimement, le souci de ne pas laisser entraîner celui-là dans la déconfiture de celui-ci. C'est dans ces conditions qu'il me proposa de lui racheter l'établissement tombé, certain, disait-il, que je pouvais le remettre à flot.

Jusque-là, jamais, au grand jamais, je n'avais envisagé la perspective de devenir directeur un jour. Je demandai donc, d'abord, à réfléchir ; mais c'est bien plus aux conséquences artistiques qu'aux responsabilités financières que je pensais.

J'avais alors, en effet, un nom solidement établi, et ma situation dépassait de beaucoup ce que j'aurais pu souhaiter dans mes rêves les plus ambitieux. N'allais-je pas risquer de compromettre tout cela en me lançant dans une entreprise pour laquelle je n'étais pas tellement sûr de réunir les aptitudes requises ? Si je me fixais soudain à Paris, n'était-ce pas renoncer du coup à mes fructueux engagements de province, où mon cachet de 1.000 francs était maintenant accepté partout comme un minimum ? Ne me priverais-je pas, aussi, du sain plaisir de fuir les hivers de la capitale pour passer dans le Midi la saison froide ? Me ferais-je vraiment à une vie sédentaire, moi qui adorais les voyages, et que ma fantaisie poussait sans cesse vers de nouvelles contrées ?

D'autre part, si j'acceptais cette direction sans pour cela abandonner mes goûts vagabonds, qu'advierait-il en mon absence d'une maison où ne veillerait plus l'œil du maître ?

Un autre problème, encore, se posait pour moi. Je pouvais — sans feindre une fausse modestie qui eût été ridicule — tenir pour assuré que je plaisais au public et que mon nom l'attirait. Mais, serais-je de taille à le satisfaire aussi certainement en m'imposant à lui tous les jours, pendant des mois et des mois ?

Tu vois que la question ne manquait pas de me donner déjà de nombreux tracas. Or, moi, je n'ai jamais été l'homme des soucis ; j'aime la vie calme et régulière, quoi qu'on en ait pu dire...

J'hésitais donc un peu, mais la situation du Concert Parisien devenait désespérée, Georges Dorfeuil, sur mon conseil, avait bien essayé de la vendre à d'autres directeurs : personne n'en voulait ! On ne se souciait évidemment pas de reprendre une maison aussi parfaitement déchuée.

Enfin, après de dernières hésitations, j'acceptai la proposition, et je rachetai l'établissement. On s'est livré à ce propos à beaucoup de commentaires mais je t'assure qu'aucun autre mobile n'avait dicté ces actes. Je gagnais largement ma vie et, n'ayant que trente-huit ans alors je pouvais envisager devant moi quelques années de succès encore.

Précisément, au cours de mes déplacements en province, bien des camarades m'avaient conseillé de prendre une maison à moi, comme ils m'avaient déjà, antérieurement, encouragé à faire augmenter mes prix.

— Tu aurais tort, me disaient-ils de ne pas profiter de ta vogue ! Nous étions là la semaine dernière, avant ton arrivée, et je t'assure qu'on ne faisait pas les mêmes recettes qu'à présent. Tu attires le public ; il est bien juste que tu en profites !

Ce raisonnement, qui était juste à l'époque, ne l'est pas moins aujourd'hui. Je m'étonne cependant de la véritable rage qui s'empare de certaines gens lorsqu'on parle des cachets des vedettes des music-hall. Il est vrai qu'à présent il s'agit beaucoup plus, dans la plupart des cas, de valeurs commerciales que de talents !

En tout cas il y aurait un moyen bien simple de concilier toutes choses : ce serait d'établir un maximum d'appointements fixes que nul ne pourrait dépasser, quitte à intéresser à la recette, en proportions variables, l'artiste qui constitue, ou qui croit constituer, le véritable succès du spectacle.

Je ne suis certes pas de l'avis de ce directeur, un de mes bons amis pourtant à qui l'on reprochait certains engagements un peu... inattendus, et qui déclarait :

— Donnez-moi le dernier des balayeurs des rues, s'il fait augmenter ma recette de 10.000 francs, je suis toujours prêt à lui en payer la moitié comme cachet !

C'est avec des idées de ce genre qu'on en arrive depuis quelques années à s'emparer de noms plus ou moins connus, quelques-uns même ne l'étant que par le scandale, pour en faire des sujets de réclame...

On prend un boxeur fatigué, à peu près fini dans sa partie, et on l'improvise vedette de music-hall ! A ce compte-là, j'espère qu'on ne tardera pas à engager aussi, un de ces jours, Mme Hanau qui, avec tous ses comparses, pourrait fournir une troupe entière... Et, au besoin — pourquoi pas, pendant qu'on y est ? — solliciter les anciens Présidents de la République, ex-souverains ou chefs de gouvernement, dégomés ou parvenus à la fin de leurs mandats, pour les exhiber de même, à grand renfort de tamtam sur un nom qui a l'avantage de pouvoir dire déjà quelque chose.

C'est en partant d'un principe contraire que je recrutai mes pensionnaires pour l'inauguration du Concert Mayol. A ce sujet, d'aucuns ont cru devoir me reprocher d'avoir donné mon nom à l'établissement. Ils virent là le témoignage d'un orgueil qui était certes loin de moi !

Je ne pouvais pas garder le titre de «Concert Parisien» qui n'évoquait pour le public qu'une maison irrémédiablement tombée. Trouver une appellation nouvelle n'était pas chose si facile, et c'est en vain que je la cherchai avec mes conseillers du moment. D'autre part, en mettant mon nom comme enseigne, cela faisait en même temps de la publicité pour mon programme, et m'évitait d'avoir à ajouter ce nom dans les lettres lumineuses, affiches ou autres transparents...

Je n'étais certainement pas le premier artiste qui prît une direction ; sans invoquer, comme d'autres l'ont fait — assez maladroitement — à mon sujet, l'exemple de Sarah Bernhardt, de Réjane, d'Antoine et, plus loin de nous, de Déjazet, pour ne pas parler de Molière... Paulus lui-même, n'avait-il pas tenté la chance à Bataclan ? Malheureusement, le grand artiste s'y prenait trop tard : il n'était déjà plus en possession de tous les admirables moyens qui avaient si légitimement consacré sa vogue.

Je ne prétendais donc pas à faire une révolution dans le café-concert : il a ses usages et ses règles, et je ne songeais pas à l'en écarter. Tout au plus fis-je percer l'ouverture sur la rue de l'Echiquier, car l'étroit couloir du faubourg Saint-Denis, dans lequel s'engouffrait sans autre manière le public populaire, n'eût certainement pas convenu à la clientèle plus rémunératrice que je comptais pouvoir amener chez moi. N'étais-je pas devenu commerçant ?

Quant à la troupe, comme tous ceux qui avaient un nom à Paris se trouvaient à peu près totalement engagés et qu'après tout, en me prévoyant comme vedette je devais tenir compte de mon cachet habituel, point n'était besoin tout de suite de noms à grand retentissement. J'avais besoin de bons artistes, et ceux-là, je savais où les prendre !

Il se trouvait alors dans le Midi une quantité de comiques, de diseurs et de diseuses, dont on avait

coutume de dire qu'ils «ne pouvaient pas dépasser Lyon».

Encore en possession de leur magnifique accent méridional, dont ils n'avaient jamais pu se défaire, ils rayonnaient de Menton à Biarritz, et de Limoges à Lyon, tout au plus. Mais là, par exemple, ils étaient à leur affaire : on les connaissait, et on les aimait ! Certains, même, faisaient recette dans les établissements, où on se les disputait.

De ce nombre étaient mes concitoyens : Tramel et Raimu, ainsi que Sardou, avec qui j'avais par ailleurs quelque lien de parenté.

Également fleurissait dans la même gerbe, Andrée Turcy, une Toulonnaise encore, qu'une santé délicate et une certaine appréhension de Paris avaient jusqu'alors tenue éloignée de la capitale. N'étais-je pas, moi-même, passé par de telles inquiétudes ? J'eus donc plus facilement raison de leur hésitation, et les engageai tous les quatre.

Tous, tu le sais, ont brillamment réussi ; sauf, peut-être ce brave Sardou qui, ne pouvant plus évoluer, gardant malgré lui ses galéjades provençales plus difficilement compréhensibles pour des auditeurs parisiens, ne donna pas ce que j'attendais de lui, et que je souhaitais si sincèrement qu'il réalisât.

Naturellement, il ne put tenir qu'une modeste place au programme, et passait au début de la première partie, où il disait à peine deux chansons. J'en étais, bien sûr, plus désolé que lui, mais le bougre, habitué à ses triomphes méridionaux, me rendait responsable de la froideur du public à son égard :

— On me fait lever le torchon, pardi ! fulminait-il... Ah ! ce Félix, pas moins !... Dire que nous sommes un peu cousins, et il me fait passer à 9 heures, dites !... Si je n'étais pas de la famille, alors... il me ferait passer la veille !

Il ne chercha pas à persévérer, et retourna bientôt dans notre Provence, où la tâche lui était incomparablement plus facile.

Le tableau de cette première troupe n'avait pas laissé d'effarer quelque peu les gens de métier ; bientôt, certains professionnels affectèrent, non sans une pointe de dédaigneuse ironie, d'appeler le Concert Mayol le «Concert du Midi»... Du Midi ou non, la maison ne se tint pas plus mal qu'une autre, et ceux qui furent appelés à en faire l'ouverture ne tardèrent pas à gravir, avec une fougue toute méridionale, les plus hauts échelons du succès. Ah ! je ne les gardai pas longtemps, ces pensionnaires qui étaient avant tout des amis ! Raimu me quitta le premier, pour aller à la Cigale...

Andrée Turcy suivit enlevée par l'Eldorado...

Et Tramel, le dernier, me fut soufflé par le Casino de Paris — bien différent de celui de Volterra, c'est-à-dire moins brillant et, en tout cas, d'un autre genre — et les Folies-Bergère, alors dirigées par Clément Bannel, mais dont la revue était signée de Lemarchand (déjà !)... Il y retrouva, d'ailleurs, notre ami Raimu. Tous deux étaient lancés...

Je n'essayai pas de retenir ces volages oiseaux, si heureux de prendre à leur tour un légitime essor ; j'avais trop connu, personnellement, les âpres difficultés des débuts de Paris, pour tenter de m'opposer à leur départ, même quand j'en aurais eu le droit... Au fond, du reste, j'éprouvais quelque fierté à me dire que je venais de doter Paris de trois vedettes supplémentaires... Et les conditions qu'on leur offrait étaient tellement brillantes, à côté de celles, cependant appréciables, que je leur avais assurées, que je ne leur réclamai même pas leur débit, heureux de penser qu'en somme, sans moi, ils ne seraient peut-être jamais arrivés ainsi...

La formule de spectacles que j'avais adoptée au Concert Mayol ne se différenciait guère de celle des autres établissements : un bon tour de chant, copieux et soigné, dont je surveillais moi-même la préparation et la réalisation, puis, revue ou opérette, en un ou deux actes. Cela se rapprochait donc assez bien des programmes que j'avais interprétés sur la même scène, quatorze ans plus tôt. Peu de modifications à la salle, si ce n'est pour une remise à neuf nécessaire, la réfection complète des fauteuils, tentures, rideaux et peintures qui en avaient un sérieux besoin, et le muguet jeté à profusion partout, sous toutes les formes possibles, comme fétiche... et comme souvenir...

Parmi les jeunes artistes qui participaient au début du spectacle, se trouvaient de charmantes jouvencelles, qui ont toutes fait parler d'elles depuis : Jane Pierly, vedette actuelle des revues de music-hall et même de l'opérette classique. Je lui appris à dire la première chanson qu'elle interpréta véritablement Le Rondeau du Café-concert dont elle se tira à merveille ; par son effort personnel, elle réalisa ensuite brillamment les promesses de ce début. Mitty, alors modeste petite danseuse, s'obstinait à vouloir faire,

elle aussi, un tour de chant, et à jouer dans les revues des rôles «parlés». Je lui disais souvent : «Danse donc plutôt, tu es admirablement douée !» Elle s'y est enfin décidée, et a réalisé une extraordinaire carrière, en montant avec Tillis, ancien pensionnaire de l'Opéra, un des plus magnifiques numéros qui soient dans ce genre difficile. Enfin, j'avais aussi cette infortunée Régine Flory, déjà étrange, qui, après une ascension sans défaillance, au moment où elle venait d'être sacrée étoile internationale, s'est suicidée, à Londres, d'une balle au cœur... ce pauvre cœur, comme elle disait avec un amer sourire, qui était trop grand pour son corps trop frêle...

C'est également au Concert Mayol, dès le début, que se consacra Jeanne Perriat, maintenant classée dans l'opérette, ainsi qu'Hania Routchine, à la voix prenante, qui se consacre à peu près uniquement — et trop rarement, au gré de ses innombrables admirateurs — aux grands concerts. Hania Routchine est aujourd'hui l'épouse du délicat et puissant romancier Roland Dorgelès...

Naturellement, je fis également appel aux talents éprouvés : je pris, notamment, comme administrateur metteur en scène, mon excellent ami Fréjol, mon voisin de programme à la Scala. Après avoir été un délicieux chanteur et un comédien de talent, il apportait dans l'animation des pièces et des revues toutes les qualités qui l'avaient mis en lumière ; il jouait encore quelques rôles, car ce n'est pas, quoi qu'on en pense, d'un seul coup que l'on renonce à la scène et aux satisfactions dont le public récompense nos efforts... A présent, sous la direction Paul Derval, il occupe les mêmes délicates fonctions de metteur en scène-administrateur qu'il inaugura chez moi, aux Folies-Bergère, dont les revues ont fini de conquérir une renommée mondiale... Malheureusement, Fréjol ne joue plus, et je ne suis pas, certainement, le seul à le déplorer...

J'engageais aussi, quand le spectacle me le permettait, des vedettes déjà consacrées : Allems, par exemple, qui réalisait de moi une curieuse et amusante imitation ; Esther Lekain, Damia, Suzanne Valroger, Henriette Leblond, Nina Myral, le baryton Rigaud, de l'Opéra, Zidner, Danvers, Ferréal, qui devait plus tard créer Phi-Phi et, enfin cet exquis rossignol d'Alice Bonheur, reine de l'opérette... A son propos, laissez-moi citer une phrase d'un «spirituel critique» (1911) à qui je ne ferai pas la blague de le désigner plus précisément. Comme je donnais une pièce musicale de Lucien Boyer, Willy Redstone et Adolf Stanislas, intitulée Berlingot, nom du clown que je représentais, Alice Bonheur s'y trouvait être mon flirt pendant les trois tableaux, et nous nous épousions à la fin. L'homme de lettres en question — un de ceux qui protestaient le plus âprement contre «le manque de littérature» de mes chansons — écrivit ceci : «Quant à Mayol, jugez de son heureux sort, il se fait sucer le Berlingot toute la soirée, ce i finit par assurer son bonheur, son Alice Bonheur !...

Je te jure que je n'exagère pas !

— J'ai, en effet, noté cette phrase en compulsant tes cahiers...

— Toutefois, je ne voudrais pas que l'on vît dans cette citation quelque trait noir à l'égard d'une corporation où j'ai trouvé souvent de précieux encouragements. D'ailleurs, je fus bien forcé de constater que le ton de la presse à mon égard changea complètement du jour où je devins directeur...

Je ne prétends point, certes, que tous les critiques se mirent soudain en tête de m'apporter des opérettes ou des revues mais, enfin, je n'étais plus, à leurs yeux, un simple chanteur de caf' conc', quelle que fût sa vogue : on ne voyait plus en moi que le monsieur qui dirigeait un établissement, du reste vite à la mode...

Je devenais, du coup, une sorte de personnalité quasi-officielle...

Pour en finir avec mes pensionnaires du début, je dois parler aussi de Rollin, autre méridional, qui chantait un genre troupier assez personnel. Rollin avait une nature extrêmement comique ; il était, de plus, doué d'une excellente et forte voix de baryton, au timbre magistral, qui achevait de donner à son numéro un attrait inattendu. Je l'avais entendu, et apprécié aussitôt, dans le Midi ; je le fis venir lorsque Tramel dut me quitter. Rollin eut du succès, mais son caractère indépendant se pliait plus difficilement à la discipline et au travail assidu que nécessitent les spectacles parisiens ; je crois, d'ailleurs, qu'il avait, lui aussi, un coin de caractère vagabond, et qu'il ne s'enthousiasmait pas outre mesure à la perspective de demeurer plusieurs années, même plusieurs mois, dans la même maison, voire dans la même ville. Il est retourné dans notre Midi, où il s'est fait une situation flatteuse, et du reste bien méritée.

Enfin, comme pour justifier par avance ce renom de «Concert du Midi», j'avais pris pur régisseur mon vieil ami Perrand. Ce brave Perrand, de quelques années plus âgé que moi, adorait le métier ; il commençait à se fatiguer alors et ne chantait plus guère. C'était dommage, car il présentait un tour de chant des plus

amusants, où il semblait, avec d'autres moyens, continuer Ouvrard, dont il interprétait d'ailleurs la plupart des œuvres...

— Je me souviens, en effet, de son passage à Alger, où son succès fut des plus francs ; il y lança, en autres chansons, La fille du rémouleur, qu'on lui redemandait chaque fois qu'il revenait...

— Perrand, aussi, était un de «ceux-qui-ne-peuvent-pas-dépasser-Lyon»... Il avait cependant tenté une audition à Ba-ta-clan, où le public l'accueillit chaleureusement... mais où la direction ne l'engagea pas... Ce fut là, je crois, le grand chagrin de sa vie...

Tout en montant Le Mariage d'Hakouma, Berlingot, l'Initiatrice, opérettes qui réussirent parfaitement et, en alternance, quelques revues, particulièrement réussies, de mon fidèle Paul Marinier, en collaboration avec Léo Lelièvre, il fallait bien, cependant, que je m'occupe un peu de moi. Entre temps j'avais donc lancé quelques chansons nouvelles : Le Tzar en Italie, de Marinier ; Comme une cigarette, Les doigts, délicieux rondeau de Gabaroché, sur de charmantes paroles de Louis Bousquet, plus justement réputé aujourd'hui comme poète de l'immortelle Quand Madelon, cet hymne populaire de nos poilus... Les doigts eurent un vif succès, grâce aux gestes que chaque phrase me facilitait.

Pour continuer à ne parler que des refrains qui connurent une incontestable réussite, je citerai encore En plantant un clou, également de Gabaroché, sur des paroles de Cami, qui est maintenant un de nos plus joyeux humoristes, ami personnel du génial Charlie Chaplin, lequel se déclare, par-delà l'Océan, son admirateur... Puis, vinrent Arrouah, sidi ! refrain arable de ton concitoyen Valsien, maintenant chef d'orchestre aux Bouffes, Le gosse et le trotin, pour ne pas abandonner ces chères midinettes que j'ai toujours plus particulièrement aimées...

— Et qui te le rendent bien !

— ... Ah ! Mad'moisell' dites-moi donc, de Georges Arnould et Goubier, Toutes les femmes, le Rondeau du Café-concert, du regretté Pierre Chapelle, la Malakoff, Yo t'aime, encore de Valsien, et ces spirituelles Leçons de piano, de Lucien Boyer, sur les airs par trop sempiternels de la méthode Le Carpentier, complètent le lot de mes créations pendant cette période...

Le Concert-Mayol, jusqu'alors, m'avait donné le maximum de satisfactions que j'en pouvais attendre : le succès était venu presque tout de suite ; la vogue portait le public chez moi, marquant pour le Café-concert un regain de forme qui ne laissait pas, certes, soupçonner l'abandon dans lequel il est si tristement tombé depuis ! Durant les quatre premiers mois, je gagnai donc beaucoup d'argent, et je n'ai aucune raison de m'en cacher, parce que c'est vrai et qu'en somme, un directeur ne se propose pas d'autre but, surtout au café conc' ! Qu'un homme tel qu'Antoine, que des jeunes comme Dullin ou Jovet se lancent dans une entreprise théâtrale sans le moindre esprit de lucre, c'est indiscutable. Mais, si un directeur de music-hall prétendait qu'il a engagé ses capitaux uniquement pour servir la cause de l'Art, avec un «A» tout ce qu'il y a de majuscule, je serais obligé de lui rire au nez...

Tout allait donc pour le mieux; seulement comme, lorsque j'avais accepté de racheter le Concert Parisien, je n'étais pas autrement sûr que l'expérience me réussît, j'avais tout de même conservé, en toute prudence, les contrats qui me liaient à la province... Si bien qu'à partir de janvier 1911, je me trouvai obligé de tenir mes engagements, d'autant plus que, moi, on m'aurait réclamé mon dédit, et il était de taille !...

Évidemment, d'après les bénéfices que je réalisais au Concert Mayol, j'aurais pu récupérer rapidement ces débours, qui eussent pourtant atteint un chiffre énorme si j'avais demandé, d'un coup, la résiliation de tous mes traités. Ce n'est pas, du reste, à de telles considérations que je m'arrêtais.

Bien qu'ayant toujours âprement défendu mes intérêts, je n'ai jamais cessé d'être, au fond, un sentimental...

— Celui qui a si bien chanté les midinettes ne pouvait, comme elles, que cultiver la petite fleur bleue...

— Peut-être !... Il me parut, en tout cas, qu'on serait en droit de me juger sévèrement si je trahissais la confiance que me témoignaient les directeurs de province, sous prétexte que mes affaires, maintenant plus prospères, semblaient me permettre de me passer d'eux... Quoi qu'en pensent les sceptiques, il y a aussi une probité professionnelle chez un chanteur de café conc' !. Avais-je lâché le papa Dorfeuille quand, dès ma seconde année au Concert Parisien, on me fit des offres alléchantes pour aller chez ses concurrents ? Avais-je davantage quitté Mme Marchand, lors du triomphe de Viens, poupoule ? Dieu sait, pourtant les brillantes propositions qui me furent soumises, alors !

Pour moi se posait aussi la question du public, de mon public ! Peu me chaut que d'autres ricanent : j'ai toujours aimé et respecté mes auditeurs. N'est-ce pas leur première indulgence qui me permit de réussir ? leur fidélité qui me vaut ce titre de « chanteur populaire », dont je garde une fierté reconnaissante ?... En revenant dans certaines villes où je me savais plus particulièrement goûté, j'éprouvais, dès mon entrée en scène, l'impression, douce et réconfortante, que peut ressentir un jeune soldat quand, à sa première permission, il arrive dans sa famille après une longue absence... Cette communion cordiale avec le public a sans doute largement contribué à mes succès, et m'a sûrement permis d'en proroger la durée au-delà d'un bail ordinaire...

— Il est vrai que tu as toujours été sympathique aux spectateurs.

— Sauf à ceux des matinées du Palais de Cristal, en 1890 !

— Sans doute, mais ce n'est là que l'exception qui confirme la règle... Du reste, un tel souvenir ne peut que te faire mieux apprécier la vogue que tu as connue depuis là-bas, et dans le même établissement...

— Pour en revenir à nos moutons, j'estimais donc qu'il était de mon devoir de remplir mes engagements. D'ailleurs, la crainte me hantait toujours de ne pas tenir suffisamment le public en haleine si je chantais à Paris plusieurs mois sans arrêt ; ne risquais-je pas de le lasser rapidement ? Même en renouvelant sans cesse mon répertoire, je n'étais pas autrement sûr de tenir le coup à ce point de vue. Or, avec le temps que m'absorbait ma nouvelle situation de directeur, je ne pouvais guère préparer autant de nouveautés qu'il l'eût peut-être fallu... Lors de mes débuts, je changeais bien de chansons chaque semaine, mais on ne m'en demandait alors qu'une ou deux ; tandis que maintenant, avec les douze ou quatorze que j'étais obligé de donner à toutes mes représentations, il m'eût fallu au moins cinq à six « pucelles » tous les sept jours, et cela, c'était matériellement impossible si je voulais continuer à présenter à présenter un numéro parfaitement au point !

Évidemment, on me réclamait toujours les gros succès antérieurs, mais je ne pouvais pas me maintenir uniquement avec ces refrains trop connus ; il me fallait, d'abord, en mettre d'autres. C'est donc pendant mes engagements de province que je serais le mieux à même de les apprendre et, surtout, de les établir. D'autre part, le bail que j'avais racheté au fils Dorfeuil devrait expirer en 1917 et, ne songeant pas à la guerre, je comptais bien passer la main dès cette époque. Je ne pouvais donc pas risquer de me fermer les établissements de province !

Ainsi, maintes excellentes raisons semblaient rendre mon départ nécessaire pendant quelque temps ; cela me permettrait de renouveler utilement mon répertoire, et de m'infuser puis-je dire, un sang nouveau au contact de publics variés, différents, en tout cas, de celui devant qui je me trouvais tous les soirs, depuis quatre mois. Enfin, je ne perdais pas de vue que de telles pérégrinations me faciliteraient peut-être la rencontre d'artistes intéressants pour mon concert ; il y a temps de talents, en province, que Paris ne soupçonne pas ! A cette époque, il fallait aller les découvrir dans leurs fiefs ; aujourd'hui, les jeunes sont en général plus audacieux.

Je partis donc, ayant présenté au Concert Mayol une excellente revue d'hiver, de Paul Marinier et Léo Lelièvre. Suivant les dispositions que j'avais arrêtées depuis plusieurs années déjà, comme nous étions en janvier, c'est dans le Midi que m'appelaient mes premiers contrats : à Nice, d'abord — dont l'Eldorado était dirigé par Morlay, mari de la propre fille de Paulus — Cannes et Marseille, ensuite, me menèrent en février, époque à laquelle je devais me rendre à Lyon, où Montcharmont, directeur du Théâtre des Célestins, mais aussi impresario, m'avait demandé pour deux jours. Je pensais que c'était pour quelque café-concert de la ville ; mais juge de mon émoi quand j'appris qu'il comptait me produire aux Célestins ! Il me dit en effet paraître dans des spectacles classiques, au beau milieu de représentations du Cid ! Les mânes de Corneille ont dû frissonner... Comme il y avait là un public de famille, je m'arrangeai pour donner un programme de circonstance et les choses marchèrent le mieux du monde. Je m'en réjouis d'autant plus que la presse locale avait — manifesté, avant la représentation, quelque inquiétude sur les résultats d'un pareil salmigondis artistique.

Quant à moi, mon Dieu, je commençais à m'y habituer ; à quelles sauces ne m'avait-on pas mis déjà ! et surtout dans les tournées ! Comme naturellement, je ne pouvais pas fournir trois heures de spectacle à moi tout seul, l'impresario emmenait une pièce comportant généralement peu de personnages, au cours de laquelle je paraissais après un entr'acte. J'avais ainsi donné mon numéro au milieu des Trois Sultanes de Favart, ce qui m'aguerrit préventivement contre l'anachronisme du Cid. A Bordeaux, je passai au milieu

des Dragées d'Hercule ; en d'autres cas, dans un spectacle coupé. A Toulouse, Dufrenne ne m'a-t-il pas fait chanter au Capitole, le grand Opéra du pays ! Heureusement qu'il n'y avait qu'une soirée !

— Tu te rappelais l'aventure du ténor de La Juive ?

— Un peu, mais je pensais surtout à la Roche Tarpéienne, toujours si près du Capitole...

Après ma rencontre inattendue avec Corneille, je retournai dans le Midi : Avignon, Montpellier (où il n'était plus question, maintenant, de Pelletan) Béziers, Toulouse, et Bordeaux... Dans cette ville, parmi les nombreux amis que j'étais heureux d'y compter, je retrouvai une vieille famille que j'y avais connue à mon premier séjour, avant d'aller à Paris. Le père, un brave quincaillier quelque peu enrichi par sa fabrique de poulies, avait même eu un moment l'idée, à cette époque à présent lointaine, de me faire épouser sa fille, d'ailleurs charmante en tous points... En 1911, je retrouvai la jeune personne, mariée et maman ; elle avait une fillette de six à sept ans, espiègle en diable, et experte en reparties comme savent en trouver les gosses bordelais quand ils s'y mettent. Or, j'avais promis à ces bonnes gens de me rendre à une soirée dansante, donnée à l'occasion d'un mariage, et je tins parole, bien qu'assuré d'avance qu'on m'y taperait gratuitement de quelques chansons. Or, l'enfant, entendant parler de cette fête, voulait absolument qu'on l'y conduisît :

— A quoi bon ! objecta la mère, c'est un bal, et tu ne sais pas danser...

— Eh bien, et toi, donc ! répondit imperturbablement la gamine, je t'ai bien vue déjà : quand tu dances, il faut toujours qu'un monsieur te soutienne !...

Encore que ma tournée eût été particulièrement agréable, je n'avais pas manqué de me faire quelque mauvais sang au sujet de Concert Mayol ; mais enfin, grâce à la ferme et minutieuse administration de Fréjol, tout s'était bien passé, et j'eus un vrai soulagement à le constater en rentrant à Paris, le 2 mars.

La coïncidence voulut que les palmes académiques me fussent décernées ce même jour. Mes pensionnaires fêtèrent l'événement en une petite réunion charmante, et qui m'émut beaucoup. Un ami lut un à-propos en vers, intitulé Un bon patron, dont je suis heureux de citer au moins le titre, d'abord par gratitude envers l'affectueux poète, et aussi pour couper les ailes à certains canars qui tentèrent de me représenter comme un directeur insupportable !

Je sais qu'on blague beaucoup le ruban violet ; j'avoue cependant que je me trouvais très flatté de le recevoir. Comme chantait le pauvre Polin : «On a beau faire le malin, ça vous fait tout de même quelque chose !» Et puis, enfin, ça prouve tout au moins qu'on a des relations ; je persiste même à croire que, pour ce ruban comme pour les autres — la couleur en ce cas importe peu — ceux qui affectent le plus d'en faire fi, sont souvent ceux qui les ont quémandés avec le plus d'ardeur. Je n'éprouve donc aucune gêne à affirmer qu'à ce moment je me sentais parfaitement heureux : je gagnais beaucoup d'argent, et on décorait ma boutonnière ! N'est-ce pas foncièrement humain ? Après tout, je ne suis qu'un homme, et si Pascal a pu dire justement : «L'homme n'est ni ange ni bête», ce n'est fichtre pas moi qui ai ajouté : «et qui veut faire l'ange fait la bête» !

C'est vers cette époque que j'eus un témoignage troublant de ma popularité : un rédacteur de "Fantasio" s'était amusé à jeter à la poste, en des bureaux différents, quatre lettres sans adresse. Il y avait en effet, pour toute indication de nom et de domicile, dessiné sur l'enveloppe, un portrait à la plume, très ressemblant, représentant le grand sculpteur Rodin, Mme Curie, Polaire et moi... et écrit au-dessous : Paris sans autre précision. Polaire et moi seuls, avons reçu notre message. J'en fus très fier mais, comme Rodin et surtout, une femme géniale comme Mme Curie ne fussent pas davantage popularisés par l'image...

La même aventure me survint pendant la guerre : un poilu m'adressa, du front, ses remerciements pour quelques chansons que j'avais envoyées à son régiment...

— Accompagnées de tabac et de cigares, je le sais... Nous en avons eu aussi à Notre-Dame de Lorette...

— Il utilisa donc, pour expédier sa lettre, le même procédé que «Fantasio» avait tenté quatre ans plus tôt : une simple caricature sur l'enveloppe ; cette fois encore le missive me parvint au Concert Mayol...

Un autre, puisque nous sommes sur ce sujet, m'envoya un drap, cueilli dans Dieu sait quel village ravagé ; sur la toile fripée et maculée, il avait dessiné, à grands traits, ma silhouette, à laquelle ne manquaient ni le toupet, ni le muguet ; Dufrenne, alors locataire de mon établissement, fit installer cet émouvant hommage dans le hall de la rue de l'Echiquier ; encadré par mes premiers programmes du Parisien et d'autres, infiniment plus anciens encore, ce drap héroïque eut de nombreux admirateurs, et il le méritait bien, à tous points de vue...

Bien entendu, les chansons ne chôchèrent pas, durant ces événements ; j'avais ajouté à mon programme, en quelques mois : Où allez-vous comme ça, Voilà pourquoi, Le chapeau à la main, La petite dame du métro et l'inoubliable Cousine.

Ah ! J'en eus du mal à l'obtenir celle-là ! Valsien m'en avait joué la musique, dont je fut aussitôt séduit. J'en trouvai le «mot» du refrain : «Cousine» et je puis même ajouter que j'en fournis à peu près l'idée ; comme Lucien Boyer travaillait alors beaucoup pour moi (on préparait Hakouma) je lui demandai de me faire tout de suite les paroles... Ah ! le bougre, tu le connais et tu sais s'il peut être négligent, parfois ?... Ma musique se trouvait dans sa poche depuis un mois, je la connaissais par cœur, et il n'était pas encore question de chanson ! Persuadé que ce serait un succès, j'éprouvais une double hâte à vouloir la lancer ; toute la journée je fredonnais, pour moi seul hélas ! «Cousine, cousine», réduit à compléter le reste par des tralalala qui n'avaient rien de poétique... Alors, un jour, n'y tenant plus, je fis appeler Lucien chez moi, pendant une représentation. Quand il y fut, prétextant des ordres à donner en bas, — car je me réservais un pied à terre au-dessus du Concert Mayol — je le priai de m'attendre. Une fois sur le carré, je lui criai : — Maintenant, je te boucle !... Tu ne sortiras d'ici que lorsque tu m'auras fait les paroles de Cousine... Tu ne sortiras d'ici que lorsque tu m'auras fait les paroles de Cousine... Tu n'as qu'à sonner, là quand ce sera fini !

Et, sans remords, je l'enfermai à double tour !... Je n'avis pas eu tort : moins d'une heure après la sonnette de mon logement retentit sur la scène ; je grimpai en vitesse, encore un peu méfiant... A travers la porte, me gardant bien de tourner la clef, je criai :

— Sans blague, ça y'est ?

Pour toute réponse, Boyer, dans la serrure, me chanta les deux premiers couplets ; je me décidai alors à entrer et il me lut la chanson que tu sais. Je fus emballé, et la lançai dans la même semaine : elle a eu tout de suite le succès qu'elle méritait, et qui ne s'est jamais démenti depuis.

Pendant cette période, car il ne faut oublier personne, je créai aussi : Le vrai Paris, Dis-moi tu, Le gentil coiffeur, Serafina, vite populaire, La Chanson des mouchoirs, et la Tizi-Ouzou...

A partir de là, durant plusieurs mois, la vie fut pour moi paisible, autant que le permettait mon travail, et exempte d'ennuis sinon de soucis... J'étais un homme heureux, et un homme heureux n'a pas d'histoires... En sus de ma popularité dûment établie, mes bénéfiques ne faisaient que croître et embellir. On supposera peut-être, à m'y voir revenir, que je n'ai jamais pensé qu'à gagner de l'argent ? Je tiens, justement, à fixer un point exact de la mentalité d'un artiste : la première chose qu'il vise, celle pour quoi il dépense sans compter ses premiers efforts, c'est avant tout, le succès. Parvenir à se faire un nom, gravir chaque jour un degré de plus de l'échelle qui accède à la réussite, arriver à être connu et aimé du public, telles sont les premières ambitions du débutant, même s'il n'a rien, ou presque, pour les réaliser. Ce n'est qu'après, lorsque ces résultats sont obtenus que, les compensations pécuniaires ayant accompagné cette ascension, on commence à se rendre compte qu'on représente, en somme, une valeur de rapport matériel, et que l'on songe à en profiter... Je parle toujours, bien entendu, pour l'époque d'avant 1918, car dans les mœurs nouvelles, bien des choses ont changé, notamment sur ce point...

Mais ce désir de réaliser matériellement le succès obtenu après de durs efforts, avec une longue patience — sans pour cela prétendre au génie, en dépit du mot de Buffon — ne demeure-t-il par légitime, et parfaitement humain ? Reproche-t-on sa fortune à un peintre, à un écrivain, voire à un marchand d'autos ? Tient-on rigueur à un banquier de s'enrichir, s'il n'y parvient que par des moyens honnêtes ? Pourquoi la profession d'artiste, et surtout d'artiste de caf'conc', serait-elle la seule où l'on n'eût pas le droit de faire fortune ? J'estime, au contraire, que c'est celle à laquelle on devrait le moins faire grief de sa réussite matérielle : n'est-ce pas, en somme, avec l'argent du plaisir qu'elle réalise sa richesse ? Le cachet d'un artiste ne relève que d'une valeur et d'un travail personnels ; ce n'est pas à l'exploitation plus ou moins âpre de certaines classes sociales qu'on le demande ! Et il demeure en rapport avec les bénéfiques que son titulaire assure aux employeurs : même avant la guerre, les directeurs se montraient assez avisés pour ne pas attribuer de trop généreuses prébendes à ceux qui ne leur garantissaient pas un gain appréciable. Le besoin de se distraire a toujours été dans l'homme : le «Panem et circenses» ne date pas d'aujourd'hui ! On va au spectacle pour oublier ses ennuis, se remonter le moral, comme on se rend, en certains cas, dans les stations thermales pour soigner sa santé et reprendre un nécessaire équilibre physique. Or, celui-ci ne saurait être atteint si le moral est lui-même handicap, c'est un point acquis depuis longtemps. D'ailleurs,

l'Assistance Publique se charge de prélever sa dîme sur de tels plaisirs, et une dîme appréciable ; enfin, n'est-ce pas à nous que l'on fait toujours appel dès que l'on organise la moindre soirée prétendue de bienfaisance ?

Une humoriste a pu dire, avec juste raison, qu'une catastrophe «ça commence par des malheurs, et ça se termine par un gala»... un gala dont les artistes font, gratuitement, les frais...

Je continuais donc, sans fausse honte, à améliorer chaque jour ma situation matérielle...

— Tu oublies d'invoquer les lourdes charges que tu avais assumées : tes nombreux neveux et nièces, que toi seul as élevés, les malheureux que tu as obligés ou recueillis chez toi, tel ce pauvre Dormay que, terrassé par la maladie qui devait l'emporter, tu as pris au Clos Mayol, où il est mort sans que rien lui eût manqué jusqu'à son dernier soupir ! Et les multiples œuvres de bienfaisances aidées ou fondées par tes seuls moyens, et pas seulement à Toulon ! Sans parler des sommes que je vois portées sur les cahiers de comptes, prêtées — à fonds perdus — à tel ou tel, dont le nom étonnerait fort le public en pareille posture, mais dont le total, que j'ai eu la curiosité de calculer, donne un chiffre fort coquet !

— Il vaut mieux, en effet, n'en plus parler... Dire, pourtant, que certains ont pu répandre l'assurance que j'étais un irréductible avare ! Bien sûr, il y a, dans le métier et ailleurs, des «tapeurs professionnels» ; au lieu de demander au travail le soin de les faire vivre, ils trouvent plus simple de quémander chroniquement chez les camarades fortunés ! Pour ceux-là, oui, dès que je les ai devinés, je me suis montré impitoyable, et j'espère bien n'avoir pas été le seul à leur fermer la porte, et la bourse !

C'est petits détails mis à part, il y en a dans toutes les existences, la vie me demeurait favorable. Je partageais mon temps entre le Concert Mayol et quelques engagements de province ; il me semblait d'ailleurs, ainsi que je l'avais pensé, que le public de Paris me faisait bien meilleur accueil quand je rentrais après quelque temps d'absence. Il faut, je crois, savoir se faire désirer en peu dans certains cas... Naturellement, dans ces déplacements, je chantai une fois encore à Marseille ; il est même assez curieux de constater que cette ville, où mes débuts furent si sévèrement accueillis que j'en avais failli laisser éteindre du coup tout mon feu sacré, est précisément, avec Lyon, celle où j'ai depuis, chanté le plus souvent.

Henriette m'y accompagnait, comme toujours lorsque je voyageais ; elle ne manqua pas de meubler notre séjour de quelques-unes de ses piquantes réflexions. Un jour, nous croisions sur le Cours du Chapitre, le grandiose convoi funèbre de je ne sais quel haut magistrat ; tous les représentants des Facultés suivaient, en toges de couleurs variées, ainsi que les membres du Barreau, symphonie rouge et noire. Henriette, qui ne faisait aucune différence entre les divers délégués, persuadée, de plus, que la justice n'était qu'un luxe coûteux, murmura, tout en roulant des regards admiratifs :

— Que ça d'avocats ? Hé bé, la famille saura ce qu'il va lui en coûter !

Dans sa naïveté, elle ne manquait d'ailleurs pas de son sens ; comme je lui racontais l'histoire, alors en récente vogue, de cet Américain qui, visitant la France, y trouvait tout trop petit, elle s'indigna :

— Ouais ? Eh bien, tu ne sais pas ce que je lui aurais fait moi, à ton Américain ? J'e l'aurais amené «chez Pascal», en demandant qu'on lui serve la plus belle langouste, qu'il aurait bien été forcé d'admirer, car ils ne doivent pas en avoir cher là-bas... Et alors, je lui aurais dit : «Vous appelez ça une langouste ? Ici, c'est à peine une crevette ! Et voilà !...

Cette tournure d'esprit, toute méridionale, je la retrouvai, de retour à Paris, au hasard d'une rencontre que je fis de Raimu sur les boulevards. Il jouait dans une revue de grand music-hall, créée pendant mon absence :

— Alors, lui demandai-je, ça va, tu es content ? En ce spectacle, est-il bien ?

De sa formidable voix de basse-taille, qui augmentait encore son accent, Raimu me répondit :

— La revue est excellente... malheureusement elle ne porte pas sur le public...

— Tien, m'étonnai-je, c'est curieux ; comment expliques-tu cela ?

— Parce qu'il ne vient pas de public ! conclut-il, plus tonnante que jamais...

Le Concert Mayol marchait toujours fort bien, mais mes frais commençaient à augmenter considérablement, car c'était le moment où l'on se lançait dans les mises en scène à effet, sur les plus modestes plateaux. Comme je tenais à n'offrir que des spectacles impeccables, d'autant que j'avais une clientèle des plus chic, ce goût nouveau me coûtait fort cher. Jouant moi-même dans les opérettes que je montais, je restais plus longtemps à Paris ; le public, alors, certain que j'étais là pour un moment se précipitait moins, et mes recettes diminuaient. Dans ces conditions, je me faisais de la bile quand j'étais

sur place, et je ne m'en faisais pas moins lorsque je me trouvais en tournée. Je gardais d'ailleurs la certitude qu'un certain coulage commençait à fausser quelque peu ma comptabilité, même durant mes séjours à Paris... Qu'eût-ce été, alors, si je m'étais absenté aussi longtemps que par le passé !

Toutes ces considérations commencèrent à me donner l'idée de céder mon concert plus tôt que je ne l'avais d'abord envisagé ; mais ce sont tout de même là des décisions qu'on ne prend pas en cinq minutes, et je patientai encore... J'arrivai ainsi à 1912, année qui n'eut rien de particulièrement remarquable pour moi, à part quelques créations intéressantes : Dans les cieux, Hou ! Les femmes ! Je vous aime toutes, Encore ! L'adoration du Shah, Le gosse et le chien, Margot, les p'tits défauts, et ce populaire succès Le long du Missouri, où Christiné recommençait, sous une nouvelle forme, la série des chansons que j'appelais «géographiques»...

Cette année-là fut également celle de l'apparition du tango en France, un véritable événement ! Cette danse, trop lascive, peut-être, pour nos goûts d'alors, demeurait cependant, encore, plus harmonieuse que tous les shimmys, charlestons et autres black-bottoms qu'on nous a infligés depuis ! On en parla beaucoup cependant : les chansons de Montmartre, les revues, blaguèrent la nouvelle mode. Je ne sais plus quel homme politique — il me semble, pourtant que c'est Clémenceau — donna, à l'époque, une amusante définition de ce pas curieux :

— Le Tango, disait-il, est une danse où les visages ont l'air de s'ennuyer, et où, seuls, les derrières semblent s'amuser...

On ne tarda pas, du reste, à exagérer, et certains tangos devinrent, suivant le mot de Georges Baltha, des danses non plus de salon, mais de «chambre à coucher». Un soir, en compagnie du délicieux vaudevilliste Georges Feydeau, nous nous trouvions, contre toutes nos habitudes, dans une «boîte» où quelques amis nous avaient entraînés ; des couples y pratiquaient le tango, mais d'une façon si langoureuse qu'ils faisaient songer à tout autre chose qu'à une danse. Mi-pâmés, enlacés de très près, ces amateurs semblaient ne s'arrêter qu'à regret quand l'orchestre cessait de jouer, et leurs yeux exprimaient une langueur suspecte. Alors, Feydeau se pencha vers moi, et, de sa petite voix douce me demanda :

— A quel indice les musiciens voient-ils donc que les danseurs ont fini ?

Bien qu'on m'eût proposé plusieurs chansons sur le tango, je n'en acceptai aucune ou, plutôt, je ne trouvai pas dans le lot quelque chose qui me donnât satisfaction. Par contre, je lançai : La Monténégrine, Elle ne s'appelait pas Ninon, Le Rondeau des Pinsonnettes, Ah ! qu'on est bête !

Nous venions de voir naître le début de 1913 ; le 17 janvier, Raymond Poincaré avait été élu Président de la République Française. Chacun se rappelle certainement l'étrange agitation qui commençait à se manifester chez nous, et surtout à Paris. L'incendie balkanique de 1912, mal éteint encore par les conférences de Londres, continuait de couver, menaçant, sous la cendre ; il ne devait, du reste, pas tarder à reprendre dans les décombres. Un souffle de guerre avait un instant passé sur l'Europe, où il ne semblait pas que le vent eût tourné. La situation faisait déferler en France ce qu'on appel alors «la vague de patriotisme» ; c'est dans le même temps qu'on donnait au théâtre des œuvres significatives ; La Flambée, à la Porte Saint-Martin ; Alsace, chez Réjane. Le music-hall, suivant le mouvement, montait des finales et des scènes où nos trois couleurs se trouvaient glorifiées par les auteurs, acclamées par le public. Les récents incidents de Saverne avaient également contribué à échauffer les esprits, si bien qu'on assistait à une véritable réaction patriotique, chaque jour plus extériorisée. Il n'y a pas à le nier, à ce moment «ça sentait la guerre»...

Raymond Poicaré, déjà rendu très populaire par la fermeté qu'il avait déployée au cours de conversations diplomatiques des plus épineuses, puis à l'occasion du premier conflit oriental, réunissait donc les suffrages de la foule, et son élection fut accueillie par des manifestations extrêmement chaleureuses. Théodore Botrel en profita pour me donner une nouvelle chanson, intitulée Les Poings carrés, dont il avait composé les paroles et la musique. Cependant, pour des raisons assez obscures, il la signa simplement «Thérel» en accolant la dernière syllabe de son nom à la première de son prénom. Bien des gens, même parmi ceux du métier, se demandèrent qui pouvait être «ce jeune auteur», au patronyme inconnu. La chanson, en tout cas, répondait bien aux préoccupations du moment. Elle résumait tellement l'opinion publique qu'un mois plus tard, le 18 février, jour de la prise de pouvoir du nouveau Président, je lançais ce refrain, qui fit aussitôt le tour de Paris, puis de la France entière :

«C'est un gâs plein d'mérites
aux regards assurés !
S'il a les mains petites,
il a les poings carrés !
Il a les poings, poings, poings,
Il a les poings carrés !...
Oh ! évidemment, ce n'était pas du Victor Hugo ! Mais, encore une
fois, est-ce de la poésie transcendante que la foule demande à
une chanson populaire ? Dès le premier soir, à partir du second
refrain, la plupart des spectateurs, pour ne pas dire tous, en
reprenaient les vers en chœur. Les deux dernières strophes,
cependant, parurent trop cocardières à certains :

«Sur la foul' patriote,
(lui qu'on sifflait hier)
Voici qu'le drapeau flotte
plus joyeux et plus fler !
.....
«Par-delà la frontière ;
Un kaiser moustachu
fait trois bonds en arrière
en criant : J'suis f...ichu !»
«C'est un kâs blein d'mérides
dit-il, peu rassuré :
S'il a les mains bedides,
il a les boings karrés...

Il parut à quelques critiques chatouilleux que ce naïf enthousiasme incitait à la guerre ! Je te jure que s'il n'y avait eue que moi pour provoquer un tel cataclysme, nous serions encore bien tranquilles, et qu'on ignorait toujours, parmi tant d'autres arias, les joies consécutives de la vie chère !... Le vrai, c'est que cette chanson, pour modeste qu'elle fût, traduisait nettement les soucis de l'heure, et que la foule lui en était reconnaissante. Georges Pioch, poète et fin lettré, mais qui mettait déjà de la politique en toutes choses, gaspilla un talent infini et, c'est le cas de le dire, digne d'une meilleure cause, à invectiver contre ce succès ; il alla, même, jusqu'à en profiter pour accuser Paulus de s'être fait, avec «En r'venant de la r'vue», le «fourrier du boulangisme» !

De telles opinions sont, bien sûr, excessives ; elles n'en constituent pas moins, malgré elles sans doute, un véritable et appréciable hommage à la puissance des chansons populaires. Aussi n'est-ce qu'à ce point de vue que j'ai rappelé ces menus incidents. Ils n'empêchaient pas d'ailleurs, et nul plus que moi de le déplore, la terre de tourner, la Guerre de se préparer dans l'ombre (car les événements, hélas, nous donnèrent tristement raison) et les potins parisiens de reprendre tous leurs droits.

C'est en 1913, en effet, que fut lancé ce gigantesque bateau de mes projets de mariage avec Mistinguett !!!
— Qu'y a-t-il de vrai, au fond, dans tout cela ?

— Mais, rien, voyons, absolument rien !... La Miss, comme nous l'appelons, avec qui j'entretenais depuis longtemps les meilleurs rapports de camaraderie, trouva dans cette galéjade une excellente occasion de se faire de la publicité, et elle en profita, tu parles ! Bien qu'étant, à cette époque, une incontestable vedette de music-hall, elle n'avait pas encore la réputation quasi-universelle qu'elle a acquise depuis quelques années. Mais, déjà, il ne lui déplaisait pas qu'on parlât d'elle.

Elle s'y était tout récemment employée par deux fois, sans trop de succès : d'abord avec un prétendu procès, étrange autant qu'obscur, où deux mères se seraient — insinuait-on — disputé l'honneur de l'avoir mise au monde. L'histoire, se heurtant au scepticisme général, fit long feu. Alors elle lança, avec l'aide de quelques journalistes de ses amis, «l'accident de La glu», dont tu n'es certainement pas sans avoir entendu parler...

— Les coups de marteau ?

— Le coup de marteau, devrait-on plutôt dire... Elle tournait, pour une marque cinématographique, le rôle de la Glu, d'après la célèbre pièce de Jean Richepin. Marie-des-Anges, dont elle avait ensorcelé le fils — je parle toujours de cinéma ! — devait se venger en gratifiant la donzelle de trois ou quatre coups de masse sur le front, qui la laissaient pour morte. En pareil cas, les metteurs en scène se servent d'outils truqués, ou tout au moins spécialement préparés par un emmaillotage prudent. Or, le bruit se répandit bientôt que, cette précaution ayant été miraculeusement oubliée, Mistinguett, frappée par un véritable marteau — et par le plus grand des hasards ! — s'en trouvait véritablement à demi-assommée...

L'histoire ne prit pas davantage, et ce «fait divers» passa à peu près inaperçu. Paris n'était pas encore habitué à ces publicités américaines comme nous en avons connues depuis, et qui utilisent tout, même le scandale — n'hésitant pas à le créer au besoin — pour frapper l'imagination, en même temps que la mémoire, du public.

— Comment expliques-tu, alors, que cette blague de mariage ait pu trouver si facilement créance ?

— C'est que cette fois, précisément, la galéjade avait été soigneusement montée ! Après tout nous sommes, la miss et moi, de trop vieux amis pour qu'elle me tienne rigueur de raconter exactement cette aventure... Elle est, du reste, suffisamment arrivée maintenant pour ne pas prendre souci de ces révélations rétrospectives ; si, même, ça peut lui faire encore un petit supplément de réclame, je sais qu'elle n'en sera pas autrement fâchée.

Elle avait donc, en 1913, besoin de se rattraper de ses deux tentatives stériles ; d'un autre côté, Chevalier, engagé à la Cigale, était, en ce temps lointain, du dernier bien avec Mistinguett. Cela c'est de l'histoire, et il n'y a aucun mal à le rappeler ; Yvonne Vallée n'aura même pas à en prendre ombrage puisque, maintenant, il y a prescription. Je dois ajouter que mon ami Maurice, en cette même époque, remuait ciel et terre pour trouver une «scène-clou» à interpréter dans la revue de De Gorsse et Nanteuil qu'il devait créer à la rentrée. Cela paraît n'avoir aucun rapport avec notre sujet ; tu vas voir cependant que tout se tient...

Je venais d'arriver à Deauville, retour de Nice, où j'avais reçu le baptême de l'air avec le vaillant aviateur Ollivérès. Mistinguett s'y trouvait déjà, avec Maurice Chevalier — naturellement — et Louis Verneuil, qui commençait à se pousser dans le monde du théâtre. Sur les «planches» où il y avait moins de monde qu'à présent, nous allions tous les quatre, la miss et moi devant, dialoguant sur quelque question de travail. Un photographe ambulant, comme il en courait alors sur les plages, prenait des clichés des baigneurs, pour leur arracher ensuite une commande de cartes postales. Soudain, donc, Mistinguett me prend le bras :

— Arrête-toi ! me dit-elle ; penche-toi vers moi, et souris...

Machinalement, j'obéis ; ce n'était pas une photo de plus ou de moins qui pouvait me gêner. Le lendemain, 10 août — ah ! la journée du 10 août ! — tout Deauville s'arrachait la carte postale, que l'artiste ambulant s'était empressé de mettre en vente (peut-être bien, d'ailleurs, sur l'instigation même de mon entreprenante camarade). Tu penses, à notre arrivée, à la Potinière, si nous fûmes vite entourés !

— Vous avez l'air de deux tendres fiancés ! remarqua quelqu'un...

Et Miss, d'autorité, répondit :

— L'air, et la chanson ! Parfaitement : Félix, qui a soupé du métier de directeur, vend son concert, et on se marie !... Vous savez qu'il est immensément riche !... Voyez la belle bague qu'il vient de m'offrir pour nos accordsailles...

Et elle montrait une magnifique émeraude sertie de brillants dans l'achat de laquelle je te jure bien que je n'étais pas pour un centime !...

Il n'en fallait pas plus pour donner un sujet de conversation et fournir matière à d'alléchants articles. Car note que nous étions en plein mois d'août et que l'actualité, à pareille époque, a coutume de prendre, elle aussi, des vacances. Le serpent de mer avait fait son temps — encore, soit dit en passant, qu'on ne se gêne pas pour nous le resservir parfois avec l'aventure du petit pâtre enlevé par un aigle !... Les échetiers qui se trouvaient à Deauville (Cornaché les y faisait venir lui-même pour diriger ainsi sa publicité) et qui languissaient, faute d'une bonne chronique à se mettre sous la plume, sautèrent, parbleu, sur une telle nouvelle, comme le percepteur sur un contribuable !... Miss, voyant que ça marchait si bien, n'hésita pas à corser les choses. Le lendemain matin elle vint me chercher à l'hôtel, accompagnée de Maurice et de Verneuil, auxquels s'étaient joints quelques-uns de leurs camarades :

— On t'emmène déjeuner à «Guillaume le Conquérant» ! me dit-elle.

Et nous voilà partis en auto. En route, elle m'entreprind :

— Tu sais que ça devient rigolo, notre histoire de mariage ; tout le monde a donné dans le panneau !... Alors, pour continuer à leur en faire accroire, on va figurer aujourd'hui le déjeuner de fiançailles... Nous y allons de ce pas... Tu veux bien ?... Au fond, ça ne peut que nous faire de la réclame...

Je lui fis observer en riant que, personnellement, je n'avais plus grand-chose à attendre de la publicité, puisque j'étais alors à l'apogée de ma réussite... Mais enfin, ça avait l'air de lui faire tellement plaisir que, ma foi, j'ai accepté... Dans mon esprit, il ne pouvait être question que d'une blague...

— S'agissait-il donc d'autre chose ?

— Mon Dieu, oui ! Indépendamment de la Miss, qui tenait absolument à ce qu'on parlât d'elle, Maurice Chevalier, grâce au bruit fait autour de notre galéjade, trouvait, tu vas le voir, la scène qui lui manquait pour la Cigale... Tout le long du déjeuner de «Guillaume le Conquérant», nous jouâmes la comédie des fiançailles à laquelle on m'avait demandé de m'associer. Nos voisins de table purent vraiment croire que «c'était arrivé», et contribuèrent sans doute, dès leur retour à Deauville, à répandre le compte-rendu de cette cérémonie historique, car le soir même il n'était plus question que de ça du Normandy au Casino. Naturellement, pendant ce simulacre de repas officiel, je fis chorus avec les camarades, et la réunion fut plutôt gaie. Entre le café et le champagne, je me livrai même à des plaisanteries sur mon propre compte, dont Maurice riait tout le premier : je me croyais entre amis, moi, presque en famille... Eh bien, dès le lendemain, de Gorsse et Nanteuil recevaient le récit détaillé de notre escapade, y compris toutes les blagues que j'avais racontées : ce petit bougre de Maurice avait soigneusement noté le tout, pour l'envoyer illico à ses auteurs ! C'est ainsi qu'à la rentrée, il joua à la Cigale une scène sur le «mariage Mayol-Mistinguett», avec la mignonne Irène Bordonni, qui incarnait le rôle de Miss Chevalier, lui, qui faisait depuis longtemps une imitation de moi un peu chargée mais fort drôle, me représentait tout naturellement dans l'histoire...

En dehors des cartes postales de l'ambulant de la plage, quelques autres clichés avaient été pris par Verneuil, uniquement, disait-on pour donner sur place de la vraisemblance à notre galéjade ; il avait été entendu qu'on ne les ferait pas reproduire. Seulement, deux jours après, on en voyait un dans le Matin, où Maurice Prax l'accompagnait de considérations définitives sur «les plus beaux mariages d'amour qui peuvent être, en même temps, des mariages de raison» ! Comoedia ne manqua pas de suivre le mouvement donnant à son tour le premier cliché du photographe de Deauville... Ce que l'on a pu raconter, alors, à ce propos ! C'était à qui voulait avoir le plus de précisions, se montrer le mieux informé ; et chacun de renchérir !... En relatant le déjeuner de «Guillaume le Conquérant» on alla jusqu'à révéler les noms de nos invités, qui devaient être, par la suite, nos témoins : le grand chanteur Chaliapine, l'éminent professeur Doyen et Madame — qui envoyèrent aussitôt aux journaux un démenti formel — Lucie Delarue-Mardrus, Polin, Gabaroché !... Il n'y manquait plus que le détail du menu et le montant de l'addition !

Le mot de la situation fut prononcé par un gamin de Trouville qui, regardant les fameuses photos à la porte d'une boutique, et ayant comme tout le monde entendu parler de ce mariage, s'écria avec une belle sincérité :

— Eh ben ! Si jamais ils font des petits, j'en retiens un !

Il se peut que cet énorme canard ait, par la suite, servi de départ à la tapageuse publicité qu'on a, depuis, faite pour amener la clientèle à Deauville, en attirant son attention sur cette plage alors toute neuve. Je ne serais pourtant pas éloigné de supposer que de Gorsse et Nanteuil aient eu, les premiers, cette amusante idée, pour la réaliser — afin, sans doute, d'utiliser l'imitation fantaisiste que Chevalier faisait de moi. Seulement il fallait à leur projet un commencement d'exécution, ainsi que dans tant d'autres méfaits, où l'intention ne suffit pas. Peut-être même, à cause de cette imitation, n'avaient-ils pensé d'abord qu'à me marier, sans savoir exactement à qui... Tu comprends, alors, que si Maurice lui parla de ça, Miss n'a pas dû manquer de trouver tout de suite une solution, qu'elle s'est vite chargée de mettre en pratique...

Et voilà comment on écrit l'histoire !

Enfin la revue de la Cigale eut un triomphe, notamment la fameuse scène, qui fut un long éclat de rire — mais dont certaines répliques n'étaient que mes réflexions personnelles du «jour des fiançailles». Mistinguett en a largement profité, et ce n'est qu'après cette publicité monstre qu'elle commença à toucher ses premiers cachets de cinq cents francs, quelque peu augmentés depuis... Quant à moi mon Dieu, ça ne m'a pas fait grand tort, sous réserve, toujours, des railleries saugrenues, et d'un goût plus que

douteux, de quelques sous-produits de la chanson prétendue satirique.

— Ceci mis à part, tout allait donc pour le mieux !

— Une seule chose, cependant, m’a chiffonné dans cette histoire : le cynique aplomb de certains reporters ; quelques-uns assurèrent que je confirmais tous les bruits mis en circulation. Pour donner plus de poids à leurs assertions, ils soutenaient même avoir reçu mes confidences et mes projets, au cours d’un entretien que, d’après eux, je n’avais pas pu leur refuser ! Or je certifie, énergiquement, que personne ne m’a jamais interviewé à ce sujet !

Pour l’instant, du reste, je connaissais d’autres préoccupations. J’avais ma saison d’hiver à préparer et je commençais à envisager avec moins d’enthousiasme une direction qui me donnait tant de tracas ; je me sentais d’ailleurs très fatigué par la double existence que je me trouvais obligé de mener depuis deux ans. Par moments, complètement découragé, je prenais la résolution de tout lâcher, et de revenir définitivement m’installer au Clos Mayol.

C’est qu’il avait pris de l’importance, mon cabanon ! Petit à petit, par des rachats successifs, s’y ajoutaient des lopins environnants, et l’ensemble représentait maintenant une belle propriété. Je songeais justement, cette année-là, à y faire installer un théâtre de verdure, dans un coin du parc dont l’emplacement semblait préparé exprès pour cet usage.

En réalisant ce projet, je comptais pouvoir donner de temps à autre quelques représentations au bénéfice des oeuvres d’assistance de ma ville natale ; et si je décidais de quitter le métier, il me resterait toujours, du moins, une scène, pour mes amis et pour moi... Seulement cela me faisait une troisième affaire à mettre en train, et un supplément de tracas nouveaux ; c’était beaucoup pour moi, si ce n’était trop !

Je rentrai néanmoins à Paris, pour assurer, au début de septembre, la réouverture de mon concert. J’avais presque entièrement renouvelé son programme, et je créai le même soir : Sous les minarets, Ah ! la musique américaine ! Rose a perdu ce matin, La femme et le bon Dieu, La Ballade du Roy Henri, La demoiselle du Journal, C’étaient deux amoureux, Boudoubadabou, C’est pour les petites femmes, l’auvergnate Schujette, la Baltique...

Tu vois que du moment que j’en avais le loisir, je ne manquais pas de travailler. Pendant ce temps, à Toulon, les travaux du théâtre de verdure, rondement menés, avançaient à vue d’oeil, et il me fallait, dès maintenant, penser à son inauguration, que je prévoyais d’abord pour le printemps...

J’en avais déjà parlé à mon éminent ami Silvain, l’illustre Doyen de la Comédie-Française, qui projetait, lui aussi, de créer dans sa magnifique propriété des environs de Marseille, un théâtre de plein air.

Indépendamment de la sympathie dont il m’honorait, ce fut donc pour nous un commun sujet de conversations, et nous eûmes plusieurs entretiens à ce propos. Silvain avait, en principe, accepté de prêter son concours, flatteur et précieux entre tous, à l’inauguration de ma scène champêtre. Mais, lorsque je lui rappelai cette promesse, il me déclara :

— C’est entendu, je viendrai, mais j’y mets une double condition : je donnerai une tragédie que j’ai traduite de Sophocle, Philoctète. et tu y tiendras un rôle avec nous deux Louise...

— Hélas, m’écriai-je, mais je ne saurai jamais jouer la tragédie !

— Ne t’inquiète pas de cela : tu dis fort correctement les vers ; quant au reste, c’est moi qui te ferai répéter, et je te donnerai toutes les indications nécessaires...

— Je n’en doute pas, et j’en suis très flatté... Mais, arriverai-je à me servir suffisamment de ces excellents principes ?

— Je m’en charge, te dis-je ! Du reste, le rôle n’a qu’une scène, il est donc très court ; de plus, c’est un personnage que l’on peut jouer en comique, tout sera donc pour le mieux... D’ailleurs, je te le répète, je ne viens pas, si tu refuses !

J’avais donc fini par accepter : Silvain devait créer le rôle, écrasant mais magnifique, de Philoctète ; Louise, en travesti, représenterait le jeune Néoptolème, fils d’Achille, et moi, « l’espion prétendu marchand » dont parle Sophocle. L’interprétation serait complétée par Léon Segond, de l’Odéon, dans le rôle d’Ulysse, et Bourny, du théâtre Antoine, dans Hercule. Tu vois que, moi mis à part, le programme était brillamment préparé ; je me faisais pourtant un sang de poison, comme l’on dit chez nous, en pensant qu’il me faudrait jouer la tragédie ! Ma plus grosse inquiétude était de trahir la confiance de Silvain ; n’ayant jamais fait de grec, je n’ai pas qualité pour juger de sa traduction, mais je puis assurer que sa pièce, aux beaux vers sonores, est émouvante et tragique en diable. Je crois d’ailleurs — j’espère et le souhaite même — qu’on

va la donner incessamment à l'Odéon... Et le public partagera entièrement mon opinion.

Car elle finit par arriver, cette représentation que je redoutais davantage à mesure que la date s'en rapprochait... Oui, le 19 juillet 1914, en matinée, j'inaugurai mon théâtre de verdure, avec le spectacle prévu, au profit de la Caisse de secours du Syndicat de la Presse...

Il y en avait, un monde ! et de qualité, encore. La veille, toute la troupe avait répété d'ensemble, sous la direction de Silvain, et l'indulgent Doyen me fit l'amitié de déclarer que «ce n'était pas mal du tout» Néanmoins je ne m'illusionnais pas, et j'avais grand' hâte d'en finir...

La foule acclama la pièce et ses interprètes, et c'est une ovation enthousiaste qui salua Silvain et Louise, admirables tous deux, surhumains de talent, physiquement semblables à des dieux dans leur rôle. Quant à moi, heureusement que je n'avais qu'une scène, sans quoi je me demande ce qu'il fût advenu de la tragédie et de ses tragédiens ! Dès que je parus sous la chlamyde grecque, les jambes engagées en un maillot de soie claire, la salle s'agita : on chuchotai, d'une chaise à l'autre : «Vé, c'est notre Félix !» ... Seulement, pour tous, c'était un étonnement mêlé de gaîté que de me voir en un tel costume. Avec ça le bougre de pétase qu'on m'avait collé sur le crâne laissait passer mon toupet blond, et tu penses si cela me donnait de l'autorité devant mes concitoyens ! Ils se trouvaient d'autant plus déroutés qu'on avait mis sur les affiches :

«MAYOL, chantera ses dernières nouveautés»...

Je suis sûr qu'instinctivement, malgré eux, ils cherchaient mon brin de muguet le long du peplos. Mais, comme ce sont de braves gens, très policés, et qu'ils se rendaient bien compte que l'admirable pièce de Silvain méritait le plus grand respect, ils se tinrent décemment tranquilles... Malheureusement, sur la fin de la scène, ma dernière tirade était amorcée par cette déclaration :

«Soit, je parlerai !»

Et alors une voix, oh ! bien timide, mais éplorée, celle d'un brave Toulonnais qui craignait peut-être que je m'en tienne là, répondit, aussitôt que j'eus déclaré : «Soit je parlerai» :

— Hé non, Félix !... Chante donc, ça vaudra mieux !

Pour ceux qui s'efforçaient depuis de trop longues minutes à garer le sérieux que comportait la rare valeur du spectacle, ce fut là comme le signal d'une détente générale : un éclat de rire à peu près unanime, contagieux en tout cas, retentit sous les chênes du théâtre de verdure... En scène, Louise se tirebouchonnait, c'est le moins que je puisse dire par égard pour son maillot.

Je connais heureusement mes amis de là-bas ; je m'approchai de la rampe et, montrant ma tunique, je leur dit :

— Pas comme ça, voyons... J'ai l'air d'être en chemise... Laissez-nous finir, je viendrai vous dire mes nouvelles chansons après...

A partir de là, ils retrouvèrent le calme nécessaire à la suite de représentation ; je pus achever ma tirade, et la pièce se termina dans un enthousiasme indescriptible. Silvain, tant comme auteur que comme interprète, admirablement secondé par Louise, les avait émus et troublés, et la salle vibrait comme on sait le faire chez nous devant les vrais spectacles d'art.

Il y eut, aussi, quelque inquiétude à l'apparition de Léon Segond, magnifique de plastique dans Hercule. Quelques mamans s'épurent devant cet impressionnant torse nu et ces biceps puissamment étalés... Mais un brave curé leur dit :

— La vue, ce n'est pas le plus grave... c'est d'y penser qui deviendrait dangereux...

Bref, à la fin de la matinée, rentré dans mes appartements, c'est-à-dire mon habit noir et ses accessoires habituels, je reviens chanter. Le public parut ravi de la transformation, mais je te prie de croire que j'étais encore plus heureux de me retrouver enfin moi-même...

Le soir, il y eut un grand bal dans le jardin, au cours duquel je dus dire encore quelques couplets. Silvain et Louise se firent acclamer une fois de plus en récitant — avec quelle maîtrise et quel art — des poèmes classiques... C'est à cette occasion que je lançai Dans mon pays, qui devait quelque temps après jouer un rôle diplomatique inattendu, dont nous reparlerons, Come, darling, et deux œuvres de Jean Aicard (de l'Académie Française, s'il te plaît) que j'avais réussi à amener à la chanson. Son Cigalous, obtint un triomphe mérité, ainsi que la joyeuse galéjade en prose qu'il m'avait composée sous le titre de Grand'mère marque du linge. L'humour en était irrésistible, et l'on retrouvait respectivement dans ces deux productions le lyrisme et la fantaisie de «Maurin des Maures»...

Tout cela se passait à peine quinze jours avant la grande tourmente ; nous dansions presque déjà sur les ruines, comme après la Révolution, mais nous étions loin de nous en douter... Les conflits balkaniques, enfin terminés par des traités qui paraissaient donner satisfaction à tout le monde, semblaient avoir chassé bien loin le spectre de la guerre... Les nuages, si sombres un moment, s'étaient dissipés, et l'on avait, partout, repris la confiance, retrouvé l'espoir... Ah ! si l'on avait su !... Seulement, voilà, on ne savait pas !...

Le calme semblait tellement revenu que je préparais ma prochaine saison du Concert Mayol...

Je demeurais cependant toujours résolu à m'en débarrasser, mais je patientais jusqu'à l'occasion intéressante. En attendant, j'avais consenti à le louer, pour l'été, à Dufrenne, qui tenaillait le désir d'obtenir une direction fixe à Paris...

Je devais donc compléter ma troupe pour la réouverture de septembre et, dans ce but, je rentrai à Paris le 1er août 1914... J'y arrivai en pleine fièvre de mobilisation !

Naturellement, à partir de là, je ne m'occupai plus de ma saison ; j'étais d'ailleurs persuadé que tous les établissements resteraient fermés, et que nulle part en France on n'oserait chanter pendant la guerre...

Chapitre XI

Un livre d'or...

Je serais bien le seul que la déclaration de guerre n'eût pas jeté dans un grand désarroi ; aussi me trouvai-je d'abord fort embarrassé. Appartenant par ma classe à la réserve de la territoriale, réformé d'ailleurs depuis de longues années, je n'étais pas mobilisable. Comme tout le monde, je m'imaginai que les armements modernes rendraient les opérations plus brèves ; le souvenir de ce que mon père m'avait autrefois raconté sur les batailles de 1870 me faisait croire, comme à tant d'autres, que le conflit se cantonnerait aux frontières. Aussi, l'idée que Paris pourrait un jour se trouver menacé, ne me vint pas à l'esprit ; celui, du reste, que se serait alors permis une semblable hypothèse eût été plutôt mal reçu ! Je déambulais donc dans la capitale, à l'affût des premiers communiqués, en quête de nouvelles de mes amis... l'annonce de la violation du territoire Belge me bouleversa ; quand je lus pour la première fois «des Vosges à la Marne»... je demeurai douloureusement surpris ; cette fois, l'on commençait à comprendre ! Ce fut vers ce moment que les «taubes» entreprirent de survoler le ciel parisien, et de jeter quelques bombes... Ma belle-sœur et ma plus jeune nièce, que j'avais amenées lors de ma rentrée, se trouvaient auprès de moi : charge d'âmes, qui posait pour moi un délicat problème de responsabilités... J'étais, de plus, fort désespéré : l'inaction à laquelle me contraignaient les événements me pesait ; la plupart de mes camarades avaient quitté Paris, les uns pour le front, les autres pour leurs dépôts, en attendant. Je finis par m'ennuyer ; pour secouer la noire mélancolie qui m'envahissait, je résolus de rentrer à Toulon. Ainsi pourrais-je mettre en sûreté ma belle-sœur et sa fillette, et retrouver sans doute, quelques vieux amis, que leur âge ou leur santé retenaient, comme moi, dans la vie amollissante et stérile de l'intérieur. De toutes façons, je serais du moins, en famille...

Je dus bientôt passer devant un nouveau Conseil, qui me confirma dans ma position de réforme, où me maintinrent également les diverses commissions amenées par la suite à m'examiner.

J'avais, pour ma part, dans les dispositions optimistes du début, déclaré fermement que je ne chanterais pas dans une salle publique tant que nous n'aurions pas notre victoire ; et j'étais tout prêt à tenir cet engagement sacré. Mais, les premiers blessés commençaient à affluer dans les hôpitaux ; à Toulon, le Casino se trouvait transformé en dépôt de territoriaux, et le Grand Théâtre en ambulance. Au Clos Mayol, j'avais moi-même aménagé quelques chambres, aussitôt mises à la disposition du Service de Santé ; comme nous étions encore à la fin de l'été, j'offris mon parc et les jardins aux convalescents et aux blessés qui pouvaient marcher. Cela leur faisait un agréable but de promenade, et je les y régalaï quotidiennement d'un goûter dont les produits du Clos assuraient le confortable ravitaillement.

De temps à autre, sur leur demande, je leur chantais quelques-uns de mes refrains populaires, et je puis dire qu'ils étaient ravis ; cela me donna l'idée de parcourir les hôpitaux pour distraire aussi ceux que leurs blessures clouaient dans un lit de souffrances. Eh bien, quelque surprenant que cela puisse paraître aujourd'hui, la réalisation de ce projet ne me fut pas facile ! Partout on m'opposait d'antiques règlements administratifs ; dame, la charité, comme tant de choses alors, n'était pas organisée ! Et puis, le miracle de la Marne venait de donner tant d'espoirs ! On croyait déjà que la tourmente allait finir...

Aussi le départ n'a-t-il pas été commode, mais enfin on a fini par y arriver...

— Et chacun sait quel rôle admirable tu as pu jouer alors jusqu'au bout !

— Je n'ai fait, en cette douloureuse époque, que mon devoir... Chacun le fait comme il le peut...

— Sans doute pouvais-tu beaucoup !

— Que veux-tu, ils ont été si gentils pour moi, les pauvres gars, ceux qui en venaient, comme ceux qui allaient y partir...

Et quel précieux concours n'ai-je pas trouvé, dès le début, en mon illustre concitoyen et ami Jean Aicard qui, non seulement se multipliait pour les premières démarches mais m'accompagna, toutes les fois qu'il le put, partout où m'appelaient ces concerts quasi improvisés... Celui que nous donnâmes tout d'abord fut particulièrement émouvant.

Nous nous morfondions dans l'attente d'autorisations qui ne venaient toujours pas ; l'un et l'autre nous trépignions d'impatience à l'idée de ce que nous aurions voulu, mais que nous ne pouvions pas faire. Or,

ainsi que je te l'ai dit, le Casino, débarrassé de ses fauteuils, servait depuis quelque temps de caserne à deux cents territoriaux de la région. Un ami nous parla de ces braves gens, pères de famille pour la plupart, arrachés comme tant d'autres à leurs foyers, et qui se morfondaient dans ce dépôt forcément inconfortable. Nous pensions bien à leur donner une petite représentation, mais l'autorité ne le permit pas ; les règlements se montraient encore rigoureux...

Alors, un soir, après l'extinction des feux derrière le sergent de garde qui, seul, connaissait notre présence, nous pénétrâmes au Casino. On était tout de suite surpris par l'ombre et le silence, et une vague mélancolie nous oppressa aussitôt. On se s'imagine pas la tristesse que peut dégager une salle de spectacle quand elle se trouve privée de ses lumières et de ses bruits d'orchestre et de foule... A la lueur de la lanterne du sous-officier, nous apercevions çà et là des hommes étendus à terre, sur de maigres paillasses : l'entraînement à la dure vie du front... La scène même était encombrée de dormeurs ; nous montâmes donc, toujours à pas de loup, au balcon.

Je me sentais terriblement impressionné par cette atmosphère, qui rappelait un peu une église pendant certaines cérémonies funèbres ; il me sembla tout à coup que je n'oserai plus réaliser ce pour quoi, cependant, j'étais venu. Mais Jean Aicard m'encouragea :

— Allez-y donc, me dit-il... Vous verrez que cela leur fera plaisir.

Et alors, dans ce calme émouvant, je commençai à mi-voix d'abord :

«Elle naquit par un dimanche
du plus joli des mois de mai
quand le printemps à chaque branche,
suspend un bouquet parfumé...

En l'admirant, toute petite,
si frêle en son berceau tremblant,
sa mère la nomma, de suite,
Lilas blanc !

Mon petit brin de lilas blanc...»

Et je continuai de chanter en demi-teinte... A cette évocation de berceau, l'âme de tous ces papas dut être agitée d'une douce émotion ; dans la nuit, que perçait à peine le falot du sergent, on devinait, plus qu'on ne les voyait, des têtes qui se relevaient, des yeux, encore lourds de sommeil, qui s'ouvraient, surpris... Mais il semblait que tous retinssent leur souffler, pour écouter la mélodie lointaine et tendre... Ceux qui étaient réveillés secouaient les autres, doucement sans bruit...

Et je leur dis, ainsi, tout Lilas blanc, dans la nuit...

J'étais quand même toujours impressionné: c'était la première fois que je chantais sans pouvoir regarder mon public et, plus encore que le pathétique de la situation, cette obscurité pesait sur moi... Quand j'eus fini, la salle sombre, jusque-là muette et recueillie, éclata en applaudissements. Quelques-uns des poilus avaient reconnu ma voix ; on cria «c'est Mayol ! Bravo, Félix ! Une autre !»

On redonna enfin l'électricité ; tous, nous en éprouvâmes un grand soulagement. Ces braves territoriaux, dont quelques-uns montraient déjà des cheveux blancs, paraissaient heureux comme des enfants, pleins d'une joie naïve et saine, pour avoir, simplement, entendu une chanson... Je repensai à cette admirable scène de Cyrano, où le héros dit à ses frères d'armes :

«...ces vieux airs du pays, au doux rythme obsesseur, dont chaque note est comme une petite sœur, dans lesquels restent pris des sons de voix aimées, ces airs, dont la lenteur est celle des fumées que le hameau natal exhale de ses toits, ces airs, dont la musique à l'air d'être en patois !...

Ce n'était pas sans raison que j'évoquais ce tableau : quelques jours plus tard, mes auditeurs de cette nuit devaient rejoindre la région d'Arras, où les choses commençaient à chauffer...

Quel poignant contraste entre la tristesse de cette salle quand nous y étions entrés, et la gaîté débordante qui l'animait maintenant !

— Une autre !

Bien sûr, une autre, pardi, et avec empressement ! N'étais-je pas là dans l'intention de chanter ? Et de chanter pour eux ? Dix chansons se succédèrent, parmi la même joie enthousiaste. Enfin, Jean Aicard put leur dire quelques mots ; sans éloquence inutile, très simplement, il leur expliqua pourquoi, et comment nous étions là : les exercices auxquels ils se trouvaient astreints toute la journée ne nous avaient pas

permis de venir autrement qu'à cette heure tardive ; il traduisit en termes touchants la poignante émotion qui nous étreignait, et termina en disant que nous étions heureux si nous avions pu leur faire plaisir... Là-dessus, nous allions nous retirer, lorsque quelques soldats, qui se concertaient depuis un instant, virent à nous :

— Oui, déclara un caporal grisonnant, vous nous avez fait plaisir, un grand plaisir, et nous vous en sommes profondément reconnaissants... Merci donc, très sincèrement... Mais une politesse en vaut une autre : vous avez chanté pour nous, nous allons chanter pour vous... Oh ! Ce ne sera pas, bien sûr, aussi beau, mais je vous jure que le cœur y est !

— Parfaitement ! Confirmèrent tous les autres d'une seule voix.

Sur la scène, tôt débarrassée du matériel qui l'encombrait, un concert s'improvisa ; tous ceux qui savaient quelque chose vinrent le dire ou le chanter, la salle reprenait en chœur les refrains les plus connus.

Finalement, dans un impressionnant ensemble, ils entonnèrent La Marseillaise, et je te jure que jamais je n'écoutai avec plus d'émotion notre hymne national.

Tu penses bien que le secret ne put pas être longtemps gardé sur une telle aventure, que les territoriaux s'empressèrent de raconter eux-mêmes, tout les premiers, avec force détails. Il me parut d'ailleurs, par la suite, que l'effet moral constaté sur ces bonnes gens ne fut pas étranger à la liberté qu'on nous accorda enfin de chanter dans d'autres dépôts, d'abord puis dans les hôpitaux.

Nous nous étions arrangés, jusque-là, pour renouveler le plus souvent possible ces concerts improvisés, mais nous préférions, à tous points de vue, que l'autorisation nous en fût conférée officiellement. Je me trouvai, en quelque sorte, chargé d'une mission dont je ne pensais plus désormais qu'à m'acquitter de mon mieux.

Je n'éprouve, sans aucune honte, qu'une émouvante fierté à dire que bientôt on me demandait partout où il y avait des malheureux à distraire ou à consoler... Alors, que veux-tu, de même que lorsque le public me crie : «Une autre !... Cousine ! Boulevard Magenta !» je n'ose jamais refuser de lui donner satisfaction, pouvais-je me dérober quand ces héroïques enfants me souhaitaient à leur chevet, oui manifestaient le légitime désir d'entendre mes chansons dans leurs cantonnements ?

— Non, toi, tu ne le pouvais pas !... Mais tu leur as donc donné tout ton ancien répertoire ?

— En partie, oui. Car tu supposes bien qu'ils ne manquaient pas de me réclamer les succès populaires qui leur étaient familiers. Seulement, j'eus aussi des œuvres de circonstances ; Jean Aicard, que j'avais eu la joie flatteuse de convaincre à la chanson quelques mois plus tôt, continua, avec un zèle patriotiquement accru... Il voulut bien écrire pour moi des poèmes et des couplets qui eurent bientôt autant de succès que mes ordinaires amusettes... Oh ! Rassure-toi, je n'ai jamais chanté «le bonheur des tranchées», «la joie d'être poilu» «l'orgueil de se faire tuer», ah ! non !... J'ai toujours trouvé cela indécent, et ce ne sont pas les misères que je vis ensuite dans les hôpitaux qui pouvaient me faire changer d'avis !...

Jean Aicard me donna donc Deutschland unter Alles et France et Prusse, puis des vers exquis sur les marins, intitulés Nos cols bleus. Paul Marinier m'avait confié aussi une spirituelle parodie des Trois hussards de Nadaud : Les trois Uhlans, et le chansonnier Jean Deyrmon, une très bonne chanson satirique sur le «Goeben et le Breslau» : Les Vaisseaux fantômes, que je créai le 7 janvier 1915 au Grand-Théâtre de Toulon, à l'occasion d'une soirée de bienfaisance donnée en l'honneur de notre triomphant «75»...

— Je vois, sur ton «Livre d'or», une émouvante série de remerciements émus, de félicitations reconnaissantes qui témoignent que tu as porté partout, inlassablement, le baume bienfaisant des chansons de France...

«Quelle noble mission est la vôtre ! Écrit l'un... Quelle belle œuvre vous avez entreprise, déclare l'autre, et quel beau résultat vous obtenez, cher monsieur Mayol !»...

Ici, c'est l'éminent professeur Bergonié qui signe cette enthousiaste déclaration :

«Bravo, Mayol ! Vous êtes venu nous aider à les guérir ; mais vous, votre présence suffit ! Vous étiez depuis longtemps un grand artiste, vous voici devenu un grand médecin... Venez donc quelquefois en consultations chez nous, pour EUX !

Et cette émouvante lettre d'Édouard Herriot, maire de Lyon :

«Quel carnet de route voudrait le vôtre, cher monsieur Mayol ? Tous le long de votre chemin vous mettez au cœur du soldat français cette gaieté, qui est la fleur charmante du courage. Une chanson suffit au soldat français, pourvu qu'elle ait des ailes, et la chanson de notre temps, c'est vous qui l'avez le mieux exprimée.

Je savais tout votre talent, vous m'avez fait connaître la générosité de votre grand cœur et l'ardeur de votre patriotisme... Merci!

Ce sentiment ne se retrouve-t-il pas, quelques pages plus loin, signées de Mr Dalimier, sous-secrétaire d'État ?

Et ces feuilles, où tous les blessés d'un hôpital ont apposé leur parafe individuel, les uns d'une main tremblante, encore meurtrie, les autres d'une écriture enfantine, appliquée et naïvement grossière ! Ailleurs, ces quatre lignes où s'exprime la reconnaissante admiration du Général Foch n'ajoutent-elles pas à ce que tu as fait ? Que dire encore de ces petits poèmes, composés et soigneusement calligraphiés par les poilus en traitement, et de ces dessins dont quelques-uns fort artistiques, qui accompagnent tant de signatures, dont chacune n'est qu'un cri de gratitude ?

— Je te le répète, cela m'a profondément touché... je n'ai pourtant fait que mon tout petit devoir !

— Sans doute, mais avec quelle générosité !... car tu ne parles pas du réconfort matériel dont tu accompagnais ta moindre visite aux formations sanitaires !... J'en sais personnellement quelque chose : j'étais moi-même dans les hôpitaux de Versailles quand tu y es venu !

Je sais que tu es gêné qu'on parle trop de cela, mais en tant que membre de l'Association des Écrivains Combattants, au titre — celui dont je suis, à mon tout, le plus fier — de lauréat du Concours des Chansonniers du front, ne me refuse pas le plaisir de parler d'un émouvant chef-d'œuvre, jalousement inclus dans ton «livre d'or»...

Un naïf dessin à la plume, œuvre d'un blessé de la vue, orne la lettre de remerciements des aveugles de l'hôpital No. 30 ; on t'y voit, en veston, offrir ton légendaire muguet à un poilu (veste bleue et pantalon rouge, ça le date) qui t'accompagne sur sa guitare, cette lyre des humbles... Le croquis est signé «Rey, 11 février 1916», et la lettre qui l'accompagne, c'est tout un poème ; la voici en effet :

"L'aveugle joue, et Mayol chante ;
près de l'aveugle il fait le guet
car sa voix l'entoure et l'enchanté
et c'est un parfum de muguet !
Mayol leur a chanté l'amour
— ce bel aveugle de carrière —
et pas sa voix, sous leur paupière,
les aveugles ont vu le jour !
Merci, Mayol !... L'aube s'éveille
dans leur nuit, comme ils sont joyeux !
ils sentent la femme auprès d'eux :
Mayol s'en va, mais l'amour veille !"

Et cela aussi est l'œuvre d'un mutilé de la vue !... C'est égal, si tu as donné libre cours, alors, à ton généreux besoin d'action, tu as dû en ramener, des souvenirs !

— Pour ça, ils ne manquent pas ! ... Mais, naturellement il en est qui me sont plus précieux... Tiens, tu viens de me rappeler mes concerts chez les aveugles de guerre ; c'est en 1915 que je donnai le premier... Ils ne pouvaient pas me voir, ces malheureux... et ils riaient, ils riaient, comme de pauvres grands enfants !... Mais moi, j'avais les yeux pleins de larmes... et je pleurais en leur chantant Viens, poupoule, qui les amusait follement !...

Une autre impression qui me troubla profondément, ce fut à Calais, lorsque j'eus l'honneur de chanter devant la Reine des Belges... Quand je vis cette Souveraine, si simple, si brave — la ville était bombardée jour et nuit, sans arrêt — et que je pensais à son petit Royaume presque entièrement envahi, si dévasté déjà, et toujours tellement héroïque pourtant, une indicible émotion m'étreignit à la gorge, et je faillis pleurer, encore... Mais là, je ne pouvais pas : on me voyait !...

Je voulus, à ma façon, rendre hommage à cette vaillante Majesté, et c'est pour elle, ce jour-là, que je créai deux chansons parfaitement écrites, d'un chansonnier belge, Louis Beaufaux, qui est aussi un compositeur de talent : Les croix de fer et Les braves ketjes de Bruxelles...

C'est dans cette dernière que se trouvait, à l'honneur des titis bruxellois, une «zwanze» qui ne tarda pas à faire fortune :

«...et notre main patriotique
a écrit sur nos monuments :
«on vient de fermer la Belgique,
mais c'est pour cause d'agrandiss'ment !»

Tu vois d'ici quel plaisir ces créations purent causer aux officiers du 1er Régiment des Guides Belges, qui avaient organisé la matinée en l'honneur de leur Reine et au profit de l'ambulance installée à Calais. Par exemple, on n'était guère tranquille dans cette malheureuse cité ; toute la journée la région se trouva bombardée par canons et par dirigeables...

C'est effectivement consigné par ton ami Théodore Botrel, sur ce carnet de guerre que je persiste à appeler ton «livre d'or» :

«Au camarade Félix Mayol, que j'ai revu avec joie... au pays des zeppelins», écrit-il... C'est daté 12 avril 1915...

— Précisément, pour assurer, dans la mesure où c'était possible, la sécurité de leur noble Souveraine, et afin que la matinée pût se dérouler sans trop d'inquiétude, trois avions belges ne cessèrent de survoler la ville, si bien que notre concert au Théâtre s'agrémenta d'un accompagnement imprévu, où le canon tenait bruyamment les basses, tandis que les mitrailleuses se chargeaient des notes aiguës et des appoggiatures les plus inattendues.

Le bruit que faisait autour de nous et au-dessus de nos têtes ce tonitruant orchestre n'empêcha pas la représentation de se continuer, avec un succès considérable, jusqu'à la fin de notre programme, ce qui nous mena à près de huit heures du soir. Tout devait alors s'éteindre dans la ville, et les moindres boutiques étaient tenues de clore leurs portes. Nous avions cependant bigrement faim, et il fallait songer à dîner ; nos hôtes y avaient heureusement pourvu, et notre repas se trouvait préparé au buffet de la gare, en attendant l'heure du train. Outre Botrel et moi, il y avait aussi dans la troupe deux artistes de l'opéra-comique, et deux de la Comédie-Française, notamment l'excellente Segond-Weber, qui ne se faisait jamais prier pour de telles missions. Elle avait amené sa femme de chambre, nommée Marie qui, au moment où l'on se mit à table, se retira discrètement dans une salle d'attente. Mais on ne pouvait pas la laisser jeûner ainsi ; Segond-Weber expliqua elle-même la situation, et chacun s'empessa de faire place à Marie, qui s'assit à côté de sa patronne. Vers la fin du repas les officiers belges virent voir si nous étions satisfaits et, selon l'usage, nous demandèrent de vouloir bien signer quelques programmes de la matinée, à titre de souvenir...

Tout en causant, chacun apposait son parafe, précédé d'un petit mot aimable, sur les papiers qui circulaient... et qui passaient aussi, naturellement, devant Marie... Et la brave camériste, imperturbable et digne, mettait sa signature entre l'Opéra-Comique et le Français... comme tout le monde... C'est égal, le lendemain, nos hôtes ont dû chercher longtemps — sans le trouver, bien sûr — à quel subventionné pouvait bien appartenir cette «Marie», dont le parafe accompagnait officiellement tous les autres, sans que nul pût la découvrir au programme, ni se rappeler même si elle y avait effectivement figuré...

— L'aventure est piquante !

— J'ai souvent constaté de même, au cours de semblables missions, que maintes situations émouvantes gardaient parfois un coin humoristique au profit duquel finissaient pas s'estomper les plus tragiques impressions. C'est précisément le cas pour quelques-uns de mes souvenirs.

Certains spectacles, qui n'ont rien de gai en eux-mêmes peuvent cependant inspirer des réflexes joyeux : si par exemple, on voit quelqu'un tomber, on est d'abord tenté d'en rire, ce qui n'implique nullement des sentiments cruels ou indifférents. La pitié ne s'exclut pas de cette hilarité première dont nous sommes pas toujours maîtres.

Ainsi, à l'hôpital Sainte-Anne, à Toulon, parmi les blessés rassemblés à un de mes concerts, se trouvait un grand diable de Sénégalais dont la mâchoire avait été fracassée par une balle, mais seulement du côté droit. Son visage tout noir, emmitouflé dans un énorme pansement d'une blancheur immaculée, rappelait ce célèbre dessin de Zisley, l'humoriste anglais, représentant, couché dans un lit immense, un tout petit négriillon, dont la curieuse figure de cirage émerge, seule, de l'amas de blancheurs des oreillers, draps et couvertures.

Mon brave Africain comprenait-il le français ? Peut-être en saisissait-il du moins quelques mots ; mes

gestes et mes attitudes semblaient en tout cas l'amuser follement. Il éclatait par moments d'un rire homérique, que suivait presque aussitôt un rugissement de douleur, car cette explosion de gaîté déplaçait sa mâchoire meurtrie. Cela faisait «Ouâah ! ouâah ! ... Ouille ! Aïe aïe !» avec accompagnement de rictus alternativement joyeux ou torturés ; par surcroît s'il ne pouvait rire que d'un côté, c'est également d'un seul côté, mais de l'autre, qu'il marquait sa grimace de souffrance.

La douleur, toutefois, semblait vite réprimée, car il repartait bientôt de plus belle, riant à gauche, hurlant à droite ; c'était à la fois atrocement poignant et irrésistiblement grotesque.

C'est pour des raisons identiques qu'un autre poilu finit de même par devenir comique, alors que son sort ne l'était vraiment en rien. Ce jeune sous-officier, en traitement dans un hôpital de Marseille, avait été gravement touché par un éclat d'obus durant la première bataille de la Somme. Lors de son arrivée, une infirmière, fraîche et jolie, lui demanda selon l'usage :

— Où avez-vous été blessé ?

Croyant qu'il s'agissait d'un renseignement topographique, il répondit, le plus naturellement du monde :

— Au-dessus d'Albert...

Or, la demoiselle s'aperçut ensuite que le pauvre diable était sérieusement endommagé... au bas-ventre... à un centimètre du point le plus masculin de son anatomie. Elle crut donc que cette expression «au-dessus d'Albert» constituait un délicat euphémisme, dont elle sut même quelque gré au blessé. Seulement, à partir de ce jour-là, les infirmières devenaient toutes roses quand on parlait devant elles du secteur d'Albert, tandis que le sous-officier, qui avait fini par comprendre la méprise, rougissait, lui aussi, comme une jeune fille.

Nos concerts dans les formations sanitaires, s'ils réjouissaient les blessés, n'amusaient pas moins le personnel ; il était même difficile d'empêcher que chacun y amenât quelque membre de sa famille. Je m'y employais cependant, en certains cas, notamment lorsqu'il m'était possible de profiter de mon passage pour donner, dans un établissement de la ville, une soirée de bienfaisance au profit des nombreuses œuvres secourables que la guerre avait suscitées, et qui, comme nous, rivalisaient d'émulation. Accueillir trop facilement l'après-midi ceux dont les droits semblaient discutables, c'était, à mes yeux, diminuer d'autant la recette du soir. Néanmoins, grâce à divers subterfuges, certains parvenaient tout de même à enfreindre la consigne.

C'est ainsi qu'à Rouen, le portier d'un hôpital, à l'arrivée des invités, remettait à chacun, pour qu'ils pussent justifier leur présence, une longue blouse blanche et une coiffure, idoines à leur donner toutes les apparences d'infirmières ou d'infirmiers. Je n'avais pas tardé à éventer la mèche, et je m'amusais beaucoup de ces petites roueries. Aussi, voyant entrer dans la salle du concert une élégante jeune femme complètement dépourvue des astucieux ornements, je m'approchai, et lui déclarai ironiquement :

— Non, madame, vous ne pouvez rester ici dans cette tenue de ville ! Allez donc chercher un tablier et une coiffe !

— Mais, monsieur, riposta-t-elle étourdiment, c'est que le concierge n'en a plus ! ...

Je ris tellement de cette naïveté que je ne pus que dire :

— Oh ! alors, dans ces conditions, vous pouvez rester !

Que veux-tu, il est bien difficile d'empêcher une jolie femme de faire de qu'elle a résolu ! Peut-on même lui refuser quoi que ce soit ? Il y a des cas où ce serait vraiment difficile.

En août 1914, par exemple, quelques jours après la mobilisation, je reçus la lettre suivante, dont la naïveté du style ne fait que mieux apprécier la sincérité :

«Monsieur Mayol,

«Excusez la grande liberté que je prends de vous écrire : je suis seconde main à la maison de couture X ..., rue de la Paix, et vous avez toujours été si gentil de nous envoyer des places pour votre concert à l'occasion de la Sainte-Catherine, que peut-être vous voudrez bien m'accorder ce que je vais vous demander : c'est votre bouquet, vous savez, le petit bouquet de muguet que vous portez à la boutonnière de votre habit, parce que cela porte bonheur, n'est-ce pas ? et surtout venant de vous. Je voudrais l'envoyer à mon fiancé qui rejoint son régiment à Nancy, et qui va bientôt aller se battre.

Si vous saviez comme nous nous aimons bien, monsieur Mayol ; on doit se marier après la guerre, alors, vous comprenez, j'aurais trop de chagrin s'il lui arrivait quelque chose. Mais je suis sûre que, si vous voulez faire ce que je vous demande, il reviendra, et nous vous serons reconnaissants toute notre vie.

En attendant votre réponse, je vous envoie...

Je passe la formule finale, car elle exprimait un enthousiasme excessif sur mon influence et une manifestation exagérée d'admiration.

Je pris donc le brin de muguet, resté épinglé au revers de mon habit depuis la dernière fois que j'avais chanté, et je l'envoyait sans retard à l'affectueux petit trottin... Un mois plus tard, environ, la pauvre enfant m'écrivait une autre lettre, éplorée celle-là, où elle me confiait qu'on venait de lui apprendre la mort de son fiancé ! Ainsi, mon muguet n'était plus un fétiche ! N'évoquait-il pas déjà, pour moi-même la triste fin de la pauvre petite Jenny ? Et voici qu'il semblait attirer maintenant le mauvais sort au lieu de le conjurer ! J'allais prendre l'engagement de ne plus arborer cette fleur désormais tragique...

Or, le 1er octobre suivant, un télégramme me parvint, signé de la petite midinette :

«Fiancé vivant, mais gravement blessé. Merci !...»

disait la dépêche, dont le laconisme fut bientôt complété par une lettre pleine de détails. Ma correspondante m'expliquait comment celui qu'elle aimait, blessé quelque temps avant la bataille de la Marne, avait d'abord été recueilli par des brancardiers allemands ; après notre victoire de septembre 1914 l'ambulance où il se trouvait soigné, abandonnée par l'ennemi au cours de sa retraite précipitée, retomba aux mains des Français, et le jeune homme y fut découvert. Son premier soin fut, évidemment, d'envoyer des nouvelles exactes à sa mère, et à sa fiancée, pour les rassurer sur son sort...

Or, en juin 1915, alors que je venais donner un concert dans un hôpital de Dijon, je fus très étonné de m'entendre appeler par un des blessés du lieu. C'était l'amoureux de ma midinette ! Sérieusement touché, il se trouvait encore en traitement, mais attendait une proche convalescence. Sergent de chasseurs à pied, beau gars, 25 ans à peine, il arborait fièrement sur sa capote grise une des premières croix de guerre que j'eusse vues, cette décoration n'ayant été instituée qu'en avril 1915. Il me raconta son petit roman, et tint à me remercier à son tour :

— Je l'ai toujours, vous savez, votre muguet ! me dit-il, tout ému... Tenez, regardez... Je ne m'en séparerai jamais : c'est mon talisman ! ...

Et, dans son portefeuille, il me montra le bouquet, aplati et jauni, soigneusement placé entre deux feuillets et qui, en se flétrissant, donnait l'impression d'une fleur qui eût vraiment vécu.

Je lui exprimai combien j'étais touché de cette foi naïve et fervente... Je n'ai jamais revu le sous-officier, et je n'ai plus eu de nouvelles du petit trottin... J'espère qu'ils ont pu se retrouver et s'unir, car ces deux là méritaient bien leur bonheur, non pas, bien sûr, à cause de mon pauvre muguet, mais parce qu'ils s'aimaient sincèrement, profondément, comme on n'aime plus guère à l'époque où je te raconte cela...

A Dijon, nous donnions aussi une soirée de bienfaisance au théâtre ; entre les deux représentations, je prenais l'apéritif au Café Glacier, place Darcy. Une gamine, de sept à huit ans, vint implorer ma charité : «Donnez-moi deux sous, monsieur ! disait-elle d'une voix dolente... Mon papa est à la guerre, et je suis seule au monde...

— Ah ! Mon Dieu, fis-je apitoyé... Ton papa est à la guerre ?

Regardant le médaillon que, d'un doigt têtue, elle montrait pendu à son cou, j'ajoutai :

— Dans quel régiment est-il, ton papa ?

— Je ne sais pas, monsieur, dit-elle, en montrant toujours son médaillon... Donnez-moi deux sous, mon papa est à la guerre... c'est maman qui l'a dit...

Il put ainsi se trouver des gens pour exploiter la charité publique avec de telles situations ; il en était trop, hélas, de vraies pour que l'on songeât à discuter... Néanmoins, je crus ne rien devoir donner à cette fillette trop, ou trop peu renseignée...

Mais de telles impostures n'empêchaient pas chacun de s'efforcer de soulager les infortunes qu'il pouvait connaître. J'avais, pour ma part, obtenu d'aller, vers cette même époque, porter des cigares et quelques menues gâteries aux premiers grand blessés qui commençaient à rentrer en France. A la garde-frontière où leur train était signalé pour quatre heures du matin, je me promenais sur le quai, en attendant. Je n'y étais pas seul : un évêque, en petite tenue, dirai-je, venu sans doute dans le même but que moi, faisait lui aussi les cent pas. Il me sembla bientôt qu'il me dévisageait avec insistance ; enfin il s'approcha de moi :

— Excusez-moi, monsieur, me dit-il, mais... ne seriez-vous pas Mayol, le chanteur populaire ?

Très étonné, je réponds :

— En effet, Monseigneur... J'ai donc l'honneur d'être connu de vous ?

Avec un clin d'œil amusé, il murmure :

— C'est--à-dire que je vous ai souvent entendu chanter...

Littéralement stupéfait, je manifeste mon étonnement :

— Mon Dieu, Monseigneur, je suis très flatté, croyez-le bien... cependant, je chante, surtout, dans des établissements qui me paraissent pour le moins profanes...

— Sans doute, avoue-t-il avec un grand geste très digne, aussi n'est--ce pas en de pareils lieux que j'ai eu le plaisir de vous écouter...

Et le brave prélat m'explique alors...

«Voilà, nous avons... un phonographe à l'Évêché... il faut bien se distraire un peu, n'est--ce pas... Alors le soir on le fait marcher, de temps à autre... J'aime beaucoup vos petites chansons pour le peuple... Ah ! Lilas blanc, monsieur Mayol ! ... Et la Boîte de Chine, et le Petit Grégoire !...

Je respirai ! Un moment, j'étais sur le point de craindre qu'il me parlât de Viens, poupoule, ou de la Cabane bambou ! Évidemment, le saint homme avait un répertoire soigneusement expurgé... Mais cela ne me disait pas comment, par le phonographe, il pouvait avoir fixé mes traits ; ce fut lui qui me donna les éclaircissements que je cherchais :

— Hé oui, dit-il, sur chaque disque de vos créations, il y a votre portrait, avec le toupet blond et le muguet... Vous pensez qu'au cours de nos longues soirées, j'ai eu tout le loisir d'étudier votre profil ; c'est à cela surtout que je vous ai reconnu.

De tous les témoignages que j'ai pu recueillir de ma vogue, celui-là me fut un des plus précieux. Après une telle entrée en matière, la conversation devint tout de suite très cordiale ; en attendant notre convoi, nous arpentions ensemble le quai désert et froid, parlant de la guerre, de chansons, racontant des anecdotes...

Enfin, le train fut signalé :

— Mon fils, dit le prélat laissez-moi vous donner ma bénédiction... Je n'ignore pas que dans vos milieux, certains en font peu de cas, mais cela me sera personnellement agréable...

Respectueusement, je baisai son anneau et, le convoi étant enfin arrêté, nous partîmes, chacun de son côté, à nos distributions...

Je ne sais si quelque infirmier, par la portière, m'avait aperçu en compagnie de Monseigneur, ou si la longue houppelande noire que je revêtais en ces circonstances, jointe au vaste feutre sombre que j'enfonçais frileusement sur mes oreilles, me donnait une apparence ecclésiastique, mais les blessés s'y trompèrent. Comme l'un d'eux disait :

— Merci beaucoup, monsieur !

l'infirmier, indigné, s'écria :

— Comment : monsieur ? Tu ne vois donc pas que c'est un prêtre ! C'est : merci, monsieur le Curé ! qu'il faut dire ! ...

— Merci, monsieur le Curé ! répéta docilement le pauvre poilu. Et tous ses camarades, faisant chorus, à mesure que je leur distribuais des chansons, des cigares ou des paquets de cigarettes, s'écriaient avec le plus touchant ensemble :

— Merci, monsieur le Curé ! Vive monsieur le Curé !...

Je ne pouvais vraiment pas protester...

Ces visites aux trains sanitaires offraient toujours ainsi quelque pittoresque inattendu. Lorsque les arrivées avaient lieu la nuit, elles rassemblaient généralement peu de monde ; mais j'ai vu les gens les plus humbles n'en pas rater une, quelle que fût l'heure où passait un convoi. Il faut en effet reconnaître qu'en dépit de certaines idées subversives qui commençaient à se faire jour, la plupart des Français ont tenu, dans ces douloureuses circonstances, à accomplir le maximum de leurs devoirs...

C'est ainsi qu'à Vesoul, je rencontrai plusieurs fois une bonne vieille paysanne, pas très riche — cela se voyait — mais qui venait, dès qu'un train de blessés était signalé, apporter ce qu'elle pouvait aux victimes de la guerre... Nous avions fini par lier un peu connaissance, et elle me demandait souvent des précisions, que je n'étais d'ailleurs pas toujours en mesure de lui donner. Elle trottnait à travers les wagons, répartissant ce qu'elle avait réussi à rassembler, et murmurait invariablement :

— Ah ! les braves petits ! ... Quel courage ! ... Ils n'ont pas eu peur du danger.....

Or, une nuit, les voyageurs du convoi que nous visitions lui parurent bizarres : pas de pansements, pas de membres coupés, pas de visages sanglants, ni de chairs meurtries... Elle s'étonna de cette totale absence de

béquilles ou d'écharpes ; l'infirmier m'avait renseigné, mais il me semblait difficile de donner à la bonne vieille les explications qu'elle souhaitait... Enfin, à une question pressante, je murmurai, le plus bas possible :

— Ce sont de malheureux avariés...

Peut-être le mot lancé par la célèbre pièce d'Eugène Brieux ne lui était-il pas familier... Ou bien encore gardait-elle quelque surdité ? Toujours est--il qu'en distribuant le vin, le fromage et les pâtisseries qu'elle avait préparés — par quel sublime prodige d'économies ! — elle traversa tout le compartiment, murmurant son habituelle litanie, si naïvement maternelle :

— Ah ! les braves petits ! ... Quel courage ! ... Ils n'ont pas eu peur du danger ! ...

Il y a toujours, ainsi, dans les réflexions des simples, une certaine somme d'ironie ou de philosophie pratique, dont ils ne soupçonnent peut-être pas eux-mêmes l'existence. Témoin ce brave petit coiffeur de Nancy, à qui, par habitude, je demandais une friction d'eau de Cologne ...

— Oh ! pardon, me repris-je aussitôt, je veux dire de l'eau de Louvain !

Car, tu t'en souviens, dès le début de la guerre, on avait, pour les appellations de rues comme pour celles de divers produits, remplacé les noms qui évoquaient trop les nations ennemies par d'autres, empruntés à nos amis et alliés... Mais le figaro, sceptique, et se hâtant, à la manière de son illustre ancêtre, de rire pour ne pas pleurer, me répondit placidement :

— Allez, monsieur, ne corrigez pas, l'usage est trop bien ancré de dire «eau de Cologne» et l'on aura plus facile de prendre la ville que de changer ce nom...

Les circonstances ont bientôt confirmé cette réserve ; qui parle aujourd'hui d'eau de Louvain ! Mais alors, dans la fièvre où l'on vivait, les moindres choses prenaient une importance exacerbée. Tu vas le voir avec cette petite aventure, qui, suivant la manière dont on l'envisage, peut paraître d'un tragique angoissant ou d'un inénarrable comique...

Le Général M... — décédé récemment — n'avait plusieurs fois fait demander d'aller chanter pour ses coloniaux, promettant de me faire signe lorsqu'ils seraient au repos, ce qui, entre parenthèses, ne semblait pas leur arriver souvent, car j'attendis longtemps l'invitation au départ. Enfin je la reçus un jour d'octobre 1915 ; aussitôt, je file en auto, avec ma bonne camarade Miette. La division se trouvait alors dans la Somme, aux environs de Sailly-Saillisel, qu'elle venait de reprendre, mais où l'action de l'ennemi ne se ralentissait pas. L'Aspect de toute la région était lamentable, aggravé par cette pluvieuse fin d'automne qui pétrissait les moindres chemins d'une épaisse boue jaunâtre. Tout se trouvait à peu près démoli ; notre voiture ne put avancer jusqu'au cantonnement, et nous fûmes obligés de faire trois kilomètres à pied, dans la fange gluante qui semblait vouloir nous empêcher d'aller plus loin.

En un village affreusement dévasté, le Général nous invita à déjeuner : menu sobre, encore que visiblement très soigné.

Pendant le repas, à intervalles réguliers, des «boum, boum» significatifs ponctuaient le service ; Miette commençait à se sentir fort troublée, et ne se rassura que lorsqu'on lui eut affirmé qu'il s'agissait de tirs d'exercices imposés aux artilleurs pour leur conserver l'entraînement nécessaire.

Enfin, il fallut penser à notre concert ; bien que le temps daignât, ce jour-là, se montrer moins inclément — peut-être avais-je en moi un peu de notre soleil provençal — il était impossible de chanter dehors. La salle des fêtes du bourg nous offre un abri, acceptable à la rigueur, mais elle ne peut guère contenir plus de cinq cents personnes, et ils sont là plus de deux mille poilus qui se pressent pur être placés ! Le Général s'inquiète :

— Bah ! lui dis-je, on donnera quatre séances, voilà tout !

On tend des cordes à l'entrée pour canaliser ce flot impatient, et la première matinée commence ; au fond, sur une estrade réservée d'ordinaire à l'orchestre local, une grappe humaine s'est installée, si compacte qu'on se demande comment elle tient. Elle ne tient d'ailleurs pas longtemps : au beau milieu du morceau d'ouverture, un craquement sinistre se fait entendre... Patatras ! voilà l'étagère qui s'écroule, entraînant tout de qu'elle supportait ! Mais, pour des gars qui viennent de soutenir h'homériques batailles, ce n'est là un incident, amusant, puisque personne ne s'en tire trop mal. Un marsouin murmure même, l'air sincèrement dépité :

— J'ai même pas eu la veine de me démolir un abatis !... Ah ! c'est pas encore aujourd'hui qu'on m'évacuera!...

— La séance continue !

En tout reprend, en effet, comme si de rien n'était... Nous fîmes, non pas quatre, mais cinq séances successives ; à la fin de la dernière, j'avais chanté plus de quarante chansons ! Tu penses, il n'y avait là que du recrutement de Paris : faubourg et banlieue, la crème des publics populaires, quoi ! Et ils s'en payaient !... J'eus même l'impression que quelques-uns avaient réussi à se glisser deux fois dans la salle... si ce n'est trois. Par exemple, mes escarpins n'étaient plus guère vernis, et le bas de mon pantalon d'habit cessait d'être noir : il se mettait à la mode du front, boue et crotte sur toute la ligne ! Bah ! un bon coup de brosse en arrivant à Paris, et il n'en serait plus question. Seulement, le tout était d'y arriver, à Paris !

— Il y eut des difficultés ?

— Plutôt !... Quand nous eûmes terminé, il faisait nuit noire. Nous fîmes nos adieux au général, qui nous donna un poilu pour nous reconduire jusqu'à notre auto, garée dans un endroit qu'il m'eût été fort difficile de retrouver seul. Mais tous les marsouins tinrent d'abord à nous faire aussi leurs adieux ; ce que j'en ai serré des mains ! Par exemple, quand je pus me libérer, j'emportais une moisson de bagues d'aluminium, dont la plupart des plus artistiques.

Suivant notre guide, nous cheminions maintenant dans l'obscurité mouillée ; pataugeant à qui mieux dans la pâte boueuse qui mastiquait la route, nous allions à la queue leu-leu, écoutant les explications de notre aimable et loquace cicérone :

— Ici, disait-il, il y avait, quand nous sommes venus en 14, un magnifique bois, dans une propriété privée, qui servait de rendez-vous de chasse à «une huile» du pays... Au début, on attrapait de temps en temps un lièvre, ou un faisan affolé, et nous avions de beaux ombrages pour nous abriter... A présent, pas plus de feuillage que de gibier ! Le bois a été rasé par la fusillade... Pour toute forêt, il reste des baïonnettes et des fusils...

Il s'interrompit tout à coup :

«Est-ce qu'il ne vous semble pas, demande-t-il, qu'il y a bien longtemps que nous marchons ?

C'était assez mon avis... Le poilu, soudain hésitant, cherche à se reconnaître :

«Il doit y avoir les écriteaux du génie, me dit-il ; le premier sera le bon, je connais le secteur comme ma poche... Ne bougez-pas !...

Tandis qu'il part à la découverte, nous demeurons sur place, assez inquiets malgré tout, et quelque peu grelottants. Pour comble, voilà la pluie qui se met à tomber, une petite pluie fine, pénétrante et glacée, comme il n'en tombe que dans la Somme... Des fusées commencent à dresser dans tous les coins du ciel noir leurs chandelles vacillantes ; le canons continue de tonner et, de temps en temps, un tic tac suivi de bizarres sifflements d'abeille nous témoigne que le règne des mitrailleuses n'est pas terminé. Miette, toute tremblante, s'accroche à mon bras... Pour moi, je ne me sentais guère plus rassuré ; mais ce qui me troublait le plus étrangement, c'était l'incertitude des lieux où nous pouvions nous trouver., Avec ça l'heure passait ; il me semblait qu'il se faisait terriblement tard, et je chantais, à ce moment, au Concert Mayol !

Par intervalles, un juron étouffé de notre guide, en nous indiquant sa position topographique, nous révélait aussi que ses recherches demeuraient vaines... Alors, étions-nous définitivement égarés, et nous faudrait-il attendre le jour pour nous reconnaître ? Si près d'un cantonnement, cela me semblait impossible !... La nuit, les moindres incidents, surtout en un pareil cadre, prennent tout de suite une importance tragique ; aussi commencions-nous à être plus qu'inquiets... J'ai compris là ce que peut être une certaine peur... Avec ça les ordres étaient formels : interdiction rigoureuse d'allumer même le moindre tison !...

Soudain, notre colonial pousse un cri de joie, difficilement contenu :

— Chouette ! un écriteau !...

Et, comme pour se justifier lui-même d'une entorse à la consigne, il ajoute :

«Je m'en fous, j'ouvre le briquet !»

Aussitôt, en effet, une faible lueur clignotante nous le montre, à vingt pas de nous... Nous avons pourtant l'impression qu'il venait de faire des centaines de mètres, depuis ces quelques minutes qui nous semblaient avoir duré des heures ! Fébriles, nous nous rapprochons, pour connaître plus tôt l'indication qui devait nous remettre dans la bonne voie... et nous arrivons juste à temps pour entendre le poilu s'écrier :

— Oh ! merde !...

Et, sur la pancarte qu'il nous montre d'un doigt furieux, nous lisons, à la maigre flamme du briquet :
Défense absolue de couper du bois

Dans ce boqueteau, jadis coquet et touffu, où la mitraille avait rasé la moindre brindille jusque sous le sol, rien ne demeurerait... que cet écriteau, si cruellement superfétatoire maintenant ! La chose, qui nous parut bouffonne par la suite, nous sembla tout d'abord d'une tragique ironie...

Une seconde, nous demeurâmes sans oser dire un mot... Un léger bruit de clincquaillerie nous tira de nos sombres pensées ; le marsouin, en homme que les circonstances ont habitué aux prompts décisions, bondit, et rejoint une corvée de ravitaillement. Orientés aussitôt vers notre but, en quelques minutes nous eûmes enfin rejoint la voiture ; mais je te jure que nous avons eu chaud ! Je voulus remettre un petit billet en gratification au colonial, mais il refusa dignement :

— Non, non, monsieur Mayol, dit-il... Si vous voulez me faire bien plaisir, donnez-moi plutôt votre portrait, avec une signature...

Tandis que d'un stylo hâtif je lui parafais une de mes cartes postales, le pauvre bougre s'excusait encore de nous avoir fait perdre du temps :

— J'ai voulu, expliquait-il, couper à travers champs, comme nous le faisons toujours, j'ai dû m'écarter de quelques centimètres au départ, et au but d'une demi-heure, ça a fait des tas de mètres de différence...

Enfin, nous en sommes sortis, heureusement !... Allons, au revoir, monsieur Mayol, et merci... au revoir !

Il était près de huit heures quand nous pûmes repartir : et je devais paraître à 9 heures 1/2 au Concert Mayol — car à cette époque, tous les établissements fermaient à onze heures. Il en était plus de dix quand j'y arrivai !...

Dufrenne — à qui j'avais, entre temps, fini par vendre mon concert — était devant la porte, terriblement inquiet. Je lui exposai rapidement nos tribulations pendant que l'orchestre, aussitôt averti, jouait en ouverture Les Refrains de Mayol, et je me précipitai en scène...

— Sans te brosser !

— Ah ! il n'en était plus question, avec l'heure tardive de ce retour !... Je l'expliquai franchement aux spectateurs, qui m'applaudirent frénétiquement :

— Je vous remercie, dis-je, mais ce n'est pas à moi que doivent aller vos bravos, c'est à EUX, là-bas, à ceux que je viens de voir, et à leurs frères d'armes... Je vous assure qu'ils le méritent bien !

Une ovation indescriptible salua cette évocation, et je pus enfin commencer à chanter... ma 42^{ème} chanson de la journée ; heureusement qu'il y a des cas où l'on ne sent plus la fatigue !

— Voilà un souvenir qu'il eût été dommage de ne pas recueillir...

— Il est de ceux qu'on ne put guère oublier... et parfois ils remontent, d'eux-mêmes, du cœur jusqu'aux lèvres...

Bien que je n'aie jamais cherché à répandre dans les gazettes mes moindres faits et gestes, comme tant d'autres le firent alors à tout propos, et souvent hors de propos, certaines de mes pérégrinations finissaient toujours par être connues du public. Elles attiraient, naturellement, les commentaires d'usage, dont tous n'étaient pas cependant frappés au coin d'une élémentaire équité. Il y en eut même de nettement malveillants, et j'eus plusieurs fois à m'en montrer péniblement surpris... N'étions-nous pas, pourtant, sous le signe généreux de l'Union Sacrée, qui eût dû maintenir la concorde entre tous les français ? Ou bien cette trêve se bornait-elle au seul monde politique ? Je n'eus que trop d'occasions de me le demander, notamment à propos de ma tournée en Italie.

— Tu reprenais donc tes engagements ?

— Certes, car on m'avait fourni des arguments irrésistibles... mais pas du même goût que ceux de Basile, crois-le bien. La première exaltation du début tombée, il fallut, n'est-ce pas, organiser la vie de l'intérieur ; on ne pouvait pas abandonner les femmes, les enfants, dont les maris et les pères se battaient, non plus que les vieillards, brusquement privés du soutien de leurs fils, ni tant d'infortunés encore que leur santé clouait dans la vie civile... Fallait-il, au nom d'un sentimentalisme excessif, sous le prétexte d'une fausse pudeur que la raison condamnait, ajouter la misère aux angoisses de ces pauvres gens qui, tous, avaient quelqu'un là-bas ?

Dufrenne, actif Président de la Fédération du Spectacle, sollicita donc du Ministre de l'intérieur l'autorisation de rouvrir certains établissements, afin d'assurer quelques ressources aux membres d'une

importante corporation, ce qui soulagerait les budgets de l'État et des communes, si lourdement chargés, déjà, par les secours innombrables qu'ils ne cessaient de répartir. On chercherait une formule qui gardât la dignité nécessaire compatible avec la situation, et les programmes seraient même conçus de façon à exercer sur l'arrière une influence morale qui, bien comprise et organisée, pouvait devenir très efficace. N'en était-il pas ainsi pour les journaux ?

Tous ces arguments, qui demeuraient humains sans perdre de vue un légitime souci de civisme, finirent par toucher le Ministre. Il s'inquiéta cependant, pour les combattants que leurs déplacements, réformes, convalescences, amèneraient dans les villes où les spectacles auraient repris ; ne penseraient-ils pas qu'on s'amusait à l'intérieur, pendant qu'ils souffraient à l'avant ?

Dufrenne, en bon psychologue, retourna la question.

— Le Gouvernement ne croit-il pas, demanda-t-il, que ces braves gens auront, au contraire, besoin eux aussi, d'une détente qui ne peut que leur être d'un grand et profitable réconfort ? Est-il sage, lorsque pour quelques semaines ils peuvent s'évader du cauchemar, de ne leur offrir que des cités en état de siège, astreintes à une vie exagérément puritaine ? N'auront-ils pas, à leur tour, soif de distraction ?

Les autorisations nécessaires furent donc accordées, sous réserve de censure du répertoire, d'entrées gratuites accordées aux soldats, et de fermeture à 11 heures du soir. Toutefois, bien que maintes demandes m'aient été faites alors de reprendre mon tour de chant, je ne crus pas devoir accepter : je me l'étais promis ; d'ailleurs, la mission que j'accomplissais maintenant un peu partout ne me laissait guère de loisirs. Enfin, nous n'en étions encore qu'aux tout premiers mois de la guerre, et l'on se refusait à penser alors qu'elle pût se prolonger bien longtemps... « Dès le retour du printemps, pensait-on, on va en finir »... Dufrenne avait donc repris la location du Concert Mayol, traitée pour l'été 1914, mais dont les événements ne lui avaient pas permis de profiter. Devant la situation nouvelle, il me demanda, sur le prix du loyer, une diminution qu'il m'eût été bien difficile de lui refuser. Bref, de pourparlers en pourparlers, je finis par lui vendre l'établissement ; tu sais que j'é avais déjà assez, et ce n'étaient pas les circonstances présentes qui pouvaient m'inciter à m'obstiner outre mesure dans une entreprise dont je me trouvais déjà plus que las. Je ne fis même pas figurer dans le contrat la moindre clause me permettant de chanter obligatoirement dans mon ancienne maison. Ce n'est que par la suite que Dufrenne me demanda d'y revenir à certaines époques, mais il n'y eut pas tacite reconduction : les engagements ne se sont faits qu'après, se renouvelant chaque année, au gré de chacun des signataires...

Précisément, dès la réouverture en 1915, il manifesta le désir de m'inscrire à ses premiers programmes ; je voulais m'en défendre, mais les arguments irrésistibles dont je te parlais tout à l'heure eurent tôt fait de me convaincre : les artistes n'étaient alors engagés qu'au « prorata » de la recette ; plus celle-ci était forte, plus ils touchaient d'appointements. Dufrenne me démontra donc — ce n'est pas moi que le dit ! — que mon nom à l'affiche augmenterait sensiblement le chiffre d'affaires, ce dont profiteraient tous les camarades. C'est ce qui me détermina à accepter sa proposition.

— Au prorata, aussi ?

— Non !... Bien entendu, je dus consentir une large diminution de mon cachet habituel, comme tout le monde ; mais je préférais qu'il demeurât fixe, car j'en consacrais la plus grande partie aux oeuvres de guerre...

C'est un peu par des arguments analogues qu'on me décida, quelque temps après, à accepter de faire une tournée en Italie. J'hésitais un peu, tout d'abord, et c'est assez compréhensible. Bien que l'Italie, en dépit de son affiliation à la Triple, se fût amicalement gardée de prendre les armes contre nous, on n'ignorait pas que la diplomatie allemande demeurait très agissante à Rome ; le prince de Bulow s'y montrait particulièrement actif, et la situation put même, à la fin de 1914, nous causer un peu d'inquiétude. Partout, jusque dans certains coins presque officiels, on me conseillait de me résoudre aux contrats qui m'étaient proposés...

— Il ne sera pas mauvais, me disait-on, que votre inévitable succès rappelle au public transalpin les sympathies qu'il garde à notre pays... Et puis, vous serez la preuve vivante que nous conservons malgré tout notre gaieté bien française, gaieté qui ne peut que témoigner de notre sérénité et, partant, de notre confiance...

Je finis donc par me laisser convaincre...

On a prétendu que j'allais là-bas en ambassadeur, et quelques feuilles m'en ont même assez méchamment

blagué... C'est tout de même triste, en pareille circonstance, quand on fait discrètement ce qu'on croit être un minimum de devoir, de se voir traiter ainsi par des journaux français !... Tu penses bien que je n'étais pas assez sot pour me prendre au sérieux en tant que diplomate ! Je ne me suis pas une seconde imaginé, bien sûr, que les fusils italiens allaient partir tout seuls dès les premiers accords de Viens, poupoule ! Non, je ne me voyais pas, comme un autre Pierre l'Ermite, prêchant une nouvelle Croisade, en laquelle j'aurais espéré entraîner nos voisins aux accents d'une, ou de plusieurs chansons de café-concert !

Toutefois, je me promettais de donner tout ce qu'il me serait possible pour réveiller les sympathies dont nous savions pouvoir être assurés là-bas ; si je n'obtenais pas d'autres résultats — et je n'en avais d'ailleurs pas d'autre à envisager — ce serait tout de même autant de gagné ! Ceci mis à part, et c'était un point de vue légitime, je n'ai jamais eu la naïveté de croire que mes humbles refrains allaient, comme jadis le nez de dame Cléopâtre, changer la face du monde !

Le vrai, et je n'ai pas la fausse modestie de m'en cacher, c'est que je connus, dans toutes les villes de notre sœur latine, un incontestable succès ; j'ai amusé mon public, et je n'étais pas venu pour autre chose ! Je ne crois pas que mon voyage ait modifié en quoi que ce soit les sentiments de nos voisins ; s'ils se sont finalement rangés à nos côtés, c'est bien plus pour obéir au cri de leur conscience que pour satisfaire à je ne sais quel emballement irréflecti... Si j'ai joué un rôle... «diplomatique», ce fut en m'efforçant de ne mécontenter personne : n'oublie pas en effet, qu'à l'époque, si les Italiens pouvaient me trouver sympathique, il y avait aussi chez eux des représentants des pays adverses... J'ai eu la joie de ne créer aucun incident, et je m'en suis félicité, simplement.

Il y eut, cependant, comme de juste, quelques situations pittoresques, d'ailleurs inévitables, mais qui n'entraînèrent aucun dommage. A Rome, le soir de mes débuts, il y avait dans la salle, outre le personnel des Ambassades d'Allemagne et d'Autriche — au grand complet — de nombreux députés Italiens, et la Grande-Duchesse de Mecklembourg, propre belle-mère du Kronprinz, qu'elle ne pouvait pas sentir, assurait-on (ah ! ces belles-mères !) ; tout ce beau monde installé dans les avant-scènes, autour de moi. Naturellement, je chantais en français, si bien que la plupart de ces personnages de marque ne saisissaient pas entièrement les paroles de mes couplets ; tout au plus, grâce à mes gestes et à la mimique dont je m'accompagnais, pouvaient-ils deviner parfois le sens de certaines allusions. Celles que je faisais à nos ennemis amusaient follement le public italien, qui les soulignait d'applaudissements enthousiastes.

Comme, à chaque fois, ils se tournaient ostensiblement vers les loges où trônaient les représentants des nations visées, ceux-ci, n'y pouvant plus tenir sans sombrer sous le ridicule, sortirent bruyamment, au beau milieu d'une chanson, manifestant une évidente fureur. De fait, ils se rendirent incontinent à la Questure, où ils déposèrent une plainte, en demandant que mon répertoire subversif fût interdit...

Le Gouvernement, soucieux de ne pas sembler manquer à la neutralité qu'il s'imposait encore, désireux, on le conçoit, d'éviter tout ce qui pouvait risquer de créer des incidents diplomatiques, réprimait autant que possible les manifestations qui paraissaient de nature à froisser l'un des belligérants. Aussi, le lendemain soir, le directeur du Théâtre me fit-il prier de lui porter un exemplaire de chacune de mes chansons... Je lui remis mes petits formats, sans trop de méfiance... Seulement, au moment d'entrer en scène, alors que, suivant une habitude chère aux artistes en général, et à moi en particulier, je jetais par le trou du rideau un coup d'œil dans la salle, je remarquai, occupant l'avant-scène, un monsieur en habit, très dédoré, qui tenait en main mes exemplaires et semblait les consulter avec une extrême attention. Intrigué, quelque peu inquiet même, je m'informai aussitôt :

— C'est là, m'expliqua le Directeur, le Commissaire spécial envoyé par la Questure pour s'assurer que votre répertoire respecte strictement notre neutralité..

— Sapristi, m'écriai-je, c'est que certains numéros de mon programme sont sujets à caution sur ce point ...

— Ne vous effrayez pas ! Vous pouvez chanter ce que vous voudrez, le Commissaire spécial ne comprend pas un mot de français ...

— Pourtant, m'étonnai-je, à peine rassuré, celui que j'ai eu l'occasion de voir moi-même à la Questure parlait admirablement notre langue !

L'aimable directeur eut un bon sourire :

«Sans doute, répondit-il finement... aussi n'est-ce pas celui-là que l'on vous a envoyé ...

Cette charmante et spirituelle attention en montrait plus que bien de bruyants manifestes sur les véritables sentiments de l'Italie d'alors ! Et la représentation se passa sans encombre, plus triomphale

encore que la veille...

De même que je le faisais dans chaque ville de France, où je m'arrange toujours pour avoir un couplet d'apparence locale, j'avais demandé à mes auteurs, quelquefois même réalisé seul, des modifications de circonstance aux chansons que je comptais dire en Italie. C'est ainsi que Dans mon pays, ma dernière création d'avant-guerre, donnait à Rome, comme dernier refrain, cette variante :

«Dans mon pays (bis) le gai soleil qui respandit, oui ! a vu naître des hommes vaillants : le Général Joffre, ce conquérant !... Dans mon pays (bis) on se dévou' pour le Patri', oui ! C'est pourquoi, fièrement, je m'écrie : la France est la sœur de l'Italie ! Dans mon pays (bis) Gloire aux fils de Garibaldi !

C'étaient chaque soir de folles acclamations à ces faciles paroles ; comme partout, les Romains me savaient gré de leur dire des choses qu'ils sentaient faites spécialement pour leur être agréables. Un soir, avant de commencer mon tour, je lus en scène un télégramme que je venais de recevoir de Jean Aicard, adressant cet éloquent salut à la capitale italienne :

«O Rome ! Nous tenons de ta main, nous, Gaulois, la beauté de nos arts et de nos justes Lois... Faire des vœux ardents pour la beauté de Rome, c'est vouloir l'héroïsme et la grandeur de l'homme !...

Tu peux supposer quelle manifestation accueillit ce message ! Ce soir-là, e dépit de toutes les Questures, la foule chanta La marseillaise... Et il en fut de même, ensuite, à Naples, à Florence, à Turin et à Gênes, que je visitai successivement...

Ce n'est pas d'ailleurs, le seul pays neutre où des faits analogues se produisirent. Dans les mêmes circonstances, et convaincu par des arguments identiques, je fus chanter en Suisse, Là, les consignes étaient forcément plus sévères. Sur les ordres du Conseil Fédéral, on interdisait partout les moindres chansons ayant trait à la guerre, de près ou de loin. La censure se montrait d'autant plus impitoyable qu'indépendamment d'une neutralité que le Gouvernement entendait jalousement faire respecter, il y avait beaucoup d'allemands en Suisse — à ce moment plus que jamais — et que la moindre manifestation, dans quelque sens que ce fût, eût pu prendre tout de suite les plus graves proportions.

C'est ce qu'on m'exposa dès mon arrivée à Genève... Un peu embarrassé, privé de mes meilleurs succès d'actualité, je débutai donc avec quelques refrains inoffensifs, des chansons «neutres», c'est le cas de le dire ! J'eus l'impression que ça allait fort bien ; je me disposais donc à continuer lorsque soudain, quelques voix, d'abord timides mais bientôt impératives et de plus en plus nombreuses, réclamèrent, parmi les applaudissements :

«Les croix de fer !... Les Ketjes !»...

Assez indécis, ne sachant trop ce que je devais faire, je risquai un petit laïus :

«Mesdames et messieurs, dis-je, je suis très touché de votre accueil flatteur, et je voudrais bien vous en remercier, en vous donnant le répertoire que vous souhaitez ... Je serais moi-même particulièrement heureux de vous chanter quelques-unes de nos jolies chansons patriotiques, si françaises... Mais on m'e la formellement interdit... à cause des... de.. Enfin, parce qu'il peut y avoir dans la salle des gens à qui déplairait... Quelque désir, donc, que j'aie de vous être agréable, permettez-moi de me tenir à un répertoire... plus.... international....

Eh bien, mon cher, si tu avais entendu ce chalong ! Le tumulte devint indescriptible :

— Non ! Non ! criait la foule : les «croix de fer»... les «ketjes» !...

— Vive la France ! Renchérissaient d'autres voix...

Je m'évertuais à saluer en remerciant, sans pouvoir placer un mot, et d'ailleurs fort incertain de ce que je pouvais faire ou dire. A ce moment, une magnifique gerbe de rose vint bomber à mes pieds ; en un salut plus profond, je ramassai le bouquet. Une carte s'y trouvait épinglée, sans enveloppe, ce qui me permit d'y lire au premier coup d'œil :

X..., Consul de France

Alors, ma foi, je n'hésitai plus ; sous l'égide de ces fleurs que je déposai devant moi, sur la boîte du souffleur, je me trouvais, en quelque sorte, en territoire national. Et, délibérément, j'annonçai : les crois de fer.

Le directeur, qui écoutait dans une avant-scène, bondit comme un fou, se précipitant vers les coulisses, en hurlant :

— Non ! non ! ... Pas ça ! Vous allez nous faire condamner !

Mais à présent, j'étais lancé ! L'infortuné patron, s'arrachant les cheveux, continuait à gémir derrière un

portrait :

— Il va me faire fermer ma maison !

Pendant ce temps j'annonçai : Ce qu'ils n'auront pas ! Que suivirent sans autre hésitation Les vaisseaux fantômes et Deutschland unter alles...

Et derrière moi j'entendais toujours :

— Non ! non !... Sortez, mais sortez donc !...

Je repensai à mon audition de Marseille, où un autre directeur s'efforçait aussi de me faire quitter la scène, mais pour d'autres raisons...

Enfin, à bout d'arguments, et aussi de patience, le patron donna l'ordre faire baisser le rideau... Moyen suprême qui n'eut pas le résultat attendu. La salle avait déjà protesté en voyant s'accomplir la manœuvre ; mais, le rideau comportant en son milieu une ouverture, dite «à l'italienne», je revins tranquillement sur la scène, comme pour saluer une dernière fois. Les spectateurs, ravis de cette espièglerie, applaudirent de plus belle, exigeant que je chante encore, pour mieux marquer la victoire remportée sur l'administration ... Et, tout d'un coup :

— La Marseillaise ! cria une voix...

Ce fut comme une secousse électrique ; toute la salle, maintenant, réclamait notre hymne national... Je dus m'exécuter, et le refrain fut repris en chœur par la majeure partie des assistants...

L'affaire n'eut pas d'autres suites, grâce, sans doute, à l'intervention de notre représentant en Suisse, En tout cas, le lendemain, je fus laissé libre de mon répertoire ; quant au public, puisqu'on allait ainsi au-devant de ses désirs, il n'eut plus de raison de manifester et tout se passa dans le calme.

On m'a dit, ainsi, souvent demandé de chanter La Marseillaise, et plusieurs fois j'ai dû y consentir : ce ne fut jamais, cependant, de gaîté de cœur. J'ai toujours trouvé qu'on abusait de cet hymne, et je ne me sentais guère qualifié, personnellement, pour l'interpréter comme il l'eût fallu ... D'autres n'ont pas eu les mêmes scrupules, et j'en connais même qui ont pris à ce propos d'excessives libertés. Je pourrais citer mainte anecdote à ce sujet, je me bornerai à celle-ci. Au cours d'un concert donné au profit des œuvres de guerre, à Paris, tandis que j'attendais mon tour, j'écoutais un baryton amateur doué d'une fort belle voix, qui ouvrait la représentation — ainsi que cela se faisait couramment — en chantant, lui aussi, La marseillaise. Au premier complet, je tressaille : notre homme chante Contre nous, de la BARBARIE, au lieu de TYRANNIE, que porte le texte...

Interloqué, je murmure à mon accompagnateur :

— Comment : de la Barbarie ?... Mais il ne sait pas la Marseillaise !

Une de nos voisines, quelque admiratrice, peut-être du baryton, se retourne et me décoche, d'un air courroucé :

— Il la connaît mieux que vous !

— Alors, pourquoi dit-il «de la Barbarie», et non pas «de la tyrannie» ?

Et la dame, m'écrasant d'un profond mépris :

— Vous ne comprenez-donc pas que c'est exprès ; pour lui redonner de l'actualité !

Je ne pus que répondre, assez ironiquement :

— Excusez-moi, madame... J'arrive de province et je ne savais pas qu'on pût se permettre de collaborer avec Rouget de Lisle...

Pour ma part, en effet, je me suis toujours senti mieux à mon aise avec des refrains légers et faciles, celui par exemple que j'ai promené un peu partout en décembre 1917...

— Avec le sourire...

— Oui, tel en était le titre : paroles de Roger Myra, musique de notre ami Fernand Heintz...

«Avec le sourire nous devons souscrire...

L'ai-je assez chanté dans tous les coins, même aux coins des rues ! En casquette, foulard au cou, enfoui dans mon pardessus le plus élimé, flanqué de deux musiciens ambulants sans emploi, je m'installais au hasard, sur les boulevards, aux terrasses des cafés, dans les théâtres, au foyer pendant l'entr'acte, à tous les carrefours... J'étais heureusement nanti d'un laissez-passer du Ministère des Finances, qui m'assurait l'aide indulgente et précieuse des «représentants de l'ordre»... Que de fois, sans cela, m'eût-on enjoint de circuler. «et au trot». Car j'avais vraiment l'aspect d'un parfait goualeur de rues, et ceux qui, me connaissant peu, n'auraient pas été au courant, eussent sans doute hésité longtemps avant de convenir

qu'il s'agissait bien de moi.

— En somme, cette fois, tu te trouvais réellement investi de mission officielle.

— Mon Dieu, oui ! Le Ministre des Finances d'alors m'a même délivré un satisfecit autographe :

«Au prestigieux «Camelot de l'Emprunt» Félix Mayol, qui a si bien mérité de la France en apportant son concours charmant à l'œuvre nationale, toute ma gratitude.»

le 14-12-17.

Et c'est signé, tu vois... L. L. Klotz !

.....
Pendant cette campagne bénévole, un contrat me rappela à Toulouse. Je n'hésitai pas à glisser Avec le sourire au programme, ainsi que je l'avais fait à Paris. Mais, dans la cité de Clémence Isaure, ce ne fut pas du goût de tout le monde ; un soir, un titi m'asséna une lourde plaisanterie, qui mit toute la salle en joie. Une fois déchaîné, le public fut difficile à apaiser, encore que quelques spectateurs, plus raisonnables, se soient efforcés de m'y aider de leur mieux. Enfin, un peu de calme étant revenu, je déclarai, mi fâché, mi-ironique :

— Je n'ai jamais été accueilli comme vous le faites aujourd'hui... Aussi, je vous promets bien que je ne remettrai plus les pieds à Toulouse !

— Tu y es cependant retourné ?

— Parbleu !... Seulement, bien que plusieurs années se fussent déjà écoulées, il se trouvait quelques bougres qui n'avaient pas encore oublié d'aventure. Alors, dès le premier soir, à mon entrée en scène, une vois me cria :

«Ah ! ah !... Heureusement que vous aviez juré de ne plus revenir !

A la sensation produite dans la salle, je me rendis compte qu'on avait dû, en me voyant annoncé, reparler de l'incident. Il importait que je me tire à mon honneur, sans paraître hésiter, d'une situation qui pouvait devenir facilement périlleuse. Je m'empressai donc de répondre par le petit speech suivant, dont j'eus tout lieu d'être satisfait, pour improvisé qu'il fût :

— J'ai en effet, pendant la guerre, déclaré que je ne remettrais plus les pieds ici... Mais, à ce moment, il n'y avait guère de Toulousains à Toulouse : la plupart se trouvaient au front, où ils défendaient vaillamment la France !... Je ne sais pas trop comment était composé le dernier public devant qui j'ai chanté, mais je puis assurer qu'il manquait de cette aimable correction que j'ai toujours eu tant de plaisir à rencontrer chez vous. En présence de ces gens sans éducation, qui n'étaient sûrement pas du pays, j'avais donc pris l'engagement qu'on vient de rappeler...

«Seulement, maintenant, la guerre est finie : les vrais Toulousains sont rentrés de leurs tranchées, en nous rapportant la Victoire. C'est donc pour eux que je reviens... et pour eux que je vais chanter !

La bataille était brillamment gagnée... La salle entière applaudit ma déclaration, et mon numéro se passa, cette fois, aussi cordialement que de coutume... Depuis, je suis retourné plusieurs fois à Toulouse, et je n'y ai jamais plus connu d'autres anicroches...

— A part cet incident, léger en somme, la propagande pour l'emprunt a été, si je ne m'abuse, extrêmement efficace ?

— On a eu l'indulgence de me l'affirmer ; j'ai eu la faiblesse de la croire...

— De sorte que, durant toutes les années d'épreuves, tu as, en quelque sorte, accompli des miracles.

— Oh ! des miracles !

— Mais si : le Professeur Moure n'a-t-il pas déclaré :

«Vous avez fait entendre des sourds, leurs rires éclatants me l'ont prouvé !...

Ne vois-je pas ici trois lignes émouvantes, écrites, de la main gauche, par le glorieux Général Gouraud, qui a perdu son bras droit aux Dardanelles :

«Mille remerciements à Mayol... Pour mes soldats et pour moi... 16 juillet 1916» ?

Le colonel Jacob, commandant alors le 169ème RI. n'écrit-il pas, de son côté :

«Pont-sur-Meuse, près de Saint-Mihiel.

«Nous n'oublierons jamais la matinée du 24 octobre 1916, où dans un pays dévasté par la guerre, Mayol, grand artiste adoré du public, est venu, sous le canon, à 8 kilomètres de lignes, nous donner quelques heures de joie, quelques heures d'oubli... Merci ! Et bravo !...»

D'autres attestations, non moins enthousiastes, témoignent, avec une ardente gratitude, que tu as encore

été distraire nos poilus au Soumiat, à Florent, à Dubieville, trois points du front d'Argonne, respectivement situés à 8, 7, et 6 kilomètres de l'ennemi.

En voici même une qui débute ainsi :

«Sur le front, 25 octobre 1916 après un concert donné par Mayol à 1500 mètres de boches...» Signée :
«Colonel Girard, Commandant la 255ème Brigade d'Infanterie...

N'avais-je pas raison d'appeler cet émouvant carnet ton «livre d'or»...

— Tu brodes !

— Pas le moins du monde ! Tu préférerais peut-être, que je tienne secret ce que j'y ai découvert ? Que je sache chaque page, pieusement enclos par tes soins, sèche un trèfle à quatre feuilles, venu de «là-bas» ?... N'est-ce pas, comme un reconnaissant vœu de bonheur, le naïf mais sincère hommage de ceux à qui tu allas si souvent porter, où qu'ils fussent, un peu de gaieté, d'espoir et de réconfort inclus dans les simples couplets d'une chanson populaire...

— Et française ?

— Mais oui, comme l'était ton geste !... N'a-t-on pas écrit :

«Il n'est pas que dans ses chansons
que Mayol ait de jolis gestes»...

Ainsi, que tu le veuilles ou non, je révélerai à propos de ta moisson de trèfles que sur certains, au dessus de la petite croix jaunie de leur feuillage, tu as planté, d'un crayon douloureux, une autre petite croix, noire celle-là, pour marquer que celui qui t'envoya ce brin symbolique est tombé pour la France, à la place même, peut-être, où il avait cueilli son humble souvenir, tendre et naïf comme l'âme d'une midinette... Et cela forme, au milieu du jardin, desséché, de tant de pieux hommages, comme la bordure, anonyme et funèbre, d'un petit cimetière du front..

— Justement, je conservais tout cela... ce carnet formait à mes yeux un sanctuaire, que nuls regards ne devaient profaner... Que veux-tu, ces lettres, ces vers, ces croquis, ces fleurettes, c'est un peu comme mes citations, à moi...

— Oui : de légitimes citations à l'ordre du cœur !

Chapitre XII

Par des chansons

— Maintenant, Félix, que nous avons fait le tour de tes souvenirs, si tu nous menais au Clos Mayol, nous pourrions y faire le tour du propriétaire...

— Penses-tu que cela intéresse le public ?

— C'est-à-dire que j'espère trouver dans cette visite d'autres invocations du passé et, surtout, de nouvelles remembrances sur la chanson.

— A ce point de vue, je puis t'assurer que le Clos Mayol n'est, en quelque sorte, qu'un long hommage à la chanson : elle s'y trouve partout évoquée, comme en un pieux ex-voto tout fait de reconnaissance et d'amour...

Tiens, nous voici devant le portail, regarde : dans le marbre, j'ai fait graver, en le modifiant pour les besoins de ma cause, le distique que Scribe inscrivit à l'entrée de sa propriété :

«La Chanson a bâti cet asile champêtre... Vous qui passez, merci !... Je vous le dois peut-être !»

Un jour, deux gamins du pays tombés en arrêt devant ces deux vers, en commentaient le sens :

— Vé, dit le premier, on a été l'applaudir, Mayol... Alors, y nous doit un peu sa maison... Nous n'avons qu'à entrer...

— Oh ! je ne crois pas, avoua l'autre... Moi, en tout cas, je suis toujours été l'entendre sans payer, au théâtre comme au Casino... Il passe toujours après l'entr'acte, et je m'arrange pour avoir une contremarque... Alors, à moi, il ne me doit rien !...

L'astucieux petit bonhomme ne se doutait pas que, derrière une haie où je taillais mes rosiers, j'entendais toute cette édifiante conversation. Me redressant brusquement, je criai :

— Ah ! bougre de petit «resquilleur» !

Et les deux galopins de s'enfuir à toutes jambes...

Tu connais bien sûr, ce terme provençal de «resquilleur» ?

— Il désigne celui qui, comme le susdit gavroche, ne va au spectacle qu'avec des places gratuites, qu'il s'efforce d'obtenir par tous les moyens, mêmes les plus... audacieux... Rassure-toi, il n'en manque pas à Paris, surtout aux répétitions générales ; c'est d'ailleurs à cause d'eux que certains directeurs ont supprimé ou supprimeront ces manifestations. En tout cas, le mot est passé dans l'argot populaire, avec le sens exact que vous lui donnez ici...

— Quand je te disais qu'on est très parisien, à Toulon !... Alors la visite ne te dépaysera pas trop :

Nous sommes ici sur la route des Améniers... Je n'ai jamais pu découvrir la véritable origine de ce nom ; peut-être ses premiers habitants se distinguaient-ils par leur aménité ?... De l'autre côté de Toulon, là-bas, vers la route de Marseille, passe le Las, le bien nommé : ce ru (petit cours d'eau, disent les mots croisés) qui traîne péniblement pendant à peine quatre mois de l'année une onde versée au compte-gouttes, trouve encore moyen de s'appeler le Las ! Ah ! il se fatigue de peu, celui-là !...

— C'est lui qui a donné son nom au Faubourg du Pont-du-Las, où tu vis le jour aux sons d'un orgue de Barbarie ?

— En effet... Toutes les rues, dans ce coin-là, les moindres pierres me sont déjà de vieilles connaissances... Aussi ai-je tenu à reposer ma vie vagabonde en ce Toulon natal, si plein de chers souvenirs, à y nicher ma retraite...

— Ces deux collines, en face ?

— Des collines, malheureux ? Le Faron et le Coudon !... Mais ici nous les appelons des montagnes, voyons ! Chacune d'elles abrite un fort, comme il y en a d'autres tout autour de nous : la Colle-Noire, la Malgue, Sainte-Marguerite, Sainte-Catherine, l'Artigues, l'Aiguillette, la Croix-des-Signaux... Ah ! je suis bien gardé !

— La mer ?

— A dix minutes d'ici, à pied : on ne la voit pas de chez moi, mais je te promets qu'on sent son bienfaitant voisinage, surtout l'été !... Entrons, maintenant...

Une allée en pente douce, rampe, sinueuse, à travers un jardin anglais ; ses plates-bandes, s'animant aux couleurs crues des œillets multicolores et des géraniums variés, nous escortent jusqu'à la terrasse qui

entoure la villa, coquette et éblouissante de blancheur, aux flancs curieusement plaqués d'une cascade de céramiques. On découvre alors la vigne et le potager puis, plus loin, toute la plaine, où de capricieux panaches de fumée bleutée nous marquent, comme pour un rallye fantaisiste, le tracé pittoresque de deux lignes de chemin de fer..

— Tu vois, là-bas, le Faron et le Coudon ?

— Ah ! oui, les deux... montagnes !...

Dans le vestibule, où pénètre avec nous une brise embaumée qui semble entraîner tout le jardin après soi, c'est une magnifique galerie de tableaux... Sur les murs, des peintures originales de Solonko, qui fut le peintre du dernier Tzar...

— Avais-je tort de te dire que c'est ici un véritable musée, pieusement élevé à la gloire de la chanson ?...Regarde de tous tes yeux, regarde !...

Voici une affiche du vieil Eldorado...

— De 1858 ? Mais c'est la date de sa fondation boulevard de Strasbourg !

— Hé oui ! Admire cette note, tout en bas :

ENTRÉE LIBRE. — Le prix des consommations est le même que celui des cafés environnants !

Et il y avait Darcier et Thérèse !... Crois-tu que cela ne laisserait pas rêveur le public d'aujourd'hui ?

Surtout celui qui paye son fauteuil 100 francs dans nos modernes music-hall !... Il est vrai que le genre — et les frais — ont changé...

Vois ma collection de photos...

— Max Dearly et Dranem — naturellement Polin, Emilienne d'Alençon, Polaire, Fragson, Paulette Darty, Mistinguett... J'en passe, et des meilleurs... Voici les fidèles : Tramel, Raimu, Georgel, Maurice Chevalier...

On pourrait presque parodier la fameuse scène des portraits, d'Hernani !

— Et ceci ?

Mais c'est toi, dans cent attitudes variées ! Par des Losques, Barrère, Sem...

— Ce sont les caricatures de Sem que je préfère, parce qu'elles sont les plus simples.

Le salon, maintenant... Voici, à la place d'honneur comme je te l'ai dit, les «Roses» de Madeleine Lemaire... Ces vases de Sèvres me furent envoyés par le Président Emile Loubet, après une soirée à l'Elysée... Ces autres vases, par Jules Claretie... Tout cela est plein de souvenir...

— Ecrins, bijoux, tapisseries... des médailles... Ah ! voici celle de Toulon ! Saluons ce touchant hommage...

— Au premier, ma chambre...

— Pur Louis XV !... Et de la salle de bains, toute proche, on saute, après la douche, dans le confortable fauteuil du bureau de travail...

— J'ai aussi ma piscine...

— Tu as fait construire une piscine ?

— Mieux, je l'ai eue toute faite !... Oui, après une revue du concert Mayol, où Dufrenne avait présenté des «naïades» avec la championne Suzanne Wurtz, il se trouva fort encombré de cette piscine, qu'il avait faite édifier spécialement à cette occasion, mais qui, maintenant, obstruait exagérément les dégagements à peine suffisants de la maison. Pour l'en débarrasser, je lui proposai en riant :

— Cède-la moi !...

Et il m'a pris un mot ! Alors, ma foi, je l'ai installé ici, près de mon «patio» oriental...

— Le fait est que ce coin charmant garde le plus pur style arabe... Et cette vasque rappelle exactement les intérieurs marocains...

— J'aime tant tous ces pays ! Il me semble que leur évocation, ici m'ajoute encore du soleil en hiver, du ciel bleu et de la brise en été...

— En tout cas, j'admire cet ensemble, aussi plein de goût que de confortable...

— Tu verras tout à l'heure le théâtre de verdure, abrité là-bas sous de vieux chênes, et que nous cachent encore les hortensias, les bougainvilliers, les lauriers et les géraniums...

— C'est là que fut créé Philoctète ?

— Oui, en de mémorables circonstances... On en a joué bien d'autres, depuis... Et toutes les vedettes du music-hall y sont venues : Chevalier, Raimu, Tramel, Damia, Mitty, Georgel, Nibor, Dona...

Tous, te dis-je, car lorsque je suis ici, il ne se passe guère de dimanche sans que j'organise une représentation... Et l'on danse toujours un peu, avant ou après : tout le monde se connaît, ce qui rend nos

réunions charmantes... Un jour, c'est moi qui ai actionné le jazz, et l'on s'amusa follement... Parfois, au milieu du bal, je tire un papier de ma poche, on sait ce que ça veut dire. Chacun s'approche, et je donne une première lecture de la chanson à l'étude... Je recueille des opinions, des conseils, pris à vif dans le public... La semaine d'après, j'ai travaillé mon interprétation d'après ces précieux avis... et je lance ma nouveauté, avec les gestes : mes concitoyens en ont ainsi souvent la primeur... C'est ici que j'ai lancé, au cours de la fête qui célébra les vingt années d'existence du Stade Toulonnais, En jouant au Rugby chanson marche écrite exprès pour ses membres, et qui se trouva être fort exactement ma 500ème création... L'an dernier, lorsqu'un stupide accident d'auto m'eut empêché, à la dernière minute, d'aller à Paris prêter mon concours à la représentation organisée à l'Opéra-Comique au profit des «Gueules cassées» je résolu comme compensation, de donner en mon Théâtre de Verdure une soirée au bénéfice de cette œuvre admirable. On y joua donc, le 12 août 1928, l'Arlésienne avec une distribution unique, puis-je dire, dans les annales dramatiques, tant par son éclectisme que par la valeur des interprètes. Juges-en :

Rose Mamaï Madeleine Roch
 Vivette Jeanne BOITEL
 La Renaude Thérèse BERKA
 L'innocent Gina DORLY
 Balthazar Denis d'INES
 Mitifio Jacques FENOUX
 Frédéri Roger GAILLARD
 Patron Marc RAIMU
 L'Equipage Tramel
 Francet Mamaï MAYOL (mais oui !)

Sous la direction de leur Professeur Mme Eva Dorel, les élèves du Conservatoire de Toulon assurèrent la figuration et dansèrent la fameuse Farandole. Les tambourinaires (ceux de Mireille) furent fournis par l'orchestre du Théâtre Municipal, qui conduisit leur chef Lacaze, avec sa maestria coutumière. Ce fut véritablement une représentation extraordinaire, Auguste Rondel m'en a demandé le programme pour les collections de la Comédie-Française, et le Colonel Picot m'a donné la grande joie, ces jours-ci, de m'envoyer une carte m'accordant le titre de membre d'honneur de son héroïque association. Un détail particulièrement émouvant marqua cette soirée. Au moment où Madeleine Roch, de sa belle voix grave, entamait la fameuse tirade : «Être mère»... un rossignol, dans l'ombre d'un vieux chêne qui abrite le Théâtre de Verdure, se mit à égrener des trilles discrets, comme pour accompagner poétiquement l'admirable artiste. Le morceau est long, mais le mélodieux oiseau y fit sa partie jusqu'au bout sans défaillance. Les violons de l'orchestre, dont la partition souligne en sourdine la tirade célèbre, suivirent le rythme de ce soliste inattendu... L'effet d'ensemble était des plus impressionnants et, dans les larmes qui mouillaient tous les yeux à ce moment, quelques-unes durent être provoquées par la troublante émotion qui, dans le calme d'un beau soir d'été, se dégageait de cette scène pathétique... Continuons la visite ! Suivez le guide : au second étage, des chambres d'amis : bleue, rose, verte... donnant toutes sur le même palier. Quand elles sont occupées par quelques joyeux lurons, comme Tramel, Raimu et Georgel, je te prie de croire qu'on a, certains matins, des réveils en fanfare plutôt mouvementés !... Salle de billard pour les amateurs et, plus loin, un cinéma qui a aussi ses fervents...
 — Je comprends que tu sois épris d'une pareille villa !
 — Une villa ? Mais il y a ici un vrai régiment... Je te l'ai expliqué qu'au fur et à mesure j'avais acheté tout ce qui se trouvait libre autour de moi, pour agrandir progressivement mon domaine et élargir mon horizon... Et bien, dans tous les coins, j'ai fait bâtir de petits cabanons ; viens les voir...
 — Tiens, ils ont tous leur nom ?
 — Bien sûr, et c'est toujours celui d'un des établissements où j'ai chanté : voici le Concert Parisien (noblesse oblige) la Scala, l'Eldorado — en face, bien entendu — l'Olympia, l'Alhambra, les Folies-Bergères, l'Alcazar, la Gaîté (Montparnasse, tu t'en doutes) ; le Moulin Rouge, le Ba-ta-clan et même Bobino...
 — Ces frises musicales, dont chacune est ornée ?
 — Ce sont mes principaux succès ; chaque villa porte le sien. A la fresque, je les ai fait entourer de portées,

où courent les notes des chansons évoquées, tandis qu'au-dessous, autour, partout, sont peints les personnages qui les représentent...

— Sur la villa Scala, voici Viens, poupoule, naturellement... ces cocottes en papier sont des plus amusantes... Ces branches fleuries, qu'on croirait parfumées, c'est Lilas blanc... Voici encore La petite Bretonne, en costume du pays, La Cabane Bambou avec ses nègres et ses huttes...

— Le gen il coiffeur, «frisé, la bouche en cœur, et son petit fer en l'air»... Le Printemps chante où ne manque même pas le réjouissant duo des gendarmes...

— Et ces ravissants petits lapins ?

— Tiens-toi bien : «Lapin... polaise !»

— Oh !...

— En somme, tu vois, cela finit par me faire comme un charmant hameau, uniquement consacré, lui aussi, à la chanson...

— C'est un véritable village, un peu grand pour toi, même...

— Sans doute, mais comme disait Socrate, plutôt au ciel qu'il fût plein d'amis... Car c'est à eux que j'ai pensé... Souvent, ceux qui sont las, malades, ou qui ont, simplement, besoin de repos, viennent s'abriter ici...

— Dornay y finit ses jours...

— J'y eus aussi pendant longtemps les Hobrett-Lheman, un couple d'excellents duettistes qui avaient connu jadis la grande notoriété ; ce sont à peu près les seuls qui, au temps de leur gloire, aient daigné répondre à mes lettres de débutant et me prodiguer, par la suite, leurs précieux conseils... Je ne l'ai pas oublié !

Et puis, le Clos Mayol est devenu, aussi, un lieu d'excursion pour les parisiens en villégiature ; journalistes, gens de lettres ou du monde, artistes, tous ceux qu'une occasion amène à Toulon viennent me rendre visite ; je vais d'ailleurs souvent les y inviter moi-même, au passage de certaines tournées, par exemple...

Du reste, je dois bien cela aux camarades, ils me prêtent si gentiment leur concours quand j'organise des représentations chez moi pour quelque œuvre de confiance...

— Nous visiterons aussi le Stade du R. C. T. ? Ton stade car ici, je crois bien qu'on ne l'appelle guère que le Stade Mayol...

— Ils sont trop gentils, toujours... Que veux-tu, personnellement, j'aime beaucoup les sports ; si j'avais pu en faire, j'aurais peut-être moins élargi, mais cela ne me gêne pas, j'ai l'habitude... Pendant la guerre, surtout au cours de mes voyages au front, j'ai pu remarquer tout le bien-être que les exercices physiques assuraient à la santé des jeunes gens, je constatai aussi qu'ils s'y livraient avec un frénétique enthousiasme... Or, à Toulon, où la jeunesse est particulièrement active et vigoureuse, nous n'avions pas le moindre terrain utilisable... Seul, demeurait un ancien vélodrome désaffecté, où nul n'allait jamais, qui ne servait plus à rien, et qui me paraissait s'ennuyer autant que nos aspirants sportsmen... Alors, mon Dieu, c'était tout simple, j'ai acheté le vieux vélodrome ! J'y donnai moi-même le premier coup de pioche, le 26 juillet 1920...

— Et il était encore tout simple d'y faire installer des cabines, des vestiaires, des douches, bref, tout ce qui en fait aujourd'hui un modèle du genre ? Et d'alimenter ensuite, avec une largesse qui ne s'est jamais démentie depuis, la caisse de ce club, afin qu'il pût figurer dignement parmi les associations similaires ?

— Je ne pouvais pas faire les choses à moitié ! Du moment que je leur permettais de commencer, ne fallait-il pas leur donner les moyens d'arriver ?

— Ils se sont d'ailleurs montrés dignes de ta générosité ; les voici classés comme un des premiers groupements de Rugby, et ils seront bientôt champions de France ! Je le leur souhaite de tout cœur, pour ma part, car ce sont de braves gars ; et j'espère qu'ils ne tarderont pas à conquérir le titre envié...

— Ils m'ont promis, par la voix de leur capitaine, Borréani, de vaincre, pour me témoigner leur gratitude...

— Et ils t'appellent tous si gentiment «parraing», avec cette pointe d'accent qui rend encore plus touchante leur affectueuse reconnaissance...

— Ils m'en ont déjà donné tant de preuves ! Quand en 1924, des amis ont entrepris de fêter au Clos mes trente ans de caf' conc' je t'assure que le R. C. T. ne fut pas le dernier à s'y employer !

— Ce fut l'occasion de fêtes magnifiques, m'a-t-on conté, au cours desquelles tes concitoyens inaugurèrent, au milieu du stade, un buste du populaire mécène qui lui a donné son nom... Et son argent ! Ce buste, œuvre d'un autre toulonnais célèbre — le talentueux sculpteur Sausse — est dit-on, des plus

ressemblants... Et l'on prétend que nul n'est prophète en son pays...

— Je fus, certes, violemment ému par le témoignage de tant de sympathies ; les personnages les plus officiels de la région daignèrent honorer de leur présence ces cordiales manifestations ; tous mes amis s'étaient arrangés pour venir, de Paris ou de plus loin encore, me renouveler leur fidèle affection, même Tramel qui, au cours des épreuves sportives comiques, se classa bon premier dans l'amusante «course à la valise», où j'arrivai, moi, royalement dernier, à un nombre incommensurable de longueurs...

— Pure modestie, sans doute, d'un hôte qui connaît ses devoirs ?

— Non : handicap de poids, tout simplement... Quoi qu'il y paraisse, cette manifestation, en dépit de son allure d'abord sportive, ne fut, en réalité qu'un nouvel hommage à la chanson : un magnifique défilé patiemment organisé, avec le goût artistique le plus sûr, par Léo Baussan, notre impresario toulonnais, et Mlle Juliette Lecoq, costumière des Variétés de Marseille, présentait, dans la plus charmante fantaisie, des groupes admirablement costumés dont chacun personnifiait un des succès de ces trente dernières années...

On y voyait Viens, poupoule, toujours à l'honneur, Elle est de l'Italie, réalisée par l'Estudiantina locale, La petite Bertonne, Haïa, Le petit panier, Grand'mère marque du linge, Cousine, Le printemps chante, adorablement évoqué par Gina Palerme, Le chien policier, Elle vendait des petits gâteaux, Le gentil coiffeur, Les vieilles filles, Le lancier de M. le Préfet, A la Cabane Bambou, et enfin les «trottins» de toutes mes chansons, que je conduisais moi-même en apothéose...

— Tout cela se termina naturellement par des chansons ?

— Parbleu ! Au concert du soir, l'exquise Berthe Bovy, du Français, rehaussa l'attrait de notre programme en interprétant, avec son art si fin, si personnel, quelques fables, de Florian ou de Franc-Nohain... sous la direction de Tramel, régisseur des plus cocasses, on entendit successivement Henri et Blanche Poupon, Georgel, Boissier, le doyen de nos comiques du Midi, Valiès, Germaine Lix, étoile qui se levait à peine au firmament de la chanson, et Stephen Weber, qui débutait alors avec ses remarquables imitations... Ai-je besoin d'ajouter qu'ils se firent tous chaleureusement applaudir ?

— Eh bien, et toi ?

— Oh ! j'ai dû aussi leur dire quelque chose, bien sûr, mais je n'en parlais pas car, là-bas, je fais en quelque sorte partie du matériel, surtout pour une pareille circonstance...

— En tout cas, cette manifestation fut bien, comme tu le disais, un nouvel hommage rendu à la Chanson.

— Que veux-tu, je te l'avouais en commençant à te raconter ces souvenirs : la chanson et moi, nous étions promis l'un à l'autre, depuis toujours ; quant à moi, je l'ai toujours aimée... et je l'aime encore autant...

— N'es-tu pas le seul qui lui soit demeuré fidèle ?

— Hé oui ! mes camarades de début n'ont pas tardé à la tromper... Max Dearly, pour flirter avec la comédie où il est devenu un incomparable fantaisiste... Dranem, lui, après la revue, a préféré le vaudeville-opérette, et y triomphe justement ; seulement, par remords, ou peut-être, en matière d'amende honorable, il continue, dans son nouvel emploi, à chanter de véritables chansonnettes dont les meilleures ne seraient pas déplacées au café-concert...

— Malheureusement, il n'y a plus guère de cafés-concerts...

— Parce que, selon moi, nous n'avons plus d'artistes ou, plutôt, d'écoles... Je t'ai dit comment, jadis, on gagnait ses galons : quelles âpres luttes il fallait soutenir pour parvenir, progressivement, aux échelons supérieurs, qu'on ne gravissait qu'un à un, et bien lentement, parfois. Assistons-nous aujourd'hui à de pareils tournois, à une aussi farouche course au succès ? Pas que je sache !... Le chanteur est généralement l'exception, dans un programme qui n'est plus que de «variétés» ; passant entre des «rois du tapis» et un numéro de chiens savants, il ne constitue qu'une simple détente pour le public. C'est le cas, par exemple, pour Alibert pour Perchicot, charmants camarades d'ailleurs, et dont je suis le premier à apprécier les progrès constants. Seulement, ils sont seuls de leur genre dans un spectacle de trois heures ; quelles comparaisons veux-tu que le spectateur établisse dans ces conditions ? Eux-mêmes, privés de cette émulation que crée une nombreuse concurrence, ne restent-ils pas au-dessous des résultats dont je les crois dignes !

Et encore, ceux-là travaillent, cherchant malgré tout à se perfectionner. Mais combien en voit-on d'autres qui, pourvus d'un habit et d'affiches dernier cri, surenchérissant à l'envi sur les honoraires et les ristournes, s'improvisent, du jour au lendemain, artistes, et même «vedettes», ce qui n'engage à rien

puisqu'ils sont généralement seuls au programme. J'appelle ça des ouvriers chanteurs ; et il ne me paraît pas qu'on les puisse comparer, fût-ce de loin, à ces admirables gloires de l'ancien café-concert : Darcier, Thérésa, Paulus, Ouvrard père, Pacra, Arnaud, Amiati, Marius Richard, Debailleul, Mercadier, Perrin, Duparc, Ducastel, Demay, Clovis, Plébins, Anna Thibault, Bonnaire, Paula Brébion, Madame Ouvrard-Caynon, Fragon, Polin, Bourgès, Sulbac, Maurel et tant d'autres !

— Comme tu dis, on ne lutte plus... et c'est dommage !

— Hélas ! ajoute encore à cela que tous les jeunes adoptent le même répertoire, comme ils arborent le même costume : habit noir ou smoking... Le genre «gigolo» sévit même dans la chanson. Ils semblent tous taillés sur le même patron, va donc t'y reconnaître !

— Autrefois, chacun gardait sa spécialité, nettement affirmée...

— C'est précisément ce qui faisait l'agrément des spectacles : on avait le poivrot, le gommeux, le comique grime, le vieux beau, le tourlourou, le ténor, le paysan, le baryton, le monologuiste, le danseur, l'excentrique, que sais-je encore !... Côté des dames, on trouvait une même multiplicité des genres, mais en plus gracieux, car c'étaient toutes de fort belles filles, exception faite, bien entendu, pour Jeanne Bloch et Abdala qui, leur talent mis à part, tiraient de leur physique... spécial une partie de leur succès. On entendait alors : la petite femme, la gommeuse, la romancière, la réaliste, la diseuse, la paysanne, la chanteuse grivoise, la cascadeuse, la chanteuse patriotique, les «petit Bob», etc. De sorte que le public pouvait écouter, dans la même soirée, trente artistes sans risquer de s'ennuyer une seconde... La lutte constante entre les uns et les autres obligeait, par surcroît, à une sélection judicieuse de répertoire de chacun, et donnait ainsi aux auditeurs une garantie de plus !... A présent, tous les artistes ont le même genre, ils chantent un répertoire identique et leurs satanées musiques américaines, dont on abuse, se ressemblent toutes ! C'est cela qui donne au café-concert cette monotonie qu'on lui reproche justement !

— Le public, cependant, aime toujours la chanson ?

— Bien sûr ! Et l'on s'en rend bien compte dans les cinémas, refuge à peu près unique des artistes qui, fidèles au tour de chant, ne l'ont pas sacrifié à la revue ou à l'opérette. Le fait même que ces salles aient été obligées de s'adjoindre un chanteur demeure significatif...

— Tu as toi-même paru dans quelques-uns ?

— Mais oui, et je n'eus jamais à m'en plaindre... Certains, cependant, n'ont pas de scène ou presque, et moi, il me faut de la place !... Dans l'un, à Castres, je chantais, à deux mètres au-dessus du public, sur une sorte d'immense étagère ; on n'avait pas pu s'arranger autrement... Une fois là-dessus, je t'assure que comme bibelot, j'étais réussi !...

Il n'y a généralement pas de coulisses non plus, dans les cinémas, et pour cause ; alors on truque : à Auteuil, j'entrais en scène (!) Par la gauche et il y avait, à droite, un vaste placard qu'on ouvrait au moment de mon tour. Quand je voulais souffler une seconde, après mes cinq ou six premiers refrains, je m'engouffrais dans le placard, en me coinçant de mon mieux derrière son étroite porte... Après m'être livré plusieurs fois à cette compression, je filais par la sortie, à gauche ! Si j'avais pu maigrir, je crois bien que mon tour de taille n'eût pas résisté à ce genre d'exercice !

Par exemple, j'eus un jour une amusante déconvenue. Cela m'arriva tout de suite après la guerre, en un temps où demeuraient encore à Paris bien des réfugiés d'un peu partout venus, dont les villages ne se trouvaient pas près d'être reconstruits. Devant la salle où je chantais, une bonne ménagère en cheveux, son panier de provisions à la main, semblait comme en contemplation devant l'affiche où, parmi les titres de films on lisait, en lettre énormes : MAYOL. Suivant ma vieille habitude, j'interrogeai la brave femme :

— Alors, vous viendrez ce soir, madame ?

Éludant la question, elle me demanda à son tour :

— Pourquoi donc ont-ils doublé le prix des places ?

— Mais... vous voyez, parce qu'il y a Mayol...

— Oui, fit-elle en hochant la tête... Eh bien, je reviendrai quand on jouera un autre film...

Je lui ai offert deux places sur ma carte, et je sais qu'elles furent utilisées...

— Rentrée au pays, cette spectatrice improvisée a dû chanter tes louanges... et aussi tes refrains !

— Pourquoi pas ! Il en est qui sont allés plus loin. Un explorateur a raconté qu'en débarquant à Djibouti, il avait eu la stupéfaction d'entendre des naturels chanter Viens poupoule ! Il paraît même que c'était irrésistible.

— Sans doute l'avaient-ils apprise de quelque matelot...

— C'est possible, car ils connaissaient mon nom !

— Ceci compense cela !...

— Le fait, en tout cas, témoigne de la puissance populaire de certains refrains... C'est ce qui me permet de croire à une renaissance de la chanson...

— Et du café-concert ?

— Mais oui, d'ici une quinzaine d'années...

— Pas plus tôt ?

— Hélas, non ! Il y a toute une éducation à refaire, non seulement d'interprètes, comme je te l'ai expliqué, mais aussi de public... Bien des choses, certes, se sont modifiées depuis la guerre, et le spectateur s'en est trouvé un peu dépaycé... Confusion de genres, nouvelles formules de music-hall... Jadis on consacrait le succès d'une chanson en en parodiant les paroles dans les revues ou, tout au moins, en utilisant sa musique, déjà populaire... C'est tout le contraire aujourd'hui : on réserve les chansons pour les faire lancer dans une revue à grand spectacle, et l'on n'en écrit plus guère que dans ce but... Mais un refrain ainsi présenté avec renfort de girls et boys ne retient plus suffisamment l'attention, d'où la nécessité de l'imposer par force, avec le secours bruyant du jazz, qui répète inlassablement au cours de la représentation l'air dont on a décidé, d'avance, de créer la vogue, coûte que coûte ! C'est le fameux Enfonchez-vous ça dans la tête ! Le public s'y prête, il est vrai... mais quelle différence dans la qualité du succès ! le côté populaire en est diminué, sinon supprimé, l'auditeur se trouvant par surcroît un peu égaré dans ces nouvelles musiques trop heurtées, que nous devons à l'invasion des goûts américains...

— Tu ne désespères cependant pas ?

— Mais non ! De tels engouements ne durent jamais très longtemps. C'est une bonne fille, que la chanson française, seulement, il ne faut pas en abuser !... Au fond, vois-tu, elle est «peuple», dans ses erreurs comme dans ses vertus, et c'est pour cela, quoi qu'on fasse, qu'elle n'a rien à voir avec le snobisme !

— Comment expliques-tu, alors, la crise où elle se débat ?

— La vie trépidante que l'on mène depuis dix ans, la hâte, chez les plus obscurs débutants, d'être «arrivés» avant d'être «partis», autant de raisons qui ont supprimé toutes les «écoles» où nous nous sommes faits... Les jeunes gens sans fortune qui, jadis, rêvaient de planches n'avaient guère les moyens de songer au Conservatoire. Alors ils étudiaient quelques couplets, les préparaient de leur mieux, et risquaient une «audition». Ainsi pouvaient-ils se produire en public, quand même !... Je puis affirmer personnellement que l'expérience a réussi à plus d'un !

Il y a toujours un public pour la chanson ; contrairement à ce que l'on pourrait croire, nous manquerions plutôt de véritables interprètes, faute des écoles où se formaient leurs aînés... A quelques exceptions près, très rares d'ailleurs nous avons peu de «créateurs», surtout chez les hommes...

Et puis, autrefois, le meilleur artiste d'un programme chantait à peine trois chansons, quatre au plus ! Aujourd'hui, le même interprète en donne, huit, dix, douze d'affilée : c'est trop, beaucoup trop !

— Mais, toi-même, il me semble...

— Hé oui ! mais, comme l'on dit, ce n'est pas moi qui ai commencé : Paulus a donné le signal. J'ai suivi le mouvement, et j'ai eu tort ! Je me contentais, pour ma part, de cinq ou six bonnes «salades» !... Polin et Yvette Guilbert n'en chantaient guère davantage, et ça a cependant suffi pour leur gloire !

Que l'on n'aille pas croire, surtout, que je boude le présent pour louer le passé ! Je ne suis pas de ceux qui répètent à tort et à travers : «Ah ! de mon temps...» Les bonnes gens qui rabâchent cela, regrettent avant tout leur jeunesse ; mais leur litanie ne peut que devenir obsédante... Je n'ai de même, aucun parti pris contre la chanson actuelle ; ne m'est-il pas arrivé, à l'occasion, de reprendre, après le créateur, un refrain particulièrement bien venu ? Ce fut le cas pour C'est jeune et ça ne sait pas, qu'avait lancé ce délicieux Fortugé, trop tôt disparu ; pour Sur l'boulevard, que Parisys chanta la première dans une revue du Concert Mayol ; C'est une façon de parler, création Dranem, Mon cœur, succès de Chevalier. Celle-ci était, non plus une musique américaine, mais du meilleur Christiné ! J'en repris quelques autres encore, sans parler de celles de Montmartre, que je ne mis à mon programme qu'après leurs auteurs-créateurs.

A ce dernier propos, j'estime qu'il y a un point à établir : on est porté à croire, dans une certaine partie du public, que la mention «créée par un tel» implique que l'artiste qui lança la chanson a également trouvé l'idée et écrit les couplets, sinon la musique. C'est là une erreur assez courante : créé, en l'espèce, signifie,

cher public, interprété pour la première fois. L'immortel chef-d'œuvre *Cyrano de Bergerac*, par exemple, fut créé par Constant Coquelin, mais n'en avait pas moins été, d'abord conçu, pensé et écrit par Edmond Rostand. On s'y trompe d'ailleurs d'autant plus facilement que, sur les formats de chansons, le nom de l'auteur et du compositeur se trouvent en général relégués, en caractères minuscules, tout au bas de la couverture — quand ils s'y trouvent — alors que le nom de l'interprète s'étale, au beau milieu, en caractères énormes. Ce n'est qu'en ouvrant l'exemplaire qu'on peut découvrir la personnalité du parolier et du musicien ; je ne crois d'ailleurs pas que le public s'en soucie beaucoup, et je trouve cette indifférence nettement regrettable. Il est vrai de convenir, d'autre part, que si la chanson demeurait dans les cartons de ses auteurs, il serait assez malaisé de la connaître. C'est alors que l'interprète, en la présentant au public, la lance et, en quelque sorte, lui donne la vie ; par là, mais par là seulement, il en est le « créateur »

— La discrimination s'imposait en effet. Mais comment se fait-il que, depuis ces dernières années, au lieu de créations personnelles, tu aies pris celle d'autres artistes ?

— Question de droits d'auteur, simplement. On ne m'apporte plus guère de bonnes chansons à lancer... Je ne chante plus, maintenant, d'un bout de l'année à l'autre, je me repose plus souvent, plus longtemps ; Il m'arrive de faire quelques cinémas, dont les recettes, évidemment ne sont pas comparables à celles des Folies-Bergère, du Casino de Paris et autres Moulin-Rouge, ce qui en rend les droits d'auteurs, de compositeurs ou d'éditeurs infiniment moins intéressants. C'est donc à ces gros établissements ; qu'on s'efforce d'abord de placer les chansons ; peu importe qu'elles aient ensuite du succès, n'y est-on pas assuré d'encaisser la forte somme ?

J'ai cependant enregistré quelques succès personnels depuis la guerre : *A Robinson*, gentille *Annelle*, C'est pour vous, C'était un petit trotin, *La cocarde de Mimi Pinson*, *Le trotin et l'apprenti*, *Elle prend l'avenue Magenta*, *Trotin qui trotte*, *Valse du Faubourg*, Il était intimidé, *Antonin*, Elle vendait des p'tits gâteaux, *Le mal de dents*, *Chantez Grand-père*, pour ne citer que les principales. La plupart de ces chansons me furent confiées par mes plus fidèles collaborateurs, parmi lesquels *Gabaroche* et *Paul Marinier* tiennent toujours une importante place.

Je donnai moi-même, d'ailleurs, certaines idées à traiter quand j'y voyais des couplets possibles. Ce fut le cas, en particulier, pour mes chansons d'entrée ; Ma première chanson, de *Mauricet* et Je ressemble à *Mayol*, de *Geo Koger* ; également pour quelques parodies, que je demande généralement à mon vieux *Marinier*, celle de *Pars* et de *Rose-Marie*, notamment.

Je sais qu'on me reproche parfois de redire toujours certains de mes anciens succès ; mais n'est-ce pas, le plus souvent, le public lui-même qui me les réclame ? Et puis-je lui refuser quelque chose, à ce public qui m'a fait ce que je suis ? D'ailleurs, ces vieilles chansons, qui réveillent, pour lui comme pour moi, tant de souvenirs, ne semblent-elles pas nous rajeunir tous, pour quelques instants, dans une égale communion du passé ?... En ce qui me concerne, ces refrains de jadis me représentent une véritable petite famille : ce sont des enfants que j'ai, en somme, mis au monde, choyés, élevés... Je me suis réjoui de leur réussite, parce que mon nom y était attaché... Aujourd'hui, ils me rendent un peu tout cela, n'est-ce pas justice ? Que n'en est-il de même, au théâtre ! Si les spectateurs pouvaient, à volonté, réclamer les pièces qui leur plaisent, je suis sûr que bien des œuvres modernes ne verraient pas le jour longtemps !

Et, après tout, on peut toujours rappeler ce trait délicieux de *Maurice Donnay*, devant qui un sot s'étonnait que l'auteur d'*Amants* ait pu arriver si jeune. Le spirituel académicien répondit en souriant : « Que voulez-vous ! le public avait tant d'esprit, alors ! »...

Le plus sûr moyen de réussir, hier comme aujourd'hui, c'est de donner aux chalandes ce qui doit leur plaire ! Et, pour cela, il ne saurait suffire, quand on veut s'excuser de quelque « navet », de prétendre : « C'est ce que le public demande ». Car il ne demande rien, le public, si ce n'est qu'on lui présente de bonnes chansons ou des pièces bien faites. Remarque bien, à ce propos, que le spectacle est toujours le seul article que l'on paie avant de l'avoir vu ; on lui fait ainsi confiance, à lui de la justifier.

C'est en partant de ce principe que je suis parvenu aux meilleurs résultats, que j'ai meublé, petit à petit, mes chansons, afin de ne pas laisser aux auditeurs le temps de s'ennuyer. Je me suis tout de suite efforcé de relier un couplet à l'autre, et de maintenir l'intérêt du couplet achevé en préparant celui qui devait suivre. De quoi a-t-on l'air, je te le demande, en s'arrêtant au moment de la ritournelle, parce qu'il n'y a plus de paroles à prononcer ? De même ai-je peu à peu dansé certains refrains, pour mieux utiliser toutes les ressources de leur musique. Enfin, quand j'ai eu trouvé la bonne voie, créé mon genre, je me suis

astreint à être gai, pour que le spectateur n'ait pas à retenir lui-même sa joie... Il y a dans les pages roses du dictionnaire un précepte d'Horace : Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi, que j'ai cru pouvoir traduire ainsi : «Si tu veux me faire rigoler, commence par rigoler toi-même !»... J'ai pu, de cette façon, dire des chansons sentimentales en arrêtant l'émotion au bord des pleurs : je ne montre pas mes larmes au public, il n'attend de moi qu'un sourire !

— Ici, justement, se pose une question dont tes admirateurs attendent la réponse : Comment doit-on chanter une chanson ?

— Hé!... ça dépend de la chanson, sinon de l'interprète !... Pour d'aucuns, c'est un art ; pour d'autres il s'agit d'un métier... Mais en France, pays par excellence de la chanson — et, surtout, de la chanson populaire — il y a, tout de même, une foule de traditions qu'on aurait tort d'oublier ou de négliger...

— Ce qui supposerait donc certaines règles intangibles ?

— Mon Dieu oui, particulièrement pour le refrain destiné à tous les publics : il doit être dit, chanté aussi simplement que possible... Ce qui consacre véritablement le succès d'une chanson, c'est lorsqu'elle peut être reprise par n'importe quel amateur, à l'atelier, à l'usine, au bal, aux coins des rues, à la campagne même ; sur les bateaux errants par des marins nostalgiques ou par les enfants, dont la naïveté d'expression peut lui donner un charme nouveau... Donc, si — avec les meilleures intentions du monde — on la complique, si on la tarabiscote, si «on en met trop», le public risque d'y voir une chose qui lui semble trop savante, trop difficile pour lui... Et, ne s'y attachant pas davantage, il vous la laisse pour compte !

— En somme, il faut se garder de trop détailler ?

— Certainement !... Si l'on fait un «sort» au moindre mot, l'auditeur est tenté de croire qu'il y a chaque fois un sous-entendu ; comme il le cherche en vain, et pour cause, cette gymnastique superflue finit par le lasser... A ce point de vue, forcer ou dépasser l'intention de l'auteur, c'est souvent le trahir ! D'ailleurs le public s'il est bienveillant, peut être parfois susceptible : rien ne prouve qu'à lui vouloir trop expliquer les choses, il n'ait pas l'impression qu'on doute de son esprit !... Il importe, évidemment, de traduire clairement ce que l'on veut exprimer mais, à mon sens, on ne doit souligner que l'effet qui doit marquer, tout au plus un par couplet, un autre par refrain.

— Ceci ne nous amène-t-il pas à parler du geste ?

— Là, encore, il faut beaucoup d'opportunité : si les paroles sont nettement amusantes, il n'est pas besoin de s'agiter beaucoup pour les faire «porter»... quitte à se rattraper sur les couplets moins... étincelants ! Car il y a, dans le succès d'une chanson, deux facteurs essentiels : le talent des auteurs et celui de l'interprète ; ils doivent demeurer fonction l'un de l'autre, en proportion variable. Mais de toute façon, en ce qui concerne le geste, il faut qu'il soit drôle et, surtout, qu'il vienne à propos... Qu'il soit, comme dirai-je... «dansé» en quelque sorte ; mais oui, dansé, même s'il ne s'agit que de mouvements de bras !... Le geste doit tomber exactement sur un accord ou sur un passage musical amusant...

— Si je ne trahis pas ta pensée, la musique, à tes yeux, peut aussi être spirituelle !

— Je crois bien !... la musique d'une chanson dit toujours quelque chose, même dans ses ritournelles, même quand on la joue sans les paroles !... Aussi, pour chanter une chanson, convient-il, avant tout, de respecter le rythme de l'air : il a tant de raison d'être !... C'est pourquoi le geste doit être basé tout spécialement sur la musique... J'ajoute qu'il doit être naturel, et se tenir exclusivement dans la note comique ou, tout au moins, gaie !

— Alors, dans les chansons sentimentales ou tristes ?

— Pas de geste !... à aucun prix !... sous peine de paraître ridicule... Au fond, je te le répète, dans l'art de chanter une chanson, il y a des traditions qui demeurent imprescriptibles !

— En dépit des tendances modernes ?

— Je ne crois pas que les théories d'avant-garde puissent exercer la moindre influence sur la chanson populaire... C'est très joli, certes, de prétendre, «faire du nouveau» encore faut-il le trouver, et en justifier l'intérêt !

— Le bon La Fontaine, dans sa tragédie Clymène — qui n'ajoute rien à sa gloire — s'écriait cependant Il nous faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde ! ...

— C'est peut-être profond... dans le sens de creux !... Combien en vois-tu, de nos modernes «avant-gardes» qui sont partis si résolument en tête que nul n'a pu les suivre... Jamais rejoints, ils ont fini par être isolés. En matière militaire, l'avant-garde ne cesse de faire partie de l'armée : elle la guide, et l'éclaire... On trouve

du nouveau quand on est doué pour ça ; il ne suffit pas de vouloir «faire autre chose» pour y réussir !

— On dit pourtant : «qui n'avance pas recule»...

— Sans doute, mais l'excès en tout demeure un grave défaut. C'est pourquoi l'on peut répondre, en l'occurrence, par cet autre aphorisme : «Qui veut trop prouver ne prouve rien !»

Tiens, une dernière anecdote fera mieux juger certaines étrangetés de notre curieuse époque : «artiste», simplement ! Celui qui me sert à Paris, sur les boulevards, en a plein la bouche à chaque phrase ; alors, un jour, agacé, je lui dis :

— Ah ! les barbiers sont devenus des «artistes» ! Comment donc auriez-vous appelé Sarah-Bernhardt et Mounet-Sully ?

Le figaro, imperturbable, m'a répondu :

— Mais monsieur, des artistes, aussi !

Et voilà le mal de ce temps : tout le monde est, veut être, ou se croit artiste. On oublie trop que dans «artiste» il y a ART, comme eût pu dire Victor Hugo !... Je suis persuadé, cependant, que tout cela s'arrangera... Notre temps se cherche, voilà, tout !

Petit à petit la légitime sélection s'opérera et, l'ordre rétabli en toutes choses, nous retrouverons les hiérarchies nécessaires. Car l'essentiel, vois-tu, c'est de savoir se tenir à sa place... En 1923, quand l'excellent Leitner prit sa retraite à la Comédie-Française, il me fit l'honneur de solliciter mon concours pour sa représentation d'adieux... Eh bien, à mon grand regret, j'estimai devoir décliner cette offre flatteuse, parce que je jugeais simplement que ma place n'était pas, même pour un soir, dans la maison de Molière... Chacun chez soi, en de telles questions...

C'est dans le même état d'esprit que, progressivement, j'ai modifié mon interprétation, et changé un peu mon répertoire : autrefois, j'étais mince, élancé, je pouvais dire des choses sentimentales : maintenant je risquerais d'y paraître ridicule...

Je ne dirai pas que ma carrière est finie, car j'éprouve une vraie peine à l'idée de quitter, non pas la scène, mais mon cher public... Petit à petit je chanterai certainement de moins en moins, me reposant chaque année davantage, dans ce Clos où j'ai préparé ma retraite...

Ainsi, en évitant la transition trop brusque, pourrai-je éprouver moins de mélancolie de renoncer à ce qui fut pendant plus de quarante ans toute ma joie, tout mon bonheur et, je puis dire, ma seule raison de vivre : «La Chanson» ...

Comme je le chantais au début de la guerre je redirai, pour moi seul, sans doute :

«Dans mon pays,
dans mon pays,
cette fois, je reviens ravi,
oui !
et maintenant, ma carrière finie,
ma dernière chanson, sera, mes amis,
dans mon pays,
dans mon pays
enfin, pour vous tous ici !...»

Je voudrais, en terminant ces souvenirs, dire encore une fois merci à mon cher public, à tous ces amis, connus ou inconnus, qui m'ont soutenu, encouragé de leur faveur, et leur exprimer combien je leur garde, au plus profond de moi-même, une reconnaissance, une tendresse infinie...

— La commission sera pieusement faite... Tu rechanteras tout de même encore à Paris quelquefois ?

— De moins en moins, maintenant ; j'aspire d'ailleurs au repos... Comme je te l'ai dit, je me retirerai tout doucement et, surtout, je ne donnerai pas de soirée d'adieux...

Je veux, aussi, remercier mes collaborateurs : auteurs, compositeurs, éditeurs ; et les critiques qui m'auront honoré jusqu'au bout d'une fidèle sympathie, nos amis René Bizet et Pierre Varenne, surtout, qui me sont parmi les plus chers...

Tout ce que je souhaite à présent, tout ce que j'espère, c'est de pouvoir assister bientôt à la renaissance de la Chanson... J'ai confiance car déjà, de partout, on commence à s'agiter... D'intéressantes campagnes se dessinent ; les producteurs se groupent pour la défense de leurs intérêts, qui sont ceux de la chanson... et

ceux du public !

— On parle de rétablir les concerts à quêtes...

— Oui, et on discute ferme sur ce point. Pour moi, je n'en dirai qu'une chose : s'il n'y avait pas eu de «boîtes à quêtes» je n'aurai sans doute jamais pu débiter...

— Comme nous le regretterions !

— Mais non : on ne me connaîtrait pas, voilà tout !...

— C'est justement cela qui serait dommage, aussi bien pour nous que pour la chanson...

— D'autres la défendent et la protègent, qui continueront l'œuvre, et repasseront le flambeau aux plus jeunes... C'est une question tellement française !...

— On l'a toujours dit : en France, tout finit par des chansons...

— Oui... à condition que la chanson ne soit pas la fin de tout !

Nesle — Toulon — Paris.

Septembre 1928 — Janvier 1929.